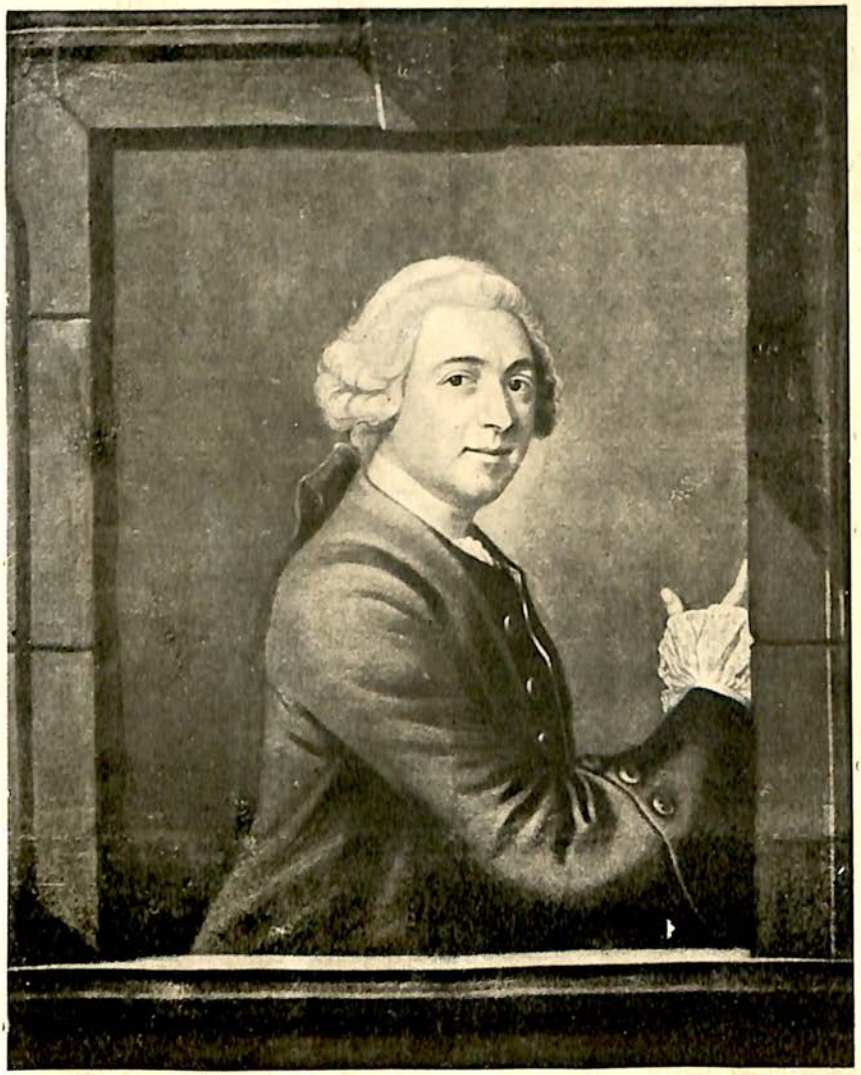
00100441

00100441

Digitized with financial assistance from
Shri Brihad Bhartiya Samaj
on 20 February, 2020

DAVID GARRICK
ET
SES AMIS FRANÇAIS



Liotard Pinx. *J. M. Ardell Fecit.*

DAVID GARRICK Esq.

Done from the original picture painted at Paris.

UN ACTEUR COSMOPOLITE

DAVID GARRICK

ET

SES AMIS FRANÇAIS

PAR

F. A. HEDGCOCK

DOCTEUR ÈS LETTRES

100441

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

ET 18 KING WILLIAM STR. LONDRES W.C.

1911

God
Fr 927.92
Gar/Hed/Day
100441

A MESSIEURS

LEGOUIS, MOREL, HUCHON ET CAZAMIAN

PROFESSEURS DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE ANGLAISES

A L'UNIVERSITÉ DE PARIS.

AVANT-PROPOS

David Garrick, le célèbre acteur anglais, a joui d'une réputation européenne. En France surtout, il a eu presque autant d'admirateurs éclairés et d'amis fervents que dans son propre pays ; et avec eux il est resté en relations pendant de longues années.

Ce côté de sa vie, qui a peu attiré l'attention de ses biographes, forme l'objet principal de notre étude, dont la composition se justifiera d'ailleurs par une courte critique des sources.

Deux contemporains de Garrick ont raconté sa vie. L'un était Thomas Davies,[1] l'ex-acteur devenu libraire, dont Samuel Johnson hantait si assidûment le cabinet. Par suite de ses fréquentes querelles avec son ancien directeur, on aurait pu le soupçonner d'un préjugé défavorable ; mais il y paraît peu dans son livre qui retrace très simplement, bien qu'avec quelques erreurs de détail, la carrière théâtrale de Garrick. Le récit de Davies est précieux surtout par ses jugements des qualités de l'acteur ; il fixe sur le papier certains traits du plus fugitif des portraits : celui du comédien.

L'autre biographe de Garrick était Arthur Murphy,[2]

[1] *Memoirs of the Life of David Garrick Esq.*, 2 vol. in-8°, Londres, 1780. Réimprimé en 1781, 84 ; édition annotée (par Stephen Jones) 1808.

[2] *Life of David Garrick*, by Arthur Murphy ; 2 vol. in-8°, Londres, 1801.

qu'une longue intimité diversifiée de brouilles et de raccommodements désignait pour cet office. Son livre est cependant bien superficiel ; vraie réplique de celui de Davies pour les faits, il n'apporte rien de nouveau que les remarques, dépourvues de tout intérêt, de son auteur, et des incursions parmi les lieux communs de la critique du XVIIIe siècle.

Ces deux écrivains se bornent à la partie anglaise de leur sujet. Davies raconte seulement quelques anecdotes connues, à propos de la visite de Garrick à Paris en 1763-65. Murphy avoue franchement son manque des matériaux nécessaires pour rédiger une relation de ce voyage sur le continent ; et il ajoute que cette relation ne serait qu'un hors-d'œuvre dans son ouvrage, qui est l'histoire *professionnelle* de Garrick. En 1831, Boaden publia son recueil de lettres [1], en tête duquel il mit un Mémoire. Son amitié avec Madame Garrick lui permit d'apporter quelques renseignements nouveaux ; du côté français, il mentionne pour la première fois les jugements de Grimm sur le jeu de Garrick, et il cite la phrase d'une lettre de Voltaire à propos de l'acteur. Mais, en général, il s'occupe peu de ces relations étrangères, et il lui arrive de donner, comme date de la première visite de Garrick en France, 1752 au lieu de 1751. Dans la *Correspondance* cependant, il imprime plus de deux cents lettres françaises, écrites par les comédiens et les littérateurs que Garrick avait rencontrés dans ses voyages, ou qui lui avaient rendu visite à Londres. On a souvent loué ce recueil de Boaden ; et il faut avouer en effet qu'il a une grande qualité : les lettres ont été copiées avec soin sur les manuscrits, les fautes sont rares et peu importantes.

[1] *The Private Correspondance of David Garrick* ; 2 vol. in-folio, Londres, 1831 ; 2e éd., 1835.

Mais à une édition qui n'offre pas de notes explicatives, on est en droit de demander au moins un arrangement chronologique parfait ; et de ce côté, la *Correspondance* est très défectueuse : des lettres datées sont déplacées ; des lettres sans date, qu'une simple lecture aurait permis de coordonner aux autres, sont mises dans un mauvais ordre ; d'où provient souvent une confusion inextricable qu'on ne peut démêler que sur les documents originaux. [1]

Les biographies modernes de Garrick sont au nombre de trois, dont la plus récente " *Garrick and his circle* ", [2] par Mrs Parsons, est la mieux écrite et la plus lisible de toutes ; mais elle ne prétend pas se baser sur des renseignements nouveaux. On peut en dire autant du livre de Joseph Knight [3] ; celui-ci a le grand mérite d'être parfaitement digne de foi ; mais, comme la biographie de Davies et de Murphy, il traite presque exclusivement de cette partie de la vie de Garrick qu'éclaire la lumière de la rampe.

L'étude la plus étendue qu'on ait consacrée à l'acteur, est celle de M. Percy Fitzgerald. [4] M. Fitzgerald avait

[1] Voir, par exemple, tome I, p. 201 : lettre de Garrick à Mrs Cibber ; ou II, 422, lettres de Fenouillot de Falbaire et de Diderot ; ou II, 451, une lettre datée par Monnet 1775, mise sous l'année 1765 — date que le contenu contredit. En général, on peut dire qu'aucune lettre s.d. n'a été mise à sa vraie place.

[2] " *Garrick and his circle* " by Mrs Clement Parsons ; 1 vol., in-8°, Londres, 1906.

[3] " *David Garrick* " by Joseph Knight ; 1 vol., in-8°, Londres, 1894.

[4] " *The Life of David Garrick, from original family papers,* " etc ; 2 vols, in-8°, Londres, 1868. *New and Revised Edition*, 1 vol., in-8°, 1899.

C'est cette dernière édition, qui a été, dit l'auteur, soigneusement revue et corrigée (préface, 1899) que nous citons partout dans notre étude.

Il faut ajouter à ces documents la *Correspondance inédite* (Unpublished Correspondance of David Garrick, 1 vol. in-8°, Boston, 1907) publiée par M. George Pierce Baker. Ce recueil renferme les soixante-sept lettres

eu accès à toute la collection de M. John Forster, qui comprenait non seulement les lettres publiées par Boaden, mais des pièces autographes recueillies depuis cette édition, et d'autres documents inédits. Le livre de M. Fitzgerald ne pouvait donc pas manquer d'avoir le charme de la nouveauté.

Il est regrettable pourtant que cet auteur n'ait pu restreindre davantage son cadre ; en essayant d'y enfermer toute l'histoire du théâtre de l'époque, il a introduit une foule de détails qui obscurcissent notre vue sur le sujet principal et enlèvent tout ordre au récit. M. Fitzgerald manifeste, en outre, un fort préjugé en faveur de Garrick ; dans son désir d'embellir le portrait de son héros, il enlaidit presque toutes les figures qui l'entourent. En même temps, l'extrême négligence avec laquelle les citations sont copiées et un manque presque complet de références ébranlent la confiance du lecteur avisé.

Du côté français, il y a des lacunes importantes et les erreurs foisonnent. Ainsi, de la visite des comédiens français à Londres en 1749, et de ce Jean Monnet avec qui Garrick est resté lié pendant trente ans, M. Fitzgerald ne dit rien. De la visite de Garrick à Paris en 1751 il ne sait guère plus que Boaden ; et il regrette (p. 142) que Dangeau (mort en 1720) n'en parle pas dans ses *Mémoires*. Il fait dire à Voltaire dans une lettre à Garrick que Shakespeare n'était qu'un barbare (p. 287) — impertinence que le seigneur de Ferney n'a pas commise ; il prête à l'acteur l'intention de ne plus revenir à Londres (p. 289), lorsque Garrick avait simplement dit qu'il n'aurait, sans

autographes de Garrick ou de ses correspondants, qui composent la collection de M. Leigh, du New Court Theatre, Londres ; c'est de toutes les publications récentes celle qui ajoute le plus à ce que nous savions de l'acteur.

doute, jamais l'occasion de revoir l'Italie ; il envoie (p. 292) l'acteur avec sa femme aux bains d'Albano (où il n'y en a pas), au lieu de ceux d'Abano (où il y en a) ; il place à Paris en 1764-65 l'entrevue entre Garrick et Beaumarchais qui eut lieu à Londres en 1774, et à cette occasion fait faire à l'acteur une critique du *Barbier de Séville*, qui n'était pas encore écrit ; sur la même page nous voyons Ducis confier à Garrick (toujours en 1764-65) son intention de traduire Shakespeare, alors qu'il ne fit la connaissance de l'Anglais (par correspondance) que cinq ans plus tard. Plus loin (p. 300), Garrick répond à une lettre de Mlle Clairon, écrite en 1766, par une offre d'assistance pécuniaire, qu'il avait faite en 1765. L'écrivain a la désobligeance (p. 300, note) de confondre Cailhava d'Estandoux, l'auteur du *Tuteur dupé*, avec Carara, un simple courrier italien. Il attribue à l'acteur Préville (p. 299) la comédie bien connue du "*Français à Londres*", écrite par M. de Boissy et jouée en 1727. Lorsque nous ajoutons qu'il ne se sert pas de la correspondance de Garrick, et passe sous silence son amitié avec Favart, Morellet, Suard, Le Kain, de Belloy et d'autres, on verra qu'il y a encore lieu de parler de Garrick en France, de montrer quels étaient ses amis et en quelles relations il était avec eux.

Tel est le modeste dessein de notre ouvrage ; mais afin de lui donner une forme moins fragmentaire, nous avons résumé du point de vue français les faits extérieurs à notre objet principal ; c'est à dire que nous avons insisté, dans notre premier chapitre, sur ces côtés de l'activité de Garrick qui ont surtout attiré l'attention des Français qu'il a connus. Nous espérons ainsi corriger les jugements partiaux des contemporains et tracer une esquisse plus complète de cet homme remarquable.

Nous avons puisé une grande partie des éléments de notre étude dans la Collection Forster, conservée au Victoria and Albert Museum, South Kensington, Londres.[1] Outre plusieurs lettres inédites de Garrick, elle nous en a fourni d'autres, adressées à lui par le baron d'Holbach, Madame Necker, MM. de Belloy, Suard, Cailhava d'Estandoux, Le Kain, Linguet, Monnet, Le Texier, l'abbé Bonnet, et d'autres Français de l'époque. Nous avons recherché avec soin les lettres originales écrites par Garrick à ses amis en France ; mais, de ce côté, le succès n'a pas couronné nos efforts. Nous citons cependant, pour la première fois dans une étude sur l'acteur, le récit fait par Jean Monnet de ses relations avec Garrick en 1749 ; les documents de la Bastille à propos de sa visite à Paris en 1751 ; des lettres qu'il a envoyées à Mme Riccoboni, Le Kain, Favart et Suard ; l'opinion de Collé, de Morellet, de Préville, de Noverre et d'autres contemporains ; avec des pièces d'importance moindre.

Nous tenons à offrir ici tous nos remerciements à M. le Sous-secrétaire de l'Instruction publique, directeur du musée de South Kensington, pour la permission si aimablement accordée d'examiner la Collection Forster ; ainsi qu'à M. Palmer, conservateur, et à M. Sadler, bibliothécaire, pour la courtoisie avec laquelle ils ont secondé nos recherches ; à M. Weiss, conservateur de la bibliothèque de la Société de l'Histoire du Protestantisme français et à M. Creuse, de Bordeaux, pour des renseignements sur la famille de Garrick ; à MM. Cirot et Courteault, professeurs à la Faculté des lettres de Bordeaux, qui ont, à ce sujet, fait des recherches pour nous

[1] Cette collection est reliée en [illegible] numérotés I à XXXI, avec quatre vo[illegible] supplém[illegible] numérotés ainsi : XXVI add. etc. Ils sont indiqués [illegible] nos [illegible]

dans cette ville ; au Lieutenant-Colonel Picard, chef de la Section Historique de l'Etat-Major de l'armée ; à M. Lévy-Schneider de l'Université de Lyon ; à M. Maurice Tourneux ; à M. Gaiffe, professeur au lycée Carnot ; à M. Funck-Brentano, conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal ; qui tous se sont mis avec beaucoup d'obligeance à notre disposition ; à Sir John O. S. Thursby, d'Ormerod House, Burnley, qui nous a communiqué une lettre de Garrick à Mme Riccoboni ; à M. Broadley, de The Knapp, Bridport, qui nous a ouvert sa belle collection de gravures ; et à M. Baldensperger, professeur à l'Université de Paris, qui a examiné notre travail et nous a aidé par ses avis et ses critiques.

Paris, janvier, 1911.

CHAPITRE I

BIOGRAPHIE DE GARRICK
APPRÉCIATION DE SES QUALITÉS

David Garrick, qui devait être successivement l'idole de Londres, de Dublin et de Paris, réunissait dans ses veines plus de sang français et irlandais que de sang anglais. Sa mère, d'extraction irlandaise, était fille d'un chantre de la cathédrale de Lichfield ; son père, Peter Garrick, enseigne d'un régiment de dragons, était fils aîné d'un huguenot qui, ayant dû quitter Bordeaux en 1685, s'était établi comme marchand à Londres.[1]

David lui-même est né à Hereford, le 19 février 1716, le troisième d'une famille de sept enfants ; mais la maison de ses parents était à Lichfield et c'est là qu'il demeura jusqu'à l'âge de vingt-et-un ans. Il y fit ses études à l'école libre et acquit, au prix de maint coup de canne, ces connaissances classiques dont son ami le docteur Johnson devait parler de façon si contradictoire plus tard.[2] Trois incidents intéressants marquent le

[1] Pour la famille des Garrick, voir Appendice I.

[2] Johnson dit à Boswell un jour : " Garrick n'a pas assez de latin ; il arrive au latin à travers la traduction, plutôt qu'à la traduction à travers le latin ". Et cependant, Boswell confie à Garrick que : " M. Johnson est prêt à bourrer de coups de poing qui ose mettre en question vos connaissances classiques ".

Telle fut toujours l'attitude de Johnson envers son ancien élève ; il critiquait lui-même ses faiblesses, mais ne permettait jamais qu'un autre les critiquât. Voir *Boswell's Johnson*, éd. Birkbeck Hill ; II, 377 ; Corr. I 622.

cours de sa jeunesse et nous font suivre le développement du caractère du futur acteur. D'abord, enthousiasmé par le passage d'une troupe de comédiens ambulants, le jeune David, âgé de onze ans, donne avec l'assistance de ses sœurs et de quelques camarades, une représentation de la comédie de l'*Officier recruteur*,[1] où il joue le rôle du soldat Kite.

Bientôt après, son oncle David, négociant en vins à Lisbonne, voulant sans doute alléger les charges familiales de son frère, offre de prendre chez lui un de ses nombreux enfants et de lui apprendre le commerce des vins. David est choisi à cet effet ; mais à Lisbonne il gagne bien plus d'éloges pour sa façon de réciter des vers et des scènes entières de théâtre devant les marchands anglais, intimes de son oncle, que pour son assiduité au travail. Le jugeant peu apte aux affaires, son oncle le renvoie chez ses parents ; et il reprend ses études à l'école de Lichfield.

En 1731 son père, qui était depuis quelque temps en disponibilité, se voit forcé par les besoins de sa famille de demander la solde d'activité. On l'envoie en garnison à Gibraltar ; et cette absence donne à David l'occasion de lui écrire des lettres charmantes, pleines d'une affection sincère et d'une sympathie précoce pour ses parents éprouvés :

" Honoré Monsieur,[2]

On ne saurait exprimer la joie de toute la famille à l'arrivée de la lettre de notre cher Papa, qui nous est parvenue le 7 de

[1] de Farquhar.

[2] Nous ajoutons le texte anglais de cette lettre :

Lichfield, Janʳʸ yᵉ 21, 1732-3.

Hon^d Sir,

It is [illegible] Dear P[illegible]

ce mois. Ma pauvre Maman a été toute gaie pendant deux ou trois jours après avoir reçu votre lettre, mais commence maintenant à redevenir mélancolique et à avoir de vilains petits évanouissements ; elle a chaque jour grand espoir que les vaisseaux vous iront chercher, car nous entretenons l'espérance de vous voir passer cet été au milieu de votre famille. Ma Maman a reçu les trente livres que vous avez eu la bonté de lui envoyer ; elle a payé dix livres à M. Rider pour un an de loyer et dix livres au boulanger ; et si vous pouvez disposer d'un peu plus, ainsi que vous le lui dites, elle a grand espoir de payer toutes les dettes, afin que rien ne vous puisse tourmenter lorsque vous reviendrez.... Grand-maman va très mal ; elle vous envoie sa bénédiction et désire ardemment vivre assez longtemps pour vous revoir. Mon frère et mes sœurs envoient leurs devoirs ; et je suis, de façon particulière, votre fils toujours très obéissant, DAVID GARRICK. "

Ainsi écrit-il au mois de janvier 1732, et les lettres qui suivent ne sont pas moins affectueuses. Le père, éloigné de ceux qu'il aimait, a dû trouver dans les épîtres du fils une source de consolation. C'est peut-être pour cette raison qu'il lui adresse des reproches de ce qu'il n'écrit pas plus souvent. Contre ses accusations d'ingratitude, David se défend chaleureusement ; puis il ajoute : [1]

Mamma was in very good Spirits two or three Days after she receiv'd your letter but now begins to grow moloncolly again, and has little ugly fainting fits ; she is in great hopes of ye transports going for you every Day, for we Please ourselves with ye hopes of your spending this Summer with y^r^ Family. My Mamma rec'd ye thirty Pounds you was so good to send her ; she has Paid ten Pounds to Mr Rider for one Year's Rent and ten Pounds to the Baker, and if you can spare a little more, as you tell her you will, she is in hopes of paying all ye Debts, that you may have nothing to fret you when you come home... My Grandmother is very poorly and sends her blessing and would fain live to see you once more. My Brother and Sisters their duty, and am in a particular manner, y^r^ ever dutiful son, David Garrick.

[1] ... "If those Persons who have not in any measure receiv'd what

Si ceux-là qui n'ont en aucune manière reçu de leurs parents la même tendresse et la même affection que moi, sont considérés comme des réprouvés, lorsqu'ils omettent de témoigner tout le respect et toute l'obéissance possibles, que dire au contraire de celui qui, dans toutes les circonstances de sa vie, a bénéficié de l'extrême indulgence du plus affectueux des pères, dont le but a toujours été de favoriser le bonheur de ses enfants ? Je pense que si un tel être ne paye point de retour l'affection paternelle, il est le monstre le plus odieux du monde, bien plus digne de la société des bêtes que de celle des hommes."

Dans une lettre ultérieure le jeune David donne la description d'une miniature peinte par l'artiste Le Grout, petit tableau qu'il estime au-dessus des toiles de Zeuxis et d'Apelle :

tenderness and affection I have, from their Parents, are accounted Reprobates, if they omitt to pay all ye Regard and obedience to them they possible can, what on ye contrary can be said for him who in every instance of Life has had ye greatest indulgence from a most kind father, whose study has always been to promote the welfare of his Children ? such a one I think that does non (*not*) return Parental affection is ye most odious Monster, and rather fit for ye Society of Brutes than that of Men ".

Ces lettres sont dans la *Collection Forster*, vol. XXVII. Comme celles de Peter Garrick, frère aîné de David, et en général toute la correspondance intime de la famille, elles n'ont pas été publiées par Boaden et n'ont jamais été éditées en entier. Cette lacune est très regrettable, car rien de ce que Garrick a écrit ne permet d'entrer plus profondément dans son cœur et d'y retrouver l'homme sous le masque que l'acteur portait presque toujours. Il est vrai que M. Fitzgerald a cité des fragments de lettres du jeune David dans sa *Vie* (Chap. II) ; mais avec tant d'erreurs, d'omissions (et même des additions) qu'elles ne sont guère reconnaissables. Ainsi, la dernière phrase de la lettre que nous citons (p. 5, note) est donnée comme suit par M. Fitzgerald (p. 11, note) : *My brother and sister send their duty and Ann in a particular manner.* Mais il n'y avait pas d'*Anne* dans la famille Garrick ! La généalogie reproduite dans cette même *Vie* le prouve. Dans une autre citation (p. 15) nous lisons : *Aunt Kinaston, Cousin Bailey, Mrs —, one night got tipsy by drinking, To all our Friends by Land and by Sea.* Dans la lettre originale on trouve : *My Grandmother sends her blessin[illegible]vice, togeather with Aunt Kinaston and Cousi[illegible]here is to all ou[illegible]*

" C'est le portrait d'un monsieur ; je le suppose militaire d'après son habit ; Le Grout me dit, je crois, qu'il s'appelait M. le capitaine Pierre Garrick ; puisque vous êtes dans l'armée, vous le connaissez peut-être ? "

Et, avec une sympathie qui annonce un cœur bon et sensible, il continue :

" Ma pauvre maman soupire chaque fois qu'elle passe auprès du tableau ; elle envoie ses sentiments les plus tendres.... elle dit que votre présence lui ferait plus de bien que tous les médecins de l'Europe. "

Ce n'est qu'en 1736 que son père revient en Angleterre ; et la même année David, avec son frère Georges, est admis parmi les très rares élèves que Samuel Johnson avait pu réunir dans son académie d'Edial. Les Garrick avaient espéré envoyer leur deuxième fils à l'Université, mais leurs modestes ressources ne leur permettant pas de poursuivre ce projet, ils le destinaient à présent au barreau ; et lorsqu'au mois de mars 1737, Johnson, le cœur léger d'espérances et la poche lourde de sa tragédie d'*Irène*,[1] abandonna son école peu florissante pour chercher à Londres la gloire littéraire, son élève l'accompagna. Arrivé dans la capitale, David se fit inscrire comme étudiant en droit; puis continua son chemin jusqu'à Rochester où, chez un professeur nommé Colson, il devait se perfectionner dans les mathématiques, la philosophie et les humanités, et se préparer à la carrière d'avocat.

Mais pendant les quelques mois qu'il a passés chez M. Colson, deux décès successifs sont venus changer tous ses projets ; d'abord, celui de son père, mort bientôt après le départ de son fils ; ensuite, celui de son

[1] Garrick devait faire jouer cette pièce à Drury Lane douze ans plus tard.

oncle, le négociant de Lisbonne.[1] Ce dernier ayant exprimé son intention de laisser à son neveu favori la somme de 1000 livres sterling, le père ne lui donna rien ; d'ailleurs, le pauvre capitaine devait avoir peu de chose à léguer.

C'est avec une partie de cet héritage que le jeune homme paya sa pension et ses leçons chez Colson ; puis, voyant qu'il lui fallait, pour subvenir aux besoins des siens, un métier où le succès se ferait moins longtemps attendre qu'au barreau, il réunit sa petite fortune à celle de son frère aîné, et ils fondèrent ensemble une maison de vins à Londres et à Lichfield. C'est David qui s'occupait de la maison principale, tandis que Pierre, chef de la famille, restait auprès de sa mère et de ses sœurs à Lichfield.

Des trois ans et demi que Garrick a passés dans le commerce, peu de détails nous sont parvenus ; il existe cependant une lettre intéressante, jusqu'ici inédite, où nous pouvons voir le genre d'affaires qu'il traitait et le monde qu'il fréquentait :

" Londres, le 5 juillet 1740.

Mon cher Pierre,

J'ai reçu votre lettre avec un double plaisir, puisque votre arrivée, sain et sauf, et l'amélioration de la santé de ma mère s'y trouvaient mentionnées. J'enverrai le sucre en poudre, et j'aurais envoyé le vin blanc si je n'avais pensé que l'emballage de l'épicier ne dût être meilleur, de sorte que j'ai remis la

[1] Tous les biographes de Garrick, sauf un, ont rapporté à cette même date la mort de sa mère (Davies, p. 15 ; Knight, p. 14 ; Fitzgerald ; *un peu plus d'un an après la mort de son mari* ; p. 27). On verra, d'après la lettre ci-dessous, qu'elle vivait encore au mois de juillet 1740. Mrs Parsons donne la date de son enterrement : 28 sept. 1740. Si sa mort avait suivi de près celle de son mari, Garrick n'aurait eu aucune raison de raconter que seule la crainte de lui déplaire l'avait empêché de devenir comédien. Voy. *Memoirs of Sir Joshua Reynolds* par Northcote, 1813, II

chose à une occasion plus favorable. Je vous ai écrit par l'intermédiaire de M. Robins et vous ai envoyé votre perruque ; j'espère qu'avant ceci vous vous serez conformé à son contenu (*c'est à dire : de la lettre*) en ce qui concerne Giffard ; le Grand Chambellan lui a donné une réponse très encourageante et je ne doute point de son succès. Plusieurs de ses amis ont appuyé sa demande et je crois que si vous pouviez obtenir, d'une manière ou d'une autre, une lettre de Mr Webster, homme d'un excellent naturel, que vous mentionnez dans votre dernière lettre, pour un certain Mr Maddox, afin que ce dernier use de toute la faveur dont il jouit près du Duc,[1] cela pourrait fort avancer la chose ; si vous dites comment Giffard nous a recommandés et qu'il n'est point de bien grande obligation en une telle bagatelle, qui consiste seulement à corroborer la faveur qu'il a déjà acquise, je suis certain (et Brouncker aussi, qui mit la chose dans la tête de Giffard) que cela lui rendrait service.

J'ai la clientèle du café Bedford, l'un des meilleurs de Londres, grâce à Giffard ; je serais heureux de l'aider de tout notre pouvoir et j'ose dire que vous feriez de même.... La semaine prochaine je recevrai la pension des Kinaston et vous en informerai en conséquence. Je suis heureux que ma mère soit beaucoup mieux et j'espère que chacune de vos lettres à venir me donnera plus de plaisir encore par la même raison. Mon amitié et mes respects à mes frères et à mes sœurs ; et dites à ..... que je répondrai à sa lettre lorsque j'aurai le temps d'en écrire une correcte. Je suis etc. D. Garrick. "[2]

[1] C'est à dire, du duc de Grafton, Grand Chambellan et contrôleur des théâtres. Il s'agit, sans doute, de démarches faites par Giffard en vue d'obtenir la permission de rouvrir son théâtre de Goodman's Fields, fermé depuis l'adoption de la loi sur le contrôle des théâtres (*Licensing Bill*, 1737). Il faut croire que ces démarches échouèrent ; car en Oct. 1740, Giffard n'avait certainement pas obtenu l'autorisation demandée. C'est alors que, pour se soustraire à l'action de la loi, il imagina l'ingénieux artifice de donner des représentations *gratuites* — après un concert auquel on payait ses entrées !

ster. Vol. XXVII. Pour l'original, voir

Le voilà donc ami de ce directeur de théâtre qui devait, l'année suivante, le présenter au public en *Richard III* et tellement son ami qu'il s'occupe de ses intérêts et appuie auprès des autorités sa demande pour une permission de jouer. Le voilà aussi fournisseur de vin du célèbre café Bedford (le café Procope de Londres), dont les salles devaient bientôt retentir de ses louanges. C'est ainsi qu'il est emporté lentement mais sûrement vers le théâtre, où son inclination le poussait déjà. Il fait connaissance avec Macklin, acteur attaché à la troupe de Drury-Lane, et par lui avec la célèbre Peg Woffington. De cette dernière il tombe éperdument amoureux, lui adresse des vers dans les journaux, et passe pour être aimé d'elle. Mieux encore: il écrit une farce, *Léthé*, qu'on joue au théâtre de Drury Lane (15 avril 1740), à l'occasion d'une représentation donnée au bénéfice de son ami Giffard.[1] Il était déjà connu dans les coulisses ; et lorsque, en mars 1741, son ami Yates fut saisi d'une indisposition qui l'empêcha de jouer son rôle d'Arlequin sur la scène de *Goodman's Fields*, notre jeune marchand endossa le costume couvert de paillettes, cacha son visage sous le masque noir, prit en sa main l'épée de carton, et remplaça l'acteur malade. Mais à cette date sa mère était morte ; et la crainte de lui faire de la peine en choisissant une carrière qu'on croyait déshonorante ne le retenait plus. Il s'était déjà décidé à abandonner le bureau pour les planches à la première occasion ; et l'on peut croire que les affaires de la maison *Garrick frères* marchèrent assez mal pendant que l'associé de Londres s'absentait, aux mois d'été 1741, pour jouer dans la troupe de Giffard à Ipswich. Rentré de cette tournée en province,

[1] Giffard s'était attaché à la troupe de Drury-Lane pendant la fermeture de son propre théâtre.

il se prépara à un début plus sérieux ; et un jour d'octobre 1741 Pierre, qui ne soupçonnait rien, lut dans une lettre de son frère : " Hier soir, j'ai joué le rôle de Richard III au grand étonnement de tout le monde " ; et l'associé de Lichfield n'a certainement pas été le moins étonné de tous !

" Comme vous devez le savoir — continue la lettre — mon esprit s'est toujours senti porté vers la scène ; et d'une manière si forte même, que mon indisposition et mon abattement récents ont été entièrement dus à cette lutte. M'apercevant que mon inclination et mon intérêt tout à la fois exigeaient un nouveau mode de vie, j'ai choisi celui qui m'était le plus agréable ; et quoique je craigne que vous ne soyez très fâché contre moi, j'espère cependant que, lorsque vous verrez que j'ai le génie d'un acteur sans en avoir les vices, vous me jugerez avec moins de sévérité et n'aurez point honte de me reconnaître pour votre frère. " [1]

. . . . . .

Nous ne pouvons pas le suivre à travers les incidents de cette première saison triomphale et les péripéties d'une carrière dépourvue d'échecs graves. [2] Ne voulant

[1] " My mind (as you must know) has always been inclined to ye stage ; nay, so strongly, that all my late illness and loss of spirits was owing to the struggle. Finding that both my inclination and my interest required some new way of life, I have chosen ye one most agreeable to myself ; and though I fear you will be much displeas'd at me, yet I hope, when you find that I have ye genius of an actor without the vices, you will think less severe of me, and not be ashamed to own me for a brother. " (Lettre du 20 oct. 1741 ; Collection Forster, vol. XXVII).

[2] En voici les étapes principales : il joue avec grand succès à Dublin, 1742 ; à Drury-Lane, 1742-46. Il se querelle avec Macklin, 1743. Il joue à Covent Garden, 1746. Devient l'associé de Lacy comme directeur du Théâtre royal de Drury Lane, 1746. Epouse Eva Violetti, 1749. Grande rivalité entre Covent Garden et Drury Lane, 1750-51. Il vient à Paris, 1751 ; met en scène la *Fête Chinoise* de Noverre — son théâtre est saccagé par la foule chauvine à cette occasion, 1755. Il est attaqué par Fitz-

considérer ici que ces côtés de son activité qui attirèrent plus tard les regards de ses amis français, nous étudierons brièvement en lui l'acteur, l'admirateur de Shakespeare, l'auteur et l'homme.

L'ACTEUR

Ce qui élève Garrick au-dessus de tous les autres comédiens est son étonnante souplesse. Il jouait tous les rôles avec une égale facilité et cela, dès le commencement de sa carrière. Ainsi, au cours de sa saison de début, il représentait des personnages aussi différents que l'énergumène Richard III ; Sharp,[1] valet rusé et fourbe, frère cadet de Sganarelle ; Fondlewife,[2] vieux banquier, amoureux et jaloux ; Witwoud,[3] petit-maître imbécile et maniéré ; Bayes, le dramaturge vaniteux de *La Répétition.*[4] Il s'identifiait, en une même soirée, avec le vieillard éprouvé et affolé qu'est Lear, et avec le jeune hobereau, sot et grossier, qu'est Master Johnny dans *L'Écolier* de Cibber.

C'est ce pouvoir d'assumer à volonté des masques si divers qui étonna le public de ses débuts et le mit tout de suite au-dessus de ses confrères, souvent maîtres dans un seul rôle ou un seul genre. " Ce qui me frappe par-dessus tout " — lui écrit un ami[5] doué d'un sens critique assez fin — " c'est la variété de votre

patrick, 1760. Voyage sur le continent, 1763-65. Il organise le *Jubilé* de Shakespeare à Stratford, 1769 ; se retire du théâtre, 1776 ; et meurt 20 Jan. 1779.

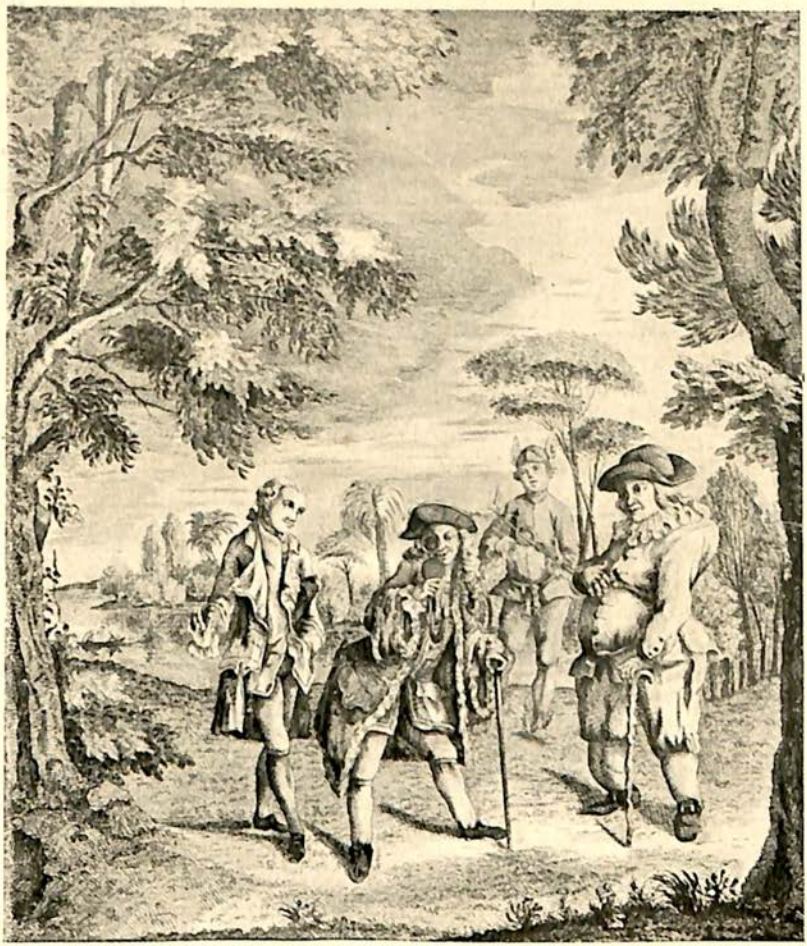
[1] Dans *Le Valet Menteur* de Garrick.

[2] Dans *Le Vieux Célibataire* de Congreve.

[3] Dans *L'Usage du Monde* du même auteur.

[4] Par Charles Villiers, duc de Buckingham.

[5] Le [illegible] Thomas Newton, plus tard évêque de Bristol et auteur [illegible] ; à cette date (1741), il était précepteur [illegible] famille noble à Londres.



Gabriel Smith Fecit.

MR GARRICK

in the character of *Lord Chalkstone* in the farce of *Lethe*

Well done, old Boy! pshaw, damn the Gout!
The Chalkstones never fail.
Thy spirits, tho' thy limbs give out,
Are brisk as bottled ale.

jeu et le fait que vous êtes si totalement différent dans *Lear* de ce que vous êtes dans *Richard*. Il y a de la monotonie chez tous les autres acteurs. Cibber sent quelque peu son petit-maître partout ; et *Wolsey* et *Syphax* et *Iago* ont tous un fort parfum de *Lord Foppington*. Booth était un philosophe dans *Caton* et un philosophe partout ailleurs. Son emportement dans le rôle de *Hotspur* et dans celui de *Lear* étaient en grande partie de même nature ; tandis que le vôtre était l'emportement d'un vieillard, la voix et le geste d'un vieillard, et dans les quatre rôles où je vous ai vu — Richard, Chamont, Bayes, et Lear — je n'ai jamais vu quatre acteurs plus différents les uns des autres que vous ne l'êtes de vous-même. " [1]

Même Horace Walpole, qui n'a jamais voulu souscrire à l'admiration générale pour Garrick, est forcé de dire de lui, " c'est un comédien très capable et très varié. "

Les Français qui l'ont vu mimer des scènes à Paris ont surtout remarqué ce pouvoir d'adaptation : " Nous lui avons vu jouer la scène du poignard dans la tragédie de *Macbeth*, en chambre, dans son habit ordinaire, sans aucun secours de l'illusion théâtrale ; et à mesure qu'il suivait des yeux ce poignard suspendu et marchant dans l'air, il devenait si beau qu'il arrachait un cri général d'admiration à toute l'assemblée. Qui croirait que ce même homme, l'instant après, contrefait avec autant de perfection un garçon pâtissier qui, portant des petits pâtés sur la tête, et bayant aux corneilles dans la rue, laisse tomber son plat dans le ruisseau et, stupéfait d'abord de son accident, finit par fondre en larmes ? " [2]

[1] Boaden, tome I, p. 7.
[2] Grimm, *Corr. Litt.*, 1er juillet, 1765.

C'est là un homme de lettres qui parle. Les acteurs de profession n'étaient pas moins émerveillés. Préville, dans ses *Mémoires*,[1] après avoir déclaré qu'il ne veut pas " détourner du théâtre celui qui ne réunirait pas la multiplicité des dispositions nécessaires pour *remplir tous les caractères en général*," continue ainsi : " La Nature est avare de ces phénomènes qui paraissent une fois dans un siècle, et c'en est un, sans doute, qu'un comédien qui possède un pareil talent. Pour notre siècle ce phénomène était réservé à l'Angleterre : Garrick n'eut de rival dans aucun pays, et le titre qu'il mérita[2] est encore vacant. "

Ce témoignage d'un rival en faveur du génie illimité de Garrick a été écrit plus de vingt ans après que Préville l'eut connu.

Dans le passage de la *Correspondance Littéraire* cité plus haut Grimm suggère une des qualités maîtresses de Garrick : le naturel. Le jeune acteur ne voulait pas de la déclamation mesurée, des mouvements empesés et lourds, de cette paresse majestueuse qui réduisait l'action théâtrale à un simple récitatif. Il désirait, au contraire, " accommoder le geste à la parole et la parole au geste " afin de devenir, suivant toujours les conseils de Shakespeare, " le miroir de la nature. " Que tel ait été le jeu des comédiens formés par le grand dramaturge lui-même, cela est évident d'après tout le passage dont nous venons de citer une phrase. Ses pièces, d'ailleurs, comme celles de ses contemporains, se passent surtout en mouvement ; elles doivent être vécues bien plus que déclamées. C'est là une différence essentielle entre les tragédies de Shakespeare et celles de Corneille ou

[1] *Mémoires de Préville ;* édités par M. Ourry, Paris, 1823.
[2] C'est à dire, le titre de *Roscius.*

de Racine et qui relève, sans doute, du caractère des deux races : les pièces françaises s'adressent surtout au raisonnement ; le poète y dit tout, et l'assistance pourrait très bien les suivre les yeux fermés ; dans le théâtre anglais le jeu accessoire tient une place importante et les paroles de l'écrivain en forment souvent l'accompagnement et le commentaire.

Or, depuis la Restauration, le goût français avait tellement envahi la scène anglaise que la tradition de l'action énergique et vive s'était perdue. Depuis quatre-vingts ans le public était régalé de tragédies écrites à la manière française,[1] souvent en vers rimés, qui entravaient la libre diction, avec de longues tirades, où le poète " se guindait sur de grands sentiments, bravait en vers la fortune et disait des injures aux dieux, " et que l'acteur, s'avançant sur le devant de la scène, récitait d'une façon rythmée, avec des gestes conventionnels et une indifférence complète à l'égard de ceux qui jouaient avec lui. Des témoignages contemporains manquent, qui nous permettraient de suivre en détail le développement de ce style ampoulé ; mais nous savons bien que Quin, l'acteur favori du public lors des débuts de Garrick, se fiait à un système de déclamation monotone et incolore, appuyé par très peu d'action ; il ne distinguait entre des rôles divers que par le costume et des crises de furie plus ou moins fortes. " Avec très peu de variété dans la cadence et un ton grave et sonore, qu'accompagnaient des gestes aussi raides que ceux d'un scieur de bois, et qui sentaient plus le Sénat que la scène, il déroulait ses vers héroïques avec l'air d'une indifférence pleine de dignité,

[1] Cf. Pope :

> We conquered France, but felt our captive's charms,
> Her arts victorious triumphed o'er our arms.

semblant dédaigner les applaudissements qu'on lui accordait. Incapable d'exprimer une émotion violente ou tendre, il était exagéré ou languissant dans son jeu, lourd et indolent dans ses mouvements. Il était tout à fait perdu dans les grands rôles de la tragédie ; et le plus digne de foi des critiques contemporains déclare : que l'on se souviendra avec plaisir de son Brutus et de son Caton et que l'on désirera oublier son Richard et son Lear. " [1]

Or Quin avait étudié à l'école de Betterton et de Booth, les plus grands acteurs que l'Angleterre eût connus depuis la Restauration ; il est donc probable que son jeu était modelé sur le leur, et en voyant le point où en était arrivé Quin, on peut juger de la pente que l'art théâtral avait suivie depuis quatre-vingts ans. Le docteur Johnson a bien résumé le développement de ce style guindé et froid dans son célèbre Prologue, écrit pour l'ouverture du théâtre de Drury Lane en 1747 : " Pendant des années la puissance de la tragédie déclina ; la prudence glacée de barde en barde se glissa, jusqu'à ce que la déclamation retentît bruyante, tandis que sommeillait la passion. " [2]

[1] *Memoirs* of Cumberland, 1806, Vol. I, p. 80.

Lorsque Quin vit jouer Garrick pour la première fois, il dit : " Si ce jeune homme a raison, nous autres avons tous tort ". Il prédisait cependant, que l'engoûment du public pour Garrick ne durerait pas et comparait le nouvel acteur au prédicateur Whitefield, qui à cette date s'attirait des foules énormes d'auditeurs et vidait les églises régulières. De pareilles hérésies, dit Quin, ne sont suivies que pendant un certain temps ; à la fin, on revient toujours à la vraie foi. A cette remarque Garrick répondit par l'épigramme très connue dont les quatre derniers vers peuvent se rendre ainsi :

O Quin, pape infaillible, apaise ta fureur ;
Ton anathème est vain ; on rit de ton erreur.
Le peuple est contre toi ; cette hérésie énorme
A tes yeux, est pour lui doctrine de Réforme.

" For years the power of tragedy declined ;
From bard to bard the frigid caution crept,
Till declamation roar'd while passion slept ".

La froideur du vieux système conventionnel et la nécessité d'y substituer une diction plus naturelle et une pantomime plus signifiante, voilà ce que Garrick a dû souvent discuter avec son ami Macklin. Pour rendre justice à ce dernier, il ne faut pas oublier " qu'il fut le précurseur de Garrick dans la grande révolution qui s'effectua dans la déclamation théâtrale ; mais il n'avait pas tout ce qu'il fallait pour s'ériger en chef d'école...; il recommandait à ses élèves de débiter leurs rôles du ton qu'ils prendraient, s'ils avaient occasion dans le cours de la vie de prononcer ces mêmes paroles." [1] C'est lui qui, un an avant les débuts de Garrick, avait rétabli Shylock, dont on faisait auparavant un personnage amusant, parmi les grands rôles tragiques de Shakespeare ; c'est lui qui donnait à son jeune ami des conseils détaillés pour le rôle de Lear ; c'est lui qui plus tard joua Macbeth en costume écossais. Il avait l'intelligence nécessaire au novateur ; il lui manquait les moyens de faire accepter ses idées par le public.

A une même conception du jeu, Garrick joignait des ressources infiniment supérieures à celles de son devancier. Dès qu'il apparut, il étonna tout le monde par son manque d'apparat, sa simplicité et sa vivacité. Son Richard III fit un effet prodigieux sur l'assistance par les rapides transitions du caractère : l'ardeur de la cour qu'il fait à Lady Anne, l'hypocrisie avec laquelle il reçoit la députation de la cité de Londres, la fureur de ses gestes sur le champ de bataille. Dans la scène célèbre du dernier acte où le tyran se réveille en sursaut dans sa tente, il n'était plus un acteur débitant un rôle appris, mais l'homme véritable vivant un instant de

[1] *Vie de Macklin*, par J. J. Kirkman ; nous citons la traduction française " par le traducteur des œuvres de Walter Scott ", Paris, 1822.

crise et d'angoisse. Les mots, " Donnez-moi un autre cheval, " étaient prononcés sur un ton plein de courage ; c'était avec l'accent d'une extrême détresse qu'il ajoutait, " Qu'on panse mes blessures ! " ; de là, il passait à la misère la plus abjecte pour dire, gémissant et à genoux : " Aie pitié de moi, Ciel ! " ; tout cela entrecoupé de pauses, de sanglots et de gestes qui dévoilaient l'âme tourmentée du tyran, composait un tableau tel que personne peut-être avant lui n'en avait présenté sur la scène, et qu'à coup sûr personne de l'assistance n'en avait jamais vu.

Pour dépeindre les instants de trouble et de désarroi, il n'avait pas de rival : " C'est dans Lear que je le préférais, " dit un contemporain. " Sa manière de dire dans l'amertume de sa colère : ' Je ferai des choses.... quoi, je ne sais encore, ' et le souvenir soudain de sa propre impuissance, étaient si pitoyables qu'ils touchaient le cœur de tous les spectateurs. La simplicité de son : ' Est-ce que ces larmes sont humides ? Oui, ma foi ! ' en portant le doigt à la joue de Cordelia, puis en le regardant, était exquise. " [1] Et un autre dit à propos de la même pièce : " Il rendait la malédiction si terriblement émouvante pour les spectateurs que pendant qu'il la prononçait, ils semblaient se reculer en tremblant, comme devant l'éclair..... La manière dont il s'y préparait était extrêmement touchante : jetant sa béquille, mettant un genou en terre, joignant les mains et levant les yeux au ciel ; tout cela formait un tableau digne du crayon d'un Raphaël. " [2]

De même dans *Hamlet*, au moment de l'entrée du fantôme, il laissait échapper l'exclamation, " Anges et ministres de la grâce, défendez-nous ! " d'une voix

1 O'Keefe, *Recollections*, 1825 ; tome I, p. 81.
Davies : *Dramatic Miscellanies*, II, 181 ; Dublin, 1784.

basse, à moitié étouffée par l'horreur ; puis venait un temps ; il regardait devant lui, saisi de terreur, incapable de prononcer un mot, à un tel point qu'aux premières représentations les assistants croyaient qu'il avait oublié son rôle ; bientôt, se reprenant, il continuait, non son discours, mais sa conversation avec le fantôme de son père.

Voici enfin une description contemporaine qui, en appuyant sur les traits saillants du jeu de Garrick, nous laisse voir quels étaient les défauts des acteurs qu'il avait trouvés en possession de la scène : " Il a la voix claire et pénétrante, parfaitement douce et harmonieuse, sans monotonie, ânonnement ou affectation....; point de pleurnichements, de mugissements, ni de grondements ; les transitions sont aisées, la cadence est naturelle et l'élocution splendide. Son air et son allure ne sont pas moins heureux ; il ne se pavane pas et ne minaude pas ; il n'est ni lourd ni guindé. Lorsque trois ou quatre autres acteurs sont en scène en même temps que lui, il fait attention à tout ce qui se dit et ne dépouille jamais son personnage lorsqu'il a terminé un discours, soit en jetant les yeux avec dédain sur un acteur inférieur, soit en crachant sans nécessité, soit en parcourant du regard le cercle entier des spectateurs. Son jeu correspond à sa voix et tous deux correspondent au rôle qu'il doit jouer ; jamais rien de superflu, de gauche ni de trop fréquemment répété ; mais de la grâce, de la décence et de la variété. " [1]

Nous avons déjà vu quelle impression de force et de beauté tragiques le jeu de Garrick avait laissée dans l'esprit des Français qui l'avaient vu à Paris. Cet effet,

[1] Du journal *The Champion*, N° 455 ; cité dans *The Gentleman's Magazine*, Oct. 1742.

Garrick l'a produit tout simplement par l'autorité de son expression mimique ; car dans les Salons du XVIIIe siècle les Parisiens qui comprenaient l'anglais parlé étaient rares. C'est dans la puissance de son geste, jointe, bien entendu, à une intelligence supérieure, que semble avoir résidé son excellence comme acteur.

A regarder son portrait on reconnaît combien son visage avait de moyens d'expression : son arcade sourcilière, nettement tracée, était haute et lui permettait de parcourir toute la gamme des émotions, depuis le plus grand étonnement jusqu'à la colère menaçante ; le nez, d'une belle forme, avait un bout cartilagineux prolongé dont les mouvements pouvaient changer complètement l'expression du visage ; les narines étaient fines, capables de se dilater dans l'indignation ou de se resserrer dans la sévérité ; les lèvres étaient d'une mobilité extrême, prêtes à s'amincir de gaîté, à se tirer de tristesse, ou à s'avancer de ressentiment. Il se fiait tellement à ses ressources faciales que, selon Murphy, il aurait abandonné le rôle d'Othello, à cause de l'impossibilité où il était de s'en servir : " l'expression de son âme, qui se peignait ordinairement sur ses traits, se trouvait perdue sous la couleur noire qui les déguisait. " [1]

Les yeux surtout étaient d'un brillant extraordinaire, pleins de feu et de vivacité ; " leur forme... était vigoureuse et parfaite ; ils étaient grands, la pupille en était forte, énergique, animée et active ; la couleur en était sombre, entourée et rehaussée par une quantité suffisante de blanc, qui leur donnait à chaque mouvement un éclat, une netteté et une vie qui faisait parler son regard. " [2] Tous ses contemporains ont parlé de ces yeux merveilleux. L'actrice Mrs Siddons, jouant avec

[1] *Mémoires sur Garrick*, Paris, 1822, p. 60.
[2] *Theatrical Review*, 1757 ; cité Knight, p. 327.

Garrick dans Richard III, en fut si fascinée qu'elle oublia son propre jeu, jusqu'à ce qu'une nuance de blâme, se mêlant au regard de son partenaire, la fît revenir à elle ; et à ce coup-d'œil bref, mais plein de reproches, elle ne pensait jamais par la suite sans effroi. [1]

Dans ses yeux on pouvait lire d'avance la signification des paroles qu'il allait dire ; ils imposaient aux assistants et à ses collaborateurs sur la scène le sentiment qui les remplissait à l'instant ; et l'on raconte que lorsqu'un jour il se tourna vers un acteur inférieur avec les mots : " Il y a du sang sur ton visage ! ", renforcés par un coup d'œil accusateur, l'autre répondit involontairement, en portant la main à sa joue : " Mon Dieu ! est-ce vrai ? "

La mobilité de ses traits était telle qu'il se donnait à volonté une nouvelle physionomie, sous laquelle on ne le reconnaissait pas. L'anecdote est bien connue qui le représente posant chez Hogarth pour le portrait de Fielding après la mort de cet auteur ; ou cette autre où, pendant son voyage à Paris en 1751, il assume le visage d'un Anglais assassiné et arrache un aveu au meurtrier affolé. Peu importe que ces histoires soient vraies ou fausses ; elles cristallisent l'opinion des contemporains sur le talent du comédien et fixent un reflet de la vérité sous une forme frappante.

Il était le plus insaisissable des modèles et faisait le désespoir des peintres ; écoutons Northcote raconter à cet effet l'expérience de Sir Joshua Reynolds : " Lorsque l'artiste eut travaillé la figure, jusqu'à ce qu'il l'eût tracée fort correctement, telle qu'il la voyait à ce moment-là, Garrick saisit l'occasion, alors que le peintre ne le regardait pas, de changer totalement sa physionomie

[1] Voir Fitzgerald, p. 251.

et son expression. Le pauvre peintre se remit patiemment au travail pour modifier le dessin et le rendre semblable à ce qu'il voyait maintenant ; mais lorsque Garrick remarqua cette modification du dessin, il saisit de nouveau l'occasion de donner un troisième aspect à son visage. Quand le pauvre artiste, mis ainsi au supplice de Tantale, s'en aperçut, furieux, il jeta sa palette et ses pinceaux sur le plancher, en disant qu'il croyait bien avoir le diable pour modèle et qu'il ne voulait plus toucher à ce tableau. " [1]

Lorsque Carmontelle fit le portrait de Garrick en 1765, il éprouva les mêmes difficultés ; " pendant que l'acteur se faisait peindre, comme sa pétulance l'empêche d'être un moment tranquille, il s'exerçait à passer par des nuances imperceptibles de l'extrême joie à l'extrême tristesse, et jusqu'au désespoir et à l'effroi. " [2]

Cette mobilité ne se bornait pas à son visage ; il prenait à volonté l'allure et la tenue de tous les âges et de toutes les conditions. Son corps était leste, ses mouvements gracieux et pleins d'une vivacité, d'une grâce et d'un enjouement qui ne sont pas caractéristiquement anglais : " Ses membres ", dit un Allemand qui l'a étudié avec une attention minutieuse, " ont les proportions les plus agréables, et tout dans l'homme s'harmonise de la façon la plus charmante. L'œil le mieux exercé ne saurait découvrir en lui la moindre imperfection apparente, soit dans les détails, soit dans l'ensemble, soit encore lorsqu'il se meut... La manière dont il marche, dont il hausse les épaules, croise les bras, met son chapeau, tantôt enfoncé sur les yeux, tantôt de côté, découvrant le front, et tout cela avec les

[1] *Memoirs of Sir Joshua Reynolds*, par James Northcote, Londres, 1813, pp. 58-59.
[2] Grimm, *Corr. Litt.*, 1er juillet, 1765.

mouvements les plus aisés du monde, comme si chacun de ses membres était lui-même sa main droite — c'est un spectacle réconfortant. On se sent léger et à l'aise, lorsqu'on voit la force et la sûreté de ses mouvements, et comme il paraît partout présent dans les muscles de son corps... L'expression de sa figure est claire et vivante au point de se communiquer. Avec lui on prend l'air grave, on fronce les sourcils avec lui, on sourit avec lui ; dans sa joie familière et son air riant, lorsqu'en un aparté il semble prendre le public pour confident, il y a quelque chose de si insinuant, qu'on vole, pour ainsi dire, de toute son âme vers le charmeur... "[1]

Un acteur rival nous a laissé, sous une forme satirique, une comparaison entre le jeu de Garrick et celui de Spranger Barry, le grand *amoureux* de l'époque, où transperce la supériorité du premier : " La scène du jardin (dans *Roméo et Juliette*) peut, à elle seule, décider de toute l'affaire. Barry y vient, Monsieur, comme un grand seigneur ! fanfaronnant et parlant si haut de son amour, que mordieu ! Monsieur, si nous ne supposions les domestiques des Capulets presque morts de sommeil, ils devraient sortir et berner ce garçon dans une couverture... Mais comment Garrick joue-t-il cela ? Eh bien, Monsieur, sachant que la famille des Capulets lui est hostile, ainsi qu'à sa maison, il arrive en se glissant sur la pointe des pieds, murmurant son amour et regardant avec prudence autour de lui, *exactement comme un voleur la nuit.* "[2]

Telles sont quelques-unes des qualités principales

[1] Georg Lichtenberg (Professeur de philosophie naturelle à l'université de Göttingen), *Vermischte Schriften;* Göttingen, 1844, vol. III, pp. 209-210.

[2] Cette anecdote, sous la forme d'une conversation entre Garrick et Macklin, est rapportée par Henry Angelo dans son *Pic-nic*, 1834 ; réimpression, 1905.

qui, avec les ressources de son esprit et de son cœur, faisaient de Garrick le plus grand comédien de son époque et, peut-être, l'acteur le plus complet qui fut jamais.

En rendant hommage à ses grands mérites, une seule réserve se présente à notre esprit : son jeu n'était-il pas un peu exagéré, un peu " charge ? " Apprécierait-on aujourd'hui, dans un siècle épris de réalisme et de sobriété sans panache, une façon si puissante de jouer ? Sur ce point, consultons de nouveau Lichtenberg et voyons si son enthousiasme n'enrègistre pas des détails trop marqués et des effets trop recherchés.

Voici comment il nous dépeint Garrick dans la scène du fantôme de *Hamlet* : (Aux paroles d'Horace : " Regardez, Seigneur, il vient "), " Garrick se retourne soudain, et au même moment il recule de deux ou trois pas, chancelant sur ses jambes défaillantes ; son chapeau tombe à terre ; ses bras, surtout le gauche, sont presque étendus, la main à hauteur de la tête, le bras droit plié et la main baissée, les doigts écartés, la bouche ouverte : il reste ainsi dans une attitude noble mais bien dans le ton, comme figé, soutenu par ses amis, qui connaissent bien cette apparition et craignent qu'il ne tombe. Ses traits expriment une telle horreur que je sentis un frisson passer et repasser en moi, même avant qu'il commençât de parler ; enfin, quand il parle, il ne reprend pas haleine, mais parle avec la fin du souffle ; et c'est d'une voix tremblante qu'il dit : *Anges et ministres de la grâce, défendez-nous.* " [1]

[1] Lichtenberg, op. cit. tome III, pp. 214, 215. On peut comparer avec cette description de Garrick dans *Hamlet*, celle donnée par Fielding, *Tom Jones*, Livre XVI, Chap. V, *Partridge au théâtre* : " Si ce petit homme là sur la scène n'est pas effrayé, je n'ai jamais vu homme effrayé de toute ma vie. "

Johnson, au contraire, paraît avoir été d'avis que Garrick outrait la

On soupçonne là, nous semble-t-il, quelque chose de trop théâtral, de trop souligné, qui blesse l'intelligence du spectateur supérieur. A-t-on besoin de voir l'intention du poète exprimée en traits aussi gros ?

Si l'on passe aux rôles de comédie, les mêmes caractéristiques s'y accusent. Nous prenons un compte rendu de la première représentation de la *Fille de quinze ans* où, après avoir détaillé les incidents assez légers qui forment la base de l'intrigue, et l'art avec lequel Garrick essayait de les animer, le critique regrette que Monsieur Garrick se soit mis dans la nécessité " de nous divertir avec des vétilles, comme un morceau de soie noire sur le doigt, un mouchoir de batiste au cou, la posture dans laquelle il offre une boîte à pilules, la manière dont il présente un fauteuil, les préliminaires d'un duel, sa façon d'entrer en sautillant ou de sortir en se dandinant. C'est grand pitié que M. Garrick s'impose la tâche ridicule de nous amuser d'une manière si inexplicable. " [1]

En dernier lieu, consultons un critique franchement défavorable, un des comédiens que Garrick avait remplacés dans l'opinion du public, mais qui ne manque pas parfois de finesse amère et de jugement éveillé : " Quoique j'aie une perception tout aussi vive des mérites de cet acteur que ses plus grands admirateurs, ce n'est pas une raison pour ne point voir ses artifices étudiés, sa prédilection excessive pour les attitudes extravagantes, ses sursauts affectés et trop fréquents, les contractions convulsives et les mouvements saccadés

frayeur du prince de Danemark. Lorsque Boswell lui demanda : " Mais, Monsieur, ne tressailliriez-vous donc pas tout comme M. Garrick, si vous voyiez un fantôme ? " il répondit : " J'espère que non ; si je faisais cela, je serais capable d'effrayer le fantôme " (Boswell's *Johnson*, éd. Birkbeck Hill, tome V, p. 38).

The Anatomist and News Regulator, 31 Jau., 1747.

de son corps, l'extension de ses doigts, sa façon de taper sur sa poitrine et sur ses poches ; tout un ensemble de gestes mécaniques dont il use continuellement, vraie caricature de la pantomime, suggérée par une impertinente vivacité ; on encore la mimique avec laquelle il joue chaque mot d'une phrase, ses arrêts peu naturels au milieu de la phrase, ses yeux d'esprit forcés, sa négligence voulue de l'harmonie, alors même que la période arrondie d'un noble sentiment bien exprimé demande une gracieuse cadence dans l'expression. "

Plus loin il explique de quelle façon Garrick "jouait chaque mot d'une phrase "... " Lorsque Benedick dit : Si je le fais, je veux bien être pendu dans une bouteille comme un chat et que l'on me tire dessus ! : il me semble que cette petite phrase courte n'exige pas que le jeu soit tellement varié, qu'il décrive minutieusement le chat mis dans la bouteille, puis suspendu, et enfin l'homme tirant dessus.... Suivez la grande règle de *Rien de trop* ; tout acteur devrait en tenir compte. " [1]

La malveillance de nos ennemis perçoit nos imperfections mieux que l'indulgence de nos amis. En combinant ces dernières observations avec les éloges cités plus haut, on arrivera peut-être à la conclusion que Garrick avait une tendance à forcer la note, [2] qu'il

[1] *Theophilus Cibber à David Garrick Esq., avec Dissertations sur des sujets de théâtre* (1759) pp. 56, 69 et passim. (Des conférences données au théâtre du Haymarket 1756).

[2] C'est là la signification des remarques de Gibbon sur le Richard III de Garrick ; il trouvait que dans la première partie de la pièce, il était trop bas, trop rampant, trop hypocrite — peinture de caractère avec laquelle l'énergie forcenée des dernières scènes ne s'accordait pas. Rappelons aussi que Gray et Walpole, yeux critiques d'un goût exercé, mais peut-être trop raffiné, ne suivaient pas leurs contemporains dans une admiration illimitée pour Garrick.

essayait de rendre le comique encore plus risible, le terrible encore plus effrayant.[1] C'est un défaut commun à tous les acteurs, surtout à ceux qui se sentent le pouvoir de traduire fortement les émotions ou le ridicule des hommes. Mais c'est un défaut que celui qui ne saisit pas toute la finesse des paroles ne remarque pas ; c'est pourquoi cette puissance de pantomime formait pour les Français qui connaissaient Garrick un de ses principaux attraits et l'indice même de sa supériorité.

L'ADMIRATEUR DE SHAKESPEARE

Pour les Parisiens de 1764 Garrick n'était pas simplement le grand acteur ; c'était celui qui faisait revivre les héros de Shakespeare et qui, par son jeu, renforçait l'effet de ses pièces ; c'était le prédicateur du nouvel évangile, ou de la nouvelle hérésie, qui depuis quelques années faisait des convertis dans le pays de Corneille et de Racine.

Entre Garrick et Shakespeare, on ne faisait nulle distinction : l'acteur était accepté comme l'héritier et le représentant du dramaturge, avec mission de protéger la gloire de son ancêtre. Suard écrit : " Sans David Garrick, William Shakespeare aurait bien des pouces de moins. "[2] L'abbé Morellet appelle le directeur de Drury Lane : Mon cher Shakespeare. Ducis pour

[1] Garrick n'imitait pas exactement la nature, mais jouait d'après un personnage idéal qui, dans la situation donnée, serait affecté au plus haut degré par les émotions de l'instant. Il grossissait la passion afin de la rendre plus frappante : " Si vous ne jouez que d'après vous-même — disait-il — ou d'après la nature subsistante la plus parfaite que vous connaissiez, vous ne serez que médiocre ". Voir Diderot, *Salon de* 1767, Œuvres, éd. Assézat et Tourneux, tome XI, p. 16.

[2] Lettre du 2 juillet, 1770. Boaden, II, p. 569.

écrire ses pièces s'inspire des portraits de Garrick et de Shakespeare : " C'eût été leur faire souffrir un divorce trop cruel que de les séparer " ; et il ajoute que l'acteur est " le plus sûr confident du génie de Shakespeare. " [1] L'abbé Bonnet va plus loin : " Auteur, acteur, tragédien, comédien, il n'y a que Shakespeare et vous qui puissiez réunir tout cela ; et la posterité placera le ministre à côté de l'idole dans le même temple. " [2] " Garrick — dit Grimm — est grand admirateur de Shakespeare. Il ne pardonnera jamais à M. de Voltaire le mal qu'il en a dit " [3] ; tandis que le même M. de Voltaire est enchanté de pouvoir attribuer au génie de Garrick la vogue de ce barbare, de ce Gilles de la foire : " Les Anglais se seraient imaginé que Shakespeare vaut mieux que Corneille parce que Garrick est supérieur à Molé. " [4]

Ce titre de Défenseur de la vraie foi tragique qu'il s'était décerné, l'acteur anglais avait soin de le soutenir à tout instant ; c'était une pose qu'il ne quittait jamais. A Paris en 1765 il ne voulut pas se trouver en société [5] avec l'abbé Le Blanc parce que celui-ci avait, dans ses *Lettres d'un Français à Londres*, dit du mal de l'ancêtre adoptif. Entre son ami Morellet et lui, le goût de Shakespeare était toujours une vraie pomme de discorde : " Il m'observait du coin de l'œil — raconte le bon abbé — lorsque je lisais Shakespeare, et il saisissait les plus légers signes d'improbation sur mon visage. Alors il venait sur moi comme un furieux, m'appelant *french dog* et me poussant de questions et d'apologies,

[1] Lettre du 14 avril, 1769. Boaden, II, p. 559.
[2] Lettre du 19 avril s.d. (1766). Boaden, II, p. 476.
[3] *Correspondance Littéraire*, 1er juillet, 1765.
[4] *Lettre à M. de Vaines*, 7 sept., 1776.
[5] Voir Davies, *Dramatic Miscellanies*, II, 162.

GARRICK IN HAMLET

Gravure anonyme de l'époque.

pour me faire approuver des traits que notre goût ne souffre point." [1]

Les Français de l'époque avaient toute excuse pour placer Garrick ainsi sur le même piédestal que Shakespeare ; la plupart de ses compatriotes ne faisaient pas autrement, et l'opinion générale des Anglais se résume dans une " *Epître de Shakespeare en Elysée à Mr Garrick* " où, dans de fort mauvais vers, le dramaturge exprime ainsi sa reconnaissance à l'acteur : " Tu es mon monument vivant ; en toi je vois la meilleure inscription que mon âme saurait désirer. Que tout apparat périsse donc dans le mépris ! car en Garrick Shakespeare revit et respire de nouveau." [2] Et Walpole constate, avec regret, la même opinion : " Shakespeare n'est pas plus loué d'avoir écrit ses pièces que Garrick de ce qu'il les joue." [3]

Avait-on raison d'élever ainsi l'interprète au niveau du poète et de voir en lui " celui qui ressuscita Shakespeare tout entier " ? [4]

Si cette dernière phrase veut dire : donner aux pièces de Shakespeare, par l'intensité de son jeu, tout l'éclat possible, et montrer combien elles contenaient de passion et de génie, la réponse serait, peut-être, en faveur de l'acteur. Mais si par " ressusciter Shakespeare tout entier " on entend : remettre ses pièces à la scène, telles qu'il les avait écrites ; alors Garrick est bien loin de mériter cet éloge.

D'abord, c'est une erreur de croire qu'au moment

[1] *Mémoires de l'abbé Morellet*, Paris, 1823 ; p. 208.

[2] Un peu plus loin Shakespeare remercie Garrick d'avoir régularisé ses pièces ! : " Car c'était mon vœu magnifique de voir notre scène briller, pleine d'éclat, d'une beauté parfaitement régulière ; et ce vœu, accompli à présent en toi, ô heureux Garrick ! rend ton Shakespeare heureux ". (*Epistle in verse from Shakespeare in Elysium to Mr Garrick*, London, 1752).

[3] *Correspondance*, éd. Cuningham, Londres, 1880 ; tome IV, p. 6.

[4] Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, tome IV, p. 322.

des débuts de Garrick le théâtre de Shakespeare était oublié en Angleterre depuis la Restauration.[1] Les acteurs principaux, depuis Betterton jusqu'à Booth, avaient toujours vu dans ses tragédies le meilleur véhicule de leurs talents. Quant aux comédies, négligées pendant quelque temps en faveur de l'école de Wycherley et Congreve, on avait commencé à les reprendre à partir de 1730. Garrick n'inaugura aucun mouvement en faveur de Shakespeare ; il profita de celui qu'on avait déjà entrepris.

Ce mouvement, on peut assurément accorder à Garrick le mérite de l'avoir continué et d'avoir remis à la scène des pièces qu'on n'avait pas jouées depuis des années[2] : *Antoine et Cléopatre*, ainsi que *Les deux Gentilshommes de Vérone*, fut repris dans un bon arrangement, fait au moyen de coupures seulement ; *Timon d'Athènes*, qui n'avait pas vu la rampe depuis la Restauration, fut joué à Drury Lane en 1771, mais dans une version où se trouvaient encore bien des vers étrangers. *Macbeth*, considéré depuis 1660 comme un mélodrame dont les deux premiers actes étaient capables de plaire par leur animation mais dont les trois derniers étaient ennuyeux et vides d'intérêt, redevint une tragédie de premier ordre ; l'acteur-directeur supprima les additions faites par Dryden et D'Avenant, mais il retint toujours des vers rapportés de Middleton et ajouta lui-même au rôle de Macbeth un discours *in articulo mortis*.

[1] " La tendance du goût du public n'avait pas empêché les comédiens de mettre constamment le nom de Shakespeare sur leurs affiches. Au moment des débuts de Garrick, on jouait les pièces de Shakespeare à Londres tout autant qu'à l'heure actuelle ; et les grands rôles connus, tels que Hamlet, Richard III, Lear, Shylock, Othello, Falstaff, etc. appartenaient au répertoire permanent de tout acteur de distinction ". Mantzius, *Histoire de l'art théâtral* ; tome V, passim.

[2] Pour un résumé des pièces de Shakespeare jouées par Garrick, voir Appendice III.

Une pareille reprise était la discrétion même comparée à sa façon de réformer *La Mégère* et *Le Songe d'une Nuit d'été*. Il y avait longtemps qu'on n'avait pas représenté ces deux pièces ; mais était-ce bien elles sous le travestissement dont Garrick les affublait ? La première devient entre ses mains *Catherine et Petruchio* (pièce qui figure dans les *Œuvres* de l'acteur) ; l'intrigue secondaire en disparaît complètement : Bianca est déjà mariée à Hortensio et les scènes amusantes entre les aspirants à sa main sont supprimées. Ainsi la raison pour laquelle Petruchio demande Catherine en mariage n'existe plus. Simplifiée de la sorte, la pièce se partage en trois incidents : la cour faite à la mégère par Petruchio ; le mariage, le départ précipité et la réception des deux époux chez le marié ; les scènes (abrégées) où Catherine est réduite à la raison, et le tableau de la grondeuse domptée. Une partie du discours final de Catherine sur le devoir de la femme perd dans la bouche du mari victorieux tout son comique déguisé, et la franche farce de Shakespeare se termine sur un ton didactique et moral.

Le Songe d'une Nuit d'été est transformé en un opéra à l'usage du ténor à la mode et de deux chanteurs italiens, par l'addition de vingt-huit chansons ou chœurs dont les paroles sont empruntées à d'autres pièces de Shakespeare, à Milton, Waller, Dryden etc., ou écrites par Garrick lui-même. Inutile de dire que des personnages aussi vulgaires que les artisans d'Athènes ne trouvent plus place dans l'ouvrage remanié, et que " la très lamentable comédie avec la très cruelle mort de Pyramus et de Thisbé " disparaît avec eux. Les passages d'amour entre Démétrius et Héléna, Lysandre et Hermia, sont retranchés ; Titania devient amoureuse, sans raison, d'un bouffon qu'elle rencontre endormi dans la

forêt ; en un mot, toute la fantaisie et toute l'animation de la belle pastorale s'évanouissent. Les chansons interpolées par Garrick dans cet *Opéra des Fées* sont d'une banalité écœurante, des suites de platitudes telles que :

La joie seule nous occupera,
Aucun chagrin ne nous ennuiera,
Aucun soupir ne trahira la tristesse du cœur ;
Faisons résonner les voûtes du toit,
Que le chœur tout entier chante :
Que bénis soient Thésée et Hippolyte ![1]

Que penser du goût de l'homme qui, tout en insérant dans la pièce de Shakespeare ces méchants vers, en enleva, *sans aucune raison*, un passage aussi poétique que celui où Obéron dit : " Je connais un coin du bois où le thym sauvage exhale ses senteurs, où croissent les grandes primevères et les violettes à la tête penchée, et que recouvrent presque comme d'un dais les chèvrefeuilles à l'odeur délicieuse, les suaves roses musquées et les églantines ; la couleuvre s'y dépouille de sa peau émaillée, juste assez large pour habiller une fée, et Titania s'y repose dans le sommeil, à certaines heures de la nuit, bercée sur des fleurs par les danses et les délices. "[2]

La vérité est que Garrick ne comprenait rien à la

Joy alone shall employ us,
No griefs shall annoy us,
No sighs the sad heart shall betray ;
Let the vaulted roof ring,
Let the full chorus sing,
Blest Theseus and Hippolit-a.

[2] Acte II, scène I ; trad. Emile Montégut.

Pour cette pièce Garrick composa un prologue où il essaya de détourner la critique de " cet opéra anglais, joué par une troupe anglaise, écrit dans une langue que vous comprenez tous ". Ce prologue finit ainsi : " Je n'ose dire qui en est l'auteur, bien que je le puisse ; (disons) pour adoucir la chose, *Signor Shakespearelli* "

poésie de Shakespeare et ne voyait dans des fantaisies comme *Le Songe* et *La Tempête* que des compositions informes et barbares. Quant à cette dernière pièce, devenu directeur du théâtre de Drury Lane, ce soi-disant admirateur de Shakespeare remit à la scène la bouffonnerie ridicule que D'Avenant et Dryden en avaient faite, bien qu'on eût joué au même théâtre, dix-huit mois plus tôt, la pièce originale sous sa forme presque intégrale. On peut imaginer avec quelle verve endiablée Peg Woffington représentait le rôle d'Hippolyte, l'homme qui n'a jamais vu une femme (rôle ajouté pour faire équilibre à l'ingénue Miranda), et décochait sa part des grivoiseries qui circulent entre Miranda, Dorinda, Ferdinand et lui au sujet du mariage et des enfants.

Après ce premier essai, *La Tempête* ne fut plus reprise avant 1756 ; à cette date, Garrick en tira un autre opéra dans le goût des *Fées*, que le même compositeur Smith agença de musique et dont le même ténor, Beard, joua le rôle principal. [1]

[1] Nous attachons très peu d'importance au fait rapporté par M. Fitzgerald (*Vie*, p. 156), que Garrick, accusé par un correspondant d'être l'auteur de ces monstruosités, y opposa un démenti. Ces opéras ne sont pas compris, il est vrai, comme le sont d'autres pièces remaniées, dans ses *Œuvres ;* mais ils sont mentionnés comme siens dans toutes les listes contemporaines de ses ouvrages ; par exemple, dans celle que Kearsley mit en tête de son édition des *Œuvres poétiques*, 1785. Dans la compilation de cette dernière liste, Kearsley affirme avoir eu l'assistance des amis de M. Garrick ; il ajoute qu'*on* l'assure qu'elle est parfaitement exacte, phrase qui semble signifier qu'il l'avait soumise au jugement de la famille de l'acteur.

Smith, le compositeur, ami et secrétaire de Hændel, composa la musique des *Fées*, de *La Tempête* et du *Magicien*, trois opéras joués à Drury-Lane, publiés tous les trois par Tonson et dont le dernier a été formellement reconnu par Garrick. Plusieurs critiques, surtout le jeune Cibber, ont publiquement accusé l'acteur d'avoir écharpé les pièces de Shakespeare pour en faire des opéras ; à ces accusations il n'a jamais opposé un démenti. Dans tous les cas, les opéras ont été joués à son théâtre et sous sa direction personnelle.

La même lourdeur de touche et la même absence de tout sens poétique distinguent son remaniement de *Roméo et Juliette*. " Le but principal des changements apportés à la pièce suivante, " déclare Garrick dans son *Avertissement*,[1] " était de débarrasser le texte original du cliquetis et de la chicane des mots qui ont toujours été un obstacle à sa reprise.

Lors de la première reprise de la pièce, bien des gens furent d'avis que la façon brusque dont Roméo passe de son amour de Rosaline à son amour pour Juliette, était un défaut dans le portrait du personnage ; si, sur ce point, on a fait des changements, c'est plutôt par déférence pour cette opinion que par la conviction que Shakespeare, le meilleur juge de la nature humaine, se fût trompé.

Bandello, le nouvelliste italien, à qui Shakespeare a emprunté le sujet de cette pièce, avait ressuscité Juliette dans le tombeau avant la mort de Roméo ; cette circonstance, Shakespeare l'a omise, non peut-être parce qu'il jugeait mieux d'en user ainsi, mais parce qu'il avait lu l'histoire dans la traduction anglaise ou française qui, toutes deux, ont peu judicieusement oublié cette addition à la catastrophe. "

En conséquence Garrick, suivant Otway, qui avait déjà démoli *Roméo et Juliette* pour en faire avec les débris *Caius Marius*, s'impose la tâche de corriger celui qu'il avait l'habitude d'appeler le " dieu de son idolâtrie. "

Ses changements sont de deux sortes : les uns ont trait à la construction, les autres à la forme. Ayant supprimé toute allusion à Rosaline, il se voit forcé de faire des coupures dans les deux premiers actes et de

[1] *Roméo et Juliette* se trouve dans les *Œuvres* de Garrick, tome II ; 1768.

changer l'ordre de quelques scènes. Ensuite, il réveille Juliette dans le tombeau avant que Roméo ne soit mort, et ajoute une *scène à effet*, pleine de contorsions et de gémissements, ainsi qu'un cortège solennel, avec un chant funèbre en vers de Garrick, dignes de figurer dans un livret d'opéra mais qui ne sont pas à la hauteur de leur entourage. L'acteur réussit ainsi à renforcer la valeur théâtrale de son rôle ; le chef de troupe rehausse la splendeur de son spectacle ; l'ombre de Shakespeare est, sans doute, enchantée de voir ses omissions réparées ; " ô heureux Garrick ! "

Les changements de forme portent sur deux points : l'esprit romantique et la fantaisie un peu précieuse de cette œuvre de jeunesse sont éliminés. On enlève toute " chicane " ; par exemple, la scène (Acte I, sc. 2) entre Roméo et Benvolio, avec son échange de pointes, plusieurs des vers étincelants de Mercutio, y compris le jeu de mots si connu et si caractéristique du personnage : " Venez me demander demain et vous trouverez en moi un homme sérieux comme la tombe. " [1] Des expressions jugées excessives sont retranchées ou adoucies : " Ces transports violents ont des fins violentes et meurent dans leur triomphe, comme le feu et la poudre qui se consument *dès qu'ils se baisent*, " [2] devient dans le remaniement de Garrick : *dès qu'ils se rencontrent ;* le cri de Juliette : " Quel amour monstrueux vient de prendre naissance en moi ! il me faut aimer un ennemi abhorré ! " [3] est omis entièrement. Grâce à cette manie de réduire

[1] " Ask for me to morrow and you will find me a *grave* man ". Acte II, scène I.

[2] " These violent delights have violent ends
And in their triumph die ; like fire and powder
That as they kiss (*meet*, Garrick) consume ". Acte II, scène VI.

[3] " Prodigious birth of love it is to me
That I must love a loathed enemy ". Acte I, scène V.

et de rogner, des erreurs ridicules se glissent dans le texte ; ainsi au lieu du mot antithétique de Tibaldo : " Roméo, je *t'aime* tant, que je ne puis te l'exprimer avec plus de modération qu'en te disant : " Tu es un scélérat ! ", [1] Garrick substitue " je te *hais* tant ; " ce qui est, en effet, plus facilement intelligible. De même, la charmante exagération par laquelle Juliette prévient l'ennui des longues heures qui vont la séparer de son amant : " Il faut que tu m'envoies de tes nouvelles à *chaque jour de l'heure*, " [2] devient, sous la plume de Garrick, *à chaque heure de la journée ;* ce qui est, sans doute, plus simple et certainement plus ordinaire.

En second lieu, toutes les parties rimées sont réduites en prose, pour ne rien laisser du " cliquetis " mal sonnant ; c'est à dire que Garrick *dépoétisa* quelques-uns des plus beaux passages afin d'arriver à une forme plus semblable à la conversation de tous les jours. [3]

En résumé, Garrick voulait une pièce où il n'y aurait ni déclamation ni fantaisie ; une pièce où le dialogue serait aussi naturel que possible, et permettrait à l'acteur de s'exprimer librement ; il désirait, en outre, renchérir sur le tragique de Shakespeare et se procurer l'occasion de jouer une de ces scènes effrayantes de passion et de mort qu'il savait si bien représenter. Ainsi que d'autres acteurs-directeurs, avant comme après lui, il a sacrifié le poète à ses propres prétentions.

Dans sa reprise du *Conte d'hiver*, il a vu l'occasion de rémédier à d'autres défauts de son auteur favori. En effet, entre le 3e et le 4e acte de cette pièce se place un intervalle de seize ans ; Garrick obvie à cette

[1] " Romeo, the love (*hate*, Garrick) I bear thee can afford
No better term than this—thou art a villain ". Acte III, scène I.
[2] " I must hear from thee every day in the hour ". Acte III, scène V.
[3] Sur ces changements, voir Appendice IV.

violation de l'unité du temps par le simple artifice qui consiste à supprimer les trois premiers actes, dont il fait raconter les incidents par l'un des personnages. Autrement dit, il y avait dans le *Conte d'hiver* deux parties : dans la première, nous suivions la croissance de la jalousie dans le cœur de Léonte, nous voyions cette passion éclater terrible et faire de ce roi si juste, de ce mari si tendre et de cet ami si fidèle, un tyran soupçonneux et cruel. Toute cette exposition, avec son action serrée, ses incidents émouvants et ses scènes touchantes, est du meilleur théâtre de Shakespeare ; comparé à cela, le dénoûment, amené par le vieil expédient d'une reconnaissance et par le changement inattendu d'une statue en femme, est d'une faiblesse que ne rachètent pas quelques tableaux assez gracieux de la vie campagnarde. Entre ces deux moitiés Garrick n'a pas hésité un instant ; avec le mauvais goût qui le caractérise en pareil cas, il a choisi la partie la moins bonne. Pour faire des deux actes qu'il a conservés une pièce d'une longueur suffisante, il a dû ajouter des chansons et des vers de sa façon ; il a néanmoins le courage de dire dans un Prologue, où il compare le génie de Shakespeare à du bon vin : " Pour compléter la coupe variée et enchantée qu'on vous offre ce soir nous avons dû ajouter quelque peu de poiré. Les cinq longs actes d'où nous avons tiré les trois nôtres, prolongés sur une période de seize ans, étaient abandonnés et oubliés. Afin que cette liqueur précieuse ne soit pas perdue, nous l'avons enfermée et mise en bouteille pour être dégustée par vous ; car c'est mon désir suprême, ma joie, mon seul projet, de ne perdre aucune goutte de cet homme immortel. "

Cependant, ce qu'il ajoute de son propre crû ne vaut pas ce qu'il a gaspillé du vrai Shakespeare !

C'est à propos de ces remaniements que Théophile Cibber dit en 1756 : " Si l'ombre de Shakespeare revenait, ne jetterait-elle pas un regard plein d'indignation sur ce déshonnête colporteur de poésie, qui déchire, mutile et émascule ainsi ses pièces, de façon honteuse ? On a haché et fricassé le *Songe d'une Nuit d'été* pour en faire une chose indigeste et décousue qui s'appelle les *Fées ;* on a coupé le *Conte d'Hiver* pour en faire une bouffonnerie ; de la *Mégère apprivoisée*, on a fait une farce ; on a châtié la *Tempête* pour la réduire en opéra.... Fi donc ! Bretons, réveillez-vous pour défendre la cause du bon sens qu'on sacrifie à la Pantomime ! Figurez-vous voir l'ombre offensée de Shakespeare.... gémissant de.... cette profanation de sa mémoire. Il se plaint de voir votre plate soumission à cet impitoyable Procuste du théâtre qui, aussi gratuitement que cruellement, écharpe ses chers restes.... Et néanmoins, ce Prince rusé veut nous faire croire que tout ce mauvais traitement du poète est dicté, parbleu ! par l'amour qu'il lui porte ! " [1]

Que ces critiques soient dictées par une pure admiration pour le grand dramaturge et par un respect éclairé pour ses œuvres, nous ne le croyons pas ; mais elles ne manquent pas pour cela de vérité.

De toutes les atteintes que Garrick a portées aux pièces de Shakespeare la plus célèbre est son travestissement de *Hamlet.* " J'avais juré de ne pas quitter le théâtre sans avoir sauvé cette noble pièce de tout le fatras du cinquième acte, " écrit-il à un ami en 1776. [2] Il faut croire que les critiques de ses amis français n'avaient pas été sans effet sur lui et qu'il n'avait pas

[1] Theo. Cibber : *Dissertations*, etc, p. 36.

[2] Lettre à Sir William Young, 10 jan., 1776 ; Boaden, II, p. 126.

lu en vain les écrits de ce Voltaire qu'en bon Anglais il détestait. [1] Aussi essaya-t-il de supprimer toute la barbarie et l'indécence de son auteur et de " débarrasser *Hamlet* de sa lenteur rêveuse par l'addition de force exclamations et jeux de scène. " [2]

C'est sans doute le peu de succès remporté par cet arrangement qui l'empêcha de le publier ; pour connaître aujourd'hui la portée de ses changements nous devons avoir recours aux comptes rendus contemporains dont voici le meilleur : " Du premier acte il en fit deux, dont le premier prenait fin sur la décision de Hamlet de veiller avec Horatio et Marcellus dans l'attente de voir le fantôme de son père... Il introduisait peu ou pas de modifications dans le langage et l'arrangement de la scène avant le cinquième acte, qui débutait par l'arrivée de Laerte et la folie d'Ophélie, comme dans la vieille pièce. [3] Les scènes où le roi et Laerte trament un complot contre la vie de Hamlet étaient radicalement changées, et le caractère de Laerte était rendu plus estimable..... Les fossoyeurs étaient complètement chassés de la pièce. Quant au sort d'Ophélie, on en laissait l'assistance ignorante, et au lieu d'empoisonner la reine sur le théâtre, on l'emmenait de son siège dans la coulisse, annonçant qu'elle était devenue folle par suite de la conscience de sa culpabilité. Le roi, attaqué par Hamlet, dégaînait pour se défendre et était tué dans la rencontre. Laerte et Hamlet mouraient des blessures qu'ils s'étaient données réciproquement.....

[1] Surtout *L'Appel à toutes les nations*, où dans une longue analyse de *Hamlet* Voltaire tourne en ridicule les incidents que Garrick a changés.

[2] Fitzgerald, *Vie*, p. 369. M. Fitzgerald ajoute que le public considérait cet arrangement comme une parodie.

[3] Dans la pièce originale l'arrivée de Laerte et la folie d'Ophélie se trouvent au 4e acte, scène 5.

Mais le public ne tarda pas à demander *Hamlet* tel qu'on le jouait de temps immémorial. " [1]

Les deux rôles de Shakespeare que Garrick avait fait particulièrement siens étaient Richard III et Lear ; or il ne faut pas oublier qu'il ne les a jamais représentés tels que le cerveau du poète les avait conçus. Il a toujours joué *Richard* dans l'horrible mélange qu'on doit à Colley Cibber et dont la moitié sort de l'encrier de cet écrivailleur, ou a été pillée par lui dans d'autres pièces de Shakespeare. [2] La scène de la tente se ressent notamment de l'influence du remanieur, et l'original est bien plus puissant. Quant au *Roi Lear*, Garrick l'a toujours donné dans la forme que Nahum Tate lui avait prêtée, avec une intrigue secondaire où l'on voyait Edgar amoureux de Cordélia, ce qui permettait d'adoucir par de tendres intermèdes l'horreur de cette terrible tragédie. De même, grâce au sieur Tate, tout finissait bien : les rebelles étaient vaincus à temps, Cordélia et Lear étaient tirés de la prison où on les avait jetés, mais non avant que le vieux roi n'eût eu l'occasion de

[1] Davies, *Dramatic Miscellanies*, III, 86.

Il est inutile de dire que cette nouvelle concession au sujet des *barbarismes* de Shakespeare fit la joie des connaissances françaises de Garrick. Voltaire s'en réjouit dans sa *Lettre à l'Académie*, 1776 ; tandis que de la Place écrit (24 Jan. 1773) : " Recevez tous mes compliments sur vos succès nouveaux, et surtout sur celui de la très hasardeuse entreprise que vous avez tentée dans la refonte de la Tragédie d'*Hamlet*. J'aurais, d'honneur, frémi pour vous, (car je connais la populace anglaise !) de vous voir assez téméraire pour la priver de la scène des Fossoyeurs, qui de tous temps a fait ses délices. Cela me prouve, mon ami, non seulement combien vos rares talents vous ont acquis d'empire sur la nation comme acteur, mais encore la parfaite estime qu'elle a conçue pour vos lumières et votre goût en qualité d'auteur : deux titres qui, je crois, n'ont jamais été réunis que sur deux têtes, sur celle de notre Molière et sur la vôtre... J'ai fait une *Notice* assez détaillée de votre double succès, relativement à *Hamlet*, pour l'auteur de l'*Observateur français* à Londres " etc ; voir Boaden, II, 600.

[2] Dans *Richard II*, *Henri IV*, *V* et *VI*.

se défendre contre des meurtriers et d'en tuer deux, dans une scène où Garrick faisait toujours un grand effet.

En résumé, l'enthousiasme, sincère d'ailleurs, de Garrick pour Shakespeare, a été dénaturé par deux influences : d'abord par le goût d'un siècle qui admirait le grand dramaturge avec des réserves ; qui, nourri de la critique de Boileau et de ses disciples anglais, appréciait peu sa fantaisie et sa luxuriance romantiques et regrettait ses multiples " écarts de l'art de bien écrire " [1] ; ensuite, par les exigences de l'acteur-directeur qui voulait, aux dépens du poète, rehausser l'effet de son propre rôle et offrir un spectacle capable de plaire au grand public. C'est cette dernière influence qui nous a valu l'adaptation de *Roméo et Juliette* et de *Macbeth*, ainsi que la conservation des monstruosités de Tate et de Cibber. Les deux influences combinées ont produit l'opéra des *Fées* et celui de *La Tempête*. La première a poussé Garrick à régulariser *Le Conte d'Hiver* et *La Mégère* et à épurer *Hamlet*. Ici les panégyristes de l'acteur, en plaidant le goût de l'époque, peuvent lui trouver le plus d'excuses ; mais il faut ajouter que, même ici, Garrick était réactionnaire.

La publication de la *Préface* de Johnson en 1765 marque la fin d'une école de critique qui se croyait obligée de juger Shakespeare d'après les règles du théâtre classique, auxquelles il n'avait jamais essayé de se soumettre. Dorénavant les commentaires et les jugements tendent à devenir explicatifs au lieu de destructifs [2] ; bientôt la renaissance romantique détermine un état d'esprit plus capable de le comprendre.

[1] Voir, Préface de l'édition de Johnson, 1765.

[2] Par exemple, *Essay on the Learning of Shakespeare*, Farmer, 1767 ; *The Character of Sir John Falstaff*, Morgan, 1777.

L'homme qui en 1772 essayait d'émonder *le chêne des forêts* et de le réduire aux dimensions des arbrisseaux *des jardins de Marly*[1] était déjà d'un goût suranné ; d'ailleurs le peu d'enthousiasme avec lequel le public accueillit sa tentative le prouve.

Garrick, né en 1716, a été élevé dans le respect des règles et de la convenance théâtrale ; sa connaissance du théâtre français et ses rapports avec des hommes de lettres français l'ont empêché de s'en libérer. Au fond, son admiration pour Shakespeare n'était pas aussi éloignée qu'il aurait voulu le croire de celle des étrangers qu'il cultivait ;[2] malgré son attitude décidée et ses gestes d'impatience, ceux-ci rencontraient chez lui un adversaire pas trop intransigeant ; avec quelques concessions de côté et d'autre, on arrivait à une entente. C'est surtout chez des Français que Garrick vient réclamer de la sympathie dans ses efforts pour dégrossir

[1] *Lettres Philosophiques* de Voltaire ; XVIII, sur la tragédie.

[2] On comprend que Garrick ait été indigné de la grossièreté et de la mauvaise foi dont Voltaire avait fait preuve dans ses critiques de Shakespeare ; mais on s'étonne de la dureté avec laquelle il a traité ce pauvre abbé Le Blanc, qui a eu la franchise de dire en toutes lettres ce que Garrick a dû secrètement penser de plus d'une pièce de Shakespeare. (Voir, par exemple, la critique de *Hamlet* dans les *Lettres d'un Français*, tome II, p. 395). D'autre part, Le Blanc ne refuse pas de reconnaître les beautés de Shakespeare : " Il a su peindre toutes les passions, excepté celle de l'amour. S'il révolte par les petitesses qui lui sont familières, il étonne encore davantage par la sublimité de son génie... C'est de tous les auteurs, anciens ou modernes, le plus original... C'est véritablement un grand génie. Quelquefois, en lisant ses pièces, je suis surpris de la sublimité de ce vaste génie, mais il ne laisse pas longtemps subsister mon admiration. A des portraits où je trouve toute la noblesse et toute l'élévation de Raphaël, succèdent de misérables tableaux, dignes des Peintres de taverne qui ont copié Teniers " etc. Garrick pouvait-il exiger plus que cela d'un Français ?

Il y aurait un amusant parallèle à faire entre l'attitude de Johnson envers Garrick et celle de Garrick envers Shakespeare ; de l'un comme de l'autre on pourrait dire " qu'ils ne permettaient à personne qu'eux-mêmes d'injurier leur ami ".

l'idole de son culte ; et c'est Voltaire lui-même qui accueille ces efforts avec bienveillance.

LE POÈTE

C'est lorsqu'on lit les œuvres poétiques de Garrick qu'on comprend pourquoi il aurait mieux fait de ne pas prendre de libertés avec les pièces de Shakespeare. Il serait incroyable qu'il ait pu se supposer la force nécessaire pour corriger les défauts du grand écrivain et pour appareiller ses vers majestueux, si l'on ne se rappelait pas que des rimailleurs encore plus faibles que lui, s'étaient déjà permis de s'en mêler.[1] Ce qui manque à Garrick particulièrement, c'est l'originalité, aussi bien dans la conception que dans l'exécution, dans l'ensemble comme dans les détails. S'essaie-t-il à un poème satirique,[2] il imite Pope et Churchill, mais de loin. Veut-il faire une fable en vers,[3] il prend pour modèle La Fontaine ; et manquant de la finesse de touche et de la prestesse d'imagination nécessaires, il accouche d'une chose informe et plate. Pour son effort le plus ambitieux, l'*Ode* à Shakespeare,[4] il emprunte sa forme à Dryden ; mais il ne réussit pas à trouver une seule

[1] Au XVIIIe siècle tout Anglais paraît s'être cru capable de "corriger" Shakespeare et d'écrire des vers blancs dignes de se placer à côté des siens. A ce sujet il faut lire les lettres du docteur Hoadley (Boaden, I, pp. 514, 573), frère de l'auteur du *Mari Soupçonneux*, et lui-même homme d'église plus heureux dans sa chasse aux bonnes cures que dans la cour qu'il faisait aux Muses, avec les vers qu'il propose d'ajouter au rôle de Hamlet afin de rendre son caractère *plus tendre*. Son ton de naïve suffisance est du plus haut comique.

[2] *The Fribbleriad*, réponse aux attaques de Fitzpatrick (voir p. 100) imitation de *The Dunciad* et *The Rosciad ;* le portrait de Fitzpatrick ne manque pas de force, mais le ton du poème est grossier et trop injurieux.

[3] *Le Singe malade*, écrit pour annoncer son retour en Angleterre, 1765.

[4] Ecrite pour le *Jubilé* à Stratford en 1769, dans le style de *la Fête d'Alexandre*.

pensée personnelle, et les images par lesquelles il s'exprime sont, soit des clichés, soit des citations, avouées ou non-avouées. Il n'y a aucun doute qu'il n'ait donné dans cette pièce la mesure extrême de son talent ; et le résultat est un ramassis de bouts et morceaux, tirés de tous les côtés ; de la vraie poésie d'acteur, dont l'inspiration est la seule mémoire. [1]

C'est quand il fabrique des vers de circonstance qu'il est dans son élément. L'esprit et l'habileté pour tourner un compliment à une dame ou pour forger une épigramme en réponse à un adversaire, il les possédait ; et, dans ce genre inférieur, il n'y a rien de mieux que son quatrain, " *A la comtesse de Burlington, écrit dans un livre de prières qu'elle avait donné à l'auteur* " ; ou sa " *Réponse au docteur Hill* " ; ou ses " *Vers sur le dictionnaire du docteur Johnson* ". De même, il rimait agréablement les *Prologues* et les *Epilogues* qu'il était alors d'habitude de réciter avant et après une pièce de théâtre. Garrick faisait souvent de ces petits mono-

[1] Nous ne lui reprochons pas les phrases citées entre guillemets, telles que : " The god of our idolatry " (*Rom. et Jul.*, II, 2) ; " on the torture of the mind they lie " (*Macb.* III, 2), etc ; mais à tout instant on rencontre dans ce poème des images et des épithètes empruntées, sans aveu, à divers auteurs. Nous relevons au hasard : " Fame... with all her trumpet-tongues " (cf. " his virtues trumpet-tongued ", *Macb.* I, 7) ; " the penitential tear " (cf. " penitential groans ", *Gent. of Verona*, II, 4) ; " marble-hearted monster " (cf. " marble-hearted fiend ", *Lear*, I, 4), etc. " Nature's glory, Fancy's child, Never sure did witching tongue, Warble forth such wood-notes wild " (cf. " Or sweetest Shakespeare, Fancy's child, Warble his native wood-notes wild " ; Milton, *L'Allegro*) ; " And Modest nature holds her sides " (cf. " And laughter holding both her sides," *ibid*) ; " Leading the nymph Euphrosyne, Goddess of joy and liberty " (cf. commencement de *L'Allegro*) ; le vers " Songs of triumph to them raise " est enlevé, tel quel, au livret de l'oratorio *Saul*, par Morell, etc. Les expressions qu'on ne peut attribuer à un auteur précis sont vieilles et usées, et appartiennent à tout le monde : par exemple : magic art—full tide of harmony—our humble strains—demons of the deep—spirits of the air—buskin'd warriors—tuneful numbers, etc., etc.

logues toute une scène en raccourci, à laquelle le jeu de l'interprète donnait de la force et de la vivacité — ce qui ne se garde pas toujours à la lecture. Peg Woffington se plaignant d'un nouveau règlement de théâtre qui interdisait la coulisse aux admirateurs des actrices ; Roscius lui-même dans le rôle d'un marin ivre, se demandant s'il doit amener sa belle à la tragédie ou à la comédie ; Mrs Pritchard, en reine Elisabeth, comparant les Anglais de 1761 avec leurs ancêtres de 1600, ont pu trouver dans ces morceaux, souvent écrits en deux heures, les matériaux d'une esquisse de caractère. Ce n'était pas un petit éloge, ce mot du docteur Johnson [1] : " David Garrick a écrit plus de bons prologues que Dryden. Il est étonnant qu'il ait pu en produire une telle variété. " Mais c'était là la limite de son talent poétique.

LE DRAMATURGE

Ses comédies avaient les mêmes qualités que ses Prologues : beaucoup d'entrain, et de la vivacité dans les portraits ; mais elles manquaient d'originalité et étaient, pour la plupart, empruntées à des pièces françaises. [2] Il suffit de lire *Léthé*, sa pièce de début, pour voir ce qu'était une comédie pour Garrick : une réunion de personnages fortement caractérisés et offrant aux

[1] Surtout venant de l'auteur du chef-d'œuvre dans ce genre, le Prologue pour l'ouverture du théâtre de Drury Lane, 1747.

[2] *Miss in her teens*, emprunté à *La Parisienne* de Dancourt ;
Neck or Nothing, à *Crispin rival de son maître* de Le Sage ;
The Guardian, à *La Pupille* de Fagan ;
The Irish Widow, au *Mariage forcé* de Molière.
The Lying Valet, tiré de *The Novelty, or Every Act a Play* de Motteux (1697), a des ressemblances avec le *Souper mal apprêté* de Hauteroche. Mercier en fit sa *Demande imprévue*, jouée au théâtre Italien, 1780.

acteurs un canevas sur lequel ils pouvaient broder. Quant à l'intrigue, elle était toujours des plus légères ; et il préférait la prendre, toute faite, chez un autre. C'est que le pouvoir de composer lui faisait défaut ; et il est à noter que dans la seule de ses pièces qui soit d'une certaine importance et qui se développe dramatiquement vers une fin, il a eu l'assistance de son ami, le dramaturge Colman. [1]

En France, on s'est peu trompé sur la valeur de ses écrits. Des admiratrices ferventes, comme Mme Riccoboni, pouvaient lui écrire : " J'ai relu toutes vos jolies pièces : vous avez embelli beaucoup de nos sujets " ; pourtant elle a dû reconnaître qu'elles ne possédaient pas le charme de la nouveauté. [2] Grimm écrit nettement, malgré son admiration pour l'acteur : " Garrick est auteur de plusieurs pièces, mais on dit qu'elles sont médiocres " [3] ; et plus tard, Meister, après voir lu la traduction française de son théâtre, ne sait pas s'il doit en attribuer le manque d'intérêt au fond des pièces ou à l'inhabilité de la traductrice. [4]

Nous accusera-t-on de démolir d'une main trop brutale les prétentions de Garrick au titre de poète et d'écrivain ? C'est que nous voulons lui laisser une gloire unique mais incontestable : celle d'avoir été un très grand comédien. Garrick était un de ces hommes-caméléons qui savent changer de personnalité et assumer à volonté des masques différents. Mais cette plasticité d'esprit même est la négation de l'originalité de pensée

[1] Dans *The Clandestine Marriage*, 1766. De cette comédie on a dit, qu'elle est tellement supérieure aux autres pièces auxquelles Garrick mit la main, qu'on est en droit de croire que la plus grande partie appartient à son collaborateur ; Knight, *David Garrick*, p. 227.

[2] Lettre s.d. apparemment d'octobre, 1768 ; Boaden, II, 544.

[3] *Corr. Litt.*, 1er juillet, 1765.

[4] *Corr. Litt.*, avril, 1788.

et de caractère qu'il faut avoir pour se distinguer comme auteur.

Il a toutefois droit à un autre éloge : celui d'avoir été très honnête homme, bon, serviable et généreux. Il avait certaines faiblesses, qui lui venaient surtout de son état : il était vaniteux, mais peu, étant donnée l'atmosphère où il passait sa vie, et jamais avec apparat ; il était enclin à suivre ses impulsions et à promettre plus qu'il ne voulait tenir après réflexion faite. Mais il ne refusait jamais son assistance à un ami, et même à des gens qu'il ne connaissait pas ; il était très patient sous les insultes et les petites tracasseries dont les auteurs et les acteurs l'abreuvaient ; par l'excellence de son caractère et l'innocence de sa vie il éleva le niveau de sa profession. Il était homme du monde, également à l'aise chez les grands ou parmi le personnel de son théâtre [1] ; il était l'homme d'esprit dont chacun recherchait la société. Si en France son talent supérieur a attiré sur lui l'attention, ce sont ses qualités de cœur qui lui ont concilié l'amitié d'un si grand cercle d'admirateurs ; de cela nous verrons les preuves plus loin. Et enfin, une nation peut-elle faire à un étranger un plus sincère compliment que de dire, comme les Français disaient généralement de Garrick : " Il était fait pour vivre parmi nous " ?

[1] Il convient d'ajouter qu'il avait une préférence trop marquée pour la société des gens titrés.

CHAPITRE II

PREMIÈRES RELATIONS FRANÇAISES

(MONNET — PATU — NOVERRE)

PREMIER VOYAGE EN FRANCE, 1751

Le premier ami français qui ait laissé une trace dans la vie de Garrick est Jean Monnet. Ils ont fait connaissance en 1749, et leur amitié a duré trente ans sans interruption ; on a de Monnet une lettre que l'acteur a dû recevoir quelques semaines seulement avant sa mort. Garrick a rendu visite à Monnet en 1751 ; il l'a revu en 1763-65 ; Monnet est venu le retrouver à Londres en 1766. De 1765 à 1779 ils restent liés par une correspondance régulière dont la partie française, plus de 50 lettres, a été soigneusement conservée par Garrick. Il est intéressant de suivre, à travers ces papiers jaunis, le progrès de cette amitié toujours fraîche. Avec l'âge, les épîtres de Monnet deviennent moins fréquentes et l'écriture plus faible ; mais l'affection qui liait ces deux hommes de théâtre reste toujours forte. Voyons comment leurs rapports [1] ont commencé.

[1] Nos autorités sur ces rapports sont surtout le *Supplément au Roman Comique ou Mémoires pour servir à la vie de Jean Monnet*, deux vols in-12 à Londres (Paris), 1772. Nous avons consulté aussi Arthur Heulhard : *Jean Monnet, Vie et aventures d'un Entrepreneur de spectacles au XVIIIe siècle*, Paris, 1884 ; et des manuscrits de l'Arsenal : *Portefeuille de Bachaumont*. Quant à l'histoire de Monnet antérieure à la visite de Londres, en voici un résumé succinct : Né fils d'un boulanger à Condrieu, 1703, il a

" Au mois d'août, 1748, " raconte Monnet, " le sieur Rich,[2] Directeur d'un Théâtre anglais à Londres, m'avait fait proposer par un de ses amis qui était à Paris, de lui former une troupe de Comédiens Français.... Je fis donc le voyage de Londres, avec des lettres de recommandation de feu M. le Maréchal de S(*axe*) et du feu Lord Sta(*fford*), qui voulut bien me donner une place dans sa chaise. "

Des pourparlers s'engagent et semblent être sur le point d'aboutir ; mais lorsque Monnet demande un traité pour assurer les appointements des acteurs et ses propres honoraires, Rich, pressé par des amis gallophobes, refuse de continuer les arrangements. En conséquence Monnet, ayant déjà formé sa troupe, se voit forcé de chercher un moyen de l'employer ailleurs : " Je m'adressai à M. Garrick que je ne connoissois point. Je lui proposai de remplacer le sieur Rich. Il me refusa par des raisons que je ne pus qu'approuver ; il me donna même des conseils dignes de toute la droiture et l'honnêteté que j'ai depuis bien éprouvées chez lui. "

Suivant les conseils de Garrick et d'autres amis et patrons, Monnet loua le petit théâtre du Haymarket et ouvrit une souscription en faveur d'une *Comédie*

été page chez la duchesse de Berri ; à la mort de sa protectrice, il devient imprimeur, auteur, homme à bonnes fortunes ; il fait un court séjour chez les Trappistes ; un autre à la Bastille comme " auteur de mauvais ouvrages, vers et chansons infâmes. " C'étaient là de simples étapes sur le chemin du succès. En 1743 il est nommé directeur du Théâtre de la Foire où il réunit une telle assemblée de talents (Préville, Favart, Rameau, Boucher, Noverre) et remporte un si gros succès que les acteurs privilégiés s'en inquiètent ; sa salle est fermée par l'ordre du roi. Monnet devient directeur du théâtre de Lyon ; il passe ensuite deux années de repos chez sa protectrice Mlle de Navarre ; et arrive ainsi à la date de ses aventures à Londres.

[1] Directeur du théâtre de Covent Garden et célèbre dans le rôle d'Arlequin.

française. Elle lui rapporta bientôt 10000 francs ; jugeant cette somme suffisante, il repartit pour la France afin de compléter ses préparatifs.

Son spectacle s'ouvre le 9 novembre 1749, et reçoit des souscripteurs, assis dans les loges, un accueil très favorable ; mais les chauvins entassés dans le parterre et la galerie refusent énergiquement d'écouter les artistes étrangers. Les sifflets retentissent ; une grêle de pommes, d'oranges et même de chandelles tombe sur la scène. Un combat s'engage entre les loges et le paradis ; tout finit dans la confusion.

Deuxième jour, bataille plus longue et plus opiniâtre ; les souscripteurs ont pris à leur solde des bateliers et des bouchers qui balaient la galerie et précipitent leurs adversaires dans le parterre ou dans la rue ; la représentation continue au milieu d'un silence si complet que " personne n'osa cracher ni se moucher. "

Tout aurait été bien si une élection n'était survenue dans le quartier. On accusa le candidat gouvernemental, milord Trentham, d'avoir favorisé les Français ; de nouveaux désordres se produisent, non simplement au spectacle le soir, mais dans les rues tout le long de la journée. A la fin, le Grand Chambellan, craignant des émeutes, retire le permis de jouer et ferme la salle. [1]

Ainsi c'est le pauvre Monnet qui paie tous les frais. Ses acteurs exigent leurs appointements et le propriétaire son loyer. Malgré l'assistance de ses amis, il se voit forcé de " fixer sa résidence dans la maison d'un juge de paix " ; en d'autres mots, il est arrêté pour dettes. Puis, de nouvelles souscriptions lui permettent de solder une partie de ses comptes et de retourner en France : " Nous restâmes encore un mois à Londres pour finir mes affaires et pour marquer ma reconnois-

[1] Voir illustration p. 64.

sance à mes Protecteurs dont j'avais tant éprouvé la générosité naturelle. J'avais beaucoup de peine à m'en séparer et ce fut avec les plus vifs regrets que je quittai notamment M. le duc de Grafton et M. Garrick, dont le premier m'avait gratifié de cent louis et le second d'un bénéfice sur son théâtre à mon profit." Un " Etat des avances faites par M. Monnet pour son spectacle de Londres " [1] nous apprend que la représentation donnée par Garrick en faveur de son confrère malheureux avait rapporté la somme de cent guinées (2400 fr.). [2]

Monnet serait rentré en France vers le mois d'avril 1750 ; deux ans plus tard il s'était fait accorder de nouveau la direction de l'Opéra Comique et il était en bonne voie de gagner les 6000 livres de rente, avec lesquelles il devait se retirer six ans plus tard. Dans l'intervalle il avait reçu la visite de son ami Garrick,

[1] Monnet en aurait publié deux ; celui du *Portefeuille de Bachaumont* imprimé en jan. 1750 ne marque pas le *bénéfice* donné par Garrick. Ces représentations de grâce avaient lieu vers la fin de la saison, à partir du mois de mars.

[2] Une lettre de Monnet à Bachaumont décrit ainsi la débâcle de Londres : "Je n'ai pu donner que 4 représentations de ma comédie. Elle a été interdie (*sic*) depuis, non pas que la populace s'y soit opposée comme le bruit en a couru à Paris, mais d'autres raisons dont je ne saurais vous rendre compte pour le présent ont donné lieu à cet événement fâcheux. Quoi qu'il en soit, ceux qui ont jugé à propos de faire cesser mes représentations, ne l'ont pas fait sans avoir eu dessein de me dédommager de la plus grande partie de ma perte."

L'acteur Désormes, dans une lettre insérée par Fréron dans les *Lettres Critiques*, déc. 1749, attribue l'échec subi par les comédiens français au fait qu'à la place des pièces de Molière et d'autres auteurs classiques, connus par les Anglais, ils n'avaient joué que des morceaux légers tirés du répertoire du Théâtre de la Foire, tel le *Coq du Village* de Favart. Ils avaient donné aussi de l'*Opéra des Gueux* (*Beggars' Opera*) par Gay, une traduction française (faite par un Allemand, dit Patu : préface du deuxième volume de son *Théâtre Anglais*) que les spectateurs se sont accordés à trouver détestable.

Pour la suite des relations entre Garrick et Monnet voir Chap. IV.

qui vint en France au cours de l'été de 1751.[1] Sur cette visite les biographes anglais de l'acteur n'ont presque rien raconté. En effet, les détails manquent ; mais le peu qui nous en est parvenu est intéressant et mérite d'être exposé.

Garrick serait arrivé à Paris vers le commencement du mois de juin ; citons sur ce point le *Journal* de Collé (juin 1751) : " Le 7 de ce mois Pelletier est arrivé à Paris où il a trouvé son ami Denis,[2] chirurgien anglais, qu'il n'avait vu depuis dix-sept ans. Ce dernier est venu ici avec Garrick, le plus célèbre comédien d'Angleterre et Directeur de la Comédie de Londres.

[1] M. Fitzgerald appelle cette visite " un voyage de noce remis ; " mais Garrick, marié en 1749, avait déjà passé deux étés à voyager en Angleterre avec sa jeune femme. Il nous semble plus probable que Garrick est venu rendre visite à son ami Monnet, dans l'entourage de qui il pouvait espérer trouver des danseurs pour son théâtre. Voir p. 66.

[2] Peut-être, Charles Denis, frère de l'amiral assez connu, Sir Peter Denis. Ch. Denis a traduit en anglais des vers de J.-B. Rousseau, de Cazotte, de La Fontaine et d'autres (voir *The Gentleman's Magazine*). C'est lui qui a mis en anglais le *Siège de Calais* de de Belloy. Voir plus loin ; chap. IV.

Explication de la gravure en face.

Cette caricature politique, publiée au moment des élections de Westminster, nov. 1749, et aujourdhui très rare, montre *Britannia* assise dans un fauteuil et tenant sur ses genoux Garrick et Rich, les directeurs des deux théâtres de Londres. Ceux-là, déclare-t-elle, sont les seuls acteurs qu'elle protège ; et elle refuse d'accueillir la troupe de comédiens français que Lord Trentham, soutenu par une foule de bouchers soudoyés, lui amène. A gauche, le comte de Gower, père de Lord Trentham, gémit de l'entêtement insensé de son fils.

Voici, d'ailleurs, les paroles mises dans la bouche des personnages :

Britannia : Lunn (*Rich*) & Fribble (*Garrick*) are my only Theatrical Children ; I will cherish no Foreign Vagrants.

Trentham : You shall by— ! I'l cram these Entertaining Dear Creatures into the very Bowels of you.

His friend : Push on, my Lord, we are subscribers.

First butcher : By my Brown Steel ! Two shillings each for this service.

Second butcher : Two shillings a man. Huzza, Peg T..... m.

Gower : My long-headed son will smart for this Scheme.

BRITANNIA DISTURB'D OR AN INVASION BY FRENCH VAGRANTS

Denis, qui a vu jouer Baron pendant huit ou neuf ans qu'il étudiait en chirurgie à Paris, trouve que Garrick est bien au-dessus de ce fameux acteur. Il peut y avoir, et il y a sûrement, un peu de prévention pour son Angleterre dans son jugement ; mais cette prévention même prouve que, du moins, Garrick n'est pas un homme médiocre." [1]

Quelques jours plus tard l'*Anacréon français* a fait la connaissance du *Roscius anglais*, a dîné en sa société et a vu un échantillon de son talent (juillet, 1751) : " Je dînai hier, 12 du courant, avec Garrick, ce comédien anglais ; il nous joua une scène d'une tragédie de Shakespeare, dans laquelle nous aperçûmes facilement que ce n'est point à tort que cet homme jouit d'une aussi grande réputation. Il nous esquissa la scène où Macbeth croit voir un poignard en l'air, qui le conduit à la chambre où il doit assassiner le roi. Il nous inspira la terreur ; il n'est pas possible de mieux peindre une situation, de la rendre avec plus de chaleur, et de se posséder en même temps davantage. Son visage exprime toutes les passions successivement, sans faire aucune grimace, quoique cette scène est pleine de mouvements terribles et tumultueux. Ce qu'il nous joua était une espèce de pantomime tragique, et par ce seul morceau je ne craindrais point d'assurer que ce comédien est excellent dans son art ; il a trouvé tous les nôtres mauvais, du plus au moins, et nous avons à cet égard fait *chorus* avec lui. "

[1] *Journal de Collé*, Paris, 1868 ; tome I, p. 324. Du côté anglais nous n'avons trouvé qu'une seule lettre écrite à Garrick *pendant* ce voyage. Elle est du duc de Devonshire, qui lui dit (11 juin, 1751) : J'espère que vous pensez à revenir en Angleterre ; comme cela, je pourrai vous expliquer quels sont mes engagements et quel est mon désir de vous prouver mon estime. (Garrick lui avait demandé une place pour son frère Georges). *Coll. Forster*, V.

Nous savons aussi, par les références ultérieures de Monnet, que Garrick a fait pendant ce voyage la connaissance de Favart, avec qui il est resté en bonnes relations et pour qui il avait beaucoup d'admiration. Il paraît donc probable qu'il a fréquenté surtout en 1751 le milieu de son ami Monnet et qu'il n'a pas connu ces cercles philosophiques et littéraires qu'il pratiquera si assidûment en 1764. Il a vu jouer Mlle Clairon et a prédit sa grandeur future ; il s'est fait peindre par Liotard, " le peintre turc ", très à la mode à cette date. On a dit qu'il a été présenté au roi Louis XV ; mais nous n'avons trouvé aucune autorité qui appuyât cette assertion. [1]

Un autre incident de cette première visite à Paris repose sur le témoignage plus sûr de documents écrits. [2] Le 1er juillet 1751, Louis Basile de Bernage, prévôt des marchands de Paris, écrit ainsi à M. Berryer, lieutenant de police :

Sur ce que vous avez bien voulu, Monsieur, me faire l'honneur de me marquer du dessein qui devoit conduire ici les Srs Garrick et Levié, j'ay fait faire des recherches sans avoir pu les découvrir. Vous m'aviez fait espérer de m'informer de ce qui pourroit venir à votre connaissance à ce sujet, et j'ay lieu

[1] M. Fitzgerald, (*Vie*, p. 142) dit que cette présentation a été signalée par les journaux anglais. Nous n'en avons pu trouver trace. Du côté français, ni *La Gazette* ni *Le Mercure de France* ne l'indique dans les mouvements de la Cour. On raconte, sur la foi de l'acteur Caillot, (*Histoire abrégée du théâtre anglais*, p. xxv, dans les *Mémoires de Garrick*, Paris, 1822) que Garrick aurait été à Versailles en 1763 pour voir le roi aller à la messe et que Louis XV l'aurait remarqué. Ainsi l'acteur qui avait été présenté à la Cour en 1751, serait devenu le simple spectateur caché dans une galerie en 1763. Mais la meilleure raison pour ne pas croire à cette histoire d'une présentation, c'est que Garrick n'y a jamais fait allusion lui-même.

Une autre anecdote de ce premier séjour est celle qui nous le montre accablant, grâce à son jeu physionomique, l'assassin d'un compatriote, Sir George Lewis, tué dans la forêt de Bondy ; voir Fitzgerald, p. 142.

[2] Bibliothèque de l'Arsenal : Archives de la Bastille, manuscrit 11743 ; fs. 357-383. Voir aussi : Funck-Brentano : *La Bastille des Comédiens*, 1903.

de croire que vous n'en avez rien appris ; mais *je sçais à n'en pouvoir douter, qu'un de nos danseurs nommé Devisse, qui est parti furtivement dans le mois d'aoust de l'année dernière, et passé en Angleterre*, est actuellement à Paris. Un de nos acteurs a assuré l'avoir vu et luy avoir parlé dans cette ville depuis quelques jours, et j'ay lieu de croire que l'objet de son voyage, pour lequel il avait employé auprès de moi quelques sollicitations sous prétexte d'affaires, est d'ayder par sa connaissance les démarches que pourront faire les Srs Garrick et Levié pour débaucher quelques-uns de nos acteurs et actrices, et les emmener avec eux ; peut-être a-t-il déjà pris ses mesures pour y réussir.

J'espère, Monsieur, qu'indépendamment de ces raisons, sa contravention aux Règlements et ordonnances du Roy vous déterminera *à donner des ordres pour le faire arrester et conduire au fort l'Evêque*. M. le duc de Gesvres, auquel j'en ay rendu compte pense comme moy, et M. d'Argenson l'approuvera. C'est un exemple véritablement essentiel ; premièrement, pour contenir nos acteurs et actrices et assurer le service public ; secondement, pour prévenir les mauvaises intentions du Sr Devisse et les manœuvres de ces étrangers.

Je vous supplie d'être toujours persuadé de l'attachement et du respect avec lequel j'ay l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

DE BERNAGE.[1]

Conformément à cette lettre un mandat d'amener fut lancé contre Devisse, qui ne fut pas arrêté cependant avant le 25 septembre.[2] Est-ce à cause de cette

[1] Le prévôt des marchands avait le droit de s'occuper ainsi de la conduite des danseurs de l'Opéra parce que c'était la ville de Paris qui, de 1749 à 1780, assumait la direction de cette institution.

[2] Et non le 25 juillet, comme le dit M. Funck-Brentano. Dans son résumé de cette affaire (*Bastille des Comédiens*, pp. 178-180), M. Brentano conclut ainsi : " Les pouvoirs publics entravèrent de la sorte la mission de Garrick à Paris. Celui-ci était cependant parvenu à déterminer Noverre, le célèbre danseur de l'Opéra, à lui former une troupe de ballet qui fut exportée en Angleterre. En 1756, quand la guerre éclata entre les deux nations voisines, le peuple de Londres, dans un accès de patriotisme, s'en

affaire que Garrick est rentré en Angleterre ? Nous ne savons. Il paraît du moins s'être retiré à la hâte, puisque Collé, écrivant quelques jours après, le 12 juillet, ignore son départ, projeté ou accompli, et il était de retour en Angleterre et installé chez ses amis les Burlington avant la fin du mois (voir lettre suivante.)

L'histoire peut être parfaitement vraie sans nuire à la réputation de l'acteur. Les danseurs français étaient très recherchés à Londres. Garrick n'aurait pas compris qu'en permettant à ses agents d'essayer de lui procurer des sujets de l'opéra il se rendait coupable d'un attentat politique ! Il connaissait intimement Levié [1] qui, autrefois employé à Covent Garden, était actuellement maître de danse à Drury Lane. Il est très probable que Garrick pensait déjà en 1751 à augmenter son corps de ballet, afin de pouvoir donner des spectacles aussi brillants que ceux du théâtre rival ; et, comme nous allons le voir, il réussit trois ans plus tard à s'adjoindre le meilleur maître de ballet de l'époque.

Quelle que soit la vérité, il est certain que Garrick a toujours passé cette visite sous silence. Nous n'y

prit brutalement à l'acteur, jusqu'à ce jour son idole. Il était accusé d'être ami des Français. En vain Garrick essaya-t-il de se justifier : son théâtre était composé d'Italiens, d'Allemands, voire de Suisses. Chaque soir les Londoniens recommençaient les cris, les huées, les coups de sifflet. Garrick dut fermer Drury Lane."

Ce paragraphe, vrai pour le fond, pèche par plusieurs détails. Ce n'est qu'en 1754-55 que Garrick entama des pourparlers avec Noverre, qui n'était pas encore "danseur de l'Opéra." C'est le 8 Nov. 1755 qu'a été représenté à Drury Lane le ballet de Noverre. Garrick, pour prévenir des attaques, avait expliqué que Noverre et sa famille étaient des *protestants suisses*.

[1] Ou Livier, ou Leviez ; voir lettre de Noverre, 9 mai, 1755, Boaden, II, p. 390. Plus tard Levié s'est retiré à Paris, où Garrick l'a rencontré et lui a prêté de l'argent (lettres de Monnet, Boaden, II, 437, 446). Voir aussi *Reminiscences of Henry Angelo*, Londres, 1828 ; tome I, p. 52. Le jeune Angelo a logé chez lui en 1774.

avons trouvé qu'une seule allusion dans sa *Correspondance ;* dans une lettre (inédite) à son frère Peter, il écrit ainsi :

Chiswick. le (?) juillet.

(Pierre avait invité David et sa femme à Lichfield)... mais lorsque nous le laissâmes entendre à la famille ici, [1] nous trouvâmes des figures graves et des réponses plutôt froides ; de sorte que nous avons pensé qu'il était plus sage et préférable (sachant que nous pouvions en user plus librement avec vous qu'avec des personnes de plus de conséquence) de remettre notre expédition en Staffordshire.

Nous avons les plus grandes obligations du monde envers nos amis d'ici ; et comme nous nous sommes enfuis de chez eux au commencement de l'été, ils s'attendent (et avec raison) à ce que nous demeurions chez eux pendant le reste de la saison, ce que nous ferons.

Vous me demandez comment je trouve la France ? C'est le lieu le plus agréable du monde à visiter et j'ai été en vérité très satisfait de mon voyage ; vous saurez en détail ce qui m'a plu et déplu lorsque vous me verrez. Français et Anglais me firent de part et d'autre grand honneur, et hommes et choses contribuèrent à me rendre heureux. Le grand défaut de nos compatriotes lorsqu'ils vont à Paris est qu'ils restent trop entre eux ; s'ils voulaient se mêler aux Français comme je l'ai fait, ce serait une excursion des plus agréables. [2] (*Suit un long passage raturé*).

[1] Lord and Lady Burlington, les protecteurs de Madame Garrick avant son marriage.

[2] Chiswick, July y^e^—.

But when we came to hint it to ye family here we had grave faces and cool answers ; so that we have thought it wise and best (knowing that we can make freer with you than greater folks) to defer our expedition into Staffordshire.

We have ye greatest obligations to our friends here and as we elop'd from 'em ye beginning of ye summer, they expect (and with reason) that we should stay with 'em ye remaining part and so we shall..... You ask me how I like France ? It is ye best place in the world to make a visit to and I was indeed much satisfy'd with my journey ; the particulars of my liking and dislike you shall know when you see me. I had much

Qu'après cette visite de 1751 Garrick soit resté en correspondance avec Mônnet et, peut-être, avec d'autres amis de Paris, nous n'en doutons guère ; mais de cette correspondance aucune trace ne nous est parvenue. Les seules références ayant trait aux choses françaises que nous relevons, sont dans deux lettres de Charles Selwin, [1] banquier anglais à Paris, qui à deux reprises parle de Mlle Clairon à l'acteur :

" Cela vous ferait du bien (lui dit-il en décembre 1754) de venir voir Mademoiselle Clairon dans *Les Troyens.* [2] Elle a fait de tels progrès qu'elle n'est plus reconnaissable. Elle est en scène en même temps que Mad^elle^ Dumesnil et Mad^elle^ Gaussin. Un tel triumvirat ne se vit jamais. Mais elle éclipse les autres et sera bientôt la plus grande actrice qui parût jamais sur la scène française. Mad^elle^ Dumesnil dit que si elle avait fait la pièce elle aurait donné à Mad^elle^ Clairon le rôle

honour done me both by French and English ; and everybody and everything contributed to make me happy. The great fault of our countrymen is, that when they go to Paris, they keep too much among themselves, but if they would mix with ye French as I did, it is a most agreeable jaunt (*a long passage, heavily crossed out, follows*). *Forster Collection*, XXVII.

M. Fitzgerald (*Vie*) a cité la première partie de cette lettre (p. 127), y attribuant la date, 1749. Plus loin (p. 142) il en cite la deuxième partie sous une forme incorrecte (" You ask me how I like France. It is the best place in the world *for a visit.* The great fault of our countrymen is that *they do not mix with the natives. I did.* ") sous la date 1751 ! Il ajoute que parmi les Parisiens, pour qui l'âge a une extrême importance, Garrick passait pour avoir 32 ans ; mais que l'acteur, ne voulant point de cette " fiction désagréable ", demanda à son frère de lui envoyer son âge comme il était marqué dans la Bible de la famille. Dans la lettre de Garrick il n'y a aucune allusion aux Parisiens à ce sujet. Le fait en est que l'acteur avait oublié son âge ; il avait déjà prié son frère de lui rappeler la date de sa naissance (lettre du 12 mai, 1751 ; C. F. XXVII) et dans la lettre citée il lui reparle de ce sujet.

[1] C'est celui que les biographes anglais, suivant l'orthographe de Noverre, ont appelé M. Silvain.

[2] C. à. d. *Les Troyennes*, de Chateaubrun ; joué 1754.

que l'auteur lui a donné ; ce qui est fort noble, car ce rôle eût dû être le sien. Si leurs hommes étaient égaux à leurs femmes, j'en serais fâché, parce que je ne voudrais qu'aucun théâtre fût préféré à Drury Lane ; il n'y a point de danger qu'aucun acteur le soit pendant que Monsieur Garrick y joue. "

Dans la réponse de Garrick il a dû se trouver des compliments à l'adresse de l'actrice, car Selwin lui dit (11 juin, 1755) : " Mad^elle^ Clairon est très flattée de ce que vous avez dit d'elle, dont je lui ai fait part. Elle dit que rien ne saurait lui faire plus de plaisir que l'approbation d'un juge aussi éclairé que Monsieur Garrick. Elle espère pouvoir bientôt vous dire elle-même ce qu'elle en pense, car je l'ai informée de votre intention de revenir à Paris. "

Par suite des mauvaises relations entre les deux pays, ce n'est que huit ans plus tard que Garrick devait mettre ce projet à exécution. Dans l'intervalle, il avait fait deux nouvelles connaissances françaises dont il convient de parler brièvement ici. [1]

CLAUDE-PIERRE PATU

C'est d'abord Claude-Pierre Patu, [2] jeune avocat au Parlement de Paris, d'un caractère assez large pour compter parmi ses amis d'Alembert et Palissot, Voltaire et Fréron, et destiné, n'eût été sa faible santé, à jouer un rôle important dans l'histoire littéraire de son temps. Amené par le désir d'approfondir ses connaissances de

[1] Les lettres de Selwin et de ses successeurs dans sa maison de banque à Paris sont dans la *Coll. Forster*, XXII *add.*

[2] Toutes les lettres de Patu sont imprimées dans la *Correspondance* de Boaden, tome II. Voir aussi R. Huchon : *Mme Montagu*, Londres, 1906, pp. 112-114.

la littérature anglaise et de voir les pièces du grand Shakespeare jouées par le grand Garrick, Patu, malgré sa poitrine déjà atteinte, affronte les brouillards de la Tamise au mois de novembre 1754. Présenté par John Cleland,[1] homme de lettres qui jouissait d'une assez triste réputation mais qui est resté ami de Garrick jusqu'à la fin de sa vie, il a été reçu par l'acteur avec " une politesse vraiment française " et paraît s'être attiré tout de suite sa sympathie — comment aurait-il fait autrement, anglomane et admirateur de Shakespeare comme il l'était ?

Il n'est resté à Londres que quelques semaines ; et pendant ce bref séjour il a assisté assidûment au spectacle de Drury Lane. Rentré à Paris vers la fin de l'année, il a commencé en 1755 cette correspondance dont l'affection de Garrick nous a conservé la partie française — française, c'est-à-dire, par la pensée, car plus d'une des lettres de Patu est écrite en un anglais énergique.

Il entretient son ami surtout de choses littéraires, lui envoie les dernières nouvelles de la scène française, lui achète des livres et lui donne des conseils sur les journaux qu'il doit lire pour se tenir au courant du mouvement contemporain. Il le met en communication avec Fréron (qui lui offre l'hospitalité de ses feuilles [2]). Il s'occupe des amis de Garrick à Paris,

[1] Il était fils de William Cleland, ami de Pope. Congédié par la Société des Indes (1736) il avait voyagé partout en Europe. A Londres (1751) il avait publié son roman "*Fanny Hill, ou les mémoires d'une Femme galante*" qui avait un succès de scandale. Patu parle de ce livre dans sa lettre du 31 nov. 1754.

[2] Lettre de Fréron, 12 Jan. 1756 ; Boaden, II, 414. Garrick a-t-il accepté cette offre ? Nous ne savons. Ce qui est certain, c'est que le journaliste lui reste nettement favorable, fait souvent allusion au "célèbre Garrick," au "Roscius anglais," etc, publie une traduction de son *Valet &Menteur* (*Journal Etranger*, août, 1757), insère dans ses feuilles des

se rendant agréable à l'acteur Pritchard lorsque celui-ci y amène sa fille pour apprendre la danse et " l'éducation corporelle. " [1] Par l'intermédiaire de Garrick, il entre en rapport avec le danseur Noverre, et communique à son ami de Londres ses impressions sur son compte — d'abord assez favorables ; ensuite, après plus ample connaissance, moins bonnes. [2]

Il forme le projet ambitieux d'écrire une histoire de la littérature anglaise : *Le Parnasse Anglois, ou Vies des principaux Poëtes qui ont illustré la Grande-Bretagne*, qui doit révéler aux Français des beautés qu'ils ne soupçonnent pas ou qu'ils comprennent mal. Mais à cet effet il a besoin de la collaboration de l'acteur : " Voilà ce que j'attens à votre aise, quoiqu'à dire vrai le plutôt doit être le mieux : Vos idées, vos secours, vos lumières

paragraphes qui ont l'air inspirés ; par exemple, cette note sur les *Dissertations* de Cibber : " Cet acteur a été pendant quelque temps à la tête de plusieurs Théâtres ; mais il a trouvé un redoutable rival dans le célèbre Garrick qu'on peut appeler le Roscius anglais et les délices de Londres... Il a donc écrit pour tâcher de désabuser le public et il relève ici quelques nouveautés introduites par M. Garrick ; il censure même jusqu'à son jeu et déplore amèrement l'injustice qu'il prétend qu'on lui fait en préférant son rival ; " etc. *Jour. Etr. loc. cit.*

[1] Lettres de Patu, Boaden, II, pp. 404, 410.

[2] " M. Noverre... me paraît (entre nous soit dit) assez tristement, je dirais presque assez risiblement outré contre le public de Paris. On ne lui a pas donné grand nombre d'écoliers, sa haute réputation n'a point fait acheter de ses liqueurs (qui diable irait imaginer qu'un suppôt de la danse fût en même temps distillateur ?) Voilà ses griefs affreux, et les causes vraiment tragiques d'une scène de jurons, d'imprécations, de fureurs dans le goût de celles d'Oreste, ou de votre bon Roy Léar, qui fut l'âme d'un dîner dont il me pria trois jours avant de quitter la France. Je vous avoue, mon cher ami, que cette scène m'a trop fait redouter son caractère ardent, pour qu'il puisse convenir à mon état, à mon humeur, à tout ce que je me dois, de former jamais avec lui aucune sorte d'intimité. Je vous en avertis d'avance, parce qu'à dire le vrai, j'en ai reçu bien des politesses à votre intention, et que dans la triste nécessité où je me vois d'y répondre à l'avenir assez froidement, je suis bien aise que vous sachiez ici mes véritables raisons ". Boaden II. p. 410.

sur le premier et sur le second âge de votre poésie.... Quand cela sera fait, nous songerons aux autres ; si vous ne voulez pas que nous travaillions cet ouvrage de concert, et si vous en voulez à la nation françoise au point de lui refuser vos lumières, j'abandonne mon projet. " [1]

En attendant, il donne au Journal Etranger, dirigé par son ami Fréron, une traduction de quelques scènes de *Barbarossa*, [2] un article sur le *Shakespeare illustrated* de Mrs Lennox, une notice très favorable sur les changements apportés à *Roméo et Juliette* par son ami Garrick ; et, peut-être, une traduction de son *Valet Menteur*. [3] Il publie son *Choix de Petites pièces du Théâtre anglais*, recueil où plus d'un auteur français trouva son profit. [4]

[1] Boaden II, 407.

[2] Du Dr Brown, 1754.

[3] Publié en entier dans le Journal Etranger, août 1757, mois de la mort de Patu. Nous lui attribuons aussi une notice sur la *Fanny* de Cleland, avec des morceaux traduits (*Fragments de quelques romans anglais*, juin, 1755). D'autres articles de cette même année — un, surtout, sur le *Dictionnaire* de Johnson (cf. sa lettre, 18 juin 1755, où il remercie Garrick d'une opinion exprimée sur ce livre), — sont peut-être de Patu.

[4] Le premier tome du recueil contient trois pièces de Dodsley le valet-auteur-libraire : La Boutique du Bijoutier (*The Toy Shop*. 1731) ; Le Roi et le Meunier de Mansfield (*The King & the Miller of Mansfield*, 1737) ; L'Aveugle de Bethnal Green (*The Blind Man of Bethnal Green*, 1741). Le quatrième morceau, *Le Diable à Quatre ou les Femmes métamorphosées* est une traduction de *The Devil to Pay or the Wives Metamorphosed* de Ch. Coffey, Mottley & Theo. Cibber 1731 — pièce dans laquelle Kitty Clive gagna ses premiers succès. Sedaine en a tiré son *Diable à quatre* 1756 ; lui et Collé sont tous deux redevables à *Le Roi et le Meunier*, l'un pour *le Roi et le Fermier* (1762), l'autre pour *La partie de chasse de Henri IV*, 1762.

Le deuxième volume se compose de deux pièces de Gay : le célèbre *Opéra des Gueux (Beggars' Opera)* et une farce tragi-comi-pastorale, *Comment l'appelez-vous*, (*What d'ye call it ?* 1715). La préface en est consacrée à une appréciation de Gay, poète pour qui Patu avait une grande admiration, (Voir lettre du 18 juin 1755) et à une traduction des Réflexions de Swift sur l'écrivain et sur l'œuvre. Il est intéressant d'y

Surtout il prêche l'évangile de Shakespeare aux Français ; avec l'enthousiasme de la jeunesse il ose porter la bonne parole aux Délices mêmes [1] et essaie de convertir l'archiprêtre de la secte opposée : " Je n'ai pas manqué de lui dire ce que je pensais de ses expressions si fausses, si peu réfléchies au sujet de Shakespeare. [2] Il est convenu de bonne foi, que c'était *un barbare aimable, un fou séduisant ;* ce sont ses propres termes : le grand article qui le met de mauvaise humeur est l'irrégularité des plans de cet illustre poète, irrégularité dont vous êtes bien loin d'être le défenseur. Quant au naturel, à la chaleur, aux idées admirables, répandues dans les pièces de Shakespeare, il est tombé d'accord.... Je le frappai hier par l'activité dont je soutins mon opinion : je tirai mon livre et lui lus la scène de *Roméo*, entre ce jeune homme et le père Laurent : *Romeo, come forth* etc.

Il commença par rire de mon feu, mais à ces vers :

'T is torture and not mercy ; heaven is here
Where Juliet lives....
O Father, hadst thou no strong poison mixt,
No sharp-ground knife, no present means of death,
But banishment to torture me withal ? [3]

relever une des premières définitions de l'*humour* anglais : " Rien de si difficile à rendre que ce mot ; parce que les Anglais y attachent plusieurs sens : tantôt ils le prennent pour une gaîté naturelle, une vivacité de réparties que l'on trouve chez des paysans même ; tantôt ils entendent par *Humor*, une plaisanterie grave ; tantôt ce goût de bouffonnerie qui semble naturel aux Italiens ; tantôt enfin une raillerie cachée, une ironie délicate qui terrasse le vice en paraissant s'amuser. "

[1] Voir lettre de Voltaire à Thieriot (8 Nov. 1755) : J'ai vu M. Patu ; il a de l'esprit, il est naturel, il est aimable. J'ai été très fâché que son séjour ait été si court etc. Voir aussi lettre à d'Argental, même date, où Voltaire parle de ses deux pélérins d'Emmaüs (Patu et Palissot).

[2] Par exemple dans la Préface de *Semiramis*, 1748.

[3] Roméo et Juliette ; Acte III, Scène III : "C'est torture et non clémence ;

il s'anima et dit franchement que cela était *très beau, très touchant, très naturel ;* mais ce fut bien autre chose lorsque j'eus continué la scène, et qu'il entendit cette admirable *énumération de parties* qui prouve mieux que dix tragédies combien Shakespeare était éloquent :

Thou canst not speak of what thou dost not feel :
Wert thou as young as I, Juliet thy love,
An hour but married, Tybalt murdered,
Doting like me, and like me banished,
Then might'st thou speak, then might'st thou
tear thy hair,
And fall upon the ground as I do now,
Taking the measure of an unmade grave. [1]

Il ne connaissait guère cette pièce qu'il a lue peut-être il y a plus de trente ans, mais il me la demanda pour la relire, et fut enchanté de la catastrophe telle que vous en avez peint les circonstances [2].... Je ne doute presque pas que je ne l'amenasse à ma façon de penser à ce sujet, si j'avais le tems de faire à Genève un séjour plus long.... " [3]

Patu avait espéré retourner à Londres ; mais sa

le ciel est ici où demeure Juliette...

O père, n'avais-tu pas ici, tout préparé, quelque poison violent ; quelque couteau bien affilé ; quelque prompt instrument de mort ; au lieu de ce *bannissement* pour me torturer ? "

[1] " Tu ne peux pas parler de ce que tu ne sens pas. Si tu étais jeune comme moi ; si Juliette était ta bien-aimée ; si tu n'étais marié que depuis une heure ; si Tibaldo avait été tué par toi ; si tu étais, comme moi, fou d'amour, et banni comme moi ; alors tu pourrais parler, tu pourrais arracher tes cheveux, et tomber à terre comme je le fais en ce moment, pour y prendre la mesure d'une fosse non encore creusée. "

(*E. Montégut.*)

Voir p. 46.

[3] Voir Boaden II, pp. 408-9. Voir aussi *Lettres de Madame de Graffigny*, édition Asse, Paris 1879, p. 249 sqq.

santé devenant de plus en plus faible, il partit pour l'Italie en passant de nouveau chez Voltaire.[1] De Naples il envoya à son ami anglais la dernière épître que celui-ci devait recevoir de lui. Pleine d'espérances et de projets pour l'avenir, cette lettre finit sur les mots du fantôme dans *Hamlet :* " Adieu ! Souvenez-vous de moi ! " Puis, comme un fantôme, ce jeune et aimable esprit s'évanouit, mort au mois d'août 1757 à St Jean de Maurienne,[2] ne laissant après lui qu'une petite comédie, des articles épars dans des journaux, quelques traductions de pièces anglaises et un paquet de lettres que Garrick avait soigneusement conservées et qu'il avait marquées, " *Lettres de ce pauvre Patu.* " On a dit avec raison : " Il n'y a point de doute que la critique française de la poésie anglaise a subi une grande perte par sa mort prématurée. "[3]

[1] " Votre lettre, Monsieur, est venue très à propos pour me consoler du départ de M. d'Alembert et de M. Patu... Mon dessein était d'accompagner M. Patu jusqu'à Lyon et d'y entendre Mlle Clairon etc. " Voltaire à Palissot, 30 nov. 1756.

[2] " Je regrette sensiblement le petit Patu, il aimait tous les arts et son âme était candide " ; Voltaire à M. Vernes, 26 oct. 1757.

A la prière de M. Hennin, l'ami de Patu, Voltaire avait écrit pour le jeune avocat l'épitaphe suivante :

Tendre et pure amitié dont j'ai senti les charmes,
Tu conduisis mes pas dans ces tristes déserts,
Tu posas cette tombe et tu gravas ces vers
Que mes yeux arrosaient de larmes.

Hennin objecta que ces vers ne parlaient pas de Patu ; il ajouta qu'on aurait mauvaise grâce de " traiter un pays de *tristes déserts* à la barbe des habitants. " Il y substitua une épitaphe en prose où il montre son ami mort

Estimé en Angleterre,
Applaudi à Rome,
Chéri dans sa patrie.

Voir *Correspondance inédite de* Voltaire *avec* P. M. Hennin, Paris, 1825.

[3] R. Huchon, *loc. cit.*

JEAN-GEORGES NOVERRE [1]

Noverre n'avait pas la culture, le désintéressement, la modestie de Patu ; mais c'était un homme de talent, et son nom reste, même aujourd'hui, le plus important dans l'histoire de la chorégraphie. Comme nous l'avons déjà vu, il avait été membre de la troupe du Théâtre de la Foire sous la direction de Jean Monnet.[2] Ensuite il se montra à Lyon, à Marseille et à Strasbourg et dirigea, pendant quelque temps, les divertissements de la cour de Prusse.[3] En 1754, il accepta l'invitation de son ancien directeur Monnet et revint éblouir les Parisiens par l'éclat de ses ballets, les *Fêtes Chinoises* et la *Fontaine de Jouvence*. " Le premier, ballet national, étonna par sa singularité et sa magnificence attira le plus grand concours... (il) fut vu de tout Paris. "[4] C'est

[1] Sur Noverre, voir la *Correspondance* de Boaden, Tome II ; et d'autres lettres inédites de lui dans la Coll. Forster.

Voir aussi le livre de Noverre : *Lettres sur les arts imitateurs*, Lyon, 1760 etc. ; et *The Life & Works of The Chevalier Noverre* by Charles Edwin Noverre, Londres, 1882, 4°.

[2] C'est là qu'il débuta (8 juin, 1743) et non, comme on l'a souvent répété, devant la cour à Fontainebleau. Voir *Mémoires* de Monnet.

[3] Sur son séjour à Berlin voir *Lettres du prince de Ligne*, lettre au roi de Pologne à propos de l'entrevue entre Frédéric II et l'empereur Joseph II d'Allemagne à Neustadt, 1770.

[4] *Mémories* de Monnet, Tome II, p. 74. Nous donnons ici comme pièce intéressante, et aussi en vue d'une référence ultérieure, le compte rendu de ce ballet ; il est tiré du *Nouveau Calendrier des spectacles de Paris*, 1755.

Les Fêtes Chinoises, de la composition de M. Noverre, le premier juillet, 1754.

Ce ballet avait déjà été exécuté à Lyon, à Marseille et à Strasbourg. Le théâtre représente d'abord une avenue terminée par des terrasses et par un escalier qui conduit à un Palais situé sur une éminence. Cette première décoration change et laisse voir une place publique ornée pour une fête et dans le fond un amphithéâtre où seize chinois sont assis. Par un rapide changement de place, au lieu de seize chinois, on en voit trente-deux, qui font un exercice pantomime sur les gradins. A mesure que les premiers

certainement Monnet. qui a recommandé Noverre à Garrick ; [1] mais puisqu'il s'agissait là d'une affaire commerciale, c'est au banquier Selwin que l'acteur en confia les pourparlers.

Tout frais de ses brillants succès à l'Opéra-Comique, Noverre se montra très exigeant. Il repoussa avec mépris une offre de 5000 francs, plus une représentation de faveur, et demanda 350 guinées avec un " bénéfice " où le directeur de Drury-Lane jouerait lui-même. Selwin conseilla à Garrick d'accepter : (11 Jan. 1755). " Personne ne saurait l'organiser mieux que lui, si vous pouviez avoir confiance en sa discrétion, ce que je croirais volontiers à en juger par son air et sa manière

descendent, seize autres Chinois, tant Mandarins qu'Esclaves, sortent de leurs habitations et se rangent sur les gradins. Tout cela forme huit rangs de Danseurs qui, en se baissant et se relevant successivement, imitent assez bien les flots d'une mer agitée. Tous les Chinois étant descendus, commencent une marche caractérisée. On y voit un Mandarin porté sur un riche palanquin par six Esclaves blancs, tandis que deux nègres traînent un char où est assise une jeune Chinoise. Ils sont précédés et suivis d'une foule de Chinois, qui font entendre divers instruments de musique en usage dans leur pays. Cette marche finie, le Ballet commence, et ne laisse rien à désirer, soit pour la variété, soit pour la netteté des figures. Il est terminé par une contredanse à trente-deux personnes, dont les mouvements forment une prodigieuse quantité de figures nouvelles et parfaitement dessinées, qui s'enchaînent et se dégagent avec la plus grande facilité. A la fin de la Contredanse, les Chinois se replacent sur l'amphithéâtre, qui se transforme en un cabinet de porcelaine ; trente-deux vases qui s'élèvent, dérobent aux spectateurs les trente-deux Chinois qu'on voyait auparavant. M. Monnet n'a rien épargné de tout ce qui pouvait seconder la riche imagination de M. Noverre,.. Les habits ont été faits sur les dessins de M. Boquet...

(Nous retrouverons M. Boquet plus loin, chap. IV, comme dessinateur d'habits à l'Opéra ; c'était un artiste de valeur dans son genre ; voir ses charmants dessins à la plume et à la sanguine dans *L'Histoire du Costume au Théâtre* d'Adolphe Jullien, Paris, 1880, in-4°.)

[1] D'après le *Gentleman's Magazine* (notice biographique sur Garrick, 1779) cependant, ç'aurait été un M. Denoyer, qui avait recommandé Noverre. (Denoyer était maître de danse de la famille royale d'Angleterre et connaissait Madame Garrick ; voir Angelo, *Reminiscences*, Walpole, *Correspondance*, Chesterfield, *Lettres*.)

de s'exprimer. Il semble être de Lausanne, protestant, et peu attaché à ce pays ; de sorte qu'il serait possible de le fixer auprès de vous s'il vous plaisait et si vous pouviez lui rendre la chose avantageuse. "[1]

Même après l'engagement signé, (31 jan. 1755) les difficultés persistent. Garrick avait exprimé le désir de voir Noverre à Londres et, à cet effet, lui avait fait offrir vingt-cinq louis pour payer son voyage, somme que le prudent Suisse trouve trop petite : " L'agrément que j'aurai d'avancer notre connoissance et de la cimenter, me fera fermer les yeux sur le sacrifice que je vous ferai de mon temps, puisque je refuse d'aller gagner de l'argent en province dans l'intervalle des deux foires : vous voyez qu'il ne serait pas juste que je perdisse des deux côtés et qu'il faut que vous me defrayiez de mon voyage. "[2]

Puis, il lui recommande son ami le danseur De Laître ; son ami Monsieur Boquet, décorateur et dessinateur d'habits ; sa femme, sans qui il ne saurait vivre à Londres et qui pourrait danser dans les ballets. Ayant dépensé beaucoup d'argent pour les préparatifs, il demande une avance ; et encore quelque chose : " J'ai eu bien du chagrin depuis mon retour ; j'ai perdu deux bagues de soixante louis d'or, que ma femme avoit mises à la chaîne de ma montre sans fermer le crochet, et je les ai perdues en allant chez Mr Silvan " — autrement dit, je les ai perdues à votre service. " Enfin, il faut se consoler, prendre philosophiquement les accidents qui nous arrivent. Adieu, Monsieur, j'attends de vos nouvelles... "[3]

Les nouvelles qu'il a reçues ont dû être satisfaisantes

[1] Lettre du 11 jan. 1755 ; *Coll. Forster.*
[2] Lettre du 26 fév. 1755 ; Boaden II, p. 386.
[3] Lettre du 9 mai, 1755 ; Boaden II, 390.

sur tous les points ; Noverre les accueille d'un véritable chant de joie et de reconnaissance : " J'ai reçu la lettre charmante que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire ; je suis extrêmement sensible à vos marques d'estime ; votre style est admirable, et a été approuvé par toutes les personnes à qui j'ai fait la lecture de votre lettre ; enfin, vous êtes un homme divin, et tous les artistes et les sçavans de ce pays voudroient avoir le bonheur de vous connoître. " [1]

Mais à présent que tout était prêt, des nuages couvraient le ciel politique ; et lorsqu'arriva le commencement de la saison théâtrale, l'orage semblait être sur le point d'éclater. Prévoyant des troubles, Garrick fit mettre dans les journaux un paragraphe où il annonçait que Noverre était suisse et protestant, que sa femme était allemande et que dans sa troupe il n'y avait que peu de Français. Mais l'esprit chauvin du peuple, excité par ce mot d'étrangers, ne se calma pas pour si peu. Pour décrire les événements qui s'ensuivirent, nous aurons recours aux paroles d'un spectateur [2] :

" Le samedi 8 de novembre, l'on donna les *Fêtes Chinoises*, et l'on afficha l'auteur. Le célèbre Garrick, directeur du théâtre, n'avait rien épargné de ce qui était nécessaire pour contribuer à la réussite du sieur Noverre. Les décorations étaient superbes et les habits magnifiques. Quatre-vingt-dix personnes composaient la marche ; le palanquin et les chariots étaient très

[1] Lettre du 24 mai, 1755 ; Boaden II, 391.

[2] Nous citons une *Lettre écrite de Londres... au sujet des Ballets du sieur Noverre*, publiée dans le *Journal Etranger*, déc. 1755 (p. 223) et qui donne le meilleur compte rendu contemporain que nous connaissions de cette affaire. On verra que l'auteur en décrit les incidents du point de vue de la coulisse. Il était évidemment membre du corps de ballet ; peut-être, était-ce Noverre lui-même. Voir aussi Davies, Tome I, p. 177 sqq. Fitzgerald, pp. 161, 162, résume Davies et le suit dans ses erreurs.

riches... la contredanse, dansée à quarante-huit personnes, fut exécutée avec une précision et une netteté qui ne sont pas ordinaires aux grands ballets ; enfin, ces *Fêtes Chinoises*, qui ont eu un succès si brillant à Paris, n'étaient rien en comparaison de celles de Londres. Elles ont coûté deux mille louis de dépense.

Le roi d'Angleterre, suivi de toute sa cour, honora de sa présence la première représentation ; le peuple reçut ce prince avec autant de joie qu'indécence. On joua la comédie ; après quoi on commença le Ballet. Les applaudissements partirent d'abord et continuèrent jusqu'à la fin. Ils furent cependant mêlés de trois ou quatre sifflets perçants et surtout de voix qui partirent des troisièmes loges, et répétèrent par écho : *No French dancers*, point de danseurs français. La Noblesse, ainsi que tous les honnêtes gens, criaient qu'on les jetât dans le parterre et redoublaient leurs applaudissements. Le Roi partit fort satisfait du ballet et très mécontent du manque de respect de son peuple."

Mercredi 12, nouvelle représentation ; une cabale plus nombreuse, composée (au dire de l'auteur de la lettre) de petits acteurs et figurants anglais, et de gens payés par les directeurs des autres spectacles. On siffle le ballet. Un homme est précipité de la galerie dans le parterre. Les hommes de qualité tirent leur épée et tombent sur les émeutiers : "Plusieurs innocents payèrent pour les coupables. La Noblesse, outrée, frappait indifféremment, cassait des bras et des têtes ; le sang coulait partout ; le ballet cessa ; enfin, la Noblesse chassa tous les mutins estropiés. On recommença le ballet ; tous les spectateurs levaient leurs chapeaux en l'air, en criant Huzza !... les battements de mains furent universels ; plus de siffleurs ; ils étaient chez les chirurgiens."

Le lendemain, représentation bien plus calme. Le seul incident fut l'expulsion d'un fauteur de désordre qui, "roulant par trois escaliers, s'ouvrit le crâne et se fracassa tous les membres." A part ce contretemps, tout se passa tranquillement.

Vendredi, le 14, eut lieu la séance d'ouverture du parlement. Le peuple profita de l'absence des Milords pour siffler le ballet à son aise. On le joua, mais personne n'en entendit la musique.

Samedi, le 15, les Milords sont de nouveau absents, cette fois à l'ouverture de l'Opéra. "*Les Blagards* (c'est à dire, la canaille de Londres) triomphèrent et firent un tapage horrible. Ils arrachèrent les bancs et les jetèrent dans le parterre sur les gens du parti opposé ; ils cassèrent toutes les glaces, les lustres, etc. et tentèrent de monter sur le théâtre pour massacrer tout le monde ; mais, comme il y a un ordre admirable dans ce spectacle, en trois minutes les décorations furent enlevées, toutes les trappes furent prêtes à jouer pour engloutir ceux qui seraient montés, toutes les coulisses garnies d'hommes armés de bâtons, de sabres, de hallebardes etc., et le grand réservoir qui est derrière la scène, en état d'être lâché pour inonder ceux qui seraient tombés sous le théâtre."

Diable ! voilà ce qui s'appelle faire sa propre police !

Le désordre continua jusqu'à minuit. Enfin, M. Lacy, l'associé de Garrick, promit de ne plus donner le ballet. Les *Blagards* se retirèrent, satisfaits.

Mais voici, lundi 17, les Milords qui reviennent et réclament les *Fêtes Chinoises*, tandis que le peuple crie, *No French dance*. On demande Garrick. Il se montre sur la scène. Tout le monde l'interpelle à la fois ; il essaie de répondre aux deux partis en même temps. Il désire faire plaisir à ses patrons aristocratiques ; il craint

d'offenser les habitants du parterre et de la galerie. Les têtes s'échauffent ; les seigneurs s'emparent d'un chef des émeutiers et le tiennent " suspendu en l'air pour l'étrangler. " Garrick intervient pour le sauver et essaie de nouveau d'accorder les adversaires. Les mylords demandent qu'on mette l'affaire au vote ; et comme ils menacent de tomber sur ceux qui osent n'être pas de leur avis, ils l'emportent. Garrick promet de donner le fameux ballet le lendemain.

Ce jour-là, mardi 18 novembre 1755, on fit salle comble à Drury Lane. Dès trois heures de l'après-midi il n'était plus possible de pénétrer dans le théâtre. L'assistance fait passer les trois heures d'attente en chantant, en sifflant, en demandant à l'orchestre des airs nationaux, " surtout le *Roast Beef.* " Lorsqu'à six heures le rideau se lève, un effroyable tintamarre commence, auprès duquel le tumulte des soirées précédentes n'était rien. Un seigneur saute d'une loge sur la scène et essaie d'haranguer l'assistance ; une pomme pourrie l'atteint en plein visage ; et la bataille de commencer ! " Des bras, des jambes, des têtes cassés ; des gens à demi écrasés sous les bancs ; tous les danseurs chinois cachés dans les coins ; tel est le spectacle qui s'offrait en un instant. " Une grêle de petits pois et de clous tombe sur la scène, afin d'empêcher les mouvements des danseurs. Les Milords balayent le parterre ; mais de nouveaux bataillons descendent du paradis et le reprennent. Une troupe de bouchers, payée par les gens du monde, pénètre dans la salle et distribue des horions à droite et à gauche. Les émeutiers, chassés, se rendent à la maison de Garrick où ils cassent les vitres et auraient mis le feu si l'acteur, prévenu, n'avait pas fait appel à la protection de la force armée.

" Enfin, on a cessé de donner le ballet, pour la conservation des habitants de Londres. Il a occupé toute la ville pendant quinze jours. Le sieur Noverre et sa famille ont été contraints de se cacher, crainte d'accident. [1] Si la Noblesse et les honnêtes gens avaient pris avec moins de chaleur ses intérêts, tout se serait peut-être passé tranquillement... On a poussé l'extravagance jusqu'à imprimer que les danseurs français étaient des officiers et le maître des ballets, le prince Edouard. "

Il faut avouer que les premières visites d'artistes français en Angleterre n'avaient pas été heureuses !

On voit, d'après une lettre de Noverre conservée dans la Collection Forster, que le maître de ballet n'est pas resté à Londres pendant toute la saison de 1755-56; les directeurs du théâtre *n'ayant plus d'utilité pour ses services* lui ont permis de rentrer à Paris pour *finir ses affaires*. D'après les comptes conservés dans la même collection, Garrick l'a traité avec beaucoup de générosité, lui allouant cinquante guinées pour son bénéfice perdu. Noverre avoue qu'il " a tout lieu d'être content des procédés de Messieurs les Directeurs. Il prie ces Messieurs de ne point juger de ses talents par le faible échantillon qu'il en a donné ; il est mortifié de leur avoir été d'une si petite utilité et de n'avoir pas pu leur donner des preuves de son zèle et de sa bonne volonté ; il serait charmé de renouveler son engagement pour deux saisons, suivant l'ancienne proposition que Messieurs les Directeurs lui ont faite et qu'il n'a point acceptée par délicatesse, voulant se faire connaître avant. " [2]

[1] Pendant les troubles, le frère de Noverre avait tué un homme d'un coup d'épée. Plus tard on retrouve ce Noverre dans le ballet de Drury Lane. Il s'établit à Norwich comme maître de danse ; c'est son petit-fils qui a écrit la *Vie du chevalier Noverre*, déjà citée.

[2] Lettre s. d. ; Coll. Forster, vol. XXII.

Cette proposition fut acceptée et Noverre vint de nouveau à Londres pour la saison 1756-57 ; ou, plus exactement, il aurait dû y être à la date du 18 sept. 1756 ; mais soit maladie, soit paresse, soit manque d'argent pour faire le voyage, il n'arriva pas avant le 1er décembre, ce qui lui coûta une amende de la part de " M. Lécy. " [1] Ni le danseur ni sa femme n'ont rapporté en France un très agréable souvenir de l'associé de Garrick : " Je vous remercie bien sincèrement des peines que vous vous êtes données " écrit Noverre à Garrick " pour me réconcilier avec M. Lécy ; autant je suis sensible aux assurances de votre amitié et aux témoignages de votre estime, autant je suis indifférent à tout ce qu'il peut penser de désobligeant sur mon compte.... Il est dans le monde des espèces d'êtres qui n'ont d'autre mérite que celui d'avoir de l'or, et qui, enflés de l'orgueil de se voir à leur aise, insultent avec impudence à la source bienfaisante qui, en les enrichissant, les a lavés de la fange dans laquelle ils étaient plongés..... " [2]

Les mauvais traitements du même Lécy forment le texte d'une longue et incohérente épître de Madame Noverre, [3] où elle semble même s'en prendre à Roscius lui-même de ce qu'on ait été " assez injuste à Londres pour humilier un homme à talents et se servir de sa maladie pour lui faire perdre cent cinquante louis et son bénéfice. " " Je rougirais de me plaindre — ajoute Mme Noverre, dont le style rappelle celui de Mrs Gamp — persuadée que vous voudrez bien réparer cette perte. "

[1] Lacy, l'associé de Garrick à Drury Lane.

[2] Collection Forster XXII, 30.

[3] Lettre s. d. mais sans doute de la fin de l'année 1757 ; écrite probablement de Lyon, comme sa réponse à la lettre de Garrick, 18 jan. 1758. Boaden II, p. 421.

Nous possédons une longue réponse à cette lettre, écrite en anglais de la main de l'acteur, avec la traduction en français d'une autre écriture mais, peut-être, dictée par lui :

(s. d. Fin décembre 1757 ou nouvel an 1758).

Madame,

Je n'étais pas peu surpris de ne point recevoir des nouvelles de Mr Noverre ; jugez de mon étonnement en recevant de vous, Madame, une lettre aussi surprenante qu'inattendue, sans date, et qui me laisse dans une ignorance absolue à l'égard du lieu où vous êtes et où je puisse adresser ma réponse.

Vous débutez par m'apprendre que vous m'avez écrit plusieurs lettres auxquelles vous me taxez de n'avoir point répondu. Ce reproche imprévu et cruel de la part d'une dame serait sensible, s'il était fondé ; mais heureusement il pèche par un endroit essentiel, puisque je n'ai reçu de lettre d'outremer depuis le départ de M. Noverre que celle-cy qui portât (*sic*) son nom ; et lui-même dans une lettre à son frère ne parle de m'écrire que comme d'une chose qu'il projetait ; cela cloche. Et que contient[1] cette lettre dont vous m'honorez ? des plaintes vives et amères de l'injustice des directeurs (plaintes qui, permettez-moi l'expression, ne sont rien moins que justes) et pas un mot de certaines choses qui y auraient sans doute trouvé place, si vous eussiez consulté la justice et votre délicatesse.

Je ne saurais me persuader que M. Noverre ait eu aucune connaissance de la lettre que vous m'avez adressée. Est-il croyable qu'il eût souffert que vous eussiez représenté les faits avec tant de partialité et d'injustice ? Quoi qu'il en soit, je vais vous répondre de point en point avec toute la brièveté dont le sujet est susceptible.

Vous vous plaignez que les directeurs aient retranché à M. Noverre une partie de ses appointements pour n'avoir rempli qu'une partie de ses engagements ? Quoi de plus juste et

[1] Le manuscrit original porte : " *Eh ! que contient* etc.

de plus équitable qu'un pareil procédé ? Quoi ! Madame, voudrez-vous que les Directeurs payassent pour trois mois de services les appointements de neuf ? Je ne vois ni la raison ni l'équité d'une semblable demande. Nous avons toujours l'indulgence de ne point faire d'attention à des indispositions qui nous privent des services de nos sujets pendant deux, trois, quatre et même cinq semaines, et j'ose même avancer que jamais directeurs n'ont porté cette indulgence plus loin.

Mais pour vous convaincre que cette loi équitable n'a pas été faite exprès pour le seul M. Noverre, comme vous voudriez le faire croire, sachez que Mme Cibber, notre première actrice, a perdu la même année, du consentement même de son procureur ou avocat, trois cent livres sterlings pour ne s'être pas trouvée en état de satisfaire à son engagement. Bien plus ; n'avions-nous pas laissé au choix de M. Noverre qu'il revînt en Angleterre ou qu'il restât en France ? Et il avait notre promesse que la teneur de son contrat avec nous resterait en force pour l'année suivante et pour le même terme ; mais il s'est déterminé à revenir ; et cela, en dépit des conseils désintéressés que mon amitié lui prodiguait et des instances réitérées de son frère qui lui a écrit plusieurs lettres pour lui faire changer de résolution.

Non, Madame ! M. Noverre n'a point été privé de sa représentation de grâce. Il est vrai qu'elle n'a point répondu à mes souhaits et à mes espérances ; mais l'indisposition de Mme Cibber, qui tomba malade dans ce temps-là, frustra l'attente du public ainsi que la nôtre. Je jouai cependant, et même un rôle favori ; mais le mauvais temps et le changement de pièce dégoûta le public. Dois-je en porter le blâme ? Cela prouve-t-il que mon amitié soit démentie ou refroidie ? et devois-je m'attendre qu'une dame aussi philosophe que Mme Noverre dut juger des motifs par les événements ? D'ailleurs, en promettant à M. Noverre que je jouerais pour lui, je ne croyais pas avoir engagé ma parole, que le temps seroit favorable et la salle pleine.

Mais bien plus, M. Noverre est le premier exemple que nous ayons d'une personne à qui on ait accordé une soirée de grâce

et qui ne fût pas dans le royaume pour en prendre soin.

Quant à ce que vous me dites de la nécessité où il s'est trouvé de mettre ses effets en gage pour subvenir à des besoins urgens, c'est une de ces circonstances que je ne me serois jamais attendu à voir produite contre moi, moi qui, dans l'instant même que j'en fus informé par son frère, lui envoyai sur le champ de quoi retirer ses effets et l'assurai qu'il ne manqueroit jamais d'argent tant que j'en aurois, et qu'il s'adresseroit à moi ; et permettez-moi de vous faire remarquer que j'ai fait cette offre à Mr Noverre dans un temps où ses engagements vis-à-vis de M. Lacy et de moi ne tenaient plus en quelque façon que par grâce.

Vous parlez d'un autre engagement qui seroit dressé en françois et pour six ans et de bien d'autres choses qui *ne démentent en rien le reste de cette lettre extraordinaire ;*[1] *mais en vérité toutes ces choses* me paraissent porter si sévèrement sur M. Noverre *et ses droits* qu'il me paraît dangereux d'y répondre, (*comme époux je crains que cela ne tirât à conséquence*). Au reste le traité conclu et signé entre nous lui fut remis afin qu'il pût consulter ses amis *et recueillir les voix*. Il parut alors le signer avec tout le plaisir possible. Pour moi, je le regardai comme la base sur laquelle il allait établir son bonheur et assurer sa situation ; *espérances vaines et frivoles* dont je suis au désespoir de vous dire qu'il a détruit le fondement par son inconcevable irrésolution.

Mon frère à sa prière avait gardé sa partie du contrat fait entre nous ; il le remettra incessamment à M. Selwyn ; il ne se serait jamais attendu à voir aussi sa probité en but à vos soupçons. Quant à moi, pour peu que M. Noverre et vous, Madame, vouliez vous donner la peine de réfléchir sur ma conduite et mon amitié, qui ne s'est jamais démentie en dépit de mes pertes et des désagréments que j'ai essuyés, peut-être reconnaîtriez-vous (du moins, je m'en flatte) que je devais m'attendre à de meilleurs procédés. Il n'est point de service qu'un ami puisse attendre d'un ami, que je n'eusse été charmé

[1] Les mots en italiques ont été ajoutés dans la traduction française.

de rendre, bien plus, que je n'aie rendu à M. Noverre. Mais comme membre de la compagnie à la tête de laquelle je me trouve, je ne pouvais pas le soustraire à des lois qui ne peuvent être équitables qu'autant qu'elles sont générales et sujettes à nulle exception ; et que j'ai cependant adoucies en sa faveur.

Quelles étaient donc mes vues en tâchant de fixer M. Noverre en Angleterre ? Je n'en avais pas d'autres que de faire présent à ma patrie d'un homme de mérite *dont je connaissais les talents* et de lui en rendre le séjour avantageux et agréable. Ne vous imaginez pas, Madame, que des vues d'intérêt aient eu aucune part à mon procédé. Car quoiqu'il soit évident que nos danses, sous la direction de M. Noverre en seraient beaucoup meilleures, cependant je puis vous assurer qu'il est également certain qu'avec lui comme sans lui nos recettes seraient absolument les mêmes.

Pour ce qui est d'attendre des temps plus tranquilles, M. Noverre ne peut que sentir le faible de cette objection. Il sait que toute animosité avait disparu et le peu qu'il avait donné l'hiver passé avait été reçu du public avec une approbation aussi unanime que sincère et méritée ; et même à présent vos deux frères jouissent de leurs talents sans incognito et sans craintes, et l'on imprime leurs noms sur nos affiches toutes les fois qu'ils dansent.

Quant à M. Lacy, il faut avouer qu'il s'en faut bien qu'il n'ait vu d'abord les talents extraordinaires de M. Noverre du même œil que moi. Mais cela suffit-il pour vous mettre en droit de l'attaquer impitoyablement et d'oublier les égards qui lui sont dûs comme créancier et comme chef de la compagnie dont M. Noverre est membre ? C'est une chose qu'il ne saura jamais de moi et que je n'aurais jamais dû savoir de vous.

Je me trouve dans l'impossibilité de faire aucune réponse au dernier article de votre lettre. Quand M. Noverre voudra bien écrire aux directeurs, ils lui feront réponse ; en vérité, pour peu qu'il pense délicatement, il doit sentir qu'il aurait dû l'avoir fait il y a longtemps. Quoi que nous ayons pour les dames autant de respect en Angleterre qu'en France et qu'en particulier, je me pique d'enchérir sur ces égards vis-à-vis de

Madame Noverre, je ne saurais lui cacher que dans ce pays toutes ces affaires se transigent d'homme à homme, et par nos lois une personne en pouvoir de mari ne peut rien conclure qui ne soit nul de toute nullité.

J'ai l'honneur d'être,

Madame,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

Mrs Garrick vous fait bien ses compliments.

Malgré ces querelles d'intérêt Garrick s'est toujours montré bien disposé envers Noverre ; il était prêt à le reprendre à Drury Lane en 1767 (lettres de Monnet), mais c'est encore Lacy qui s'est opposé aux prétentions excessives du maître de ballet.[1] On les retrouve en négociations en 1775 et, apparemment, Noverre retourna à Londres en 1776. Dans une lettre de Bontemps, secrétaire du prince Louis de Rohan, ambassadeur à Vienne, nous lisons : "Le pays que j'habite actuellement (1776)... est absolument l'antipode du vôtre pour les connaissances, les arts, le bon goût et les lumières en tout genre.... M. Noverre était le seul qui pût m'en dédommager et il nous est enlevé.... Je dois vous féliciter, Monsieur, de l'acquisition que vous en faites ; son génie est digne du vôtre. Toutes les passions qu'il veut peindre sont soumises à son art, dont il s'est rendu maître au point d'exceller dans tous les genres. Il était destiné à se rapprocher de vous, car il semble qu'il vous ait pris pour modèle.... "[2]

Ce dernier paragraphe suggère un rapport intéressant entre le ballet moderne et le jeu de Garrick. Noverre fut le créateur du ballet *pantomime*, c'est à dire du spectacles où des danseurs essaient par des gestes et

[1] Boaden I, p. 252.
[2] Coll. Forster, vol. XXII.

des mouvements de raconter une histoire. Avant lui on n'avait que le ballet *divertissement ;* et même ses premières créations, telles *La Fête Chinoise* ou *La Fontaine de Jouvence*, ne s'adressaient qu'à la vue par la beauté des costumes et par la grâce des figures. C'est en suivant le jeu animé de Garrick, et en voyant comment les gestes des mains, l'expression du visage et la posture du corps pouvaient peindre les mouvements de l'âme, que Noverre conçut la possibilité d'un drame mimé et dansé ; de là aux ballets de son deuxième genre il n'y avait qu'un pas ; ainsi dans *La Descente d'Orphée aux Enfers*, où il développait une suite de scènes empruntées à l'antiquité ; dans *Le Jaloux*, où il mettait en chorégraphie une action empruntée aux pièces de théâtre de Diderot et de Voltaire ; ou dans *Les Euménides*, jouées à la cour de Vienne et dont l'effet était si puissant que l'assistance fut saisie de terreur. [1] Qu'il ait appris à Londres à tirer de la pantomime toute sa force, et que Garrick ait été pour lui un vrai maître, plusieurs passages de son livre [2] le prouvent. Nous en citerons deux, dont le second apportera en outre le témoignage de Noverre, peu enclin cependant à reconnaître le mérite d'autrui, en faveur des qualités extraordinaires de Garrick :

" Mon ballet *(Les Fêtes du Sérail)* eut d'autant plus de succès, que dans celui que j'ai intitulé le *Ballet Chinois* et que je remis à Lyon, le mauvais arrangement des couleurs et leur mélange choquant blessait les

[1] Noverre a publié un *Recueil de Programmes de Ballets*, Vienne, 1776 où il donne l'intrigue et la mise en scène de plusieurs des ballets créés par lui *après* 1760 ; mais il n'a conservé aucune de ses créations antérieures à sa visite à Londres et il en parle toujours avec un certain mépris.

Ses *Lettres sur les arts imitateurs* ou *sur la Danse et sur les ballets* a eu plusieurs éditions : Lyon 1760 (in-8°) ; Stutgart 1760 (in-12) ; Londres 1783 (in-8°) ; St-Petersbourg 1803 (in-4°) ; La Haye 1807 (in-8°).

yeux.... Cette multitude de danseurs qui traînaient après eux le brillant de l'oripeau et l'assemblage bizarre des couleurs, éblouissait les yeux, sans les satisfaire. La distribution des habits était telle que l'homme cessait de paraître dès l'instant qu'il cessait de se mouvoir ; cependant, ce ballet fut rendu avec toute la précision possible. La beauté du théâtre [1] lui donnait une élégance et une netteté qu'il ne pouvait avoir à Paris sur celui de M. Monnet ; mais, soit que les habits et la décoration n'aient pas été d'accord, *soit enfin que le genre que j'ai adopté l'emporte sur celui que j'ai quitté*, je suis obligé de convenir que de tous mes ballets, c'est celui qui a fait ici le moins de sensation." [2]

Plus loin, parlant de la nécessité de supprimer les masques dans le ballet et de se fier à l'expression naturelle des traits, [3] Noverre dit :

" M. Garrick, célèbre comédien anglais, est le modèle que je vais proposer. Il n'en est pas de plus beau, de plus parfait et de plus digne d'admiration ; il a pu être regardé comme le Protée de nos jours, car il réunissait tous les genres, et les rendait avec une perfection et une vérité qui lui attirèrent non seulement les applaudissements et les suffrages de sa nation, mais qui excitaient encore l'admiration et les éloges de tous les étrangers. Il était si naturel, son expression avait tant de vérité, ses gestes, sa physionomie et ses regards étaient si éloquents et si persuasifs, qu'ils mettaient au fait de la scène ceux mêmes qui n'entendaient point

[1] Celui de Lyon (où Noverre dirigeait les ballets de 1757 à 1760) qui était à cette époque le plus beau de toute la France.

[2] *Lettres sur les Arts*, édition 1803, Lettre VI, p. 47.

[3] Réforme que Noverre n'avait pas pensé à réclamer avant d'avoir vu le jeu de Garrick. On refusa pendant longtemps de l'accorder à Paris à cause de l'opposition des amateurs qui aimaient à se mêler à la troupe des figurants.

l'anglais. On le suivait sans peine ; il touchait dans le pathétique ; il faisait éprouver dans le tragique les mouvements successifs des passions les plus violentes ; et, si j'ose m'exprimer ainsi, il arrachait les entrailles du spectateur, il déchirait son cœur, il perçait son âme et lui faisait répandre des larmes de sang. Dans le comique noble, il séduisait et il enchantait ; dans le genre moins élevé, il amusait; et s'arrangeait au théâtre avec tant d'art, qu'il était souvent méconnu des personnes qui vivaient habituellement avec lui.... (M. Garrick) étudiait ses rôles et plus encore les passions. Fortement attaché à son état, il se renfermait en lui-même et se dérobait à tout le monde les jours qu'il jouait des rôles importants. Son génie l'élevait au rang du prince qu'il devait représenter ; il en prenait les vertus et les faiblesses ; il en saisissait le caractère et les goûts ; il se transformait ; ce n'était plus Garrick à qui l'on parlait, ce n'était plus Garrick qu'on entendait : la métamorphose une fois faite, le comédien disparaissait et le héros se montrait ; il ne reprenait sa forme naturelle que lorsqu'il avait rempli les devoirs de son état. Vous concevez, Monsieur, qu'il était peu libre, que son âme était toujours agitée, que son imagination travaillait sans cesse, qu'il était les trois quarts de sa vie dans un enthousiasme fatigant, qui altérait d'autant plus sa santé qu'il se tourmentait et se pénétrait d'une situation triste et malheureuse vingt-quatre heures avant de la peindre et de s'en délivrer. Rien de si gai que lui, au contraire, les jours où il devait représenter un poète, un artisan, un homme du peuple, un nouvelliste, un petit-maître.... Dans ces sortes de rôles, dis-je, sa physionomie se déployait avec naïveté ; son âme y était toujours répandue ; ses traits laissaient voir à chaque instant de nouveaux sentiments peints avec la

plus grande vérité. On peut, sans partialité, le regarder comme le Roscius de l'Angleterre, puisqu'il réunissait à la diction, au débit, au feu, au naturel, à l'esprit et à la finesse, cette pantomime et cette expression rare de la scène muette, qui caractérisent le grand acteur et le parfait comédien.... Je lui ai vu représenter une tragédie à laquelle il avait retouché ; car il joignait au mérite d'exceller dans la comédie, celui d'être un des poètes les plus agréables de sa nation ; je lui ai vu, dis-je, jouer un tyran qui, effrayé de l'énormité de ses crimes, meurt déchiré de ses remords. Le dernier acte n'était employé qu'aux regrets et à la douleur ; l'humanité triomphait des meurtres et de la barbarie ; le tyran, sensible à sa voix, détestait ses crimes; ils devenaient par gradations ses juges et ses bourreaux ; la mort à chaque instant s'imprimait sur son visage ; ses yeux s'obscurcissaient ; sa voix se prêtait à peine aux efforts qu'il faisait pour articuler sa pensée. Ses gestes, sans perdre de leur expression, caractérisaient les approches du dernier instant ; ses jambes se dérobaient sous lui ; ses traits s'allongeaient ; son teint pâle et livide portait l'empreinte de la douleur et du repentir ; il tombait enfin ; dans cet instant, ses crimes se retraçaient à son imagination sous des formes horribles ; effrayé des tableaux hideux que ses forfaits lui présentaient, il luttait contre la mort ; la nature semblait faire un dernier effort. Cette situation faisait frémir : il grattait la terre, il creusait en quelque façon son tombeau ; mais le moment approchait, on voyait réellement la mort ; tout peignait cet instant qui ramène à l'égalité ; il expirait enfin : le hoquet de la mort et les mouvements convulsifs de la physionomie, des bras et de la poitrine, donnaient le dernier coup à ce tableau terrible.

Voilà ce que j'ai vu, Monsieur, et ce que les comédiens devraient voir. " [1]

[1] Edition de 1803, p. 103. Ce passage ne diffère pas cependant de celui de l'édition de 1760 ; il enregistre les impressions de Noverre au lendemain de son retour de Londres.

Chassé de France par la Révolution, Noverre s'est refugié en Angleterre ; il a fait jouer plusieurs de ses ballets à Londres et a réussi à rétablir sa fortune que le changement de régime avait ruinée. Après 1800 il s'est retiré à Saint-Germain où il est mort en 1809.

Il a répété ses éloges de Garrick dans ses deux lettres assez connues adressées à Voltaire (Voir, *Vie de David Garrick, suivie de deux lettres de M. Noverre à Voltaire sur ce célèbre acteur ;* An IX (1810) ; in-12. Anonyme ; par T. Et. Fr. Marignié, d'après Quérard). La date attribuée à ces lettres est l'année 1765 ; cependant dans la deuxième se trouve une allusion au peintre Lauterbourg (*Loutherbourg*) comme principal décorateur du théâtre de Garrick (p. 158) ; or, il n'alla pas à Londres avant 1771 (Voir lettre de Monnet, oct. 1771, *Boaden*, II, 592). A cette lettre Voltaire répond en 1765 ! (2 avril ; p. 182 de la *Vie.*) Nous doutons fort que cette épître soit de lui. On y parle de Garrick comme étant encore à la cour de Bavière ; mais Voltaire a dû savoir longtemps avant cette date que l'acteur était à Paris ; d'ailleurs Garrick lui avait écrit de Nancy, en *octobre* 1764, pour lui dire qu'il se rendait à Paris aussi vite que possible. (Voir p. 113 de cette étude). Dans cette même réponse de Voltaire nous lisons : " Notre ministre m'assure que Garrick court après vous " — chose très invraisemblable en 1765 ; c'est Noverre qui a essayé plus tard de se rapprocher des directeurs du théâtre de Drury Lane.

Nous en concluons que ces deux lettres de Noverre ont été écrites après 1771 ; et que la lettre de Voltaire est apocryphe. Elle se trouve dans les éditions principales de ses *Œuvres* mais paraît avoir été copiée sur la *Vie de Garrick* que nous citons plus haut.

CHAPITRE III

LE VOYAGE SUR LE CONTINENT (1763-65)

RÉCEPTION DE GARRICK A PARIS

Au printemps de 1756 la guerre dont on avait si bien joué le prélude au théâtre de Drury Lane éclata tout de bon ; et les projets que Garrick avait nourris d'un nouveau voyage en France furent indéfiniment remis. Pendant les sept années suivantes, il a dû tourner souvent un regard d'envie vers l'autre côté de la Manche où il avait tant d'amis, où il savait avoir déjà une grande réputation et où les mœurs et les lettres anglaises étaient, malgré les différends des deux gouvernements, si fort à la mode. Il pensait même pendant les hostilités à mettre ses plans à exécution ; mais le banquier Selwyn, à qui il avait demandé son avis, l'en dissuada : " Il est très peu sûr à l'heure présente de quitter votre côté de l'eau pour venir ici. Tous les Français établis en Angleterre et qui en sont venus récemment ont été appréhendés et beaucoup d'eux sont encore en prison. " [1]

[1] Lettre du 14 août, 1757.

C'est peut-être comme préparation à un voyage sur le continent que Garrick fit, au mois de mai, 1754, un placement dans les fonds français. A cette date, il acheta 40 actions de 1745 francs de la Compagnie des Indes. Plus tard il en prit encore dix, et en 1763 le revenu provenant de cette source

Garrick n'était pas le seul Anglais célèbre qui attendît avec impatience l'instant de jouir de l'enthousiasme de ses admirateurs français ; et lorsque Laurence Sterne partit pour Paris, le jour des Rois, 1762, il emportait avec lui de l'argent de Garrick dans sa poche et des lettres de Garrick dans ses malles.[1] Bientôt il envoyait à l'acteur des nouvelles d'amis communs et de la renommée dont jouissait Garrick à Paris :

" Eh bien ! m'y voici.... ma santé tout aussi améliorée pour l'instant que votre amitié a jamais pu le désirer ou que votre confiance pourrait le croire... Ma requête au duc de Choiseul va merveilleusement, car non seulement M. Pelletier (qui, à ce propos, vous adresse mille civilités ainsi qu'à Madame Garrick) a entrepris de s'occuper de mon affaire, mais aussi le comte de Limbourgh, baron d'Holbach, a offert toutes les garanties possibles de ma conduite en France.... Le lendemain de mon arrivée j'ai rendu visite à M. Titon[2] en com-

était de 2000 francs. Parmi ses papiers sont conservés plusieurs des comptes fournis par ses banquiers MM. Foley, avec une note de ses dépenses pendant son séjour à l'étranger. Après son retour en Angleterre, il paraît avoir employé la plus grande partie de ses intérêts à payer ses achats de livres, ses souscriptions aux journaux etc. Il permettait aussi à des amis voyageant sur le continent de tirer sur lui.

Au mois de jan. 1770, Panchaud, successeur de Foley, avertit Garrick que les actions de la Compagnie des Indes sont en baisse à 990 francs. Garrick lui donne l'ordre de vendre. Au mois de mai il achète 20 billets de la nouvelle loterie à 300 francs chacun. Le 31 du mois, il reçoit une lettre du banquier commençant "Vous avez eu une déveine des plus mauvaises" ; il n'avait rien gagné qu'une rente de 50 francs par an. C'est là la fin de ses transactions financières en France ; bientôt après il retire son solde et ferme son compte. Voir *Coll. Forster XXII add.*

[1] Voir sa lettre, dans la Coll. Forster, vol. XXVI *add.* : "Cher Garrick, Ayant passé mes finances en revue ce matin, je vois que par suite de quelques frais imprévus, j'emporterai à mon départ 20 livres de moins que ce qu'un homme prudent devrait avoir. Voulez-vous me prêter 20 livres ? Bien à vous, L. Sterne."

[2] Titon du Tillet était maître d'hôtel de la reine et un grand patron

pagnie de M. Macartney, qu'il connaît, pour lui présenter vos respects. " [1] Puis, quelques jours plus tard : " Clairon ... est splendide et a fait de grands progrès depuis que vous ne l'avez vue... On parle beaucoup de vous ici, et l'on vous attend aussitôt que la paix vous permettra de venir ; ces deux derniers jours vous avez fait tout le sujet de la conversation dans deux grandes maisons où j'étais à dîner. C'est le plus grand problème de la nature, du moins sous ce méridien, que le même homme possède à la fois une telle puissance tragique et comique en proportion si égale, que le monde est partagé sur la question de savoir pour laquelle la nature l'avait désigné.... Adieu, cher G. ; mille de mes meilleurs compliments et souhaits à mon amie, Mme G.... Si elle s'était trouvée hier soir aux Tuileries, elle aurait annihilé mille déesses françaises en un seul tour de promenade. " [2]

Pendant que Sterne lui mettait ainsi sous les yeux les attraits de cette ville que Walpole avait l'habitude d'appeler *le Paradis*, Garrick de son côté ne manquait pas de raisons pour vouloir quitter l'Angleterre. Depuis quelque temps sa santé n'était pas bonne ; une vie agitée où il cumulait les fonctions d'acteur et de direc-

des arts. Il était l'ami de tous les gens de lettres de l'époque sauf Voltaire, à qui il préférait J.-B. Rousseau, ce qui lui attira des attaques virulentes. C'est Patu qui avait parlé de lui et de son esprit généreux à Garrick (Boaden II, 394, 404). Garrick ne l'a jamais vu ; il est mort cette même année 1762.

[1] 31 jan. 1762.

[2] 10 avril 1762. *Letters of the late Rev. Mr Laurence Sterne, published by his daughter*, 1775. (Dedicated to Garrick).

Dans cette même lettre Sterne lui parle d'une tragédie, écrite par " une dame de talent, " et tirée du *Fils naturel* de Diderot. Cette dame était Mrs Griffith qui plus tard ne cessa pas d'envoyer à Garrick des pièces adaptées du théâtre français ; il en joua plus d'une ; et son *Ecole des Libertins* dont le sujet est pris à l'*Eugénie* de Beaumarchais eut un certain succès.

teur de troupe l'avait épuisé ; ses brefs instants de loisir étaient envahis par les obligations sociales, par des réceptions à Hampton ou par ces sorties dans le monde qu'il jugeait nécessaires pour soutenir sa popularité ; il avait besoin de changer de vie, de déposer un instant la marotte du bouffon et le sceptre du roi théâtral, et de prendre un repos bien gagné. A mesure que s'affermissent les sentiments en faveur de la paix son désir de partir s'accentue : " Vous avez dû voir dans les journaux, " écrit-il à l'actrice Mme Cibber (3 oct. 1762), " un récit de mon projet de voyage en Italie. Je n'avais pas le droit de l'avouer avant d'avoir obtenu l'approbation du Grand Chambellan. L'ayant reçue, j'annonce à présent à mes amis la certitude de ce voyage. Plusieurs amis et médecins, le Dr Barry en tête, m'ont conseillé de me donner un hiver de répit. Je l'ai bien gagné et le prendrai dans l'espoir d'être plus capable de supporter les grandes fatigues de mon jeu et de ma direction.... " [1]

Il venait en effet de passer des saisons bien fatigantes. Il s'était vu exposer aux attaques d'un nommé Fitzpatrick qui après avoir écrit une série d'articles sur lui dans le journal *The Craftsman*, les avait publiés en un pamphlet collectif : *Enquête sur les vrais mérites d'un certain Comédien populaire* (1760). Garrick riposta par la *Fribbleriade*, une satire en vers où l'apparence et les mœurs féminines de son adversaire étaient dépeintes d'une façon amusante mais assez grossière. Irrité par cette réponse, Fitzpatrick organisa ce qu'on a appelé les

[1] Boaden I, p. 202 où cette lettre est datée, par erreur, 1765 au lieu de 1762. Garrick donne cette même raison à son voyage dans une autre lettre (Coll. Forster) : " Vous savez qu'il y a quelque temps j'avais tant travaillé que je fus obligé de me retirer des fatigues du théâtre, sur l'ordre du docteur Barry et d'autres, afin de me refaire à l'étranger. "

Emeutes de demi-place,[1] pendant lesquelles, comme en 1755, le théâtre de Drury Lane subit des dégâts considérables.

Plus grave encore était le décroissement de popularité dont ces attaques étaient un symptôme. Il y avait plus de vingt ans que Garrick avait fait ses débuts ; et bien que ses talents fussent aussi extraordinaires que jamais, ils n'avaient plus le charme de la nouveauté. Il aurait joué plus d'une fois, au cours de la saison 1762-1763, devant une salle de 500 francs ou moins.[2] L'opéra anglais était à la mode ; et à Covent Garden, le directeur Beard, lui-même chanteur de grande valeur, la cantatrice Miss Brent, et le compositeur Arne formaient une association qui attirait toute la ville.

Toutes ces raisons réunies décidèrent Garrick à abandonner la scène pendant quelque temps.[3]

C'est le 15 sept. 1763 que lui, sa femme et son chien quittèrent Londres et, étant sans doute de ceux dont parle un guide de l'époque[4] " qui éprouvent une grande répugnance pour le voyage en mer " évitèrent la descente de la Tamise en barque, allèrent dans leur chaise jusqu'à Douvres et prirent à ce port le paquebot pour Calais. Un voyage sans incident les amena à Paris le soir du lundi 19 sept. Leur arrivée à la bar-

[1] On réclamait le droit d'entrer au milieu de la soirée à moitié prix.

[2] Rogers's "*Table-Talk*" cité par Knight, p. 200. Peut-on se fier à ces racontars ? Nous avons relevé nous-même une pareille allusion en 1758 : Lettre de Thomas Bowlby à Philip Gell, 11 oct. : "souvent Mr Garrick s'est pavané et s'est démené devant six personnes assises dans les loges" (IXth report of the Royal Comm. on Hist. Doc^{s}. P^{t} II). A cette date la salle comble à Drury Lane rapportait presque 8000 frs.

[3] Il confia la direction du théâtre à son associé Lacy et à son frère George. Son ami Colman le remplaça pour le choix des pièces et l'entraînement des acteurs.

[4] *A Five week's tour to Paris*, Londres, 1765. Ce livre et plusieurs autres du même genre prouvent combien l'exode des touristes anglais après la Guerre de Sept Ans fut considérable.

rière a fourni la matière d'une anecdote amusante que nous rapportons ici, sans toutefois la garantir :

" Les acteurs de la Comédie française ayant su le jour où Garrick devait arriver à Paris l'attendirent à l'auberge la plus voisine de la barrière. Là, sa voiture se brisa par une maladresse du postillon, bien payé pour cet accident. Garrick fut forcé de s'arrêter à l'auberge : on y faisait une noce. Il fut invité par les parents et les mariés à se mettre à table : on lui versait du bon vin, qu'il aimait beaucoup. Enfin, il oublia sa colère contre le postillon et parut se livrer si franchement à la circonstance que les acteurs (car c'étaient eux) le crurent tout à fait dupe de la comédie qu'ils jouaient. Ils ne furent pas peu surpris quand Garrick, sortant tout-à-coup d'une fausse ivresse, les salua tous par leurs noms. Les feuilles l'avaient familiarisé depuis longtemps, et par la louange et par la critique, avec les qualités et les défauts de chacun d'eux. Il les devina presque tous en les entendant et reconnut ainsi des gens qu'il n'avait jamais vus. " [1]

Sa première visite fut pour la Comédie française où il vit la *Gouvernante* de La Chaussée, jouée par Dumesnil qui ne lui laissa pas une bonne impression : " Elle se servait de petits spasmes et de légers tressaillements qui sont visiblement artificiels, une simple parodie des mouvements libres, naturels et nobles des passions." [2] Ses confrères français s'aperçurent bientôt de

[1] Desprès, *Histoire du théâtre anglais*, en tête des *Mémoires sur Garrick*, Paris, 1822 ; p. XXIX. Cet incident forme la base d'une esquisse, inachevée, de comédie dont le manuscrit est à la *Bibliothèque nationale*, N. A. F. 2920. Ce qui était moins amusant, c'est que Garrick ayant perdu le visa de ses bagages, examinés à Calais, dut les faire visiter de nouveau à Paris.

[2] Fitzgerald, *Vie*, p. 284. M. Fitzgerald cite ici, et ailleurs, un *Journal* que Garrick aurait tenu pendant quelques jours vers cette date. Malheu-

sa présence et ne tardèrent pas à lui donner ses entrées au théâtre. Des visites à Préville qu'il avait sans doute rencontré en 1751 et à Mlle Clairon qu'il connaissait déjà, suivirent. On répétait en ce moment la tragédie de *Blanche et Guiscard* que Saurin avait fondée sur le *Tancred and Sigismunda* de Thomson, dans lequel Garrick avait souvent joué le rôle principal à Londres. D'après Bachaumont, l'acteur anglais aurait donné à Mlle Clairon des leçons pour le rôle de Blanche ; " mais dans ce cas, " ajoute l'auteur des *Mémoires Secrets*, " elle n'a point fait honneur à son maître ; cette tragédie est, sans contredit, celle où elle a le plus mal joué depuis longtemps. " [1] Saurin toutefois déclara que " Mlle Clairon n'a jamais été plus admirable " ; et il lui envoya le quatrain suivant :

Ce drame est ton triomphe, ô sublime Clairon !
Blanche doit à ton art les larmes qu'on lui donne ;
Et j'obtiens à peine un fleuron
Quand tu remportes la couronne. [2]

Nous avons de la Clairon un petit mot qui date de cette visite à Paris. Garrick lui aurait demandé une loge pour des amis ; et à sa demande l'actrice répondit : " Si ce que vous désirez dépendait de moi, vous êtes bien sûr que cela serait fait ; mais, mon cher ami, tout est loué, et je ne puis ôter de loge à personne. Votre ami pourrait se faire garder des places dans le parquet, il y avait hier vingt femmes au moins. Je suis bien fâchée de n'avoir pas de meilleur expédient à vous

reusement malgré des recherches persistantes, nous n'avons pu retrouver ce document ; et M. Fitzgerald lui-même en a oublié la provenance.

[1] *Mémoires Secrets*, 1 oct., 1763.

[2] Voir *Galerie historique du théâtre Français*, P. D. Lemazurier. Paris, 2 vol., 1810 ; tome II, p. 105. Aussi, Préface de *Blanche et Guiscard* dans le *Répertoire du Th. Fr.*

offrir. Bon soir, mon cher ami ; vous savez combien je vous aime. Clairon. " [1]

Que pendant ce séjour à Paris Garrick ait fait la connaissance de tous ces hommes de lettres et philosophes avec qui il est resté en relation plus tard, voilà qui n'est pas douteux ; mais c'est à son retour à Paris en 1764-65 qu'il les a fréquentés. En 1763 il a passé quinze jours au plus dans la capitale, et son temps a dû être bien occupé par des visites à des amis et à la Comédie française, et par ses préparatifs pour le voyage en Italie.

De Paris il est allé à Lyon, où il paraît être descendu chez le banquier Camp et où il n'a pas oublié de visiter le théâtre. De là il a continué son chemin vers Turin en passant par Mont Meillan d'où il écrit à son frère George la lettre suivante :

10 oct. 1763.

Mon cher Georges,

Nous sommes maintenant arrivés à un petit village de la Savoie, appelé Mont Meillan, tout entouré de montagnes, mais l'un des endroits les plus délicieux que j'aie jamais contemplés. Nous voyons un vallon magnifique arrosé par une belle rivière, rempli de vignobles et de prairies, le tout bordé par une chaîne de montagnes de l'aspect le plus majestueux du monde, au milieu desquelles vous pouvez voir les nuages s'élever comme la fumée d'une cheminée. Nous irons déjeuner entre 10 et 11 heures et en vérité nous y sommes bien préparés.

Je vous ferai supporter la dépense de cette lettre, simplement pour vous dire de m'adresser à présent toutes vos lettres à Rome : à Monsieur Garrick, chez le marquis Belloni, à Rome. J'espère que votre dernière m'a été adressée à Florence. Je vous prie de m'écrire de temps à autre ; mon ami Colman et vous pouvez le faire à tour de rôle, de sorte que j'en aurai une suite

[1] Boaden II, p. 428.

ininterrompue. Je brûle d'avoir des nouvelles de votre succès et, en vérité, me flatte de l'espoir que vous aurez une bonne saison, avec peu d'altercations. Si vous entendiez parler de quelqu'un en qui vous puissiez avoir confiance, qui vienne à Florence ou à Rome, je vous prie de m'envoyer le *Revenant* de Churchill ou n'importe quoi qui puisse me divertir. Rappelez-moi à son bon souvenir et dites-lui que j'ai reçu une invitation des plus pressantes de Voltaire,[1] à qui je rendrai visite au retour ; bien que je sois un peu irrité contre lui, pour avoir dit dans sa dernière chose[2] que, quoique Shakespeare soit surprenant, il y a plus de barbarie que de génie dans ses œuvres. — O, le sacré coquin ! — mais je le verrai. Tous mes souhaits et mes humbles services à Mr Lacy ; s'il désire des livres ou des gravures d'Italie je les lui rapporterai sans faute ; mes compliments à Mrs Lacy.

Vous voyez quelles feuilles j'ai pour vous écrire, mais c'est ce que nous avons de meilleur ici et il vous faut excuser la chose. Nous sommes arrivés ici sans le moindre accident ; et, en vérité, notre équipement semble si bon que nous ne nous attendons à aucun. Ma femme et moi, nous sommes en meilleure santé que nous ne l'avons été depuis quelque temps, et lorsque nous aurons passé le Mont Cenis nous serons tout à fait à l'aise..... Je vous prie de m'envoyer toutes les nouvelles que vous pouvez comprimer dans une lettre, avec un brin de politique. Je vous prie de jeter un coup d'œil à Hampton et au jardinier ; j'espère que ce n'est pas un monsieur trop élégant. Si Mr Lacy a payé ses intérêts, je lui en serai très obligé ; je vous prie de me tirer cette affaire bien au clair (si vous le pouvez)

[1] Nous ne savons pas par quelle voie cette invitation lui est parvenue. Il y a dans Boaden (II, p. 421) une lettre de Mr Camp où il fait part à l'acteur du plaisir qu'aurait Voltaire de l'accueillir chez lui ; mais cette lettre est datée du 16 déc. 1763.

[2] Quelle était cette "dernière chose" ? Garrick paraît faire allusion à une phrase de l'*Essai sur l'histoire et sur les mœurs* où au chapitre XXI, on lit : "C'est dommage qu'il y ait beaucoup plus de barbarie que de génie dans les ouvrages de Shakespeare." L'éditeur Cramer de Genève venait de donner une nouvelle édition des *Œuvres* de Voltaire où cet Essai tient les tomes XIV-XXI.

pour l'instant de mon retour. J'espère, quand le catalogue de mes livres sera fait, que l'on mettra le reste dans le placard à côté de notre chambre à coucher, et que Charles a pris soin des tableaux de Hogarth ; si le soleil les touche, ils seront gâtés. Dieu vous bénisse ; mes sentiments affectueux pour vos enfants. Ma femme envoie les siens, à vous, à Colman, etc. Mence (?) va bien et envoie ses compliments. Votre très affectionné.

D. Garrick.[1]

De Turin, nos voyageurs passèrent à Milan où le gouverneur, Comte Firmian, les reçut avec honneur ; de là, à Gênes et à Florence. Dans cette dernière ville, ils rendirent visite à Algarotti, "*il caro cygno de Padova*" ; au poète malade, Garrick recommanda l'eau de goudron, une panacée fort à la mode en Angleterre. Ce remède ne réussit pas à le sauver ; il mourut l'année suivante, le jour même où il avait écrit une lettre pour présenter Garrick à des amis de Bologne. Après deux semaines employées à visiter les monuments de Rome, ils partirent pour Naples où ils passèrent la Noël aux bords d'une Méditerranée ensoleillée :

"Il y a une quinzaine de jours que nous sommes ici — écrit l'acteur à son frère — et nous sommes aussi bien portants et aussi gais qu'un beau climat, la bonne chère et des divertissements de bon ton peuvent nous rendre. Nous dînons et soupons avec Lord Spenser, Lord Exeter, le ministre, le consul, etc. presque tous les jours, matin et soir. Nous avons

[1] Coll. Forster, vol. XVII. M. Fitzgerald, dans une référence à cette lettre (*Vie*, p. 287) dit : "Ils couchèrent à *Aiguebelles* le 10 oct. et *trouvèrent le passage du Mont Cenis très agréable* par un si beau temps. Ils eurent cependant *un petit désagrément car leur carrosse versa*... Le demi-dieu de Ferney eut la grâce de lui envoyer un message... *où* il introduit, toutefois, son ancienne antipathie pour Shakespeare qui, il lui plut à dire, avait plus du barbare que de l'homme de génie."

Nous ne nous expliquons pas les contradictions de ce résumé avec la lettre originale.

On trouvera le texte anglais de cette lettre, Appendice II, N° 2.

des bals plus de deux fois la semaine et d'innombrables parties de plaisir ; bref, nous sommes très fêtés et je n'ai pas encore désiré une seule fois (quoique nous ayons eu des contrariétés en route) me trouver dans *Southampton Street.*[1] ... C'est plus que le printemps ici ; il fait aussi chaud en ce moment que chez vous en juin ; il fait trop chaud, il fait même étouffant. Ma femme vous envoie ses amitiés avec les miennes, ainsi qu'à vos enfants. Je vous prie de m'écrire aussitôt que vous aurez reçu cette lettre ; envoyez-moi un peu de tout, et n'oubliez pas de dater votre lettre. "[2]

A Naples se trouvait toute une colonie d'Anglais titrés et Garrick qui, comme son Shakespeare, affectionnait tout particulièrement les lords, était aux délices en se voyant choyé par Lord et Lady Spenser, Lady Orford, Lord Palmerston et d'autres encore. Le roi des deux Siciles l'invita à la cour et lui permit de mettre à l'épreuve le talent de sa troupe d'acteurs improvisateurs ; dans les fêtes et les parties de plaisir le temps s'écoula vite et lorsque, le 31 janvier 1764, Garrick écrivit de nouveau à son frère, c'était pour lui dire :

" Nous sommes ici depuis six semaines et nous avons l'intention de rester jusqu'au 23 du mois prochain ; nous retournerons alors à Rome pour un mois ou deux ; puis nous passerons par Bologne en allant à Venise et de là, à travers l'Allemagne, en route pour l'Angleterre. Voilà le chemin que nous avons l'intention de prendre et que je parcourrai avec toute la rapidité convenable ; mais je crains de ne voir votre figure joufflue et de n'en embrasser le lard que vers le milieu de juin. Maintenant que je suis hors de vos griffes, il faut que je fasse un repas, et un bon, en Italie ; je n'y retournerai jamais et, par conséquent, j'ai le désir de bien employer mon temps. Nous avons été fort heureux ici et nous avons reçu de grandes

[1] Où était sa maison.
[2] Coll. Forster, vol. XVII. Voir appendice II, N° 3.

marques de faveur de toutes sortes de gens. Je mange et je bois trop et ris du matin au soir. Dernièrement, notre gaîté s'est trouvée assombrie par le fait que ma pauvre femme a gardé le lit et la chambre pendant de longs jours, avec un rhumatisme des plus obstinés dans la hanche. On lui a mis un vésicatoire etc. et quoiqu'elle aille mieux, elle est encore faible et infirme. Elle espère cependant assister à une mascarade au Carnaval (qui commence mardi prochain) déguisée en vieille boîteuse ; j'ai grondé et tempêté à ce sujet ; mais si elle peut seulement remuer, elle veut y aller. Nous sommes continuellement avec Lady Orford, Lady Spenser, Lord Exeter, Lord Palmerston et la noblesse du pays ; ils sont descendus des hauteurs de leur orgueil et de leur magnificence pour nous honorer de leurs sourires. Bref, nous sommes fort à la mode et j'ai oublié l'Angleterre et tous mes oripeaux de Drury Lane... J'ai vu presque toutes les curiosités de l'endroit. J'ai été trempé jusqu'aux os, ou presque, hier aux Champs Elysées de Baïe et, par suite, n'ai pas goûté le palais de Jules César et la villa de Tullius avec tout le loisir que j'aurais pu désirer. J'ai envoyé à Colman un tableau de son siècle et de la maison où il est né; faites-moi savoir, je vous prie, s'il l'a reçu.

Je désirerais que l'un de vous m'écrivît aussi tôt que possible, lorsque vous aurez reçu cette lettre, à l'adresse de Barezzi, à Rome, comme d'habitude, avec tout un paquet de nouvelles ; l'autre pourra alors m'écrire quinze jours après, à l'adresse de Mr Udney, consul de Sa Majesté Britannique à Venise. Je vous ferai savoir d'ici ou de Rome où vous pourrez ensuite m'écrire, car vos lettres seront les très bienvenues pendant le voyage.

Lord Exeter m'envoie le *St James's Chronicle* et le *London (Intelligencer ?)* deux fois par semaine, ce qui me divertit fort. J'ai été très peiné des sottises de la *St James's* au sujet de ma danse avec le duc de *D(evonshire)*. Je vous prie de dire à Colman que je trouve que Baldwin s'est conduit comme un coquin à mon égard, en imprimant un tel fatras... " [1]

[1] Coll. Forster. Vol. XVII. Voir appendice II, N° 4.

Tous les biographes modernes de Garrick, (Fitzgerald, p. 290 ; Knight, p. 204 ; Mrs Parsons, p. 303), croyant ici à une faute d'inattention de la

Au mois d'avril il est de nouveau à Rome, se faisant peindre par l'artiste Dance, et modeler par le jeune Nollekens ; achetant des livres et des œuvres d'art, devenant le fin connaisseur : " Puisque vous avez perdu votre goût pour la scène, " lui écrit le duc de Devonshire, " et que l'*Art* l'a remplacé, nous allons vous retrouver parfait dilettante à votre retour et je compte bien que nous aurons quelques batailles à ce sujet. Je vous suis très obligé de votre offre de m'acheter des tableaux et des statues, mais n'ai point d'argent. Je vous serais obligé cependant de vouloir bien m'acheter toutes les estampes que Bartolozzi a gravées ; vous êtes un tel connaisseur que vous devez le connaître. " [1]

En mai, il est à Parme où il rencontre le duc d'York et dîne avec lui, le duc de Parme, Lord Spenser et d'autres notabilités. Devant cette assistance d'élite, il joue la scène du poignard dans *Macbeth* et fait une telle impression sur le prince italien que celui-ci lui fait cadeau d'une superbe tabatière et l'invite à loger

part de Garrick, ont changé le *duc* en *duchesse* et ont cité cette phrase comme trait du " snobisme " de l'acteur : il aurait dansé à Naples avec la duchesse de Devonshire et aurait lui-même fait part de cet honneur au directeur du journal en question. Cette fois on l'a accusé bien à tort. D'abord, Garrick était d'un esprit ordonné et nous ne connaissons guère d'exemple d'un *lapsus calami* dans ses lettres ; ensuite, le duc et la duchesse de Devonshire étaient en Angleterre à cette date. L'incident auquel Garrick fait allusion était entièrement fictif et se trouve mentionné dans un article du *St James's Chronicle* du 22 déc. 1763, où une supposée jeune fille envoie au journal des propositions pour une grande fête en l'honneur de la conclusion de la paix : il y aurait surtout une grande contredanse par des personnages connus où, parmi d'autres, " *Mr G—ck* dansera avec le *D—ke of D—n—shire.* "

On aurait mieux fait d'accuser Garrick d'être d'une susceptibilité excessive, puisqu'il s'offensait d'une chose si légère ; il s'en croyait sans doute le droit parce que Baldwin, le rédacteur en chef, était son ami et qu'il détenait lui-même des actions du journal.

[1] Voir Boaden I, 171.

au palais royal. De là, il suit le prince, son compatriote, à Venise et arrive à temps pour participer aux fêtes données en son honneur.

Cependant la santé de Mme Garrick avait empiré et les médecins lui conseillaient d'essayer l'effet des bains d'Abano.[1] Les craintes du mari affectueux, la nostalgie du touriste et les préoccupations du directeur de théâtre trouvent, toutes trois, leur place dans une lettre que Garrick envoie à son frère le 6 juin 1764 :

Mon cher George,

Nous sommes encore ici (*à Venise*) et, en vérité, bien contre notre gré ; mais les médecins m'ont conseillé de retourner à Padoue essayer des applications de boue des sources minérales d'Abano, près de cette ville, comme spécifique, disent-ils, des rhumatismes et de la sciatique. L'infirmité de ma femme s'est plutôt aggravée ici, peut-être à cause de l'humidité de l'endroit ; mais je suis très abattu et donnerais je ne sais quoi pour être à la maison. Dieu seul sait si elle ne restera pas infirme toute sa vie et, par suite, personne ne doit me blâmer de tout essayer pour sa guérison. Nous allons à Padoue dans un jour ou deux ; et verrons au bout de trois ou quatre jours quel effet produira la boue ; s'il est bon, nous pensons qu'une quinzaine suffira. Nous nous mettrons alors en route pour l'Angleterre aussi vite que possible, à moins que je n'en sois empêché par une lettre de vous à Augsbourg. J'ai préparé beaucoup de musique à notre usage ; je suis sur le point d'engager deux danseurs (un homme et une femme) et tâcherai de vous envoyer un bon, un excellent violon de Rome.

Si vous aviez quelque chose d'autre à me dire, ou si quelque circonstance nouvelle s'était produite, vous pourriez m'écrire

[1] Baretti, l'homme de lettres italien et anglais, qui connaissait bien les Garrick et leur servait de cicerone à Venise, propose à Mme Garrick des remèdes tirés de la pharmacopée du moyen âge : des emplâtres composés de savon et de jaune d'œuf étendus sur du papier *bleu* ; le sang d'un coq *noir*, etc.

chez MM. Selwyn et Foley, à Paris, et je leur indiquerais comment me la faire parvenir. Si vous écrivez, n'attendez pas plus de quelques jours après le reçu de ceci... L'on m'a informé que le vin florentin a été embarqué à Livourne, sur le *Corbeau*, capitaine Alexandre Scott, ainsi que quelques essences pour Mme Garrick ; ayez soin, je vous prie, lorsqu'ils arriveront, de payer le fret et les droits et de les avoir tout rangés pour le moment de notre retour ; peut-être serons-nous là aussi tôt que le vin... Mes amitiés à tous mes amis et donnez-moi de vos nouvelles chez MM. Selwyn et Foley. Je n'irai pas à Paris, à moins que vous ne m'ayez envoyé d'autres nouvelles à Augsbourg ; en attendant, mes amitiés pour vous et les vôtres, et croyez-moi,

Votre très fidèle et très affectionné,
D. GARRICK.

... Lundi dernier j'ai vu le plus beau spectacle que mes yeux aient jamais contemplé ; c'était la Régate en l'honneur de la fête du roi ; cela m'apparut ainsi qu'un rêve ou un conte de fées réalisé. J'ai engraissé et je dors la moitié de la journée dans une gondole. [1]

Ces projets d'un retour rapide en Angleterre devaient rencontrer un obstacle imprévu. Quelques semaines passées à Abano remirent complètement la santé de Mme Garrick, et par le milieu du mois d'août nos deux voyageurs étaient parvenus jusqu'à Munich. Ici c'était au tour de Roscius lui-même d'être malade. La bonne cuisine continentale, la longue suite de banquets auxquels il avait pris part, le vin florentin et les heures passées en gondole sous l'atmosphère alourdie de Venise avaient fini par produire leur effet. Un violent épanchement de bile le cloua au lit pendant presque trois semaines et fut suivi d'une crise de la terrible maladie qui devait l'emporter plus tard. Les soins d'un

[1] Coll. Forster ; vol. XXVI *add.* ; copie. Voir Appendice II, N° 5.

médecin anglais, leur compagnon de voyage entre Venise et Munich, et le dévouement de sa femme l'aidèrent à supporter cette attaque ; et le 23 août il pouvait écrire à son frère de la façon affectueuse qui lui était habituelle :

Munich, capitale de la Bavière.

Mon cher Georgé,

Ma femme vous a écrit alors que j'étais sur mon lit de douleur, mais en voie de guérison. Je vous écris maintenant moi-même pour vous délivrer de toute crainte à mon sujet, de même que votre lettre du 12 juillet l'a fait pour moi, au vôtre. J'ai eu une attaque des plus violentes ; mais par de bons soins il paraît que ma santé en sera d'autant meilleure. Nos maux sont en partie de même nature, et quoique nous souffrions beaucoup pendant la maladie (je me suis presque considéré comme perdu) nous nous en trouvons d'autant mieux ensuite. Je ne désire plus de purification de ce genre. J'ai eu deux médecins. Je me suis souvent senti heureux que vous puissiez jouir de Hampton, bien que moi je ne le puisse pas. J'espère que vous y avez fait venir la famille, envoyé chercher les vaches et la vieille jument, que vous vous êtes promené à cheval, que vous avez mangé les fruits, et que vous êtes devenu fort comme un lion en vue de la prochaine campagne. Je vous en prie, allez souvent à Hampton et faites comme s'il vous appartenait...[1]

Cette crise l'avait beaucoup abattu ; au lieu du

[1] Coll. Forster XVII ; Appendice II, N° 6. Dans le même volume il y a une lettre de Mme Garrick au même sujet où nous lisons : " J'espère que cette lettre vous parviendra avant que vous n'appreniez par une autre voie que moi, que mon mari a été pris d'une forte fièvre bilieuse, le 2 de ce mois. Grâce à Dieu, il est tout à fait remis ; et comme tout est fini maintenant, j'espère qu'il s'en trouvera d'autant mieux, car cela l'a nettoyé en vérité. Nous sommes restés ici tout ce temps-là et devrons attendre qu'il ait recouvré toutes ses forces pour poursuivre notre voyage ; nous nous dirigerons vers quelque ville d'eau, afin de nous purifier tout à fait... Si vous écrivez à votre frère à Spa, la lettre arrivera très probablement en même temps que nous.

flâneur enjoué, passant son temps à manger, à boire et à rire, il était devenu " le Chevalier de la Triste figure ; j'ai perdu jambes, bras, ventre, joues, etc. et il me reste à peine autre chose que les os et une paire d'yeux noirs et ternes, enfoncés d'un pouce ou deux dans leurs orbites et qui font merveilleusement ressortir le parchemin recouvrant les pommettes. "[1]

Le 14 septembre le trouve à Augsbourg, se dirigeant sur Francfort et Nancy, et hésitant entre deux projets: d'aller rendre visite à Voltaire ou retrouver son ami le duc de Devonshire aux eaux de Spa. La nouvelle inattendue de la mort[2] du duc coupa court à ce dernier plan ; en même temps la faiblesse de sa santé le décida à ne pas affronter les fatigues d'un voyage à Ferney. Aussi écrit-il à Voltaire la lettre suivante :

Nancy, s. d.

Monsieur,

Je m'estime très honoré par un paragraphe de la lettre que vous avez eu la complaisance d'écrire, il y a déjà quelque temps, à M. Camp, de Lyon. S'il avait été en mon pouvoir de suivre mon inclination, je serais venu à Ferney présenter mes hommages bien avant ceci ; mais une forte fièvre bilieuse malheureusement se saisit de moi en route et me retint au lit pendant cinq semaines à Munich. A présent, mes affaires se trouvent dans une position qui m'engage à me rendre à Paris avec autant d'expédition que mon état de santé encore bien faible me le permettra.

Vous avez eu la bonté de dire à un certain Monsieur que vous aviez un théâtre tout prêt à me recevoir ; ç'aurait été un grand plaisir pour moi d'y exercer mes faibles talents, et si j'avais pu être le moyen de mettre notre Shakespeare quelque peu en faveur auprès M. de Voltaire j'en aurais été bien

[1] Lettre à M. Arden, 15 sept. 1764. Boaden I, 176.
[2] A Spa, 3 oct. 1764.

heureux. Jamais missionnaire qui aurait converti à sa religion l'empereur de Chine n'aurait été plus fier que moi, si j'avais pu concilier le premier génie de l'Europe à notre foi dramatique.

Je suis, Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

D. Garrick.

Quoique j'appelle Shakespeare notre foi dramatique, je dois cependant rendre cette justice à mes compatriotes de déclarer que, malgré leur admiration (méritée d'ailleurs) pour ses merveilleux talents, ils n'en sont pas fanatiques au point d'accepter ses erreurs, comme des journalistes français l'ont affirmé avec tant de confiance. [1]

[1] Voir Boaden II, 362. Le brouillon de cette lettre, conservé dans la Coll. Forster, est très raturé, très travaillé ; Garrick s'est donné de la peine pour composer son épître à l'ennemi de Shakespeare ! Dans ce brouillon se trouve, à la fin du postscriptum, la phrase suivante : " Mais lorsque, contemplant ses mérites supérieurs, nous réfléchissons qu'à l'époque où il les montra, tous les autres théâtres de l'Europe — sauf peut-être celui d'Italie — n'offraient que du fatras : lorsque nous songeons qu'il a créé le théâtre de son pays et qu'il le soutient depuis presque deux cents ans, nous ne pouvons pas résister au désir d'exprimer notre zèle pour un génie si remarquable." Cette phrase, il ne l'a pas ajoutée à sa lettre, se disant sans doute qu'il ne fallait pas trop insister sur les mérites de Shakespeare auprès de Voltaire ! Garrick a écrit une deuxième lettre à Voltaire en 1769, pour lui envoyer un exemplaire de son *Ode à Shakespeare* : " Monsieur, je prends la liberté d'offrir mon petit tribut en vers au plus grand génie du monde. Personne n'a écrit si bien ni si puissamment contre les principes d'intolérance que M. de Voltaire ; c'est pourquoi j'espère qu'il excusera l'excès de zèle avec lequel j'essaie dans cette Ode de peindre le génie de notre grand poète dramatique, Shakespeare, qui est le fondateur et le principal soutien de la scène anglaise. Je suis, Monsieur, votre très humble, très obéissant serviteur et votre admirateur sincère, D. Garrick."

Voltaire parlait toujours avec respect des talents de Garrick. Lorsqu'en août 1765, M. Sharp, un visiteur anglais, était à côté de lui à table, ils causaient longuement de l'acteur. M. Sharp demanda la permission de faire plaisir à Garrick en lui faisant part de la bonne santé de l'écrivain : " Non, Monsieur," répondit Voltaire. " N'écrivez pas ce qui n'est pas vrai, mais dites-lui que je suis plein d'estime pour lui." Boaden I, 196.

Garrick arrive à Paris dans le courant du mois d'octobre ; et pendant les six mois qui suivent il est un véritable centre d'attraction pour toute la capitale. Les trois grands salons philosophiques ouvrent leurs portes toutes grandes pour le recevoir. Il est l'invité de M. et Mme Helvétius qui, dans leur magnifique hôtel de la rue Ste Anne, réunissaient tous les gens de lettres les plus illustres de l'époque ; là, il rencontre Diderot, le bouillonnant, le curieux, prêt à discuter de tout, voltigeant d'un sujet à l'autre avec une rapidité étonnante ; D'Alembert, le boute-en-train des dîners, le plus spirituel des causeurs qui, après une matinée passée parmi les problèmes de mathématiques, venait parler théâtre avec le visiteur anglais ; le beau Marmontel, médiocre d'esprit mais content de soi ; Saint-Lambert, froid, maniéré, d'une diction très choisie ; Grimm, le fin critique, recueillant de tous les côtés des renseignements pour sa Correspondance secrète ; l'abbé Morellet, celui que Voltaire, à cause de sa causticité, appelait " l'abbé Mord-les " ; et d'autres encore qui composaient " les Etats généraux de l'esprit humain. " [1]

Pour Morellet, Garrick conçut une affection particulière : " Il avait pris quelque goût pour moi, non pas comme Sbrigani, pour la manière dont je mangeais mon pain, mais sur celle dont je disputais ; qu'il trouvait remarquable, me disait-il, par la véhémence et le naturel de mes mouvements. Chez le baron d'Holbach lorsqu'il me voyait aux prises avec Diderot ou Marmontel, il s'asseyait les bras croisés et nous regardait comme un dessinateur observant une figure qu'il veut saisir. " [2]

[1] Garat.

[2] *Mémoires* p. 205. Garrick envoyait à Morellet les livres et les renseignements dont il avait besoin pour son *Dictionnaire de Commerce* ; voir Boaden II, 431.

Chez d'Holbach, ami intime de son ami Wilkes, il a dû retrouver à peu près le même monde, avec l'addition d'une dame qui frisait la cinquantaine, à la taille haute, aux yeux noirs, et au teint assez blanc, se tenant toute silencieuse dans un coin ; très froide au premier abord, elle s'animait vite à la conversation du charmant étranger ; c'était Mme Riccoboni, ex-actrice des Italiens, femme-auteur très connue qui devait concevoir pour Garrick une amitié platonique mais tendre.[1]

Puis, c'était la célèbre maison de la rue St Honoré où dans de superbes salons dont les murs étaient ornés de tableaux de Joseph Vernet, de Boucher, de Carle Vanloo et de Quantin de la Tour, Mme Geoffrin recevait les artistes (le lundi) et les gens de lettres (le mercredi). C'était à ces dernières réceptions que venaient les célébrités étrangères : Hume et Adam Smith, Wilkes et Walpole étaient parmi des Anglais qui acceptaient l'hospitalité de la bourgeoise, femme d'esprit. C'est chez elle, sans doute, que Garrick a fait connaissance avec des peintres comme Vernet et des graveurs comme Gravelot, dont on lui envoie les amitiés plus tard, et des sculpteurs, comme Lemoine qui exposa au Salon de 1765 un buste de l'acteur et lui en envoya des plâtres.

S'il fallait en croire Suard, c'est lui qui aurait servi de cornac à l'illustre étranger ; il l'avait déjà rencontré à Londres, " et dès que Garrick et M. Suard se retrouvèrent à Paris, ils ne se quittèrent plus..... Tout les unissait et surtout les langues, qui unissent beaucoup, en effet, ceux qu'elles ne séparent pas. Garrick savait le français presque aussi bien que M. Suard l'anglais ; et c'était entre eux des parallèles continuels des deux langues et des deux théâtres..... Les succès de Garrick

[1] Voir sa description d'elle-même dans *L'Abeille* ; voir aussi plus loin, ch. IV.

dans les salons de Paris prouvent peut-être mieux encore l'éminence de ses talents que ses succès sur les théâtres de Londres. Beaucoup de chanteurs ne peuvent pas chanter sans un piano au moins, quelquefois même sans un grand orchestre. Garrick, sans attendre que le désir devînt une prière, seul et environné de visages qui touchaient presque le sien, jouait les plus grandes scènes du théâtre anglais. Son habit ou son manteau ordinaire, son chapeau et ses bottes ou bottines, comme il les arrangeait, devenaient les costumes les mieux dessinés de tous les rôles. La seule précaution prise parmi tant de spectateurs qui n'entendaient pas assez vite l'anglais dans la rapidité du débit dramatique, était des traductions faites à l'instant par M. Suard ; et M. Suard assurait qu'elles étaient parfaitement inutiles. La pantomime de Garrick était la traduction la plus noble, la plus énergique et la plus pathétique. On était tenté de lui crier à chaque instant, comme à ces pantomimes dont les gestes luttaient d'éloquence avec la parole de Cicéron : Tu nous parles des mains ! Ses gestes faisaient frémir, ses regards et ses accents faisaient pleurer. "[1]

Une scène dans le genre de celles que décrit Suard est devenue célèbre et a été racontée par tous les biographes de l'acteur. Il dînait un soir chez un compatriote, nommé Neville,[2] dans une société moitié française, moitié anglaise où se trouvait également Mlle Clairon. Cette dernière, espérant inciter son confrère à se montrer, récita des scènes de Racine et de Voltaire ; puis elle pria Garrick d'en faire autant en anglais. Il s'y prêta volontiers, débita le monologue de

[1] *Mémoires historiques sur le XVIIIe siècle et sur M. Suard* par Garat, 1821. Livre V.

[2] Secrétaire d'Ambassade 1762, et ministre plenipotentiaire avant l'arrivée du duc de Hertford, 1763.

Hamlet, joua — cela a dû être pour la centième fois — la scène du poignard de *Macbeth*, mima la folie du roi Lear et raconta comment il avait appris à contrefaire ainsi la démence : " C'était en voyant un de ses amis que la mort affreuse de son enfant, qu'il avait laissé tomber par la fenêtre, avait rendu fou. Il imita le malheureux père : s'appuya sur le dos d'une chaise, sembla jouer gaiment avec son enfant, et feignit enfin de le laisser tomber. En ce moment ses regards pleins d'égarement et d'horreur, sa voix entrecoupée, ses cris épouvantables troublèrent tous les spectateurs. Des pleurs coulaient de tous les yeux " ; et Mlle Clairon, cédant à son enthousiasme, jeta ses bras autour du cou de son confrère et l'embrassa. [1]

Marmontel, qui assistait à cette séance, fut vivement impressionné ; le lendemain il écrivit à Garrick les lignes suivantes :

" Le sommeil n'a point effacé, Monsieur, l'impression que vous m'avez faite. J'espère même qu'elle ne s'effacera jamais ; et l'image de Macbeth, sans cesse présente à mon esprit, sera pour moi le modèle intellectuel de la déclamation théâtrale à son plus haut point d'énergie et de vérité... Si nous avions des acteurs comme vous, nos scènes ne seraient pas si diffuses ; nous laisserions parler leur silence, et il en

[1] Son mouvement était peut-être dicté par un remords au souvenir de ce qu'on avait dit du peuple et des acteurs anglais dans un écrit dont elle avait encouragé la publication en 1761 : " L'Angleterre..... conserve dans l'ordre de ses spectacles tragiques la véhémence des expressions et le barbare dans l'ordre des actions qu'ils représentent ; leur prononciation dure et forcée exprime la douleur par des cris aigus ; et celle qui répand la joie enfante un enthousiasme de délire ; leur comique ressemble encore à celui des Farceurs et Histrions etc. Voir *Les Libertés de la France, contre le pouvoir arbitraire de l'excommunication ; ouvrage dont on est spécialement redevable aux sentiments généreux et supérieurs de Mademoiselle Clai* ***. (*avec une lettre d'elle.*) Amsterdam, 1761.

dirait plus que nos vers. Vous serez donc pour moi un objet continuel d'étonnement et de regrets. Je puis dire que j'ai vu réunis le premier acteur et la première actrice du monde ; mais j'ai la douleur de penser que le même théâtre ne les rassemblera jamais ; et c'est un grand malheur pour nous : car avec deux moyens si puissants d'émouvoir, le génie des poètes s'élèverait à un genre de tragédie plus fier, plus hardi, plus pathétique. " [1]

Quant à la Clairon, Garrick exprimait publiquement [2] pour elle une admiration sans bornes ; en effet, son

[1] Boaden II, p. 421. C'est sans doute, vers la même date que Marmontel envoie à Garrick sa traduction en vers français de l'éloge que Churchill, par la bouche de Shakespeare, avait décerné à l'acteur dans *La Rosciade :*

Si d'un sens mâle et sûr, la justesse hardie ;
Si la nature et l'art dans un parfait accord ;
Si du cœur des humains l'étude approfondie ;
Si de l'illusion le charme le plus fort ;
Si l'action précise, éloquente, énergique ;
Des grandes passions si le rapide jeu
Placé dans le cercle magique
D'un œil où tout se peint avec des traits de feu ;
Si le don d'émouvoir, même par le silence ;
Si le don de sentir dans le plus haut degré
De justesse et de violence,
Et de l'exprimer à son gré ;
Si ce trouble effrayant, ces remords et ces craintes,
Dont peu de cœurs comme le tien
Eprouvent les vives atteintes,
Et dont nul autre n'a si bien
Porté sur le front les empreintes ;
Si ce rare assemblage a mérité le prix
Il t'appartient, Garrick ; c'est moi qui te le donne.
De mes lauriers, sans toi sur ma tombe flétris,
Ma main te doit une couronne.
Tu n'eus point de modèle et n'as point de rival ;
Viens occuper le trône élevé sur ma cendre ;
Et si je te suis cher, attends pour en descendre
Que la nature enfin produise ton égal.

[2] En particulier il lui préférait Mlle Dumesnil. Voir chap. IV.

amour propre était flatté de voir celle pour qui il avait, quatorze ans plus tôt, prédit un grand avenir, arrivée à présent au faîte de la gloire théâtrale. Il fit faire une gravure qui représentait la tragédienne couronnée par Melpomène ; en dessous se trouvait le quatrain suivant, composé par l'acteur lui-même : [1]

J'ai prédit que Clairon illustrerait la scène,
Et mon espoir n'a point été déçu ;
Elle a couronné Melpomène,
Melpomène lui rend ce qu'elle en a reçu.

C'est dans l'entourage de Mlle Clairon qu'il a rencontré l'abbé Bonnet qu'il appelait son " cher abbé " et " son frère " et qui lui envoyait par la suite des lettres amusantes.

Il a fréquenté d'ailleurs des milieux moins 'supérieurs' que les salons philosophiques, et où l'on s'amusait plus franchement ; celui du fermier-général Pelletier, [2] par exemple, où il a connu Clairaut et de la Place et où il a dû rencontrer le vieux Piron. Il n'oubliait pas non plus son ami Monnet ainsi que Favart dont il avait fait la connaissance en 1751 ; de fréquentes allusions dans la *Correspondance*, ultérieures à son retour en Angleterre, prouvent qu'il était en relations intimes avec eux ; mais il les mentionne peu dans ses lettres et peut-être jugeait-il bon de séparer Garrick l'acteur, l'ami des comédiens et des auteurs de l'Opéra-Comique, de M. Garrick, l'homme du monde, l'ami des philo-

[1] Avec l'assistance de son teinturier, dit Grimm ! (*Corr. Litt.* 15 fév. 1765.) D'après Monnet, Crébillon fils n'a pas été content de voir les œuvres de son père mises, dans cette gravure, sous celles de Voltaire : " Effectivement," ajoute Monnet, "quant au tragique, Crébillon passe avant Voltaire — ne serait-ce que par ordre de date." Lettre du 15 juin, 1765.

[2] "Votre ami Pelletier, fermier général, est devenu fou" (Bonnet, 4 avril 1771.)

J. Roberts del.

MR GARRICK

in the character of *Sir John Brute*

— So! how d'ye like my shapes now?

sophes que ceux-là avaient si souvent bernés. Une, au moins, de ces plus humbles connaissances croyait sentir la différence entre l'étranger, simple et bon enfant, qu'il avait connu en 1751 et le cosmopolite, gâté par des princes, de 1764. C'est Collé, qui a laissé dans son *Journal* un récit amer de sa déception, à comparer avec son enthousiasme antérieur :

" Le samedi 5 janvier (1765) je donnai à dîner à Garrick, ce fameux comédien anglais que j'avais déjà vu à Paris il y a quatorze ans. J'avais tout lieu de me flatter qu'il donnerait à ma femme et à ceux qui dînaient chez moi une idée de ses talents, en nous jouant quelques scènes pantomimes, et qui ne demandassent pas que l'on entendît l'anglais, chose que je lui avais déjà vu faire à son premier voyage ici : il n'y eut pas moyen de l'y déterminer : il prit de l'humeur et fut d'une maussaderie qui nous fit faire le plus triste dîner que j'aie fait de ma vie. Je devais d'autant moins m'attendre à ce refus absolu, que je l'avais prévenu de politesses, dont je me repens ; j'avais été lui rendre deux visites pour une dont cet histrion avait daigné m'honorer ; je lui avais fait présent de mes pièces imprimées ; il avait désiré d'entendre ma comédie de *La Vérité dans le Vin ;* j'ai eu la complaisance d'aller la lui lire ; je lui avais promis la lecture de *Henri IV* qu'il m'avait aussi demandée. Le jour que je fus assez sot pour le recevoir chez moi je ne m'occupai que de lui et de sa femme, et je m'ennuyai de mon mieux à ne leur parler que de l'Angleterre et de tout ce qui pouvait être relatif à ces deux animaux-là. Au dessert, tout enrhumé que j'étais, je chantai de mes chansons et me mis en frais, pour l'engager encore davantage à s'y mettre ; rien de tout cela ne me réussit.

Comme il avait pris le prétexte de son estomac, qui

était, disait-il, trop chargé pour pouvoir rien exécuter après avoir aussi bien dîné, je voulus le pousser à bout ; je le priai à dîner pour le vendredi suivant : il me le promit ; quand j'eus sa parole, je le priai de venir à midi et demi, pour qu'il fût en état de me donner quelque plaisir. Il resta alors tout déconcerté, et parut bien fâché de s'être engagé si légèrement. Je n'allai pas plus loin ce jour-là ; mais le surlendemain, voulant le mettre au pied du mur, j'allai encore chez lui le matin : je lui fis les mêmes propositions et, comparant mes procédés aux siens, je finis par lui dire de se juger lui-même. Il me refusa encore nettement, battit la campagne sur tout ce que je lui disais et me reçut avec une impertinence anglaise, j'entends tout ce qu'il y a de pis et de plus grossier. Il feignit d'avoir des lettres à achever, et il mit seulement les points sur les i à trois qu'il n'avait qu'à cacheter ; et sur cela je lui ai fait dire par quelqu'un qui le voit souvent, qu'il avait joué malgré lui devant moi une scène dont je ferais usage quelque jour, celle d'un insolent qui reçoit un importun. Il ne me reconduisit seulement pas ; c'est apparemment là la manière dont il reçoit les auteurs anglais qui le persécutent pour faire jouer leurs pièces à son théâtre ; il faut que les soixante mille livres de rente qu'il a gagnées dans la direction de la comédie de Londres, et les louanges dont on l'a enivré lui aient fait perdre entièrement la tête ; il a oublié qu'il n'est et ne sera jamais qu'un comédien, et que, quelque loin qu'on pousse ce talent, c'est encore bien peu de chose qu'un bon comédien. Je ne crois pas à ce monsieur Garrick beaucoup d'esprit ; j'ai vu une comédie de sa façon que l'on avait traduite dans le *Journal Etranger*[1] et je n'y ai trouvé ni esprit, ni génie, ni talent. Quant au rang que

[1] *Le Valet Menteur*, Août, 1757.

tient dans l'ordre de la société un comédien, j'avoue que le préjugé l'a réglé et qu'il lui a assigné sa place au-dessus de celle du bourreau, en le jugeant pourtant moins nécessaire. " [1]

Mais c'est là la seule doléance qui se fasse entendre au milieu d'un chorus d'approbation ; comme acteur et comme homme, Garrick était admiré de tous ceux qui le connaissaient ; on regrettait que la Révocation de l'Edit de Nantes eût privé la scène française d'un pareil ornement ; et même douze ans plus tard Gibbon pouvait assurer son ami que les salons parisiens retentissaient toujours du nom et des louanges de Mr Garrick.

Quelle était donc la vraie raison de son succès éclatant parmi les Encyclopédistes et leurs amis ? L'Anglomanie du moment l'expliquerait en partie : Sterne, Hume, Walpole, Wilkes, et d'autres encore ont été fêtés à Paris. Mais on n'a pas cité leurs opinions, on ne s'est pas intéressé si particulièrement à leur personnalité, on ne les a pas élevés au-dessus des Français de leur classe comme on l'a fait pour Garrick. Le grand mérite de l'acteur tient aussi sa part dans l'explication : il est indubitable que Garrick était plus vrai que Clairon et Lekain, plus pénétrant que Préville, surtout plus souple que n'importe lequel de ses confrères français. Mais il avait autre chose pour lui : il était le parfait modèle de cet acteur naturel et le vrai représentant de ce drame bourgeois que Diderot et Grimm prônaient parmi la décadence de la tragédie classique et sous l'influence du théâtre et du roman anglais. Si on relit dans les *Entretiens du Fils naturel* ou dans *l'Essai sur la poésie dramatique* les principes de l'école naissante, on verra combien ils se trouvaient réunis et portés à leur plus haut point dans le jeu de Garrick. Ce que Diderot y réclame à tout

[1] *Journal* de Collé, jan. 1765 ; Tome III, p. 2.

instant c'est un jeu simple, au lieu de " l'action empesée, compassée, maniérée et froide " de l'école tragique : il exige plus de pantomime : " Nous parlons trop dans nos drames : et conséquemment nos acteurs n'y jouent pas assez " ; il s'élève contre les tirades, qu'il appelle " un ramage opposé aux vraies voix de la nature " ; il veut qu'on marque des repos dans les phrases, qu'on jette des exclamations, qu'on coupe les discours par les mouvements instinctifs de la passion ; en un mot, il demande chez l'acteur cette vivacité, cet absence de pose et d'apparat, cette imitation (théâtrale, peut-être) de la vie qu'on applaudissait en Garrick. [1] Pour ceux qui exaltaient le drame aux dépens de la tragédie régulière, Garrick était le meilleur exemple qu'ils eussent pu rêver ; et il n'est pas étonnant qu'ils l'aient mis sur un piédestal et qu'ils aient dit à tout le monde : Voyez à quelle perfection on pourrait atteindre sur la scène, si l'on voulait suivre nos conseils.

Il est inutile de dire que le portrait de Garrick a été peint pendant son séjour à Paris ; le duc d'Orléans, désirant l'avoir pour cette même collection d'hommes illustres où il avait déjà admis le visage de Sterne, en avait chargé le même artiste, Carmontelle. Celui-ci s'en acquitta bien et représenta Garrick dans une pose tragique, interrompu par l'arrivée du Garrick comique. [2]

[1] Cf. la description du jeu de Garrick p. 29 de cette étude.

[2] Il se trouve aujourd'hui au musée de Condé, Chantilly, dans la collection du duc d'Aumale, et est, comme les autres portraits de Carmontelle, un petit dessin à la gouache. Sur le revers on lit, écrit de la main de Ledans, à qui on doit la conservation de ce précieux recueil : " Le célèbre Garrick, tragique et comique. Carmontelle *delinavit ad vivum* 1765. Cette caricature fut faite au Raincy, sous les yeux de M. le duc d'Orléans et passa pour une des plus parfaitement ressemblantes de l'auteur, dont le mérite connu était la minutieuse fidélité dans la physionomie. " Voir *Chantilly, les portraits de Carmontelle* par F. A. Gruyer, Paris, 1902.

De son côté l'acteur recevait tant de demandes de souvenirs, que même dès le 20 novembre il dut écrire ainsi à son frère Georges :

" Je suis si importuné ici au sujet de mes gravures, ou plutôt, de gravures de moi, que je suis obligé de vous prier de m'envoyer à la première occasion six épreuves du tableau de Reynolds. Vous pouvez vous adresser au graveur ; il habite Leicester Fields et son nom est Fisher ; il vous en donnera de bonnes, s'il sait que c'est pour moi. Envoyez-moi également un *Roi Lear* par Wilson ; un *Hamlet*, idem ; un *Jaffier et Belv (idera)* par Zoffani ; demandez-lui aussi deux ou trois des autres qu'il a pu faire de moi. Il y a aussi une estampe de moi, tel que je suis, d'après le tableau de Liotard, buriné par Mac Ardel. Envoyez m'en deux ou trois (parlez-en à Mac Ardel) ; et aussi n'importe quelle autre gravure de moi, dont je ne puis me souvenir, pourvu qu'elle soit passable.

... Je vous en prie, mon cher Georges, ne négligez pas cela car je suis harcelé à mort à ce sujet. " [1]

Comme le remarque M. Gruyer, le portrait est loin d'être une caricature. C'est une étude très heureuse et très caractéristique : Le Garrick tragique, vêtu de bleu, se dirige vers une porte, d'où sort le Garrick comique, en habit rouge, semblant se moquer de l'extase de son double. On pourrait l'appeler, La Rencontre de Macbeth avec Abel Drugger. Ce petit tableau a été peint au printemps de 1765, à la veille du retour de l'acteur en Angleterre. Dans la même collection se trouve un très beau portrait de Sterne, et un autre, moins bon, du Dr Maty.

[1] Lettre du 20 novembre, 1764. Coll. Forster XVII. Voir Appendice II, N° 7. Le portrait par Reynolds auquel il fait allusion, est celui qui représente l'acteur entre Melpomène et Thalie. Une contrefaçon de cette gravure eut plus tard une vente considérable à Paris, sous le titre de " *L'homme entre le vice et la vertu.* " Dans cette même lettre nous lisons : " Je ne vais pas aussi bien en ce moment que précédemment ; j'ai eu ici tant d'invitations de la part des gens les plus honorables que je n'ai pu résister à une telle flatterie et en ai usé un peu trop librement avec la bonne chère. Hier soir, après avoir dîné chez le Contrôleur des Finances, je fus pris d'un accès de frissons au Théâtre français et rentrai très indisposé. J'eus ensuite mal au cœur, mais après avoir vomi un peu, me sentis mieux. Cela reviendra-t-il ? je n'en sais rien ; mais si oui, nous lui donnerons un peu de quinquina et le renverrons au diable qui, je crois, me l'a envoyé. "

Lorsqu'il les eut reçues, il les distribua à ses amis [1] ; c'était déjà un préparatif au départ : " Je vous rends mille grâces, Monsieur et cher ami, " lui écrit Marmontel, " du beau présent que vous me faites. Il va décorer mon oratoire à côté de Mademoiselle Clairon ; et quand je voudrai me pénétrer l'âme et l'élever au ton de la grande et belle nature, je jetterai les yeux sur ce tableau. C'est de plus un gage de votre amitié qui me sera cher toute ma vie. Conservez bien ce tendre sentiment pour un homme qui fait mieux que vous admirer, qui vous honore et qui vous aime de tout son cœur. Marmontel.

Si vous êtes chez vous l'un de ces matins, j'irai vous embrasser. " [2]

De même, à la veille de son départ, Grimm envoie chercher *ce qui doit embellir sa solitude :* " Que Dieu vous garde et vous donne la grâce de nous aimer et de nous regretter autant que nous vous aimons et regrettons ! Amen ! Si vous avez des ordres à donner en ce pays-ci, accordez-moi la préférence. Mes respects à Madame Garrick. "

C'est ce dernier ami qui résumera le mieux pour nous l'impression que Garrick avait produite sur ses connaissances parisiennes : " Ce grand et illustre acteur, ce Roscius des Anglais, ou plutôt des modernes, car les grands talents n'ont pas de patrie et appartiennent à tous ceux qui les savent apprécier, ce David Garrick

[1] Il distribuait aussi des Dictionnaires anglais ; sans aucun doute, celui de son ami Johnson. (Voir lettre de Monnet, Boaden II, 447). Etait-ce pour aider ses amis français à étudier Shakespeare ?

[2] Boaden II, 426. Malgré l'admiration qu'il exprimait pour Garrick et les protestations d'amitié qu'il lui prodiguait, Marmontel ne fit rien pour continuer leurs relations après le départ de l'acteur et ne mentionne pas son nom dans ses *Mémoires ;* mais il n'y a là rien qui doive nous étonner : c'était une nature superficielle et intéressée.

en un mot, nous a tenu parole ; il a passé six mois avec nous après avoir parcouru l'Italie, et il y a environ trois mois qu'il a repassé en Angleterre. Il serait ingrat s'il ne regrettait un peu la France, où il a reçu l'accueil le plus distingué, mais où il s'est borné de préférence au commerce des philosophes, dont il a emporté les regrets et dont il chérit à son tour le ton, les mœurs et les lumières.

J'en demande pardon aux Anglais, mais je les ai presque toujours vus exagérer leurs avantages, et élever leurs gens à talent, souvent assez gratuitement mais très franchement, au dessus de ce que les autres nations ont de célèbre et d'illustre ; voici la première fois qu'ils ne m'en ont point imposé. Garrick est en effet au-dessus de tout éloge, et il faut l'avoir vu pour s'en former une idée ; mais on peut dire aussi que quand on ne l'a pas vu, on n'a pas vu jouer la comédie. Cet acteur est le premier et le seul qui ait rempli tout ce que mon imagination attendait et exigeait d'un comédien ; et il m'a démontré, à ma grande satisfaction, que les idées qu'on se forme de la perfection ne sont pas aussi chimériques que certaines gens à tête étroite voudraient nous le persuader : il n'y a point de limite que le génie ne franchisse.

Le grand art de David Garrick consiste dans la facilité de s'aliéner l'esprit et de se mettre dans la situation du personnage qu'il doit représenter ; et lorsqu'il s'en est une fois pénétré, il cesse d'être Garrick, et il devient le personnage dont il est chargé. Aussi, à mesure qu'il change de rôle, il devient si différent de lui-même qu'on dirait qu'il change de traits et de figure, et qu'on a toute la peine du monde à se persuader que ce soit le même homme... Garrick ne connaît ni la grimace ni la charge ; tous les changements qui s'opèrent

dans ses traits proviennent de la manière dont il s'affecte intérieurement ; il n'outre jamais la vérité, et il sait cet autre secret inconcevable de s'embellir sans autre secours que celui de la passion... Garrick est d'une stature médiocre, plutôt petite que grande. Il a la physionomie agréable et spirituelle, et un jeu prodigieux dans les yeux. Sa vivacité est extrême. Il a beaucoup d'esprit, une grande finesse et une grande justesse ; il est naturellement singe, et il contrefait tout ce qu'il voit. Il a toujours de la grâce. Il a perfectionné ses grands talents par une profonde étude de la nature, et par des recherches pleines de finesse et de sublimité. Aussi il se trouve perpétuellement dans la foule, et c'est là où il surprend la nature dans toute sa naïveté et dans toute son originalité... Il prétend que ce Racine, si beau, si enchanteur à lire, ne peut être joué, parce qu'il dit toujours tout, et qu'il ne laisse rien faire à l'acteur ; que d'ailleurs l'harmonie des vers de Racine oblige à un chant très éloigné de la véritable déclamation. Nous avons été bientôt d'accord avec Roscius-Garrick sur tous ces points, nous qui sommes ici un petit troupeau de croyants, reconnaissant Homère, Eschyle et Sophocle pour la loi et les prophètes, nous enivrant du génie partout où il se trouve, sans acception de langue ni de nation ; le Roscius anglais a été de la religion et de l'église du petit troupeau. " [1]

Lorsque Grimm fournit à ses clients cette description de Garrick, l'acteur était déjà de retour à Londres depuis deux mois. Il partit de Paris à un moment où ses confrères de la Comédie française se trouvaient aux prises avec l'autorité, dans une affaire à laquelle le nom de Garrick était quelque peu mêlé. Un acteur nommé Dubois, dont le principal talent consistait à être

[1] *Corr. Litt.*, 1765. Edition Tourneux, tome VI, p. 318.

père d'une jolie fille, ne voulait pas payer la note de son médecin. Mlle Clairon, très sensible sur le point d'honneur, peut-être aussi quelque peu jalouse de la Dubois, excita ses collègues principaux à refuser de jouer avec le père. La Dubois releva le gant et fit appel au maréchal de Richelieu, qui ordonna aux acteurs de mettre en scène, le 15 avril 1765, le *Siège de Calais*. En conséquence Clairon, Le Kain, Molé, Dauberval et Brizard, qui figuraient dans la distribution de cette pièce, se présentèrent au théâtre ; mais lorsqu'ils apprirent que Dubois devait y jouer son rôle habituel, ils se trouvèrent tous pris d'une indisposition subite et rentrèrent chez eux. La réponse du maréchal de Richelieu ne se fit point attendre ; tous les récalcitrants furent conduits au For l'Evêque où ils allaient rester jusqu'au commencement du mois de mai. On raconte que Garrick avait offert asile à Le Kain et Molé qui, en effet, ne se rendirent que le 17 avril. Ce qui est certain, c'est que l'acteur anglais soutint vivement ses amis et qu'il offrit à Mlle Clairon et à Molé une assistance pécuniaire. [1] Au milieu de la querelle, et pendant que les comédiens étaient toujours en prison, il quitta Paris ; mais l'écho de cette affaire le suivit en Angleterre. [2]

[1] Voir chap. IV.

[2] Les suites de l'affaire Dubois se trouvent racontées dans une lettre inédite, conservée, mais incomplète, dans la Collection Forster. Elle est, soit de Brizard, soit de Dauberval ; l'expression " vingt-quatre jours de prison " semble indiquer ce dernier, puisque lui seul est resté aussi longtemps au For l'Evêque : " Je vous aurais répondu plus tôt, Mon cher Garrick, si je n'avais pas perdu l'adresse que j'avais prise de la personne qui a eu la complaisance de m'envoyer votre réponse ; et, ne me souciant pas d'être lu à la poste de Paris en vous adressant directement d'autres, je fais faire à celle-ci un tour : je l'envoie à Genève d'où elle vous sera adressée.

Vous me demandez les suites de notre affaire. En voici un extrait : Mlle Clairon et Le Kain viennent depuis hier de demander leur congé ; je ne sais quelles en seront les suites. Il me paraît que tout ce qu'il y a

d'honnêtes gens sensibles au Théâtre français va prendre le même parti ; jugez si je dois, si je veux être le dernier. Le motif de ces retraites est le désordre, la zizanie épouvantable et indigne qui règnent parmi nous et que M. le maréchal a pris soin d'y répandre pour diviser les esprits dont l'union était nuisible à la protection ouverte et aveugle qu'il accorde à la fille du plus méprisable de tous les hommes. Depuis nos vingt-quatre jours de prison, après notre sortie nous aurions eu lieu d'attendre qu'en voulant exclure de notre société un malhonnête homme, ç'aurait été un acheminement à rendre notre état et notre société estimables et dignes de considération. Tout au contraire : la haine non renfermée de M. de Richelieu pour les gens qui ont exclus Dubois a fait tourner de son côté, comme dispensateur de grâces, les gens qui en ont besoin. Les intérêts particuliers ont absorbé celui du général, et de vingt personnes qui ont jugé par écrit le Coquin digne d'être chassé, il ne reste presque de constants dans leur opinion fondée que les cinq dévoués qui n'encensent pas la fortune au prix de leur honneur. Vous savez, sans doute, qu'au lieu de chasser ignominieusement Dubois, comme il le méritait, et avec tout l'éclat dont nous avions besoin pour nous justifier aux yeux du public, on a souffert qu'il demandât sa retraite que l'on lui a accordé comme à un honnête homme. Vous n'ignorez pas qu'outre les 24 jours de prison, il a fallu une autre vengeance à M. le Maréchal, et qu'outre la douceur du traitement qu'il a fait à Dubois, il lui a accordé avec sa retraite et sa pension, la somme de quatre mille livres, payable de notre argent au 1er avril prochain. Un mémoire imprimé fait et publié dès le commencement de l'affaire relativement au sieur Dubois, et tendant à prouver qu'un comédien n'a pas droit d'affirmer — ce mémoire, dis-je, que MM. les Gentilshommes de la Chambre auraient dû par honneur pour un corps qu'ils commandent, faire condamner, subsiste encore dans tout son entier, grâce à la haine de M. le Maréchal contre la Comédie en général, dont il n'excepte que ceux qui ont eu la bassesse de protéger ouvertement Dubois, et ceux qui par un intérêt sordide et bas se sont séparés de la bonne cause, qui fut un instant commune, et qui pour avoir maintenant moins de soutiens, n'en est pas moins autant noble et autant juste qu'elle le fut alors. La Cabale de la D^lle^ Dubois s'accroît tous les jours dans le parterre ; on ne laisse pas au public sain et tranquille le plaisir de jouir du spectacle ; chaque occasion d'aigreur contre les comédiens est imaginée, ourdie et mise à fin avec un soin digne des honnêtes personnes qui la conseillent. Enfin, mon cher ami, dans notre situation, l'homme à talents rougit de l'exécution théâtrale, l'homme de probité rougit de son état, et l'homme sensible gémit et s'affute d'indignation. Il n'est qu'un seul moyen de pouvoir vivre avec soi-même, c'est d'abandonner une profession honteuse, avilie et flétrissante ; c'est d'en embrasser une libre et de vivre sous l'appui des lois..... [1]

[1] Coll. Forster, XXII, *Add.*

CHAPITRE IV

LA CORRESPONDANCE FRANÇAISE DE GARRICK

D'abord, c'est la Clairon [1] qui vient le remercier pour une lettre de sympathie et, d'un style vraiment tragique, verser ses plaintes dans son oreille amicale : " Mon âme, à jamais pénétrée d'un traitement aussi barbare qu'injuste, avait besoin, mon cher ami, du plaisir que votre lettre vient de lui faire. Cette lettre a suspendu quelques moments l'indignation et la douleur qui me consument. Jamais ma santé n'a donné de si grandes inquiétudes pour ma vie, jamais les accidents auxquels je suis sujette n'ont été aussi multipliés et aussi violents ; mais soyez tranquille, mon courage est encore au-dessus de mes maux. " [2]

De leur côté, Garrick et sa femme ne cessent pas de penser à elle ; l'une lui envoie un cadeau par les mains d'un ami ; l'autre ordonne à Antonio Carara, le courrier italien qu'il avait laissé à Paris, d'aller lui offrir ses services. Ils ne reçoivent qu'un petit mot de réponse, dans lequel toutefois l'actrice, accablée et malade, réussit à faire de son état un tableau vraiment désolant : " Je cours journellement risque de ma vie, et du jour que M. l'abbé Bontemps m'a remis le paquet de gaze

[1] Il y a en tout cinq lettres de Mlle Clairon à Garrick, toutes imprimées par Boaden. Tome II, pp. 428, 432, 476, 460, 440.

[2] Lettre du 9 mai, 1765. Boaden II, 432.

dont votre charmante femme a eu la bonté de le charger, j'ai été si mal que je n'ai pu songer à la remercier. Je ne vois pas, j'entends à peine ; je ne puis sans aide aller d'une chaise à l'autre ; la mort me serait mille fois moins cruelle que mon état ; mais cependant le cœur est encore entier, il est reconnaissant, il vous aime tous deux à jamais et ne désire rien tant que de vous le prouver. " [1]

Elle se rend en Suisse auprès du célèbre Tronchin et, passant par Ferney, enthousiasme le vieux Voltaire en lui jouant quelques-unes de ses pièces. Elle lui parle de Garrick et raconte de quelle façon princière l'Anglais lui avait fait offre, au moment de son emprisonnement, d'une somme de 500 louis : " Y a-t-il un duc ou un maréchal de France assez généreux et assez honorable pour en faire autant ? " demanda Voltaire à ses amis. [2]

Au même moment elle se plaint cependant de l'irrégularité de son correspondant anglais. Garrick, pour la tranquilliser, envoie d'abord des excuses par le fidèle Antonio [3] ; puis, il lui expédie un ananas, [4] accompagné d'une invitation de venir lui rendre visite en Angleterre : " Votre ananas était le meilleur du monde, " lui répond Clairon, " votre lettre m'a fait le plaisir le

[1] Lettre s. d. ; sans doute, du mois de juin 1765 ; Boaden II, 476.

[2] Boaden I, 196.

[3] Boaden, *ibid.*

[4] Cet ananas a eu bien des aventures et, à la fin, n'est jamais arrivé à bon port. L'acteur l'avait confié à l'abbé Bonnet, qui revenait de Londres en France. Bonnet le porta sur ses genoux jusqu'à Calais, où étant forcé de monter à cheval, il ordonna à un domestique de le mettre dans la voiture d'un ami ; le résultat en fut que l'ananas s'égara. Une lettre de l'ami anglais en fit venir un autre de Londres un mois plus tard ; en même temps l'ananas original survint, mais dans un état des plus déplorables. L'abbé porta le remplaçant à Mlle Clairon et ne lui expliqua que plus tard son innocente supercherie. Voir sa lettre amusante en anglais, Boaden II, 463.

plus sensible, et s'il vous était possible de me donner quelques-uns de ces moments délicieux que vous passez avec vos amis et cette femme charmante, quoiqu'elle soit la vôtre, vous contribueriez beaucoup au bonheur de ma vie, parce que c'est très réellement et très vivement que je vous aime." Quant à aller rejoindre ses amis en Angleterre, cela est plus difficile : " Une des choses que j'aime le mieux dans le monde, c'est mon Garrick ; j'irais sûrement le voir si j'en étais la maîtresse ; mais comment voyager sans fortune ? La Comédie Française ne procure que de la fatigue et des infirmités, l'honneur de loger quelquefois chez le Roi, comme vous l'avez vu ; voilà tout. Il faudra bien que ce soit vous qui me veniez voir." [1]

Quelques mois plus tard, au moment où la froideur de la Cour et du public devant son attitude hautaine et intransigeante la poussait à être encore plus opiniâtre, elle se reprit à lui écrire une lettre pleine de ses chagrins et de son dépit : " On s'obstine à me refuser toujours mon congé : il n'est point de persécutions que je n'éprouve ; je viens d'en être à la mort, mais dusséje périr, je ne changerais pas. Ce serait faiblesse ou lâcheté : mon âme est incapable de l'une et de l'autre, ma fermeté lassera mes persécuteurs : gloire entière ou repos ; voilà mon seul refrain.... Il faut encore que je vous dise que le plus coquin, le plus fourbe, le plus méchant des hommes est M. Le Kain ; ce n'est pas un ouï-dire, j'en ai les preuves par écrit de sa main. Cependant, c'est à moi seule qu'il doit un quart de plus pour sa femme, une pension du Roi pour lui, et un certificat sur sa probité, attaquée par un de ses supérieurs même et plus que suspectée par les autres." [2]

[1] Boaden II, 460-461.
[2] Boaden, II, pp. 440-441.

C'est sur cette phrase que la Clairon fait sa sortie. Elle était grande dans sa colère, qui était pourtant trop grande pour sa fortune. Pauvre femme ! d'autres déceptions devaient suivre ; délaissée par le public dont elle s'était crue l'idole, elle allait se voir abandonnée par un amant pour qui elle avait fait d'importants sacrifices. Un exil doré auprès du margrave d'Anspach l'attendait. Elle était vieille et pauvre lorsqu'elle revit Paris en 1791. A travers toutes ces années, elle a certainement porté avec elle un tendre souvenir du grand acteur anglais qui l'avait admirée et qui avait loué son talent. Quelle déception aurait été sienne si elle avait pu lire la lettre suivante :

" Votre opinion de la France s'accorde entièrement avec la mienne. Leur *politesse* a réduit leurs caractères à une telle uniformité ; leurs humeurs et leurs passions sont tellement refrénées par l'habitude, que lorsqu'on a vu une demi-douzaine de Français et de Françaises, on les a vus tous. En Angleterre (comme, je suppose, au Danemark) chaque homme est un être différent et exige, pour le comprendre, une étude particulière. De cette grande variété de types vient que nos comédies sont moins uniformes que les comédies françaises et que le caractère de nos personnages a plus de force dramatique.

Que vous dirai-je, mon cher ami, au sujet de la Clairon ? Votre façon de la disséquer est aussi juste que si vous l'aviez ouverte vive. Elle a tout ce que l'Art et une bonne intelligence, joints à beaucoup de vivacité naturelle, peuvent donner... mais alors... je crains (et c'est à vous seul que j'ouvre mon âme et que j'avoue mes craintes), je crains que son cœur n'ait aucun de ces mouvements instantanés, de ce sang vital, de cette vive sensibilité qui éclate tout à coup du génie et, comme un feu électrique, traverse les veines, la moëlle, les os et toutes les parties de tous les spectateurs. Mlle Clairon a une conscience si nette de ce qu'elle peut faire, que jamais (je crois) elle ne se sent emportée inopinément par le sentiment de l'instant ; mais

je déclare que les plus beaux coups de génie ont été ignorés par l'acteur lui-même jusqu'à ce que les circonstances et l'ardeur de la scène aient fait sauter la mine, pour ainsi dire, à son étonnement non moins qu'à celui de l'assistance. Ainsi je distingue nettement entre un grand génie et un bon acteur : celui-là sortira de lui-même pour faire siens presque les sentiments de ses personnages; tandis que celui-ci, grâce à beaucoup de talent et de bon sens, donnera grand plaisir à une assistance; mais jamais...

pectus inaniter angit,
Irritat, mulcet, falsis terroribus implet
Ut magus [1]

Je vous ai communiqué mes idées sur l'art du comédien avec une grande franchise ; il ne faudrait pas me trahir, mon bon ami. La Clairon ne me pardonnerait jamais si, tout en l'appelant actrice excellente, je ne jurais pas par tous les dieux qu'elle est en outre un génie de premier ordre.... " [2]

Quant à Molé, sa correspondance avec l'acteur anglais se borne au chapitre pécuniaire. Il aurait refusé les offres de service que Garrick lui aurait faites à Paris (sans doute, devant des camarades) ; mais, se ravisant, il lui demande, le 26 avril, un petit emprunt : " il s'agirait de 200 louis. " Ne recevant pas de réponse à cette lettre, envoyée du For l'Evêque et, très probablement, ouverte par les autorités, il écrit le 11 mai pour renouveler sa demande. Garrick paraît avoir été étonné de cette démarche et lui avoir demandé pourquoi il avait changé d'avis ; car, le 15 juin, Molé lui adresse

[1] Horace, *Epîtres ;* II, 1, 211.

[2] Voir Boaden I, 358, où cette lettre est intitulée : *De M. Garrick, comme à Mlle Clairon !* Elle a été écrite à un ami danois, M. Sturtz, qui en 1768 visita Paris et Londres dans la suite du roi de Danemark et qui connaissait Clairon et Garrick.

une nouvelle lettre d'explications. D'après cette correspondance, qui s'arrête là, on serait peut-être tenté de croire que Garrick avait fait un geste généreux à bon marché, sans avoir l'intention de l'appuyer par des actes. On verra cependant par la pièce suivante qu'il avait donné des instructions à son banquier de Paris pour qu'il fît honneur aux demandes de Molé, mais que ce dernier n'avait jamais essayé d'en profiter :

22 août, 1765.

Je me suis attendu, Cher Monsieur, chaque jour depuis mon arrivée ici à recevoir une visite de Monsieur Molé de la Comédie Française ; mais il ne s'est pas encore montré. J'en conclus qu'il n'a pas besoin de l'assistance qu'il vous avait demandée ; si le contraire était vrai, je ne doute pas qu'il fût venu me voir il y a longtemps. Je pense qu'il ne convient pas que je lui parle le premier de cette affaire ; car vous l'avez déjà fait, et d'après votre lettre il sait où je demeure. Sur ce point je serai gouverné par vos instructions, et je ne doute pas que vous êtes convaincu du zèle avec lequel je traite tout ce qui a rapport à vous. J'ai dit à MM. l'abbé Morly, Grimm, Diderot et les autres que vous les aimez plus qu'un peu. Quant au baron (*d'Holbach*), j'imagine que vous l'avez vu à Hampton.... etc.

Robert Foley. [1]

Avec Le Kain les rapports de Garrick ont été très cordiaux, et cet acteur est, apparemment, presque le seul français de l'époque qui ait conservé avec soin les lettres de son confrère anglais. [2] En conséquence nous

[1] Coll. Forster. Vol. XXII, *Add.*

[2] Boaden a publié sept lettres de Le Kain à Garrick (Tome II, pp. 439, 443, 473, 474, 482, 537, 577) ; nous en apportons une autre inédite (p. 140) avec postcriptum de Mlle Dumesnil ; et une lettre d'un ami de Le Kain à propos du fils de cet acteur. C'est ce fils qui a publié dans les

Dessin par Chasselat *Gravé par Geille*

MLLE CLAIRON

avons des documents permettant de suivre ces relations des deux côtés.

C'est Le Kain qui écrit le premier pour tenir son ami au courant des affaires de la Comédie Française ; après avoir raconté l'expulsion de Dubois de la société, il continue ainsi : " Vous voyez, mon cher Garrick, qu'en France, comme dans tout autre pays, on n'obtient la justice qu'à force de fermeté et de persévérance....

.... Vous avez vraisemblablement reparu sur la scène,[1] et les Anglais vous ont reçu, sans doute, avec tout le fanatisme d'une nation ivre des vrais talents ; voilà, mon cher ami, ce qui intéresse vivement tous ceux qui chérissent votre personne et vos talents. Si vos affaires vous laissent un moment de repos, n'oubliez pas les prisonniers du For l'Evêque. Ecrivez tout, et parlez beaucoup de vous : si votre modestie vous en empêche, écrivez un mot, et nous suppléerons au reste.... "[2]

A cette lettre Garrick a envoyé la courte réponse suivante, écrite en français :

Londres, 31 jan. *(juin)* 1765.

Mon cher Le Kain,

Mille et mille remerciements pour votre lettre très affectionnée. Si la connaissance de la langue française voudrait[3] me permettre de vous dire autant de choses obligeantes que vous me dites, et que je pense sur votre compte, je ne serai pas réduit à vous écrire quatre lignes comme je fais.

Je suis à vous de tout mon cœur, votre ami et très humble serviteur, D. Garrick.[4]

Mémoires de Le Kain cinq lettres de Garrick, qui ne sont pas imprimées dans *Boaden*. Nous les citons d'après l'édition de 1801.

[1] C'est le 14 sept. 1765 que Garrick a fait sa rentrée.

[2] Boaden II, 439.

[3] " La copie de ces cinq lettres est littérale ; " note du fils Le Kain.

[4] *Mémoires de Le Kain*, p. 360, où la date donnée (Jan. 31) nous paraît être une erreur pour 31 *juin*.

Bientôt, il l'invite à venir le voir en Angleterre, invitation que Le Kain promet d'accepter dès qu'il sera libre : " Je vous demanderai en grâce, mon cher et bon Garrick, la permission de vous rendre ma visite à Londres, soit avant la clôture de Pâques, soit à la rentrée. Je veux mettre au nombre de mes bons jours, celui où j'aurai pu acquérir ma liberté, et où il me sera permis de vous contempler dans toute votre gloire. "

Excité par cette promesse Garrick déploie toute sa connaissance de la langue française et envoie à Le Kain la lettre intéressante qui suit :

" J'espère que votre parent (à qui vous aviez confié la lettre que vous m'avez écrite et que j'ai reçue avec le plus grand plaisir) vous aura averti de ce qui occasionnait mon retardement à vous répondre. J'ai envoyé un de mes domestiques exprès à lui pour le prier de vous écrire et de m'excuser sur cet article. Je viens de le voir et il m'assure qu'il vous a fait part de cette affaire. Je ne vous dirai donc rien là-dessus. Pour votre parent, il peut s'assurer que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour l'obliger à votre égard ; mais passons, mon cher Le Kain, un peu à causer sur votre théâtre. Quoi donc, Monsieur ! c'est tout de bon que votre résolution est prise de quitter le théâtre ? Pauvre Paris, que je te plains ! les Le Kain, les Dumesnil, et les Clairon ne peuvent pas être trouvés tous les jours sur le Pont Neuf, malgré qu'on le croirait à la manière dont vos ducs les ont traités.

Je vous assure, de bonne foi, que toutes ces considérations me donnent de la peine, et que je suis toujours de mauvaise humeur lorsque j'y pense ; mais de quelle façon que les affaires se tournent, soyez persuadé que j'irai vous voir en quel endroit que vous y soyez. Mes résolutions sont prises, et non-obstant que j'ai été reçu de mes compatriotes d'une manière la plus honorable pour moi, je suis presque déterminé de quitter le théâtre, comme comédien, tout de suite, et aussitôt que je le pourrai, comme directeur. Je suis très heureux avec ma femme,

ma famille et ma fortune, et il n'est pas dans le pouvoir du premier homme dans le royaume de me faire le moindre tort ; mais mon inclination est passée et voilà mes raisons. Quand voulez-vous venir en Angleterre et prendre part de ma félicité? J'ai une fort jolie maison de campagne, un petit ordinaire et assez bon vin dans ma cave ; et, plus que tout cela, j'ai un cœur toujours ardent et ouvert à mes amis, entre lequel nombre j'ai la satisfaction de vous compter.

Votre ami et très humble serviteur,
D. Garrick.

Les deux amis échangent de nouvelles lettres et attendent avec impatience l'instant de se revoir. Garrick, craignant que la goutte ne l'oblige à aller prendre les eaux à Bath avant la fin de la saison, presse Le Kain de venir avant Pâques ; mais celui-ci ne réussit pas à quitter Paris avant la fin de mars 1766. D'où désappointement ; lettres qui se croisent entre Bath et Londres ; finalement, retour de Le Kain à Paris, après une semaine passée en Angleterre, sans avoir vu son correspondant. Il a été reçu cependant par le frère de l'acteur, a visité sa maison de Hampton — qu'il confond avec le palais royal de Hampton Court — et s'est prosterné devant la statue de Shakespeare : " J'aurais trop à vous dire si j'entreprenais ici de vous peindre mon extase à la vue du monument que vous avez élevé à la mémoire de Shakespeare ; je laisse à vos compatriotes le soin de vous donner les louanges que vous méritez ; les éloges d'un Français seraient aussi sincères que les leurs, mais ils ne pourraient être aussi éloquents. " [1]

On peut se demander si dans l'occurrence Garrick a fait tout son possible pour être aimable envers un étranger qui, à son invitation, avait entrepris un long

[1] Lettre du 4 avril, 1766 ; Boaden II, 474.

voyage pour le voir ; et s'il n'aurait pu, malgré la goutte, venir recevoir son confrère français à Londres. La vérité est que juste avant l'arrivée de Le Kain en Angleterre la lettre où Mlle Clairon l'accusait d'avoir trahi la cause des comédiens était parvenue à Garrick. C'est pour la même raison que l'acteur anglais, écrivant à Le Kain après son retour à Paris, lui laisse entendre qu'il n'avait tenu qu'à lui de prévenir tout le désordre qui était arrivé. De cette inculpation le tragédien français se justifie dans une longue réponse (23 juin, 1766) ; mais le désaccord s'est mis entre les deux amis, et par la suite leur correspondance languit. Le Kain, il est vrai, n'hésite pas à recommander à Garrick des Français voyageant en Angleterre — Faesch, le miniaturiste ; Belissens, un confrère [1] — ; mais bien qu'il emploie toujours les mêmes formules d'estime et d'admiration, la cordialité des premières communications fait défaut à ces dernières épîtres. Nous citerons ici un seul document de cette série — une lettre inédite où se trouvent réunies les signatures de Le Kain et de la tragédienne, Mlle Dumesnil :

Paris, 6 mars 1773.

Si j'ai demeuré si longtemps sans vous écrire, mon cher Garrick, ce n'est pas que votre personne me soit moins chère et que votre amitié me soit moins précieuse ; mais je vous avouerai naïvement que j'aime trop mes amis pour les fatiguer de lettres et de recommandations. Il me suffit que la voix publique m'instruise de leur état et de leur célébrité. Je romps cependant le silence, mon cher ami, en faveur de Mr Besdel, maître de langue française, latine, italienne et allemande ; c'est un homme dont les mœurs sont aussi douces que son caractère porte de franchise et d'honnêteté. Il est rempli de connaissances

[1] Voir lettre, note 1, p. 142.

et d'érudition ; bon père, bon mari, bon ami, en un mot digne qu'un homme de votre mérite lui accorde son estime et son amitié. Je sais que le caractère anglais n'est pas de s'engouer du premier coup d'œil ; aussi, mon cher Garrick, regarderais-je comme l'événement le plus heureux pour lui que vous voulussiez bien lui permettre de vous voir dans vos moments de loisir, de vous cultiver et de vous demander pour toute grâce de lui procurer des élèves pour les différentes langues qu'il enseigne par la méthode la plus simple et partant celle qui s'écarte le plus de cette route métaphysique qui jette plus d'obscurité dans les idées qu'elle n'y porte de vraies lumières.

Vous avez accueilli avec tant de bonté tous ceux qui ont sollicité ma recommandation auprès de vous que j'ai lieu de me flatter que vous voudrez bien user de la même indulgence envers M. Besdel, qui le mérite à tous égards.

Adieu, mon cher Garrick ; daignez vous ressouvenir encore quelques fois de celui qui s'estime heureux de vous connaître et d'applaudir avec toute l'Europe aux talents éminents que la nature vous a donnés. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur, vous et votre aimable femme ; et suis à vous avec les sentiments du plus tendre attachement.

Le Kain.

Je n'ose me flatter que Monsieur Garrick puisse céder à mon instance particulière ; je me joins à M. Le Kain pour l'intéresser en faveur du sujet et lui en garderai une sincère reconnaissance. Je le prie d'agréer les sentiments de la plus parfaite estime dont je suis rempli pour lui.

Dumesnil.

Garrick a-t-il payé de retour l'admiration que Le Kain exprime pour lui dans ses lettres ? Il est permis d'en douter. Il a dû mettre celui que Voltaire aimait à appeler " le Garrick de la France " sur le même niveau que Mlle Clairon et juger bien théâtral et déclamatoire un style que des contemporains français considéraient comme ultra-naturel. Il y avait entre eux et lui cette

différence : Garrick, s'adaptant à tous les genres, apportait aux rôles tragiques quelque chose de la souplesse de la comédie de mœurs ; tandis que Le Kain et Clairon, nourris des vers ronflants de Crébillon et de Voltaire, ne descendaient jamais des hauteurs tragiques et perdaient de vue la vie. Entre leur jeu et celui de leur confrère anglais, il y avait le même contraste qu'entre le théâtre de Voltaire et celui de Shakespeare ; d'ailleurs, l'impossibilité où ils étaient de s'adapter aux personnages simples du drame démontre combien ils étaient éloignés du vrai naturel.

Garrick n'a jamais exprimé par écrit son opinion sur Le Kain ; mais une amie lui en a envoyé une, évidemment calculée pour s'accorder avec la sienne et lui faire plaisir : " Je crains ne plus posséder la moindre parcelle de jugement, car j'avoue que je n'ai pu découvrir les mérites de cette terrible personne, Le Kain, bien que j'aie essayé de mon mieux pendant trois soirées successives.... A dire vrai, sa façon de jouer me rappelle vivement celle de Quin, sauf que son visage est bien moins agréable à voir ; je suis sûre que, pour le goûter, il serait nécessaire d'avoir votre jugement exquis, capable de découvrir les beautés les plus petites, ou d'être né en France.... " [1]

De tous les sociétaires de la Comédie Française,

[1] Lettre de Mrs J. H. Pye, Boaden I, pp. 516, 517. Dans la Coll. Forster, *Vol. XXI, add.*, se trouve la lettre suivante, inédite, à propos du fils Le Kain : Monsieur, Le fils de M. Le Kain, l'homme qui a poussé le plus loin l'art de la déclamation parmi nous, et qui n'a jamais eu de supérieur que vous, vient d'être fait prisonnier en revenant de l'île de France dans sa patrie, après onze ans d'absence, et conduit en Irlande. J'étais le meilleur ami du défunt * et je n'hésite point de m'adresser à vous

* Le Kain est mort 8 fév. 1778.

c'était Préville que Garrick admirait le plus ; ce qui était assez naturel d'ailleurs car, du côté comique du moins, leurs façons de jouer ont dû se rencontrer. D'après des anecdotes contemporaines,[1] ils auraient été très liés à Paris en 1764 ; mais bientôt après le départ de Garrick cette amitié paraît avoir subi un refroidissement. Un ami commun nommé Bursay essaye de les raccommoder ; il envoie à Garrick " une lettre de Préville ; puisse-t-elle commencer à vous ramener à lui, si vous l'avez vraiment aimé. Je voudrais de tout

pour obtenir sa liberté. La juste considération dont vous jouissez chez une nation qui seule sait honorer les grands talents, me fait espérer que l'on ne vous refusera pas cette grâce ; et il sera bien doux pour moi de publier dans ma patrie que le très célèbre Garrick a procuré la liberté au fils du célèbre Le Kain.

Permettez-moi, monsieur, de saisir cette occasion pour vous témoigner les sentiments de reconnaissance que la réception et les politesses dont vous m'honorâtes pendant mon séjour en Angleterre ont gravés dans mon cœur, et de vous assurer que l'on ne peut être avec plus de vénération que moi,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,
Belissens.

Cette lettre, avec un papier donnant les indications nécessaires sur la prise du vaisseau français et sur l'emprisonnement du jeune Le Kain à Cork, a été adressée " Au très célèbre Mr Garrick, à Londres, " à une date, 28 Jan. 1779, où l'acteur était déjà mort.

[1] D'après une de ces anecdotes, un jour que les deux acteurs se promenaient ensemble à cheval, Préville, en passant par le village de Passy, s'amusait à contrefaire l'homme ivre. Garrick loua son jeu mais lui fit observer que *ses jambes n'étaient pas avinées*. Puis l'Anglais se mit, à son tour, à feindre l'ivresse et poussa si loin son imitation qu'il tomba de son cheval et resta sans connaissance sur la route. Préville s'empressa d'aller à son secours, mais lorsque son confrère, ouvrant les yeux, éclata de rire à la vue de sa détresse, il s'avoua vaincu.

Un autre jour ils étaient seuls dans la diligence de Versailles dont le cocher refusait de partir avant d'avoir trouvé quatre autres voyageurs pour le mettre au complet. Garrick descendit et, changeant de voix, de physionomie et d'allure, héla le cocher et remonta dans la voiture. Il répéta quatre fois ce manège, chaque fois avec un extérieur différent. Le cocher, se croyant au complet, se mit en marche avec les deux comédiens.

mon cœur, que vous lui donnassiez au moins un demi-pardon de sa négligence : il promet de se corriger, il tiendra parole : je suis certain, Monsieur, qu'il apprendra avec une vraie douleur votre juste refroidissement à son égard. " [1]

Au jour de l'an suivant, Préville lui-même écrit une longue et affectueuse lettre pour se remettre dans les bonnes grâces de l'acteur : " J'ignore les usages de votre pays ; je ne sais pas l'effet que peut faire sur vous et vos concitoyens une démarche que l'on se réserve de faire dans ces moments-ci, afin qu'elle soit appuyée de l'espèce d'impossibilité de rien refuser à qui prend cet instant pour demander. Entendons-nous toutefois, il n'est question que de grâces, et voilà ce que je sollicite pour mes étrennes. " Ensuite, il se disculpe de l'accusation de ne pas avoir répondu aux lettres de Garrick et de ne pas l'avoir remercié pour un cadeau qu'il lui avait envoyé. Enfin, il explique que ses désaccords conjugaux sont terminés et que Madame Préville et lui ont repris leur vie en commun : " Je suis plus digne d'avoir des amis, de retrouver ceux dont je m'étais éloigné, et je cherche à me rapprocher de vous; ne me refusez pas et vous ajouterez à mon bonheur. " [2]

Cet appel a dû produire son effet, car plus tard nous trouvons Préville recommandant un ami à Garrick et lui donnant des nouvelles sur le progrès du genre nouveau, le drame : " Vous savez, sans doute, la réussite du *Joueur:* elle est étonnante, aussi en suis-je très étonné ; mais il faut s'attendre à tout. Notre goût change, mais quelque variation qu'il aît, il ne m'ôtera pas celui du bon ; et moins encore l'admiration de vos talents. " [3]

[1] Voir Boaden II, 495.
[2] Lettre s. d. ; du jour de l'an 1766. Boaden II, 432.
[3] Lettre du 1er juillet 1768 ; Boaden II, 539.

Mais Préville n'était pas un bon correspondant ; il n'écrit plus à son ami avant 1776, date où il lui présente une dame qui voulait établir une parenté avec l'acteur — prétention qui, dit Préville, ne l'étonne aucunement : " Je voudrais que vous fussiez mon père, mon fils, mon oncle ou, du moins, mon cousin. J'en ferais et ma gloire et mon bonheur. " [1]

Malgré la rareté des lettres échangées par les deux comédiens, ils gardèrent, l'un pour l'autre, une sincère admiration et beaucoup de respect. Lorsqu'en 1774 le jeune Angelo se présenta à Préville avec un mot de recommandation de Garrick, il fut reçu à bras ouverts : " M. de Préville me présenta à plusieurs de ses amis... je me rappelle qu'il était extrêmement curieux au sujet des habitudes particulières de Garrick, dont il parlait toujours avec un profond respect." Quant à la lettre, qui était écrite en anglais, Préville la lut à haute voix à son hôte, se plaisant à étaler devant lui ses connaissances de la langue. [2]

De son côté, Garrick a exprimé sa haute opinion des talents de Préville dans un *Portrait*, écrit en réponse à la prière de Suard, pour la *Gazette Littéraire*, [3] mais qui paraît ne jamais être sorti du portefeuille de son auteur. Nous traduisons ici cette pièce intéressante, une des meilleures descriptions d'un comédien qu'on ait jamais faites [4] :

[1] Lettre du 12 juin, 1776. Boaden II, 622.

[2] Voir *The Reminiscences of Henry Angelo*, 1827 ; réimprimées, Londres, 1904 ; Tome II, p. 57.

[3] " Ce portrait de Préville ? je l'attends toujours. " Lettre de Suard à Garrick, 19 mai, 1765 (Boaden II, 516 ; où la date est donnée erronément, 1767). C'est le 5 juin 1765, que Garrick a fait l'esquisse que nous citons ci-dessous.

[4] Ce *portrait* se trouve dans la Coll. Forster, Tome XXXI, de l'écriture de Garrick, où il est intitulé : " Extrait de la lettre d'un Anglais à Paris à son ami à Londres ; Paris, 5 juin, 1765. " Sur le dos il y a la souscription

" Lorsque je serai de retour en Angleterre, je publierai mes impressions sur la scène française et sur les acteurs, dont vous avez vu la plupart lors de votre visite ici il y a treize ans ; de ceux-là je ne dirai rien à présent mais vous enverrai une esquisse, bien imparfaite d'ailleurs, du caractère de Préville que vous n'avez pas vu et dont vous désirez si ardemment connaître le talent comique.

C'est un homme assez petit mais bien proportionné ; son teint est clair et sur la scène il est d'une allure extrêmement élégante — chose qui ne tire à conséquence, mais j'aime mieux être précis. Il a le visage bien rond, et ses traits, lorsque sa verve comique ne les anime pas, ne sont aucunement plaisants. Néanmoins, c'est un des comédiens les plus enjoués que j'aie jamais vus. Il est par nature d'une trempe d'esprit grave ; il comprend parfaitement son métier ; et, si vous voulez en croire Garrick, il est, indépendamment de la scène, d'une intelligence supérieure. Ses yeux sont d'un genre endormi et, avec sa façon de lever les sourcils et d'ouvrir la bouche, expriment très heureusement la stupidité, la confusion et l'étonnement. Lorsqu'il doit se mettre en colère, il sait donner à son regard une vivacité si ridicule que vous y lisez l'esprit faible et lâche qui essaie de se mettre en branle vers une résolution qu'il n'atteindra jamais ; et cette colère se calme non moins risiblement qu'elle s'est levée. Ajoutez à cela, que si son rôle exige l'expression contraire, il sait donner à sa physionomie tant d'espièglerie, d'esprit et d'intrigue qu'il paraît être le Dave même de Térence.

Dans une comédie (qui est loin d'être bonne), appelée le *Mercure Galant*, [1] il ne joue pas moins de cinq rôles différents. Dans le premier, il est un misérable cafard meurt-de-faim, composé de flagornerie et de ridicule ; dans le second, il représente un campagnard, rusé, matois, soupçonneux et entêté;

suivante : " Caractère de Préville, le comédien français ; 12 juin, 1756 " *(erreur pour* 1765). Ainsi Garrick l'aurait composé juste avant l'époque où il s'est fâché avec Préville ; c'est peut-être pour cette raison qu'il ne l'a pas envoyé à Suard. Mr Baker dans sa *Correspondance inédite de David Garrick*, p. 27, le cite comme écrit à Paris ; mais au mois de juin, l'acteur était déjà de retour en Angleterre depuis plus d'un mois.

[1] De Boursault.

et bien que ces deux rôles soient un peu fantaisistes, il les rend naturels par la façon dont il les joue. Dans le troisième, un soldat suisse, il étale une ivresse pleine d'importance mais libre de toute grimace ; dans le quatrième, il gonfle son visage et ses traits pour exprimer l'orgueil épanoui, la morgue et l'arrogance emportée d'un grand avocat ; puis, en un instant, il subit une transformation complète et entre en scène, revêtu de toute l'insignifiance familière d'un abbé écrivailleur, doux, vaniteux et plein de sourires affectés ; sa façon de représenter ce dernier personnage égale peut-être tout ce qu'on a vu de mieux sur n'importe quelle scène.

Aucune humeur, aucune passion comique ne lui échappe ; ce n'est pas seulement dans les bas rôles de la comédie qu'il excelle ; dans la (*lacune ici*) de Marivaux on le voit jouer avec autant de finesse que de naturel. Vous me dites que dans le rôle du médecin, dans la petite pièce du *Cercle*,[1] vous avez trouvé peu ou rien à admirer ; on voit par cela le grand mérite de cet acteur qui sait donner un fort coloris et une vigueur achevée à une esquisse des plus légères.

Vous voudriez savoir, sans doute, si je le trouve également bon dans tous les rôles ? A cela, je réponds, Non ; la coutume de la scène française l'oblige parfois à jouer ce qu'on appelle les rôles de charge ; mais j'ai autant de peine que lui paraît avoir de honte lorsqu'il doit les représenter. Ce n'est pas un petit compliment à lui faire de dire qu'il sort de sa sphère chaque fois qu'il sort de la nature.

Cependant, quel que soit le rôle qu'il joue, il le rend forcément agréable à la plupart des spectateurs par sa drôlerie si particulière. Jamais comédien n'a eu une façon si heureuse de dire de petites choses peu importantes et de les rendre essentielles par son pouvoir comique et l'excellence de sa pantomime. Son génie se montre dans tout son éclat quand l'auteur le laisse à se tirer d'affaire tout seul ; à un pareil moment Préville supplée aux insuffisances du poète et donne au personnage une vérité et un relief que l'auteur n'avait jamais imaginés. En

[1] *Le Cercle, ou la Soirée à la mode ;* par Poinsinet, joué 1764.

résumé, il n'est point ce qu'on pourrait appeler un acteur local dont le talent n'est capable de plaire qu'à Paris ; sa puissance comique est ressentie aussi bien par des étrangers que par des Français ; et de même qu'il y a des vertus particulières qui font qu'un homme est Citoyen du Monde, de même les talents comiques que nous venons de décrire font de Préville un comédien universel. " [1]

Faut-il compter parmi les acteurs français, amis de Garrick, M. Le Texier ? Il ne l'aurait pas désiré lui-même ; et en effet il n'a jamais appartenu " à la classe des histrions salariés " ; mais puisqu'il a eu à Londres une grande vogue pour sa lecture de pièces de théâtre, il sera plus commode de lui accorder une brève allusion ici.

C'est en 1775 que Le Texier arrive en Angleterre de Bruxelles, où il avait dû se réfugier pour échapper à des poursuites judiciaires. [2] Grâce à la recommandation de

[1] Monnet parle souvent de Préville dans ses lettres. Il envoie à Garrick le portrait du comédien (20 mai, 1767) ; et plus tard, parle d'amener à Londres avec lui, Favart, Caillot et Préville : "les deux derniers resteront huit à dix jours avec vous, et Favart plus longtemps." Boaden II, 537.

Parmi les autres acteurs français que Garrick a rencontrés nous mentionnerons ici Caillot. Jusqu'en 1764 il était connu simplement comme chanteur de l'Opéra-Comique, mais ne prétendait pas jouer des rôles de caractère ou de passion. Après que Garrick lui eut révélé sa vraie force, il devint célèbre pour son jeu sobre mais puissant. Il avait l'habitude d'appeler Garrick son maître ; et lorsqu'en 1774 il rencontra Mr Pye à Lille, il lui avoua que sa façon de jouer était modelée sur celle de Garrick, à qui son succès était dû. (Boaden I, 617).

[2] Le Texier avait été caissier de la Ferme générale à Lyon ; mais la renommée de ses " lectures en fauteuil " s'étant étendue jusqu'à la capitale, il y vint en 1774 faire valoir ses talents. Il fut bientôt très suivi. Les adulations de ses admirateurs lui tournèrent la tête et il étala un orgueil qui lui fit beaucoup d'ennemis. Son manque de politesse rebuta le duc d'Orléans qui l'avait protégé ; de même, il se fit mettre à la porte chez Mme du Barry pour avoir osé réveiller le roi qui sommeillait pendant une séance de lecture. Lorsqu'il eut ainsi perdu la faveur des grands, on com-

M. de la Place [1] et à la protection du duc de Guines, il obtient ses entrées au théâtre de Drury Lane qu'il fréquente assidûment afin d'étudier le jeu de Garrick : " M. Le Texier fait mille remerciements à Monsieur Garrick ; il accepte avec grand plaisir le billet qu'il lui envoie, mais il profitera bien volontiers de la place de l'orchestre lorsqu'il sera question de le voir, de l'entendre..... " " M. Le Texier fait bien ses compliments à Monsieur Garrick et le prie de vouloir bien lui dire s'il est vrai qu'il doit jouer mercredi prochain, 29 du présent, le rôle d'*Hamlet* ou de *Richard*. Le plaisir immense qu'il a eu de lui voir jouer Abbel Drogget, [2] lui donne encore plus de désir de l'admirer dans un genre aussi opposé et de se joindre à l'applaudissement universel que produira toujours la supériorité inexprimable de son talent. " [3]

Mais bientôt la note change et Garrick reçoit une

mença à s'occuper de la façon dont il avait quitté son emploi à Lyon, et on l'accusa d'avoir détourné les fonds de la Régie. Craignant de se voir emprisonné, Le Texier se réfugia en Belgique d'où il passa à Londres. Ce n'est que sous l'Empire qu'il rentra en France et donna de nouvelles séances de lecture à Paris ; mais, avec l'âge, le charme de sa voix et de sa manière s'était évanoui et il ne réussit pas à se rétablir dans la bonne opinion du public. A Londres sa vogue a été considérable et, pendant des années, il y a joui d'une grande réputation parmi les gens du monde. Il existe une édition en huit volumes (Londres, 1785) des " *Pièces de Théâtre lues par M. Le Texier en sa maison, Lisle Street, Leicester Fields.* " On peut consulter sur lui la *Correspondance de Voltaire* (Lettre de Mme du Deffant, 2 avril, 1774 ; lettre de Voltaire au comte de Thibouville, 4 nov. 1774) ; *Correspondance* de Horace Walpole, 1776, 1777 ; *Biographie Lyonnaise*, Lyon, 1839 ; *Mémoires Secrets de Bachaumont*, Tomes VI et VII ; et surtout *Paris, Versailles et la Province*, etc. par un ancien officier aux gardes françaises, Paris, 1811 ; Tome I.

[1] Voir sa lettre du 15 sept. 1775 ; Boaden II, 612.

[2] C'est-à-dire, *Abel Drugger*, rôle de *The Alchemist*, de Ben Jonson.

[3] Les lettres de Le Texier, comme celle de Garrick que nous citons, p. 150, sont dans la Coll. Forster, Vols XXX et XXVI, *add.* ; ainsi que la lettre du comte de Lauraguais, et une de celui-ci à Le Texier. Celle du comte, avec la réponse de Garrick, est dans Boaden II, 614, 616.

longue lettre pleine de demandes d'assistance, de prières d'intervention auprès de M. Necker, de plaintes contre des ennemis. A ces sollicitations, l'acteur oppose dans une réponse sympathique une fin de non-recevoir :

En vérité, mon cher fils,[1] votre lettre m'a donné beaucoup de chagrin et d'étonnement. J'écris ce billet entouré de la compagnie, et je l'envoie exprès pour vous dire mes sentiments sans perdre le temps. J'ai une si courte et si faible connaissance avec Monsieur et Madame Necker qu'il ne serait pas délicat pour moi d'écrire votre situation à Mr Necker. Je vous conseille de le faire instamment vous-même, comme vous avez une ancienne amitié avec lui. Il est si sage et si généreux qu'une lettre écrite dans votre manière peut avoir un bon effet. Si cela ne succédera pas, je suis prêt toujours d'avoir une consultation avec vos amis sur votre compte le moment que ma vie dramatique est faite.

Je suis votre ami,

D. Garrick.

Le principal ennemi de Le Texier était le comte de Lauraguais, le " libérateur de la scène française, " qui en 1776 passait à Londres un de ses fréquents exils. Voyant que Garrick protégeait le jeune Français, de Lauraguais lui écrivit une lettre, très embrouillée mais pleine de colère, demandant à l'acteur de lui retirer sa faveur. La réponse de Garrick fait honneur à sa politesse française comme à sa fermeté anglaise ; il y fait nettement comprendre au comte que ces attaques ne changent rien aux égards qu'il a pour son confrère ; puis, il continue : " Il m'a été recommandé par un digne ami français, de qui j'ai reçu bien des faveurs..... Un homme

[1] Le Texier appelait Garrick son *maître* et son *cher père*. Cette lettre a été écrite par Garrick en français. Comme presque toutes celles qui se sont échangées entre lui et Le Texier, elle est sans date, mais appartient au commencement de l'année 1776.

de condition que vous connaissez bien m'a dit que le comte de Guines l'assura, au moment de son départ, que M. Texier avait été, en effet, *malheureux*, mais pas *malhonnête*. Après cette déclaration, j'aurais l'air de manquer de reconnaissance envers mon ami et d'être dépourvu du courage de mon pays, si je retirais à M. Le Texier de façon inhospitalière ce que vous appelez si plaisamment ma *protection*, sans avoir de preuves plus fortes de sa mauvaise conduite..... "

Toutefois, les rapports amicaux qui unissaient Garrick et Le Texier n'ont pu durer longtemps. D'après un mot de Mr J. H. Pye, conservé dans la Coll. Forster, Le Texier a eu envers son protecteur " une conduite impertinente, inexplicable et peu reconnaissante " ; sans doute, il a fait preuve à Londres de cette même fatuité qui l'avait perdu à Paris. Horace Walpole, témoin prévenu contre Garrick, suggère une autre explication de ce différend : après sa retraite, Garrick, voulant faire concurrence au Français, récitait des scènes de théâtre devant la Cour ou dans les châteaux de la noblesse. Il ne remportait pas cependant le même succès que son *fils*, de qui il était en conséquence extrêmement jaloux.[1]

LES DRAMATURGES

Si les acteurs ont vu en Garrick un maître de leur art, les écrivains dramatiques l'ont admiré pour d'autres raisons. Pour eux, il était le directeur d'un théâtre où l'on jouait souvent des traductions et des adaptations de pièces étrangères ; et plus d'un auteur français, gênés par l'étroitesse du goût et des opinions du jour, ou rebutés par l'insolence et l'inintelligence des sociétaires de la

[1] Voir Walpole's *Correspondance*, 1776, 1777.

Comédie Française, tournaient un regard d'envie vers l'Angleterre et pensaient à faire appel à un public moins défiant des nouveautés. Le premier qui ait mis ces idées en pratique fut Fenouïllot de Falbaire.[1] Recommandé par Diderot, il vient en 1767 offrir à Garrick son *Honnête Criminel* dont on interdisait la représentation à Paris et qui devait attendre encore vingt ans avant d'être joué au Théâtre Français.[2] " M. Fenouïllot ", dit Diderot dans sa lettre, " est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que s'il n'est pas permis de mettre sur la scène les prêtres, les rois, leurs ministres, en un mot, tous les grands bélîtres de ce monde, il n'y a qu'à fermer boutique. Les personnages les plus ridicules, les moines, les religieuses, les abbés, les évêques, les présidents à mortier, nous sont interdits ; tant c'est une chose impeccable pour nous qu'une croix et un capucin. Celui qui oserait intituler son drame *Jacques Clément*, *Henri Quatre*, *Richelieu*, *Damien*, *Coligny*, risquerait d'obtenir un logement aux dépens de l'État à la Bastille ou à Bicêtre ; et la fantaisie de mon jeune ami serait de mériter cette faveur et de ne pas l'obtenir. La pièce que vous recevrez et qu'il vous soumet, est son coup d'essai. S'il est possible de l'ajuster à votre costume, je vous demande par l'amitié que vous avez pour moi, et que je vous rends bien, et par l'intérêt que vous devez à un talent qui naît et qui promet s'il est encouragé, de vous en occuper. " Fenouïllot lui-même appelle son

[1] Les lettres de Fenouïllot de Falbaire sont imprimées dans Boaden II, pp. 422, 514, 526, 532. La première, comme celle de Diderot (p. 423), est datée à tort 20 Jan. 1763 ; au lieu de 1767.

[2] *L'Honnête Criminel* a été imprimé en 1767 (Fenouïllot en envoie un exemplaire à Garrick avec sa lettre du 18 nov.) et représenté en jan. 1768 chez M. de Villeroy ; ensuite sur la plupart des théâtres de province ; enfin au Théâtre Français, 4 jan. 1790. Voir le livre de M. Gaiffe cité plus loin.

ouvrage, " une comédie dans un genre assez particulier et qui ne peut être jouée en France parce que le protestantisme en est la base, et que c'est proprement la tolérance mise en action " ; et, entrevoyant un avenir doré où il serait fournisseur attitré du théâtre de Drury Lane, il parle d'une tragédie qu'il a sur le métier " d'un genre aussi très neuf, qui par le sujet et les allusions intéressera particulièrement votre nation, et que la hardiesse des pensées et de l'intrigue rendent trop forte pour la mienne. C'est un second enfant que je vous prierai encore d'adopter, et auquel je tâcherai de donner d'autres frères, dans la confiance que vous prendrez de tous le même soin. "

Malgré la confiance de son auteur, *L'Honnête Criminel*, qui n'avait, au fond, que l'intérêt de son sujet et de ses attaques contre l'intolérance religieuse, ne paraît pas avoir plu au directeur du théâtre de Londres. Cela n'empêche pas Fenouïllot de se soumettre de nouveau au jugement de Garrick. Il s'est évidemment donné la peine d'étudier le théâtre anglais et d'analyser les moyens par lesquels on pouvait conquérir les suffrages du public d'outre-manche : " Je travaille actuellement à une tragédie (dont), au jugement de M. Diderot, le sujet est le plus théâtral et le plus terrible qui ait été mis sur la scène ; ..... si vous voulez bien lui donner vos soins, cette pièce ne peut manquer de réussir sur votre scène. " [1] En se relisant pourtant M. de Falbaire aurait été désappointé de ses efforts pour atteindre le vrai tragique ; il se serait dit que les couleurs de sa palette étaient encore bien ternes ; car écrivant de nouveau à Garrick, quelques mois plus tard, il parle de faire plusieurs changements considérables dans le plan de sa pièce et de la travailler comme s'il n'y avait rien fait ;

[1] Lettre du 18 nov. 1767.

tout cela dans le dessein de "la rendre plus terrible encore." [1]

Cette "comédie" a-t-elle à la fin été trop horrible ? ne l'était-elle encore pas assez pour le goût londonien ? Nous ne savons. Toutefois, elle fut finalement représentée (car il s'agit du *Fabricant de Londres*) au *Théâtre Français* où, malgré le "réalisme horrifique qui s'y étalait" [2] elle tomba lourdement.

Ainsi le drame naissant cherchait un refuge dans

[1] Lettre du 30 mars 1768 ; date omise dans *Boaden*, p. 532.

[2] F. Gaiffe, *Le drame en France au XVIIIe siècle*, Paris, 1910. Falbaire n'est pas le seul écrivain de l'école des horreurs que Garrick ait connu. Pendant son séjour à Paris, Baculard d'Arnaud lui aurait lu son *Comte de Comminge*, pièce lugubre inspirée par la façon dont l'auteur comprenait Shakespeare. (Voir sa lettre du 24 sept. 1770 ; Boaden II, 571). Plus tard Garrick présenta par lettre d'Arnaud à sa compatriote Mrs Pye. Celle-ci, écrivant à l'acteur, le remercie "très sincèrement du plaisir que vous m'avez procuré en me faisant faire sa connaissance... Je n'étais pas préparé à pareil visage ; je m'attendais à voir un homme petit, sombre, et d'air plutôt pensif ; quel fût mon étonnement à la vue de cette figure ronde, enjouée et vide de pensée." (Coll. Forster, XXI, *add.*) Elle l'avait jugé d'après ses romans ! Vers la même date d'Arnaud envoie à Garrick des vers à l'occasion de sa retraite, un "tribut du sentiment, dénué de toutes les ressources de l'art."

Garrick a donc quitté la scène !
Londres perd à la fois Thalie et Melpomène ;
Tout est frappé de ce départ affreux ;
Tout n'offre qu'un tableau des plus vives alarmes ;
Tes spectateurs Garrick, touchés de tes adieux,
Te donnent d'éternelles larmes,
Et je deviens anglais pour pleurer avec eux.

"Daignez, Monsieur" conclut le poète "me continuer toujours votre bienveillance ; elle m'est plus précieuse que celle de plusieurs souverains que j'ai connus, et que j'ai oubliés ; l'auteur du *Comte de Comminge* est fait pour sentir ce que vaut le célèbre Garrick..." (Lettre du 3 juin, 1776 ; Boaden II, 618). Voir aussi lettre de Monnet, 15 juin, 1765 : "Je voudrais bien aussi que Becket put vendre un peu du *Comte de Comminge*, car le pauvre Arnaud de Baccular (*sic*) a encore plus besoin d'argent que moi, et je suis toujours fâché de ne vous en avoir pas glissé secrètement cinq à six cents exemplaires dans votre coffre."

le pays d'où il avait tiré une partie de son inspiration et chez l'acteur dont le jeu favorisait ses aspirations. La tragédie ne tarda pas à le suivre. De Belloy, l'auteur qui avait osé mettre au premier plan d'une pièce tragique des personnages de rang inférieur,[1] essaie de prendre sur la scène de Londres sa revanche de l'échec que son *Pierre le Cruel* avait rencontré à Paris.

C'est au mois d'octobre 1772 qu'il engage avec Garrick des pourparlers au sujet de la traduction et de la représentation de sa tragédie. Garrick s'en rapporte à son ami, le dramaturge Arthur Murphy, dont il reçoit l'opinion suivante : " L'argument abrégé que l'auteur vous en a communiqué, n'est pas suffisant pour décider si une pareille pièce réussirait ou non sur la scène anglaise ; mais si c'est là le M. de Belloy qui écrivit *Zelmire*,[2] je pense que cette pièce démontre que l'auteur a une bonne compréhension du jeu de théâtre et de la conduite des incidents ; et sans ces deux qualités-là, aucune tragédie n'a de chances de réussir chez nous. Il me semble que vous pouvez bien lui répondre que vous serez heureux de lire sa pièce et, puisqu'il désire se venger sur ses compatriotes de Paris par les applaudissements d'une assistance anglaise, que vous lui direz si, selon votre meilleur jugement, sa tragédie aura des chances de produire ce résultat. Au cas où sa pièce donnerait des espérances d'un succès considérable, et où

[1] Dans son célèbre *Siège de Calais*. Garrick avait sans doute vu cette pièce à Paris pendant son séjour de 1765 ; il l'avait probablement admirée, car le comte de Valbelle, l'amant de Mlle Clairon, lui en envoya un exemplaire, orné de gravures (Lettre de Mlle Clairon, 9 mai, 1765 ; Boaden II, 432) ; mais, contrairement à ce qu'en dit M. Jusserand, (*Shakespeare en France*, p. 245) il ne l'a pas mise à la scène ; la lettre sur laquelle M. Jusserand base cette assertion a trait à *Pierre le Cruel*. Ch. Denis (l'ami de Garrick ?) l'a traduite en anglais. Voir Genest, *Histoire du théâtre anglais*, Tome X, p. 112.

[2] Le premier grand succès de De Belloy, 1762.

vous vous décideriez à en entreprendre la traduction, je suis à votre disposition, si vous voulez accepter mon pauvre secours pour alléger votre peine..... et si je savais que vous aviez l'intention d'en donner le bénéfice à l'auteur français (pour ébahir toute sa nation !) je me mettrais au travail avec encore plus de zèle. " [1]

Mais à ces idées généreuses, de Belloy opposa non moins de désintéressement : " Je ne demande rien que la gloire de plaire à votre nation ; voilà le seul motif qui m'inspire : toute idée d'intérêt dégraderait la noble ambition dont je suis animé. Les trois représentations [2] doivent appartenir de droit au traducteur qui embellira mon ouvrage et à qui je devrai l'avantage de l'avoir fait connaître à vos compatriotes : heureux si je ne lui coûte pas des peines inutiles, et si le succès couronne ses efforts et mes vœux. Encore une fois, je ne veux absolument rien, et vous sentez que ce n'est pas par fierté, mais par justice. " [3]

Il répète les mêmes refus dans une longue lettre envoyée à Garrick quelques semaines plus tard :

à Paris, ce 14 décembre, 1772.

Monsieur,

J'ai envoyé hier à Mon^r l'abbé de la Ville le manuscrit de *Pierre le Cruel ;* il a bien voulu se charger de le faire parvenir à Monsieur le comte de Guines, à qui j'ai eu l'honneur d'écrire un mot pour le supplier de vous le remettre. Je crois devoir vous répéter, Monsieur, que ce n'est ici en aucune manière une affaire d'intérêt ; et que loin de vous rien demander, je n'accepterais pas même un présent s'il vous prenait l'envie de me

[1] Lettre du 21 octobre, 1772 ; Boaden I, 488.

[2] A cette date en Angleterre on donnait à l'auteur d'une nouvelle pièce de théâtre la recette, moins les frais ordinaires, des 3me, 6me et 9me représentations.

[3] Lettre du 2 nov. 1772. Boaden II, 597.

l'offrir. Il n'est question que de gloire ; et puissé-je parvenir à celle que j'ambitionne !

Vous jugerez plus facilement et plus sûrement que tout autre si ma tragédie convient à votre théâtre : voilà le point capital. Car, si vous pensez que le bouleversement des faits historiques ou que mon exactitude à suivre les règles du théâtre français puissent empêcher le succès de l'ouvrage, je vous prie de ne pas le hasarder sur la scène, et de me renvoyer mon manuscrit par la même voie dont je me sers pour vous l'adresser.

Quant au bouleversement de l'histoire, ne serait-il pas possible d'en prévenir le public par vos papiers courants, où vous feriez annoncer que l'auteur ne s'est pas attaché à l'ordre chronologique des faits, qu'il s'est borné à peindre Edouard, sa générosité, sa grandeur d'âme, et même ses actions, qu'il a seulement placées dans un autre temps que celui où elles se sont passées ? [1]

Et il se plonge dans une interminable explication des changements apportés à l'ordre des événements, de la vraie façon de traduire et de jouer sa tragédie etc., y laissant déborder toute son importance d'auteur de troisième ordre.

Malgré ces renseignements volumineux — ou peut-être à cause d'eux — la réponse de Garrick fut défavorable ; ainsi la nation anglaise et M. de Belloy manquèrent, l'une le plaisir et l'autre la gloire qu'ils auraient pu attendre de la représentation de cette pièce; ce qui n'empêche pas l'écrivain de remercier l'acteur en une lettre très courtoise :

A Paris, le 30 avril, 1773.

" Lorsque j'ai reçu, Monsieur, votre réponse et mon manuscrit, on s'occupait de représenter *Pierre le Cruel* à Bordeaux : et j'ai différé de vous écrire, jusqu'à ce que je fusse informé du

[1] Cette lettre, comme celle qui suit, sont inédites. Elles sont dans la Coll. Forster, Vol. XXX.

succès. Il a été des plus heureux, je puis même dire, plus éclatant que je ne pouvais le désirer. L'opinion d'un public impartial confirme celle que vous aviez de cette tragédie. Vous savez qu'Edouard fut adoré dans Bordeaux, où il fit une longue résidence ; sa mémoire y est chérie et révérée. C'est là qu'il rendit la liberté à Du Guesclin ; c'est là que Pierre le Cruel vint l'implorer ; et mon ouvrage, où ces traits sont rappelés, a dû faire en cette ville l'impression que ferait à Londres le récit de la bataille de Poictiers et la représentation de la captivité de notre bon roi Jean. Je connais comme vous, Monsieur, que cette dernière époque est celle où les Anglais voudraient qu'on leur retracât le Prince noir ; mais vous aimez trop votre patrie pour penser que je fusse capable de sacrifier la mienne, en la présentant sur le théâtre dans l'état d'opprobre et d'humiliation où elle fut plongée pendant quelques années d'infortune. Vous vous souviendrez que, dans ma première lettre, je vous observai la crainte où j'étais que les victoires d'Edouard en Espagne ne parussent pas très intéressantes aux Anglais ; c'est même par ce motif que je ne vous envoyai pas mon manuscrit dans le premier paquet, voulant savoir d'abord ce que vous pensiez au sujet de la pièce. Au reste, je ne vous ai pas moins d'obligation de la bonne volonté que vous m'avez témoignée et dont je profiterai peut-être mieux par la suite. Je chéris cette occasion que j'ai eue de vous montrer toute ma confiance, toute mon estime et de recevoir quelques marques du retour dont vous m'honorez. Je suis et serai toujours avec les mêmes sentiments, Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

De Belloy.

Après la tragédie et le drame, l'opéra-comique ; après Fenouillot et de Belloy, des écrivains médiocres, M. du Rozoi, qui ne mérite guère le titre d'écrivain. Mais en 1772, il chérissait de hautes ambitions. Ayant composé deux tragédies, il les avait soumises au jugement de Garrick, par l'intermédiaire d'un Mr John Demarville. Ne recevant pas de réponse à ce sujet, Mr Demarville vient, le 18 mai 1772, se rappeler à la

mémoire de l'acteur et lui parler de son ami : " C'est un jeune auteur qui promet infiniment et qui ne veut pas briguer la réussite de ses ouvrages ni la protection du public par des démarches rampantes. Son dessein est de travailler pour le théâtre anglais. Si un pareil disciple mérite vos bontés et vos conseils, il est décidé à les suivre. " [1] Il est à croire que Garrick n'a pas voulu accepter d'être le tuteur du jeune tragique, car aucune autre communication ne paraît avoir passé entre lui et du Rozoi ; et ce dernier, frustré de l'espoir de faire apprécier ses talents sur la scène anglaise, se mit à la tâche d'enseigner l'histoire à ses compatriotes au moyen de scènes mêlées d'ariettes.

Si Cailhava d'Estandoux, [2] l'enthousiaste de Molière qui portait en bague une dent de son maître et modèle, n'a pas essayé de faire jouer ses comédies à Londres, il a du moins tenu Garrick au courant de ses compositions et lui a envoyé ses œuvres. En même temps il étudiait les ouvrages de son ami, se donnant la peine d'apprendre l'anglais exprès, [3] apparemment dans l'espoir de pouvoir les adapter à la scène parisienne. Une ressemblance trop marquée avec des pièces françaises l'empêcha d'en enrichir le théâtre de son pays ; autrement, qui sait si, par un échange de bons procédés, Garrick n'aurait pas fait représenter *Le Tuteur dupé* à Drury Lane ? Cailhava a demandé et reçu des conseils et des renseignements pour son livre sur *L'art de la comédie* qui, malgré sa nullité pédantesque, eut une grande vogue vers la fin du XVIIIe siècle. [4] Il racontait à Garrick tous les scan-

[1] Coll. Forster, Vol. XXI.

[2] Boaden a publié cinq de ses lettres à Garrick ; voir Tome II, pp. 448, 468, 470, 553, 469. Il y en a deux autres dans la Coll. Forster, XXI, *add.*, voir plus loin.

[3] Boaden II, 470.

[4] Ce livre faisait partie de toute une série qui vit la lumière entre 1745

dales du monde théâtral à Paris et toutes les dissensions qui divisaient à cette époque la maison de Molière. Nous citerons de lui une lettre inédite dans laquelle il s'étend sur l'insolence des acteurs envers les auteurs qui osaient leur apporter des pièces ; c'est un véritable document sur l'état de la Comédie, digne de figurer à côté des mémoires de Fenouïllot, de Mercier, de Mme de Gouges et d'autres sur le même sujet :

(1766)

Monsieur,

Je suis extrêmement flatté d'apprendre que vous avez toujours quelque amitié pour moi et que vous voulez bien continuer à m'en donner des preuves en m'écrivant de temps en temps ; les conversations qu'on a avec les grands hommes étendent les lumières, agrandissent l'âme et flattent l'amour-propre.

Vous avez la bonté de me demander si j'ai sujet de me plaindre des comédiens, et vous m'exhortez à vous ouvrir mon cœur. Je vais vous le découvrir en entier et vous y verrez la

et 1770 :

Le Comédien, 1747, par Rémond de Ste Albine ;
L'Art du théâtre, 1750, par Riccoboni ;
La Déclamation Théâtrale, 1766, par Dorat ;
Garrick, ou les acteurs anglais, 1769, par Sticotti ;
L'Art de la Comédie, 1770, par Cailhava d'Estandoux ;
L'Art du comédien, 1774, par D'Hannetaire, etc.
Pour le livre de Sticotti, voir plus loin p. 173.

D'Hannetaire, directeur du théâtre de Bruxelles (voir sur lui *Mémoires de Dazancourt*, édités par Ourry, Paris, 1823) envoya son livre à Garrick, 30 juin, 1774, "le soumettant au tribunal de votre censure, comme à la véritable pierre de touche de tout ce qui a rapport au théâtre en général." Garrick oublia de répondre à cette lettre, mais plus tard pria Monnet de rendre visite à d'Hannetaire à Paris et de lui faire ses excuses. Cette politesse provoqua une deuxième lettre de d'Hannetaire : "Vous dites, Monsieur, que si vous méritiez la moitié de mes éloges vous seriez le plus grand homme dans votre genre. Si dans cette profession quelqu'un eut jamais des droits à ce titre c'est, sans contredit, un comédien unique en son espèce, que toute l'Europe s'accorde à regarder, tout à la fois, comme le Roscius et l'Esopus du siècle" etc. Ces lettres sont dans la Coll. Forster, Vol. XXX.

juste indignation qu'il ressent. Dès que les comédiens eurent reçu avec acclamation mon *Tuteur dupé*, je fus chez Molé. Je le priai de vouloir bien se charger d'un rôle qui n'était pas digne de lui mais qu'il embellirait avec ses talents. Je lui dis à ce sujet tout ce qu'on peut dire de flatteur. Il prit mon rôle avec dédain, vint à la première répétition, me persifla sur chaque phrase au premier acte, courut après un chat pendant le second, demanda au troisième s'il était l'amant de la jeune ou de la vieille femme, protestant qu'il n'y avait rien dans la pièce qui peut (*sic*) le lui faire comprendre, s'endormit au quatrième, ne se réveilla au cinquième que pour lire les aparté au lieu de lire son rôle, finit par dire qu'il ne voulait pas jouer dans une mauvaise pièce et exhorta ses camarades à ne pas la représenter. On tint effectivement une assemblée à ce sujet où il fut décidé que puisqu'on avait reçu une mauvaise pièce il fallait la jouer. Molé dit publiquement partout qu'il allait faire *le beau Léandre*, qui est un personnage de nos parades.

On joua la pièce sans prendre la peine de l'étudier, personne ne savait ses rôles, à l'exception de Préville qui joua comme un dieu. La pièce réussit à la ville et encore mieux à la Cour.[1] Molé, indigné du succès, céda son rôle à Venel qui débutait dans ces temps-là, sans en parler ni à moi ni à ses camarades. Il fut décidé alors que ma pièce resterait au théâtre et qu'on la reprendrait dans un temps favorable, puisqu'elle avait été donnée dans le plus mauvais temps de l'année. Cependant, on a repris quatre pièces qui avaient été jouées après la mienne, et l'on ne veut pas absolument me ressusciter dans l'esprit du public. Ce qu'il y a de plus cruel pour moi, c'est que Préville, qui de l'aveu de tous ses camarades et du public, n'a jamais joué dans aucune pièce comme dans la mienne, lui que j'ai étudié, lui dans l'âme de qui j'ai toujours cherché à lire pour le mettre en situation, lui à qui j'ai toujours fait ma cour comme on doit la faire à un grand homme, c'est-à-dire, en tâchant de le faire l'âme de toutes mes pièces — eh bien ! croiriez-vous qu'il ne fait aucune démarche pour moi dans cette occasion ?

[1] A Fontainebleau l'auteur fut rappelé sur la scène, honneur sans précédent.

Mes ennemis, qui ne me pardonneront jamais d'avoir réussi dans une pièce qu'ils avaient condamnée, m'ont fait refuser quatre comédies tout de suite. Je ne me suis pas rebuté, j'en ai fait une cinquième. Je la lus à Préville, à sa femme, à Belcour, à plusieurs gens de lettres qui se recrièrent tous sur sa beauté. Elle fut cependant refusée le lendemain tout d'une voix et l'a été deux fois depuis ce temps-là. Cependant, tant de personnes ont crié à l'injustice qu'on l'a enfin reçue, mais je gagerai bien qu'elle ne sera jamais jouée. Je ne vous donne là, Monsieur, qu'un petit échantillon des horreurs que j'ai essuyées. Rien n'est plus affreux, surtout pour moi, qui suis à Paris malgré mes parents, et qui suis possédé du démon de la comédie. Je suis au désespoir ! N'est-il pas bien malheureux que je sois obligé d'abandonner une carrière qui me coûte ma fortune et ma jeunesse ?

C'est pour y tenir encore que j'ai entrepris l'ouvrage[1] dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre. Je suis enchanté que le plan vous plaise ; je compte sur vos bontés pour le remplir. Comme il ne doit paraître que l'hiver prochain, vous aurez le temps de me faire passer vos remarques et vos ouvrages ; je les attends avec la plus grande impatience. Je n'entends pas l'anglais, mais j'ai des amis qui le savent parfaitement. J'espère que vous voudrez bien m'indiquer ce que votre théâtre a d'inférieur (*et*) de supérieur au nôtre et des exemples de tout cela, avec une note des pièces qui sont imitées des nôtres et des morceaux qui sont mieux ou plus mal.

Après vous avoir ennuyé de mes querelles avec la Comédie, il est très juste de vous en donner des nouvelles plus générales. Je la crois totalement perdue, et je ne suis pas le seul. Le moyen que cela puisse être autrement tant que la cabale seule fera recevoir ou renvoyer un acteur et distribuera les récompenses et les rôles ? On ne cherche personne pour doubler Le Kain et nous avons présentement quatre soubrettes, Mlle Belcour, Mlle Lusy, Mlle Fare et Mlle du Gazon qui vient d'être reçue à la place de Mme Le Kain, qui s'est retirée. La sœur de cette Mlle du Gazon, qui est mariée avec le frère de Vestris, danseur de l'Opéra, et qui était la maîtresse d'un prince d'Allemagne

[1] *L'Art de la Comédie.*

va débuter dans les rôles de princesse et est déjà reçue à part, sans savoir si elle est bonne. Enfin, tout va si mal que les misérables comédiens de province, loin de briguer, comme autrefois, un ordre de début pour Paris, craignent d'y être appelés. Nous en avons un exemple tout récent. Mr de Richelieu a envoyé un ordre à une actrice de Toulouse, qui n'est venue ici que pour le prier en grâce de ne pas la faire débuter. Elle a choisi pour rôle de début l'amoureuse dans *Les Menecmes* où il n'y a pas douze vers à dire, et est partie le lendemain. Venel, dont vous me demandez des nouvelles, est un clerc de procureur mis au théâtre par Préville et entretenu par Mlle Lusy. Il s'est fait applaudir pendant la maladie de Molé, qui ne le lui pardonnera jamais. Molé a quitté Made Préville, qui a été à toute extrémité de désespoir. Son mari l'a reprise ; ils vivent assez décemment ensemble. On dit toujours de temps en temps que Mlle Clairon rentrera. Grandval s'est retiré ; le duc d'Orléans l'a nommé intendant de ses menus plaisirs et lui donne deux mille écus d'appointements. Voilà tout ce qu'il y a de nouveau dans un pays où les faiseurs de feuilles ne font pas autant de bruit que dans le vôtre. [1] Adieu, Monsieur ; conservez-moi, de grâce, votre amitié, et je serai toujours, avec toute la reconnaissance possible, votre très humble serviteur,

Cailhava.

Permettez que j'assure Mde de mes respects.

A Paris, de l'hôtel du Cornet d'or,
Rue Ste Marguerite, F. S. G. [2]

Dans une autre des lettres de Cailhava se trouve le paragraphe suivant : "Un de mes bons amis, et qui serait le vôtre si vous le connaissiez, parce qu'il est très honnête, a fait recevoir aux *Français* une tragédie imitée de l'Anglais : c'est *Hamlet*. Il y fait quelques corrections;

[1] Allusion à Wilkes qui depuis 1763 vivait en exil sur le continent, et principalement à Paris.

[2] Après ce qu'il raconte dans cette lettre de l'insolence des comédiens on comprend que Cailhava ait, un des premiers, réclamé l'établissement d'un second Théâtre Français ; dans son *Art de la Comédie*, 1770.

il désirerait être animé par l'auteur et l'acteur inimitables de ce chef-d'œuvre dans son genre. C'est pourquoi je me joins à lui pour vous prier de nous envoyer l'estampe de Shakespeare, et la vôtre représentant Hamlet. Mon ami veut respirer le feu du Shakespeare mort et du Shakespeare vivant ; mais il vous conjure d'envoyer les meilleures estampes, et les plus chères par conséquent : il est riche, et un ou deux louis plus ou moins ne feront rien à l'affaire. Vous n'avez qu'à m'indiquer la personne à qui il faut remettre la somme ; elle lui sera comptée tout de suite. " [1]

C'est ainsi que Cailhava présente son ami Ducis à Garrick. On peut imaginer avec quelle joie Garrick a dû apprendre qu'on allait jouer Shakespeare à Paris. Il s'empressa [2] d'envoyer à l'auteur français les deux gravures demandées, pour lesquelles il refusa tout paiement ; et il s'ensuit entre lui et Ducis un échange de lettres dans lesquelles les deux admirateurs de Shakespeare paraissent s'être encouragés mutuellement dans leurs efforts pour régulariser ses pièces et pour enlever le fatras qui cachait ses vraies beautés : " Je conçois, Monsieur, que vous avez dû me trouver bien téméraire de mettre sur le théâtre français une pièce telle qu'*Hamlet*. Sans parler des irrégularités sauvages

[1] Lettre du 6 fév 1769. Boaden II, p. 553.

[2] Ducis écrit pour le remercier le 14 avril. Cailhava paraît avoir eu sur l'influence de Garrick, des idées exagérées. Ainsi nous le voyons (19 jan. 1773) prier l'acteur d'appuyer en Angleterre les réclamations d'une famille française qui aurait prêté une forte somme à Charles I, plus d'un siècle auparavant. N'espérant plus rien de la maison des Stuarts, les créanciers pensaient faire appel à " la magnitude " de la nation anglaise : Garrick expliquerait l'affaire dans les papiers publics, il proposerait une souscription pour payer cette dette d'honneur, ses compatriotes saisiraient l'occasion avec avidité, " Vous n'avez pour cela qu'à faire passer votre âme dans celle de vos concitoyens ; vous êtes coutumier du fait. " Garrick semble avoir reculé devant cette épreuve de ses pouvoirs et la *Requête à la nation anglaise* resta dans son portefeuille.

dont elle abonde, le spectre tout avoué qui parle longtemps, les comédiens de campagne et le combat au fleuret m'ont paru des ressorts absolument inadmissibles sur notre scène. J'ai bien regretté cependant de ne pouvoir y transporter l'ombre terrible qui expose le crime et demande vengeance. J'ai été donc obligé en quelque façon de créer une pièce nouvelle. J'ai tâché seulement de faire un rôle intéressant d'une reine parricide, et de peindre surtout dans l'âme pure et mélancolique d'Hamlet un modèle de tendresse filiale. Je me suis regardé, en traitant ce caractère, comme un peintre religieux qui travaille à un tableau d'autel. Mais pourquoi, Monsieur, ne sais-je point votre langue ! "[1] Et le lecteur ne peut que répéter avec lui : Pourquoi !

Malheureusement, ne possédant pas la réponse de Garrick à cette lettre, nous ne savons pas avec quels sentiments il a lu la pièce de Ducis. Mais nous pouvons en juger d'après ses entreprises : c'est en 1772 qu'il mit à la scène son arrangement de *Hamlet*, avec toutes les " irrégularités sauvages " du cinquième acte supprimées. A cette innovation imprudente il pensait depuis longtemps ; il n'avait pas osé la risquer avant de voir le courage de Ducis et le résultat qu'il avait atteint.

Si l'exemple de Ducis a encouragé Garrick dans ses attaques contre *Hamlet*, celui de Garrick a peut-être été suivi par l'auteur français dans son adaptation de *Roméo et Juliette*. L'acteur avait osé en refaire le dénouement et y rétablir un détail de l'histoire originale que Shakespeare aurait ignoré ; Ducis va plus loin et ajoute à la pièce l'épisode d'Ugolin que le dramaturge avait oublié de lire dans l'*Enfer* de Dante : " Après avoir mis *Hamlet* sur notre théâtre, je viens d'y mettre

[1] Boaden II, 559.

Roméo et Juliette. C'est aujourd'hui ma dix-huitième représentation. Je désire que vous ne soyez pas mécontent de cette nouvelle tragédie, dont je vous prie de vouloir bien accepter l'exemplaire ci-joint. Pourquoi, Monsieur, ne vous ai-je point vu, ne vous ai-je point entendu ? Il manquera toujours à mon âme une énergie dont elle a le soupçon, tant que je n'aurai pas vu Shakespeare vivant et animé sur votre théâtre. Vous avez bien voulu m'y accorder mes entrées ; je suis bien tenté d'aller les mettre à profit, pour voir une nation respectable dont j'estime le caractère fort et prononcé, et pour causer avec vous, en les prenant sur le fait, des plus hauts mystères de la tragédie." [1]

Enfin, (6 juillet, 1774) Ducis annonce à l'autre conspirateur son intention de mettre *Macbeth* à la scène ; et les regrets et les compliments de recommencer : " Pourquoi ne puis-je causer avec vous une demi-heure, et vous voir dans les morceaux terribles de cette admirable tragédie ?... Mon âme s'efforce, en composant, de prendre vos vigoureuses attitudes, et d'entrer dans la profondeur énergique de votre génie." [2]

Sur ces mots les rapports — tels que nous les connaissons, du moins — entre les deux admirateurs de Shakespeare prennent fin. C'est vraiment dommage qu'ils ne se soient pas rencontrés ; ils étaient faits pour s'entendre.

Favart, lui, ne demandait rien à l'acteur anglais ; ni conseils ni renseignements ni protection pour ses pièces. [3] Il lui écrivait simplement en ami ; et dans ses épîtres apparaissent une vraie sympathie et un respect

[1] Lettre du 15 sept. (1772). Boaden II, 635.
[2] Boaden II, 609.
[3] On les connaissait d'ailleurs à Londres depuis longtemps. C'est par son *Coq du Village* que la troupe de Monnet avait débuté en 1749.

sincère pour le caractère et les talents de Garrick, sentiments que celui-ci lui rendait pleinement. Les deux longues lettres de Favart sont parmi les plus intéressantes que l'acteur ait reçues. Ce ne sont pas, il est vrai, de ces documents sociaux ni de ces pièces historiques qui donnent de la joie au fureteur ; mais ce sont de ces lettres agréables à recevoir et délicieuses à relire longtemps après, où un esprit judicieux et une plume exercée ont collaboré à un bavardage spirituel et littéraire. Garrick les a certainement goûtées, et il a prisé l'amitié de cet homme doux et aimable : " Je suis misérable ", écrit-il à Monnet, " que je n'aie pas encore répondu à la lettre charmante que notre cher ami Favart m'avait écrite il y a longtemps. Je l'aime de tout mon cœur ; mais j'ai honte de lui écrire en français. Sa réputation brillante vole jusqu'ici ; et tous les honneurs qu'il reçoit me pénètrent tout jusqu'au fond de mon cœur. Je vous conjure, par notre amitié, de lui dire toutes les belles choses pour moi que l'estime la plus profonde peut dicter. Adieu, mon cher Monnet ; plût à Dieu que vous et notre ami Favart, vous entendissiez notre langue !... "[1]

La lettre de Favart à laquelle il fait allusion est celle du 24 juillet, 1766, vrai sac à nouvelles auquel Colman et Hume, Rousseau et Lally-Tollendal contribuent chacun pour sa quote-part. On y trouve surtout un des meilleurs récits que nous connaissions de l'exécution du chevalier de la Barre : " Ce jeune homme... a été condamné à avoir la tête tranchée, et son corps jeté au feu, pour avoir insulté une image de Christ. Le jour de l'exécution, on lui lut sa sentence comme il est d'usage ; il l'écouta tranquillement et se mit à

[1] Fragment de lettre, imprimé dans les *Mémoires* de Favart, Tome III, p. 9. (Paris, 1805) ; sans date, elle doit être de la fin de 1766.

rire. Le confesseur s'empara de lui ; mais le jeune homme ne l'entretint jusqu'à l'heure du dîner que de propos légers et plaisants. Ils se mirent à table ; après avoir bien mangé, Mr le Febvre [1] demande au docteur s'il ne lui serait pas permis de prendre du café. " Je n'y vois pas d'inconvénient, " répond celui-ci. " Vous avez raison, " ajoute M. le Febvre toujours gaîment, " cela ne troublera pas ma digestion "..... Il aperçoit à un coin de l'échafaud sept messieurs fort bien mis ; il demande qui ils sont ; on lui répond que ce sont des bourreaux. " Comment ! sept bourreaux pour moi, pour moi tout seul ? Voilà qui est fort plaisant. " Il fait signe du doigt à l'un d'eux de s'approcher : " Monsieur, vous êtes donc bourreau ? " — " Oui Monsieur, de Paris ; j'ai cet honneur-là. " — " Ah, ah, est-ce vous qui avez coupé la tête à Mr de Lally ? " — Oui, Monsieur, j'ai encore eu cet honneur là. " — " Ecoutez donc, mon ami ; on dit que vous vous y êtes pris assez mal ; vous l'avez manqué. " — " Il est vrai, Monsieur, mais ce n'est pas ma faute, il ne voulait pas avoir la complaisance de se tenir comme il faut. " — " Eh bien, dites-moi comment il faut que je me tienne, je vous avouerai que je ne suis pas trop au fait ; c'est la première fois que l'on me coupe la tête. Placez-moi vous-même. " — " Très volontiers, mon cher Monsieur. " Le bourreau le met en situation, mais le patient s'étant dérangé un peu sans s'en apercevoir, il entend que l'exécuteur dit tout bas au prêtre : " Il se tient mal. " Alors il se retourne en disant : " Eh, que diable ! placez-moi donc mieux ; c'est votre affaire ; si vous me manquez, vous direz encore que ce sera ma faute. " Il est placé de nouveau : — " Suis-je bien ? " L'exécuteur lui répond par un coup de sabre, qui fait voler sa tête.

[1] M. le Febvre de la Barre.

On lance ensuite le corps dans le bûcher et, comme je l'ai dit, le Dictionnaire Philosophique, parce que M. le Febvre de la Barre s'était vanté de l'avoir lu." [1]

Le 9 janvier, 1767, Favart écrit encore une lettre charmante à son ami : "L'amitié véritable ne connaît point de termes. Tous les jours, tous les moments lui sont égaux ; elle est toujours la même, et n'a pas besoin de protestations ; et chaque nouveau serment serait pour elle une nouvelle injure. Vous m'avez dit que vous m'aimez ; je le crois ; si vous êtes également sûr de mon amitié, tout est dit pour la vie. Vous m'écrirez quand la fantaisie vous en prendra, et je vous répondrai de même." Et il se met en frais pour offrir à Garrick des étrennes agréables, lui racontant une aventure presque tragique arrivée à un Mr B. (incident digne d'être traité par l'auteur du *Fils Naturel)*, lui envoyant des vers inédits de Voltaire, [2] et ajoutant deux petits morceaux de son propre cru qui n'ont pas manqué de charmer et de flatter l'acteur.

C'est d'abord une épigraphe qu'il a mise en bas du portrait de son cher Garrick :

PLURES IN UNO

Les vers suivants expriment ma pensée :
En lui seul on voit plusieurs hommes ;
Lui seul nous offre les tableaux
De mille et mille originaux,
Tant des siècles passés que du siècle où nous sommes.
Les ridicules, les erreurs
Sont tracés d'après eux par ce peintre fidèle ;

[1] Boaden II, 484 ; *Mémoires* de Favart, III, 1...

[2] *L'Hypocrisie ;* Voltaire les publia cette même année dans le 25e vol. de ses *Honnêtetés Littéraires.*

Mais pour représenter l'honnête homme et ses mœurs,
Il n'a pas besoin de modèle.

" En recevant ce charmant portrait, " ajoute-t-il, " je vous avouerai qu'il m'a fallu quelques moments pour en démêler la ressemblance, et mon incertitude a donné lieu à ces autres vers :

Est-ce toi, cher Garrick ? et l'art de la peinture
Offre-t-il à mes yeux ce Roscius anglais ?
Tu changes à ton gré de forme et de figure,
Mais ton cœur ne change jamais.
Si l'artiste eut pu peindre avec des traits de flamme
L'amitié, la franchise et l'amour du bienfait,
Esprit, goût, sentiment, génie, — enfin ton âme,
J'aurais reconnu ton portrait. [1]

Garrick aurait été bien ingrat si, même au milieu du tourment de la saison théâtrale, il n'avait pas trouvé un instant pour répondre à de pareilles lettres. Aussi prit-il la plume pour rédiger en français la réponse suivante [2] :

Londres, 5 février, 1767.

Vous ne pouvez concevoir, mon très cher Favart, le plaisir que m'a fait votre lettre ; et quoique ma raison me découvre la prévention d'amitié qui règne en ma faveur dans vos vers et dans votre prose, la source dont elle part me la rend chère. Mon amour-propre a même été si fort flatté de vos vers, que je n'ai pu résister à la démangeaison de les montrer à mes amis, qui m'ont forcé à m'exposer d'y répondre. Je vous les envoie en anglais et en français ; mais comme la traduction a été faite par un de mes amis qui n'a jamais rimé de sa vie, vous voudrez bien excuser les fautes que vous trouverez contre la poésie.

[1] Boaden II, p. 502.
[2] Nous la citons d'après les *Mémoires* de Favart (III, 18) ; elle n'est ni dans Boaden ni dans la Coll. Forster.

Je ne suis pas moins flatté du compte que vous m'avez rendu de l'état des belles-lettres et des théâtres de votre pays ; et si vous voulez prendre la peine de continuer cette correspondance deux ou trois fois l'année, pour ne pas trop prendre sur vos occupations, je la recevrai comme la plus grande faveur. Je ne sais si vous ne vous êtes pas trompé sur la pièce que vous me demandez [1] ; celle dont je vous ai parlé est une comédie dont le titre anglais est *Rule a wife etc.* ; ce qui signifie en votre langue : *Si vous pouvez gouverner une femme, prenez-en une.* Le fondement de la pièce est un militaire qui, n'étant pas dans des circonstances fort aisées, feint d'être un sot pour s'introduire dans les bonnes grâces d'une femme qui ne veut se marier que pour pouvoir suivre plus aisément son goût pour le plaisir, et qui ne cherche dans un mari qu'une couverture à sa conduite. Ensuite, à l'instant où cet homme est marié, il commence par degrés de se rendre le maître et de chasser les compagnies qui lui sont suspectes, et il leur annonce qu'il fera usage de son autorité. Si c'est celle-là que vous entendez avoir, je vous l'enverrai par la première occasion.

Je vous suis infiniment obligé pour les vers de Voltaire : ils ne sont pas, selon moi, les meilleurs qu'il ait jamais écrits. Je suis absolument de votre opinion sur cet objet, et vous pouvez compter que la pièce ne sortira pas de mes mains. Je vous prie de dire à mon cher Monnet que je n'ai pas reçu de ses lettres depuis longtemps. J'espère qu'il n'est pas fâché contre moi de ce que je ne puis pas lui envoyer les nouvelles politiques qu'il m'a demandées ; il doit sentir les raisons qui m'empêchent de le satisfaire sur ce point. La redingote, le cotillon et le fromage sont prêts. Il ne m'a manqué qu'une occasion pour les lui envoyer, parce qu'on m'a dit que c'était contrebande à Calais ;

[1] " Vous m'avez promis de m'envoyer la traduction d'une comédie anglaise d'Otway, ou de Dryden : je ne me souviens pas du titre, mais le sujet est un mari qui oblige sa femme de céder aux instances de son rival. Comme j'ai un sujet à peu près semblable, je ne ferai point scrupule de profiter des beautés de la comédie anglaise. " (Lettre de Favart). Il y avait, peut être, confusion entre *Rule a wife* de Beaumont et Fletcher, et *Volpone* de Jonson.

mais, s'il veut en courir les risques, il n'a qu'à m'envoyer une adresse plus précise, où je les lui ferai parvenir. Ma femme vous présente, ainsi qu'à madame Favart, ses amitiés et ses compliments.

Je suis, de tout mon cœur, in secula seculorum etc., etc.

Voilà mes vers :

The picture friendship sent to friendship due
May not the critick eye with rapture strike ;
But this, Favart, thy partial fondness drew
Not vanity will whisper : It is like.

But why for me thy choicest colours blend ;
The first of actors, best of mortals paint ?
His fame may sleep ; and judgment place thy friend
Far from a genius, farther from a saint.

I feel the danger of thy syren art,
Struck with a pride till now I never knew.
Soothe not the folly of a mind and heart
Which boast no merit but the love of you.

La traduction des vers précédents par M. de V. :

Si dans mon portrait, cher Favart,
Ton esprit suspendu chercha la ressemblance,
Penses-tu que celui qu'a dessiné ton art
Doit, pour l'exactitude, avoir la préférence ?
Ton aveugle amitié, des plus belles couleurs
Peint le meilleur des cœurs, le premier des acteurs.

Chasse une illusion qui m'est trop favorable,
Vois ton ami d'un œil plus sain :
Il est loin d'être un génie admirable,
Plus loin encore d'être un saint.

Je sens trop le danger de ton art enchanteur ;
Tu portes dans mon âme un orgueil séducteur,

Mais ma vanité raisonnable
Me montre le seul point en quoi je suis louable :
C'est d'aimer tes talents et d'estimer ton cœur.

N. B. — Notre ami de la Place peut vous donner une traduction excellente. Faites-lui mille compliments pour moi.[1]

De Diderot nous n'avons que la seule lettre où il recommande Fenouïllot à Garrick[2] — lacune qui n'est pas faite pour surprendre ; l'auteur était loin d'être un bon correspondant. Il avait cependant une grande admiration pour l'Anglais, ainsi que témoignent plusieurs passages de ses œuvres.[3] C'est la lecture, en 1770, d'une *mauvaise brochure intitulée : " Garrick, ou les acteurs anglais, "*[4] qui donna le branle à sa plume et nous valut son *Paradoxe sur le Comédien* (écrit d'abord sous forme d'*Observations* pour la *Correspondance* de Grimm[5]) où il développe ses idées sur l'art de l'acteur et démontre que pour jouer, tour à tour, des scènes émouvantes ou plaisantes il doit être dépourvu de toute sensibilité — c'est là le *paradoxe* de son art : tout en paraissant souffrir, il ne souffre pas ; tout en semblant s'échauffer, il doit rester froid.

Il est permis de découvrir dans *Le Paradoxe sur le*

[1] C'est à propos de cette lettre que Monnet écrit à Garrick : " Notre ami Favart est enchanté de votre lettre, de vos vers et de vous. " (28 fév. 1767).

[2] Voir p. 152.

[3] Voir édition Assézat et Tourneux, 1875, Tome VII, pp. 395, 402 ; VIII, pp. 352, 382, 396 ; XIX, 396 ; XI, 16 ; et passim.

[4] Par Antoine Fabio Sticotti, un Vénitien qui avait joué les Pantalons, avec un succès médiocre, à l'Opéra-Comique et aux Italiens. Il était ami de Favart (Voir *Mémoires*, pp. 108, 116) et connaissait Monnet ; il avait composé plusieurs comédies et opéras-comiques. Son livre est une adaptation de *" The Actor or a treatise on the art of playing "* (Londres, 1755 ; par Dr John Hill ?) qui est, à son tour, fondé sur *Le Comédien*, par Raymond de Ste Albine (Paris, 1747), sans en être une traduction.

[5] Edition Tourneux, Tome IX, p. 133 et p. 149.

comédien l'influence de Garrick et d'y entendre comme un écho de ses causeries avec Diderot à propos de l'art du théâtre. Dans les *Entretiens sur le Fils naturel*, comme dans l'*Essai sur la poésie dramatique*, ce que Diderot réclame chez l'acteur, c'est le naturel, la franche peinture des passions, une façon de jouer libérée de toute convention théâtrale et à laquelle on arriverait en cédant à l'impulsion du moment ; tandis que ce qu'il soutient dans *le Paradoxe*, c'est le manque de sensibilité et la nécessité de préparer et de répéter tous ses effets. Ainsi dans la *Lettre à Madame Riccoboni* (1758) il raconte l'anecdote de Garrick dépeignant le désespoir d'un père qui aurait laissé son enfant tomber d'une fenêtre dans la rue ; il insiste sur la puissance de cette pantomime qui faisait concevoir aux spectateurs " des mouvements de consternation et de frayeur, si violents que la plupart se retirèrent ; " puis, il conclut : " Croyez-vous qu'alors Garrick songeait si on le voyait de face ou de côté ; si son action était décente on ne l'était pas, si son geste était compassé, ses mouvements cadencés ? " [1]

N'est-il pas évident qu'à cette question l'auteur du *Paradoxe* aurait répondu : " Mais oui, je le crois " ? Car le grand acteur doit avoir beaucoup de finesse mais nulle sensibilité ; il doit jouer de réflexion, d'imitation, de mémoire ; chez lui, tout sera mesuré, tout sera appris ; il aura toujours les mêmes positions, les mêmes mouvements ; il saura par cœur tous les détails de son rôle ; il se possédera, il se répétera sans presque aucune émotion intérieure ; les cris de sa douleur sont notés dans sa mémoire ; les gestes de son désespoir ont été élaborés ; " ce tremblement de voix, ce frémissement des membres, ce vacillement des genoux — pure imita-

[1] Œuvres de Diderot ; éd. Assézat et Tourneux, Tome VII, p. 402.

tion, leçon apprise d'avance." [1] S'il avait employé cette même anecdote de Garrick dans le *Paradoxe*, ç'aurait été pour en tirer la conclusion que l'âme du comédien n'a pu éprouver en quelques instants tant de passions successives et passer de la tendresse et de la joie à l'effroi, au désespoir et à la folie ; c'est là d'ailleurs la conclusion qu'il tire d'une autre histoire du même genre, citée dans son ouvrage.

En résumé, les idées de Diderot sur l'art théâtral ont certainement changé entre 1758 et 1770 ; les principes qu'il soutient dans "*Dorval et Moi*" sont ceux d'un profane, et Mme Riccoboni avait raison de lui dire qu'il "ne savait pas les petits détails d'un art qui, comme tous les autres, a sa main d'œuvre" ;[2] dans le *Paradoxe* il montre une meilleure connaissance du métier dont il parle et donne de l'art du comédien la seule explication soutenable. Cette évolution, il la devait sans doute en grande partie au travail de son esprit ; mais, étant données son admiration pour Garrick et la forte impression que l'acteur a produite sur lui, il faudrait aussi en attribuer une partie à l'influence de celui qu'il appelle "*très aimable Roscius.*"

LES HOMMES DE LETTRES

Les autres hommes de lettres avec qui Garrick est resté en relations appartiennent presque tous, comme Diderot et Fenouillot, au parti des philosophes. Voici d'abord D'Holbach, son hôte à Paris et qui a été lui rendre visite au mois de juillet 1765.[3] Nous avons de

[1] Voir *Le Paradoxe sur le Comédien*, éd. Dupuy, Paris, 1902 ; pp. 9, 11, 12, 18 et passim.

[2] Diderot, Œuvres, VII, 397. Sur *Le Paradoxe du Comédien* et Suard, voir plus loin, p. 196.

[3] Il revint fort mécontent de l'Angleterre et des Anglais. Voir Diderot,

lui deux longues lettres inédites,[1] écrites en anglais et que nous traduisons ici :

Paris, le 16 juin, 1765.

Cher Monsieur,

J'ai reçu avec un profond sentiment de reconnaissance votre aimable lettre ainsi que le *Commentaire*[2] de Hurd et les deux derniers volumes de *Tristram*. Je suis très heureux d'apprendre votre heureuse arrivée en Angleterre avec Mme Garrick, et fier de savoir que le tourbillon des affaires ne vous a pas fait oublier vos amis de Paris, au nombre desquels j'espère être compté. Je puis vous dire sincèrement au nom de tous les honnêtes gens que je connais que nous vous regrettons très cordialement et que nous eussions été extrêmement heureux de vous garder plus longtemps, sinon toujours, parmi nous. Mais nous devons nous soumettre au destin et nous contenter de l'espoir de vous revoir ici, suivant votre promesse, que nous sommes très désireux de voir s'accomplir. En attendant, ce sera une grande consolation pour nous tous, et surtout pour moi, de vous savoir en prospérité, et de continuer par lettre ces relations avec vous qui me seront très précieuses.

Notre ami, M. Helvétius, est revenu de Berlin, où il a été très amicalement reçu et traité par Sa Majesté prussienne, et où à la fin, il lui a été fait présent d'une tabatière fort riche et d'un tableau. Vous savez sans doute déjà que l'impératrice de Russie a acheté la bibliothèque de M. Diderot, à condition qu'il la garde en sa possession jusqu'à nouvel ordre et qu'il reçoive mille livres par an pour la peine de la garder.

Votre amie, Mlle Clairon, a tout-à-fait renoncé au théâtre, quoique certains pensent que ce n'est pas son dernier mot. Quoiqu'il en soit, je ne puis m'empêcher d'approuver sa

Lettre à Sophie Volland, 20 sept. 1765. D'Helvétius, au contraire, rapporta de son voyage en 1763, une anglomanie des plus prononcées. On peut comparer à leur opinion, la sentence de Garrick : " Londres est bon pour les Anglais, mais Paris est bon pour tout le monde. "

[1] Coll. Forster, Vol. XXXI. Pour le texte anglais de ces deux lettres, voir Appendice II, n°s 8 et 9.

[2] Sur l'*Art poétique* d'Horace, 1749.

résolution ; le public mérite une punition pour n'avoir pas soutenu le talent contre ses oppresseurs. Le docteur Gem [1] a promis de vous envoyer un nouveau roman de Madame Riccoboni, [2] qu'elle désirait que je fisse remettre entre vos mains ; l'on estime ici que l'histoire d'Ernestine est une œuvre fort charmante ; j'ose dire que Mrs Garrick en sera très satisfaite.

Je suis très fâché que vous n'ayez pu voir sur notre scène un nouvel acteur [3] dont l'action simple et digne, sans aucune affectation, a récemment excité l'admiration du public ; cependant, il est douteux qu'il soit admis, car on me dit que nos *Boursoufleurs* sont en train d'intriguer pour le faire rejeter.

Recevez les bons souhaits et les meilleurs compliments de Madame d'Holbach pour vous et pour Mme Garrick ; tous deux, ainsi que tous nos amis, nous serions très sincèrement désireux de vous rendre service.

Je suis, cher Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur, D'Holbach.

Je vous envoie avec cette lettre les questions de l'abbé Morellet. Mes meilleurs compliments à Sir James Macdonald (bien qu'il ait oublié apparemment ses amis français) et à M. Foley. Personne de mes amis ne connaît l'*Euripide* de Glasgow.

L'autre lettre, écrite après son voyage à Londres, est intéressante surtout par ses allusions à la querelle de Rousseau avec Hume :

Paris, le 9 février, 1766.

J'ai reçu, mon très cher Monsieur, avec beaucoup de plaisir

[1] Médecin anglais, établi à Paris.

[2] Il s'agit d'*Ernestine*, une longue nouvelle et le chef-d'œuvre de son auteur.

[3] Aufresne. "La faveur marquée des spectateurs oblige la Comédie Française à le recevoir — bien à contre-cœur — parmi les siens ; mais quand il émet la prétention de passer sociétaire, l'orage se déchaîne contre lui, et il se voit forcé d'aller chercher en province et à l'étranger les succès que la jalousie de ses camarades lui interdit de poursuivre à Paris." Gaiffe, *Le drame au XVIIIe siècle*, p. 524.

votre très agréable lettre du 24 janvier, mais ai été très faché de vous savoir enrégimenté dans la troupe très nombreuse des goutteux. Quoique j'aie moi-même l'honneur d'être de cette tribu, je ne désire pas que mes amis entrent dans la même corporation. Je suis particulièrement chagriné de vous voir parmi les invalides, car vous avez besoin, plus que tout autre, du libre usage de vos membres. Cependant, ne soyez ni fâché ni maussade, car cela ne ferait qu'augmenter votre maladie, et je vous recommande spécialement de ne pas gronder cette dame admirable, Mme Garrick, dont la douceur d'humeur et les bons soins doivent être une grande consolation dans les circonstances où vous êtes placé. Je vous prie de lui présenter mes respects, avec les compliments de ma femme qui n'a joui que d'une santé médiocre par suite de la sévérité de l'hiver. Monsieur et Madame Helvétius désirent vous adresser leurs meilleurs souhaits, ainsi que tous vos amis, dont je puis vous assurer que chacun garde un bon souvenir de vos estimables personnes. Le docteur Gem pense que vous ferez très bien d'aller à Bath, mais son opinion est qu'une diète légère vous rendrait plus de service que n'importe quelle autre chose ; je crois qu'il a raison. L'abbé Morellet envoie mille remerciements pour les réponses à ses questions,[1] mais se plaint de leur brièveté laconique ; toutefois ce n'est pas votre faute. Il est heureux d'apprendre que vous avez reçu sa traduction du livre de Beccaria : *Des délits et des peines*, ainsi que les compliments de notre ami le docteur Gatti, à qui je donnai votre adresse avant qu'il n'allât à Londres. Notre ami Suard s'est mis la corde matrimoniale au cou ; nous en sommes tous très fâchés, car nous savons que rien ajouté à l'amour fera à la fin tout juste rien.

Je n'ai pas été très surpris des détails que vous mentionnez à propos de Rousseau.[2] D'après la connaissance intime que j'ai eue de lui, je regarde cet homme comme un simple charlatan

[1] Ces questions avaient, sans doute, rapport à son *Dictionnaire du Commerce*. Voir sa lettre du 4 nov. 1765 ; Boaden II, 459.

[2] Il s'agit de détails sur la conduite de Rousseau à Londres, où il était arrivé avec Hume le 13 janvier. La célèbre querelle n'éclata qu'au mois d'avril.

philosophique, rempli d'affectation, d'orgueil, de bizarreries, et même de vilenies ; l'ouvrage qu'il est sur le point de publier justifie cette dernière imputation. Sa mémoire est-elle si courte qu'il oublie que M. Grimm a, pendant ces neuf dernières années, pris soin de la mère de son amie ou gouvernante, qu'il avait laissée, exposée à mourir de faim, après avoir débauché sa fille et avoir eu de celle-ci trois ou quatre enfants ? Ce grand philosophe devrait se rappeler que M. Grimm a entre les mains des lettres de sa propre écriture, prouvant qu'il est l'être le plus ingrat du monde. Pendant son dernier séjour à Paris il fit quelques tentatives pour voir M. Diderot, et cette faveur lui étant refusée, il voulut faire croire que Diderot avait assayé de le voir, mais que lui-même avait péremptoirement refusé de lui accorder sa requête. J'espère que ces détails suffiront à vous faire connaître ce que vous devez penser de cet homme illustre. Je vous envoie encore la copie d'une lettre, supposée provenir du roi de Prusse[1] mais écrite par Mr Horace Walpole, par laquelle vous verrez que ce gentilhomme a découvert son vrai caractère. Mais c'en est assez de ce coquin qui ne mérite pas d'être en la société de Mr Hume, mais plutôt en celle des ours, s'il en existe dans les montagnes du pays de Galles.

Je suis surpris que vous n'ayez pas encore reçu l'*Encyclopédie*, car un grand nombre d'exemplaires ont déjà été envoyés en Angleterre, à moins que vous n'ayez laissé votre souscription ici, où jusqu'à présent l'on n'a délivré aucun exemplaire, pour des raisons de prudence.

Nous avons eu à la Comédie Française une nouvelle pièce appelée *Le Philosophe sans le savoir*, écrite et jouée dans un style nouveau ; elle est tout à fait naturelle et touchante, elle a un succès prodigieux et le mérite grandement. Marmontel nous donnera bientôt, au théâtre italien, un opéra-comique, *La Bergère des Alpes*. J'espère que le public le trouvera très agréable, car les répétitions m'en ont tout à fait charmé ; la musique en a été faite par Monsieur Cohaut, qui enseigne à ma

[1] La traduction de cette lettre dans les journaux anglais fut une des causes de la colère de Rousseau contre Hume. Garrick a peut-être joué dans cette affaire le rôle d'intermédiaire.

femme à jouer du luth. Nous attendons une tragédie du *Barnevelt hollandais.*[1]

M. Wilkes est encore dans cette ville où il a l'intention de rester jusqu'à ce que vous lui donniez la permission de retourner dans son pays natal. Nous avons eu le plaisir de voir M. Changuion, votre ami, qui semble être un homme fort judicieux, et à qui, en l'honneur de votre amitié, j'ai témoigné toute la politesse possible. J'apprends que Sir James Macdonald a été malade à Parme, mais se trouve maintenant guéri et à Rome. L'abbé Galiani est encore à Naples et a de grandes chances d'y être employé au ministère.

Adieu, très cher Monsieur, et souvenez-vous de votre ami affectionné, D'Holbach.

Puis c'est Jean François de Chastellux[2] qui l'entretient d'amis communs, de Hume et de Suard, de Morellet et de d'Holbach ; qui lui envoie des livres, entre autres les *Saisons* de Saint-Lambert et son propre essai sur l'*Union de la Poésie et de la Musique*, dont il apprend avec plaisir qu'on ne le considère pas à Londres comme *a damned Grub Street.*[3] Plus tard il lui rend visite en Angleterre et rapporte de son séjour un souvenir attendri, se rappelant souvent " les chers instants passés à Hampton sous ce beau saule pleureur dont les branches semblent se baisser vers la Tamise pour se rafraîchir dans ses belles eaux. "[4] Ce voyage lui inspire le courage nécessaire pour essayer une traduction

[1] Il s'agit du *Barnevelt* de Le Mierre, ainsi appelé à cause de son sujet et pour le distinguer des autres adaptations du drame célèbre de Lillo (*George Barnwell*). Composée dès 1766, la pièce de Le Mierre a été interdite par la censure et n'a été jouée à la Comédie Française qu'en 1790. Voir Hallays-Dabot, *Hist. de la Censure théâtrale*, chap. IV.

[2] Il y a quatre lettres de lui dans Boaden II, mais mal datées et dans un mauvais ordre : p. 438 — p. 552 (3 jan. 1766) — p. 513 (4 mai 1769) — p. 583.

[3] C'est-à-dire : ouvrage sans valeur. *Grub Street* était la rue où habitaient les écrivailleurs aux gages des libraires.

[4] Boaden II, pp, 513, 583.

de Shakespeare, dans le goût des " régularisations " de Garrick : " il s'agit de *Roméo et Juliette* que j'ai osé arranger pour un théâtre français et qui me paraît avoir fait la plus grande impression. J'ai changé en grande partie l'intrigue et j'ai retranché tout le comique. Je suis glorieux d'avoir eu le suffrage de quelques Anglais, mais il me faudrait le vôtre. " [1]

Ainsi parle l'auteur ; mais une plume amie et malicieuse nous trace un autre tableau : " Le chevalier de Chastellux est devenu auteur décidé et confirmé. Il a fait deux comédies que l'on a jouées tout l'été à la Chevrette, jolie maison à trois lieues de Paris, appartenant à Monsieur de Magnanville, garde du trésor royal. On y a représenté dernièrement le chef-d'œuvre du chevalier : c'est, ne vous déplaise, *Roméo et Juliette*. Toute la ville s'est mise en mouvement pour voir cette prétendue imitation du poète chéri et révéré dans la Grande-Bretagne. J'ai suivi le torrent avec deux Anglais de mes amis, fort curieux de voir Shakespeare déguisé sous un habit français. Nous ne l'avons trouvé ni Gaulois, ni Breton, ni Italien : point d'intérêt, point de chaleur ; de l'esprit où il faudrait des pensées, de grands mots, une petite action. Le dernier acte est précisément une attrape. Au lieu de s'amuser à s'empoisonner, à se poignarder, Juliette et Roméo s'en vont gaiement de la retraite des morts pour se marier, on ne sait où ; pour vivre ensemble, on ne sait comment ; pour être heureux, comme il vous plaira de l'imaginer. On se regarde, on se demande où est cette terrible catastrophe, le pathétique, le touchant ? La toile se baisse et laisse le spectateur surpris se faire autant de questions qu'il le voudra. " [2]

[1] Lettre du 15 juin 1771.
[2] Lettre de Mme Riccoboni, 27 nov. 1770 ; Boaden II, p. 575. Sur

Voilà où mènent les mauvais exemples !

Puis c'est l'abbé Bonnet, le héros de l'aventure de l'ananas, qui envoie à l'acteur des épîtres amusantes, souvent écrites en un anglais impeccable. Il aimait à transmettre à son ami les racontars parisiens, les épigrammes et les vers d'occasion. Voici une lettre de lui, datée *le* 20 *décembre* (1768) :

Monsieur,

J'arrive de province et un de mes premiers dîners est avec des Anglais. Devinez de qui on a parlé d'abord ? Mais vous faites peu de cas des éloges *of private men*, depuis que vous êtes le favori des rois. On m'a parlé des applaudissements, des visites et des présents que vous avez reçus d'une tête couronnée sur qui nos femmes n'ont pu faire la moindre impression. Tout cela est flatteur ; mais songez que vous êtes dans une nation où le peuple ne perd rien vis-à-vis des rois : *nos populus sumus* ; et je vous rends pour ma part tous les hommages qui sont en mon pouvoir.

Je n'ai encore vu ni Mlle Clairon ni Mme Riccoboni ; leur amitié est digne de vous et si j'avais besoin de fortifier mon admiration, j'y aurais recours. Je vous envoie une épigramme du chevalier de Boufflers. He introduces the King of Denmark

cette pièce, les représentations à la Chevrette et la Marquise de Gléon (plus loin), voir Rey, *Le Château de la Chevrette*, 1904. De Chastellux, après s'être battu contre les Anglais avec Rochambeau et avoir fraternisé avec eux à Londres, épousa finalement une Irlandaise, dont il laissa un fils posthume. Sur le dos de sa première lettre, Garrick a griffonné ce qui parait être le brouillon d'une réponse : " Mon^r^, Mon séjour à Paris a été bien long, et malgré cela, je n'ai pas été assez heureux de vous voir là votre retard a été la cause que j'ai perdu le plaisir de vous embrasser. La faute tombe toute sur vous ; vous n'avez pas voulu y aller avant mon départ. Je voudrais que vous disiez à Mesrs vos parents que j'avais occasion de m'employer pour l'ami qu'il m'avait recommandé *(sic)*, mais que ne l'ayant pas vu, ni sachant où le trouver il m'a fallu renoncer au plaisir de lui être utile et recourir à un autre. Mes occupations sont aussi nombreuses que j'ai à peine le loisir d'écrire à mes amis ; contentez-vous du peu de mots que je vous écris, et soyez sûr que je suis....

Coll. Forster.

speaking to M. de Duras, gentilhomme de la chambre, who was ordered to wait upon him :

Dans ce pays où l'on m'assomme
De spectacles et d'opéras,
Je suis venu pour voir des hommes :
Rangez-vous, M. de Duras !
(Get out of the way, Mr de Duras).

Vous savez que Mr le chevalier de Boufflers était ami de Mme Riccoboni. Mes respects à Made Garrick. Je suis très heureux d'avoir dîné avec Mr le docteur Verdun, [1] qui veut bien se charger de ma lettre. Mon adresse est : à l'abbé Bonnet, sous l'adresse de Mr Mead, rue de Bourbon, faubourg Saint-Germain. [2]

Et puis c'est Grimm qui expédie à l'acteur dix volumes de l'*Encyclopédie* [3] ; qui tâche de l'intéresser à l'affaire des Calas [4] ; et qui enfin part pour l'Angleterre avec le prince de Hesse afin de le voir jouer. Helvétius lui écrit pour recommander la tragédie d'un Irlandais [5] ; plus tard, il lui envoie son portrait. Elie de Beaumont, l'éloquent défenseur des Calas, des Sirven, de Damade-Beller et d'autres innocents, lui fait présent d'un de ses mémoires [6] ; Cazotte, ancien commissaire de la marine à la Martinique, déjà retiré dans sa maison de Pierry, près Epinay, où il allait s'adonner à la littérature et à ces sciences occultes qui devaient l'amener

[1] C'est à dire Turton, le médecin qui avait soigné Garrick à Munich.
[2] Coll. Forster, Vol. XXXI ; il y a une autre lettre inédite de Bonnet, Vol. XXI *add.* Boaden a imprimé deux autres lettres de lui ; II, 463, 476.
[3] Garrick était un des souscripteurs de l'*Encyclopédie*, de la traduction des œuvres de Shakespeare par Le Tourneur, des œuvres de Buffon, etc. Il recevait aussi plusieurs journaux français. Voir lettres de Monnet.
[4] Avril, 1766.
[5] 30 déc. 1766.
[6] 22 mars, 1767.

plus tard à la guillotine, Cazotte l'invite à venir faire la vendange : " Nous allons cueillir le meilleur raisin qui ait jamais pendu à vigne depuis que Noë la planta. Venez en manger avec Madame Garrick... Nous boirons du meilleur que j'aie, et nous préluderons sur les folies que nous aurons à faire en temps et lieu... Nous ferons des promenades à perte de *spleen ;* et si vous ou quelqu'un de vos intimes veulent du vin de première goutte, vous le prendrez sur le fait. " [1]

Puis les artistes : Faesch, le miniaturiste suisse, qui lui envoie les portraits des acteurs de la Comédie et qui vient à Londres y faire le sien ; Gravelot, l'éminent graveur aussi connu à Londres qu'à Paris ; Watelet, le riche amateur, adepte du jardinage anglais, — d'autres encore viennent lui parler de portraits faits ou à faire, d'illustrations pour des livres, etc. Tout cela fait partie de son courrier, qui fournit un échantillon vraiment représentatif de la société française de l'époque. Laissant de côté ces gens d'un moindre intérêt pour nous, examinons de plus près les rapports amicaux qui régnaient entre deux journalistes et Garrick.

LES JOURNALISTES

De la Place l'avait connu à Paris en 1764, probablement par l'intermédiaire de Monnet ; car c'est celui-ci, partant pour Londres en 1766, que l'éditeur du *Mercure* prie de transmettre ses amitiés à l'acteur.[2] Il paraît

[1] 7 sept. 1765.

[2] " Embrassez bien l'ami Garrick pour moi. Dites-lui que je ne le boude presque plus, et que si je ne l'eusse aimé de tout mon cœur, je ne l'aurais pas boudé du tout. " Garrick avait quitté Paris, sans aller lui faire ses adieux.

avoir été fort impressionné par la grâce et l'amabilité de Mme Garrick, et ajoute dans sa lettre à Monnet : " Quant à Madame, oh ! dites-lui tout ce que vous savez que je suis et pense sur son compte : c'est à dire, tout ce qu'une femme aussi aimable et aussi estimable qu'elle a droit d'inspirer à quiconque a le bonheur de la connaître et de savoir l'apprécier. " [1]

En 1768 il écrit pour s'excuser de sa paresse et pour envoyer à ses amis les dix derniers volumes du *Mercure*, de la rédaction duquel il se retirait.

Plus tard il s'établit à Bruxelles (changement de domicile qu'il attribue au désir de respirer " un air plus salubre " que celui de Paris [2]) ; il y reçoit une lettre de Garrick, dont nous avons déjà cité la réponse [3] : " Je suis encore au théâtre, " lui dit l'acteur, " et si flatté de la partialité de mon pays à mon égard, que je n'ai pas encore pu me retirer. Juste avant Noël je parus dans le rôle du "*jeune* Hamlet ", et reçus plus d'applaudissements que lorsque je le jouais à vingt-cinq ans... Cependant, il est temps pour moi " caestus artemque reponere " ; et je le ferai à la première occasion favorable. " Puis, parlant des changements qu'il a apportés à *Hamlet*, il ajoute : " C'était très hardi, mais l'événement a répondu à toute mon attente. Si vous correspondez avec l'un quelconque des journalistes, cette circonstance vaudra la peine d'être contée, car c'est une grande anecdote dans l'histoire de notre théâtre. J'ai quelque intention d'imprimer mes œuvres l'hiver prochain ; si je le fais, vous pouvez compter les avoir avant qu'elles ne soient publiées. En attendant,

[1] Lettre du 3 avril, 1766 ; Boaden II, 473.

[2] En vérité, il était tombé dans la déconsidération, après avoir étalé son incompétence un peu partout ; pendant sa direction le *Mercure* avait perdu la moitié de ses abonnés.

[3] Voir p. 52 note.

pensez à nous et aimez-nous, comme nous vous aimons, et le ciel vous bénira pour un juste.

Très fidèlement et affectueusement vôtre,
D. Garrick. [1]

Garrick est toujours resté en bonnes relations avec de la Place, lui envoyant des livres — probablement ses *Œuvres* — en cadeau en 1775. La lettre, déjà citée, dans laquelle le journaliste recommande Le Texier au directeur de Drury-Lane est le dernier document de cette série. Mais lorsqu'en 1784, de la Place, âgé de presque quatre-vingts ans, écrivit son *Recueil d'Epitaphes*, où il adressait des vers à la mémoire de tous les gens célèbres, et gratifiait même ses amis vivants d'une inscription pour leur tombeau futur, il n'oublia pas le Roscius anglais ; voici ce qu'il lui offrit :

Aussi louable Citoyen
Que célèbre Comédien,
Ci-gît Garrick, dont le talent suprême
Jamais ne dut rien qu'à lui-même ;
Qui peignait tour à tour la tendresse et l'horreur,
Le vieillard décrépit, le fringant petit-maître,
Sut plier la nature à son art enchanteur
Et fut à tous les yeux tout ce qu'il voulut être.

Suard, concurrent de la Place, et mieux outillé que lui pour le colportage des nouvelles et la traduction des livres étrangers, trouva en Garrick non seulement un ami dont la renommée augmentait sa propre importance, mais aussi une bonne source de renseigne-

[1] Catalogue de la Collection Bovet p. 528, où la date donnée est 3 déc. 1773 ; évidemment une erreur : c'est le 18 déc. 1772 que Garrick fit jouer son *Hamlet* ; c'est le 24 jan. 1773 que de la Place répond à sa lettre.

ments et d'informations.[1] De son côté, l'acteur, qui connaissait le maniement des gazettes de son pays,[2] n'était pas fâché d'avoir un ami capable d'entretenir sa réputation en France par des paragraphes opportuns dans les journaux. Ainsi Suard demande à Garrick le portrait de Préville, des notes sur un manuscrit de Diderot, des renseignements sur les honoraires accordées aux dramaturges anglais — renseignements évidemment destinés à Beaumarchais et aux acteurs français dans leur querelle avec les comédiens[3] ; il le prie d'expliquer pour une dame titrée des passages difficiles de Shakespeare ; il lui demande son opinion sur des ouvrages français et, lorsqu'il est à Londres, des places pour lui-même ou pour ses connaissances ; bref, il tire parti, selon son habitude, de son ami Garrick au profit d'autres amis, car il était un de ces hommes dont l'habileté consiste à rehausser leur

[1] Nous connaissons en tout treize lettres échangées entre Garrick et Suard, dont neuf de celui-ci et quatre de l'acteur anglais. De ces dernières, Boaden n'en a publié aucune. Nous en donnons trois d'après la traduction fournie par Charles Nisard (*Mémoires et correspondances, historiques et littéraires*, 1726 à 1816, Paris, 1858 ; voir préface), n'en ayant pu découvrir les originales ; la quatrième (p. 188) vient de la Coll. Forster. Boaden a imprimé huit lettres de Suard, parfois avec des dates incorrectes (pp. 516, 471, 568, 569, 622, 607, 613, 620) ; le petit mot que nous citons en note p. 197 est tiré de la Coll. Forster XXVI *add.*

[2] D'après Mme Garrick il écrivait toujours ses propres notices.

[3] Lettre du 28 fév. 1776 : " Ayez la bonté de m'écrire en quatre mots : 1° Quelles sont les représentations dont on donne chez vous le bénéfice à l'auteur d'une pièce nouvelle, soit en 5, 3, 2 ou 1 acte ? — 2° Quand est-ce que le droit des auteurs cesse ? — 3° Quand est-ce que le second théâtre peut jouer une pièce nouvelle qui a été donnée à l'autre ? — 4° Quels inconvénients trouvez-vous à vos arrangements pour le salaire des pièces nouvelles ? — 5° Quels droits les auteurs de pièces de théâtre ont-ils d'ailleurs pour les entrées au théâtre, ou autres, etc. ? Je vous demande en grâce de me répondre sur chacun de ces articles le plus tôt que vous pourrez. Votre réponse peut influer sur un arrangement qu'on médite ici pour les mêmes objets ; mais cela est secret. " Boaden II, 613.

propre réputation en faisant travailler les autres.

Dans la première lettre que Suard écrit à Garrick après le retour de l'acteur en Angleterre, il lui parle de sa fable, *Le Singe malade*, et promet d'en faire une annonce discrète dans la *Gazette Littéraire* ; en même temps, il lui réclame le portrait promis de Préville. [1] Ensuite, il laisse passer près d'un an sans donner signe de vie, jusqu'à ce que son silence provoque les reproches de l'Anglais : " Non ", répond Suard, " David Garrick n'est pas fait pour être oublié ; malheur à moi si je l'oubliais jamais, je ne mériterais pas de l'avoir connu ; j'aime sa personne autant que j'honore ses rares talents ; son amitié me flatte, sa correspondance m'intéresse ; et cependant, voilà je n'ose dire combien de temps que je ne lui ai donné de mes nouvelles... Si je vous disais que je suis marié depuis près de trois mois, à une jeune personne jolie, vertueuse et sensible, que j'aimais et qui m'aimait depuis près de trois ans ? " [2]

A cette nouvelle inattendue, Garrick répondit par la lettre suivante [3] :

Hampton, 18 juillet, 1766.

J'espère que mon cher et aimable ami ne s'imaginera pas que j'ai volontairement négligé de répondre à sa dernière très agréable lettre, qui m'informa de son union à l'une des plus charmantes jeunes dames avec qui j'ai jamais conversé. Je suis depuis longtemps l'un des admirateurs les plus déclarés de Madame Suard et je considérais comme un très grand reproche au goût français (dont vous vous glorifiez tant) qu'une créature si admirable restât sans se marier ; mais vous êtes l'heureux Jason en possession de l'inestimable toison et je désirerais de toute mon âme que ce fût la toison d'or. Mme Garrick qui a

1 Lettre du 19 mai, 1765 ; Boaden donne 1767, p. 516.

2 Lettre du 16 mars 1766 ; 1776 dans Boaden II, 471. Cf. lettre de d'Holbach p. 178.

3 Coll. Forster. Pour le texte anglais, voir Appendice II, N° 10.

souvent entendu (non avec grande satisfaction) mes louanges extravagants de Mlle Panckouke, [1] envoie avec moi ses compliments les plus sincères à Madame Suard et espère avoir le plaisir de la voir l'année prochaine aussi heureuse qu'elle mérite de l'être et que nous le lui souhaitons.

J'ai depuis longtemps l'intention de vous envoyer une réponse à votre dernière critique de notre théâtre ; mais j'ai été si souvent interrompu par les affaires et par la maladie — et, en outre, mon zèle m'emportait avec tant de chaleur et si loin — que (considérant mon antagoniste) ma prudence a vaincu ma passion et je me suis sagement retiré de la bataille. Cependant, j'aurai quelque chose à dire de votre manque d'exactitude en général au sujet de Shakespeare et de notre théâtre ; et quand mes trois volumes de *Non-Sens* [2] paraîtront, vous verrez un peu ce que j'en pense dans une préface. J'espère que vous ne me trouverez pas entiché de nos erreurs, car nous en avons une multitude ; mais j'espère aussi que je puis sans offense m'efforcer de convaincre mes bons voisins (qui croient que hors de leur propre cercle dramatique il n'y a pas de salut) que nous avons des mérites que leurs préjugés les empêchent de voir, ou que l'ignorance de notre langue et de nos mœurs les rend à jamais incapables de goûter. Je me risquerai même à prouver qu'il n'est pas un seul auteur français, de leur plus grand, Voltaire, à leur plus petit, l'abbé Le Blanc, qui comprenne exactement trois discours quelconques de Shakespeare ; et cependant ce sont là les gens dont la nation en général reçoit ses idées sur notre théâtre. Les bévues absurdes de l'abbé ne sont pas dignes de critique ; mais ce sera fort à l'honneur de Shakespeare et de notre scène en général que les erreurs, volontaires et autres, d'un génie tel que Voltaire soient publiées ; et je ne prendrai pas de repos que son injustice et son manque de sincérité ne soient dévoilés [3] ; quant aux conséquences,

[1] Mme Suard était sœur de Panckoucke, l'éditeur.

[2] C'est-à-dire, ses *Œuvres*, publiées en trois volumes, 1768 ; la défense de Shakespeare y manque.

[3] Il laissa cette tâche à son amie Mrs Montagu ; il est probable même qu'à cette date (1766), Garrick savait qu'elle préparait son *Essai* (publié

Tradam protervis in mare Creticum etc. [1]

Je suppose que ce ne sera pas un mince amusement pour vous et le reste de mes amis, que d'apprendre que Monsieur Rousseau s'est conduit vis-à-vis de Mr David Hume comme auparavant vis-à-vis de ses autres amis. Mr Hume lui a procuré une pension de cent guinées par an sur la cassette particulière de notre roi ; en retour de quoi il lui a écrit la lettre la plus injurieuse, l'appelant *Noir* et *Coquin ;* faites savoir cela, je vous prie, à mon cher baron d'Holbach et à Monsieur Grimm. Comme ils souriront lorsqu'ils sauront que le meilleur ami et le champion de Rousseau, qui prenait son parti très chaudement il y a quelques mois, se trouve maintenant dans la même position que le reste de ses amis si dénigrés !

Si Becket vous a écrit au sujet d'une erreur que l'on fit en m'envoyant une feuille du *Dictionnaire Encyclopédique* pour une autre, je désirerais que l'ami qui me l'envoie, prît soin d'envoyer la bonne, et de telle manière qu'elle me parvienne *bien propre.* Une fois de plus, je rends mes devoirs à votre belle dame, vous souhaitant, ainsi qu'à elle, toutes les félicités que ce monde peut offrir. D. Garrick.

En 1767 Suard fait le voyage de Londres, [2] visite qui explique en partie une lacune de la correspondance en cet endroit. En 1769 Garrick reprend la plume pour envoyer à son ami son *Ode à Shakespeare :*

Mon cher monsieur,

Quoique je n'aie pas de vos nouvelles, je ne laisse pas de me souvenir toujours de vous. Je vous envoie mon dernier enfant, engendré et mis au jour dans l'excès de mon zèle (je voudrais pouvoir dire de mon enthousiasme poétique) pour le dieu que j'idolâtre. J'espère avoir le plaisir de vous voir au

1769) ; voir Huchon, *Mrs Montagu,* p. 123. Pour les erreurs de Voltaire, voir l'*Essai,* 211, 217 et passim.

[1] Horace, *Odes,* I, 26 ; à Elius Lama.

[2] Voir lettre du 2 juillet, 1770 ; Boaden II, 569.

printemps. Jusque-là je suis, comme toujours, mon cher Suard, votre sincère et affectionné ami, D. Garrick.

Vous apprendrez certainement avec plaisir qu'on a représenté hier une pièce de ma façon avec tout le succès et tous les applaudissements que mes amis pouvaient désirer. [1]

Bientôt il vient demander deux services au journaliste : d'accueillir à Paris son ami, le célèbre musicien Burney, et de corriger une erreur qu'on fait circuler à ses dépens en France ; nous lui laissons la parole :

s. d. (1770).

Mon cher Suard,

Je ne chercherai point à m'excuser auprès de vous de la liberté que je prends de vous présenter mon ami, le docteur Burney, et de le recommander à votre amitié, car c'est un homme fort aimable, très honnête et très habile. Il est docteur en musique ; et bien que le titre de docteur n'implique pas toujours de grands talents, l'honneur et le génie de sa profession n'en sont pas moins heureusement réunis dans la personne de ce gentleman, mon digne ami. Vous n'avez besoin que de le connaître pour l'estimer et l'aimer. Il a entrepris d'écrire l'histoire de la musique, et sa conscience lui reprocherait quelque chose, s'il ne cherchait à rendre son œuvre aussi complète que possible. Son voyage en France et en Italie n'a pas d'autre but. Grande est l'attente de ses amis ; et il croit que c'est de son devoir de faire un livre digne de leur estime et de sa propre réputation. Il n'a rien de plus à désirer.

Permettez que je vous prie de vouloir bien, s'il est possible,

[1] Voir Nisard, *Mémoires* etc, p. 160, où il attribue à cette lettre la date 1763 et s'en sert pour corriger une erreur imaginaire de Grimm. Elle est évidemment de l'année 1769 ; et *l'enfant* auquel Garrick fait allusion n'est pas, comme l'assure Nisard, " quelque dissertation apologétique " pour défendre Shakespeare contre les attaques de Voltaire, mais l'*Ode*. La pièce qui avait remporté un si grand succès, est *Le Jubilé*, réchauffé du spectacle de Stratford, représenté à Drury Lane, le 14 oct. 1769.

démentir en mon nom un fait qui me regarde, et qui est rapporté dans un livre récemment publié en France, sous le titre de *Londres*, par un abbé Deslandes.[1] Il a plu à cet auteur de dire, t. I, p. 89, que j'avais voulu mettre ici le théâtre sur le pied de ceux de Paris, que j'ai échoué dans cette tentative, que j'ai été obligé d'en demander pardon à genoux à la majesté du peuple anglais et que j'ai pris la résolution de ne plus reparaître sur la scène. Il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela. Je n'ai pas fait d'innovations depuis que je suis directeur ; je n'ai demandé pardon ni à genoux, ni autrement, et je joue encore. Le compliment qu'il veut bien faire à l'acteur anglais compense mal l'injure qu'il a faite à l'homme et je mériterais bien peu l'amitié de quelques personnes en France et en Angleterre, si je m'étais avili au point de me mettre à genoux.

Je voudrais que cela fût tourné proprement. Je frémis d'y penser. Je suis affligé de voir que des Français emportent avec eux ce livre comme un *vade mecum*. Je n'ai jamais lu un tel ramassis de bévues, d'erreurs, de marques d'ignorance et d'absurdités. C'est pis que le livre de l'abbé Le Blanc.

Quoi que vous fassiez dans cette conjoncture, je vous en aurai la plus grande reconnaissance,

Votre très affectionné,
D. Garrick.[2]

Suard fait droit à ces deux requêtes : il reçoit le docteur Burney à Paris et le présente au cercle des philosophes ; en même temps, il fait imprimer dans le

[1] Il est question du livre de Grosley, publié d'abord sans nom d'auteur. (Lausanne, 1770). Au chapitre : *Police*, tome I, Grosley, racontant l'échauffourée qui eut lieu à Drury-Lane en 1763 au sujet du *moitié-prix*, dit : " Garrick ayant paru pour faire quelques excuses sur ce qui s'était passé, il fut traité en homme qui aurait attenté à la majesté du peuple anglais : pour réparation de quoi, on exigea de lui, sous peine de démolition totale de son théâtre, qu'il demanderait pardon à genoux. Il le fit et n'a pas depuis reparu sur la scène " etc.

[2] Nisard, p. 163.

Mercure, l'*Avant-Coureur* et le *Journal Encyclopédique* une rectification du livre de Grosley.[1]

La prochaine lettre de cette série nous montre Suard de nouveau en Angleterre, où il a trouvé Garrick malade et incapable de jouer. Il a passé cependant d'heureux moments à la campagne, auprès de l'acteur et de son aimable femme ; et comme de Chastellux, il a rapporté un tendre souvenir du " beau saule pleureur de Hampton. " Lorsqu'il écrit à son ami c'est pour lui demander " quelques observations sur le manuscrit que je vous ai donné et que je ne vous ai donné qu'à ce prix. Envoyez-les moi, je vous prie, promptement ; je suis pressé de savoir votre avis sur la question ; j'y suis même intéressé ; mais ne confiez le papier à personne. "[2] En même temps il le gronde de ce qu'il n'ait pas fait part à ses amis de Paris du fait que ses deux nièces étaient en pension dans cette ville : " Je vous somme... de m'écrire tout de suite l'adresse de ces deux aimables nièces qu'il m'a été impossible de découvrir quoique je l'aie demandée à tous les Anglais que j'ai rencontrés. Le joyeux Dr Gem[3] et le galant Abbé Morellet veulent absolument les voir aussi ; il y a beaucoup de gens qui raffolent de tout ce qui porte le nom de Garrick. Permettez à ma femme de les aller prendre un jour pour les mener dîner avec elle ; nous tâcherons de ne pas trop les ennuyer."[4]

[1] Voir ses lettres du 2 juillet et du 12 août, 1770 ; Boaden II, pp. 568, 569. Voir aussi une lettre de lui, non signée, dans le *Journal Encycl.* de sept. 1770. En même temps il prie Garrick de " relever dans cette rapsodie de *Londres* les fausse tés et les balourdises qui s'y trouvent, et de me les indiquer simplement sans aucune discussion.... Je ferais usage de ces notes, et vous m'obligeriez. "

[2] Voir p. 196.

[3] Médécin anglais établi à Paris.

[4] Lettre du 25 juin (1773) ; Boaden II, 622.

Ensuite, c'est à son tour de demander un service : la marquise de Gléon,[1] très entichée d'anglomanie, s'étant livrée *totalement* pendant deux ans à l'étude de Shakespeare, et voulant résoudre toutes les difficultés de cet auteur, avait couvert de ses notes explicatives les marges de deux volumes et rempli un cahier des " passages inexpliqués, mais non pas inexplicables. " A qui demanderait-on la solution de ces problèmes littéraires si ce n'est au fils adoptif du poète ? Donc, " vous êtes sommé au nom de Shakespeare, des grâces, de la beauté et de la galanterie qu'on vous a toujours connue, de nous renvoyer sans délai le cahier ci-joint avec des explications de chaque passage, écrites d'une belle écriture, comme par exemple la mienne ; entendez-vous bien ? "[2]

Il a dû y avoir des moments où Garrick regrettait son admiration pour Shakespeare ! Dans ce cas il a mis du temps à répondre ; et lorsqu'enfin il écrit de nouveau à Suard pour le féliciter de son élection à l'Académie française, il fait une amusante confusion entre Suard et Chastellux et envoie à celui-ci des excuses qu'il devait à celui-là :

2 déc. 1774.

Mon cher ami,

Permettez-moi d'abord de nous féliciter, vous et moi, de l'honneur que vient de se conférer l'Académie française par le choix qu'elle a fait de vous.[3] Si elle ne l'a pas fait plutôt, ç'a été à sa honte et non à la vôtre. Votre discours me plaît infiniment, et si vous voulez tenir secret votre procédé, je défie le

[1] Elle a laissé un *Receuil de comédies nouvelles*, Paris, 1787.

[2] Lettre du 18 mai, 1774.

[3] Elu d'abord en 1772, Suard avait vu sa nomination annulée par le duc de Richelieu ; mais ayant prouvé qu'il n'avait pas collaboré à l'*Encyclopédie* il fut reélu et fit son discours de réception le 4 août, 1774.

critique le plus subtil (sans excepter votre Fréron, car nous avons aussi le nôtre[1]) de relever une maille tombée dans la composition. Il est tissé et ouvré d'une manière si serrée, et toute la pièce (si vous voulez bien me passer ce jeu de mots) est si bien fabriquée que ni mite, ni punaise, ni tout autre vermine littéraire ne pourront y mordre, soyez-en sûr, ni la souiller.

Faites bien savoir à tous mes chers amis que je n'oublierai jamais leur tendresse et leurs bontés pour moi. Ils vivront (j'espère ne pas offenser un académicien français en me servant d'une expression de ce barbare Shakespeare), *ils vivront dans le livre et le volume de mon cerveau, sans y être confondu avec la matière impure.*[2]

Puisque je vous parle de mes amis et de Shakespeare (et je ne parle de rien aussi souvent) vous pouvez dire à mon ami Chastellux que je suis désolé à son sujet. Il doit croire que, pour avoir oublié ses commissions, il faut que je sois un Anglais aussi étrangement froid que phlegmatique. Il m'avait envoyé plusieurs questions sur Shakespeare, avec prière d'y répondre pour une dame de sa connaissance. Quoique je fusse très malade au reçu de sa lettre, sachant combien un chevalier si aimable et si galant devait être pressé de remplir les vœux d'une dame qui l'implorait, j'envoyai ma réponse par un gentleman qui me promit de la remettre sûrement entre les mains de mon ami. Mais voilà que notre homme est allé à Bruxelles, a parcouru la Flandre, et qu'il revient avec le livre, sans avoir vu Paris. Il m'annonce son retour à Londres pour la semaine prochaine, avec mes notes sur les passages difficiles.

Que dirai-je de cet accident ? J'en suis trop péniblement affecté pour ne pas désirer votre médiation entre ma douleur et sa colère. Faites, de grâce, qu'il m'écrive une ligne, afin que je sache si je puis donner mes réponses à M. Garnier, ou ce que je dois faire dans cet embarras. Veuillez en même temps lui offrir mes amitiés, ainsi qu'à tous ceux que vous savez m'être chers ; vous permettez bien, j'espère, que je comprenne Madame Suard dans ce nombre. Ma femme vous envoie sans cérémonie

[1] Il pensait à Kenrick, son ennemi acharné.
[2] *Hamlet* I, 5.

ses amitiés et ses compliments affectueux, à vous et aux vôtres.

Votre bien sincèrement dévoué, jusqu'au dernier moment de ma vie, Garrick.

Je me rends en ce moment au théâtre pour jouer *Hamlet* avec mes variantes. Si je savais écrire en français aussi bien que vous quand vous êtes malade, j'adresserais un discours académique de reconnaissance et de remerciement à madame Helvétius, pour l'honneur et le plaisir qu'elle m'a faits en m'envoyant le portrait gravé de M. Helvétius. Tâchez, je vous prie, que mon ami Morellet me serve d'interprète en cette conjoncture. [1]

Puis c'est Garrick qui recommande à Suard son ami et confrère, l'acteur King [2] ; et Suard qui prie Garrick de lui expédier aussitôt l'*Histoire de la musique* du docteur Burney, dont il pense faire une traduction. Il revient avec plus de détails sur le sujet du manuscrit dont il avait déjà parlé : " Vous m'aviez promis solennellement de faire quelques notes au manuscrit de Diderot que je vous ai laissé en 1773. Ces notes seraient pour moi seul si vous l'exigiez, et j'en aurais besoin pour un ouvrage auquel je travaille. Je vous somme de votre parole ; vous voilà libre ; vous n'avez plus de prétexte, et je serai pour vous un créancier impitoyable. " [3] Suard donc aurait communiqué à Garrick le manuscrit du *Paradoxe sur le comédien* — car tout indique qu'il s'agit de cet ouvrage — le priant d'y ajouter ses observations ; sans doute, en vue d'un ouvrage de sa propre main ou d'un article de journal. En effet, on aurait lu avec intérêt l'opinion du grand

Nisard, p. 162.

[2] Le créateur de Lord Ogleby dans *Le mariage clandestin* et de Sir Peter Teazle dans *L'Ecole de la Médisance ;* il était à Paris en 1776 à la recherche de danseurs etc. pour son théâtre de Sadler's Wells.

[3] Lettre du 28 fév. 1776 ; Boaden II, 613.

acteur sur les théories de Diderot ; mais, autant que nous sachions, il n'a jamais confié au papier ses idées sur ce sujet.

C'est vers cette même date qu'on apprend à Paris la décision définitive de Garrick de se retirer du théâtre. A cette nouvelle Suard s'attriste : " Je ne peux penser sans amertume que je mourrai sans avoir vu mon cher Roscius dans toute sa gloire, remuant à son gré les âmes d'un peuple entier, et remplissant la mienne avec les autres de terreur, de tendresse, d'admiration et de larmes : je mourrai sans avoir connu tout l'empire de la tragédie et le sublime de l'imitation tragique. " A la fin, il se décide à partir pour Londres, en compagnie de M. et Mme Necker et du chevalier de Chastellux, pour assister, comme tant d'autres Français, aux dernières représentations de Garrick. [1] Rentré à Paris, il lui fait part de ses impressions : " Depuis notre retour ici nous ne faisons que parler de vous. Pour moi, je n'oublierai de ma vie les impressions que m'ont laissées surtout Lear et Richard. Vous m'avez donné des idées de votre art qui étaient au-dessus de mes conceptions ; la nature s'est agrandie à mes yeux, et tous ses froids

[1] Voir Morellet *Lettres à Lord Shelburne*, éd. Lord Fitzmaurice, Paris, 1898 ; lettre du 12 mars 1776. La Coll. Forster nous fournit un petit mot de Suard, écrit pendant cette visite :

Suffolk Street, 24 mai.

" S'il est permis d'être importun, c'est avec ses amis et pour ses amis. Je viens vous persécuter encore pour Madame la baronne de Diede. Elle devait partir demain pour aller passer plusieurs jours à la campagne ; je l'ai engagée à rompre cette partie dans l'espérance de voir *Richard* ; elle en meurt d'envie ; elle est enthousiaste de vous. Je l'aime de tout mon cœur ; j'aimerais à faire quelque chose pour elle et j'aime toujours à recevoir quelque chose de vous. Voyez, mon bon et cher Garrick, si ces motifs-là ne sont pas suffisants pour trouver un moyen de donner trois ou même deux places à une jolie femme. Je voudrais avoir une réponse positive à lui donner. Je me recommande à votre amitié ; la mienne durera autant que moi. Suard.

et mesquins et maniérés imitateurs de nos théâtres ne me paraissent plus que des pigmées. A présent que vous avez quitté la scène, prenez la plume, mon ami, et laissez au monde quelques grandes leçons sur un art où vous avez montré un si grand modèle." [1]

Suard n'est pas le seul Français qui ait fait le pélérinage de Londres pour voir jouer Garrick, ou qui ait profité d'un séjour en Angleterre pour rendre visite à son théâtre. Ambassadeurs et hommes de lettres, philosophes en exil et actrices en voyage, tous rendaient hommage à ses talents. Voici d'abord Rousseau, escorté par son ami et patron, qui assiste à une représentation de *Léthé* et de *Zaïre* [2]: "Je le décidai," dit Hume, "d'aller au théâtre voir Garrick, qui lui accorda une loge en face de celle du roi et de la reine. Je remarquai que Leurs Majestés le regardaient plus qu'elles ne regardaient les acteurs." [3] De son côté, le philosophe reclus avait autre chose à faire que d'observer des monarques; il passait son temps à se pencher hors de la loge pour se montrer au public curieux, attention bienveillante qui aurait eu une fin fâcheuse si Mme Garrick ne s'était pas cramponnée aux pans de son habit afin de l'empêcher de tomber dans le parterre. Après le spectacle cependant Rousseau fit à Garrick un compliment gracieux sur son jeu: "Monsieur," lui dit-il, "vous m'avez fait pleurer à votre tragédie et rire à votre comédie, bien que je n'aie guère compris un seul mot de ce que vous disiez." [4]

[1] Lettre du 12 juin, 1776; Boaden II, 620.

[2] Dans l'adaptation anglaise par Aaron Hill.

[3] Burton, *Life and Correspondance of David Hume*, 1846; lettre à la marquise de Barbantane, p. 309; voir aussi pp. 304, 310.

[4] *St James's Chronicle*, Jan. 1766; nous citons d'après un album de coupures de journaux, fait par l'acteur Charles Matthews et conservé au musée de South Kensington.

Beaumarchais, en Angleterre en 1774 à propos de l'affaire de l'*Avis à la branche espagnole sur ses droits à la couronne de France*, trouve le temps de rendre visite à Garrick pour lui lire le *Barbier de Séville :*

" Les avis d'un homme aussi profondément versé dans l'art du théâtre n'ont pu manquer à faire une vive impression sur moi ; et les sourires fins et pleins d'expression de Madame Garike m'ont assez indiqué sur quoi je devais compter pour la réussite de mon *Barbier de Séville*, et les endroits où je devais retoucher. Votre idée de l'opium à l'Eveillé, et celle de le montrer endormi sur la scène a été adoptée sur le champ... [1] Je vous enverrai bien certainement le premier exemplaire qui sortira de la presse : en attendant, recevez une édition complète de mes *Mémoires* comme un léger témoignage de l'amitié, de l'estime et de la haute considération avec lesquelles j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

Beaumarchais.

Morellet, invité en Angleterre par Lord Shelburne en 1772, ne négligea pas cette occasion de revoir son ami Garrick ; de son côté, l'acteur ne montra pas moins d'empressement et de plaisir. Il fut de la petite société qui accueillit Morellet à Wycombe [2]. " Il me donna, " dit Morellet, " pendant mon séjour toutes sortes de marques d'amitié. Il me fit lire *Richard III* et

[1] Voir Acte II, Sçènes 4, 6, 7 ; l'idée de l'acteur a été des plus heureuses. Boaden imprime, (II, 559) une autre lettre de Beaumarchais au sujet de la traduction anglaise d'*Eugénie* (voir p. 99 n.), où l'écrivain promet d'envoyer à Garrick un extrait d'un nouveau drame qu'il vient de donner aux comédiens français : " le premier exemplaire qui en sera imprimé suivra l'extrait que je vous aurai adressé. " (Il s'agit des *Deux Amis*, joué en janvier, 1770). Mais il ne paraît pas avoir envoyé ni cette pièce ni le *Barbier*.

[2] Les autres étaient M. FitzMaurice (frère de Lord Shelburne), le colonel Barré, le docteur Hawkesworth, et Franklin, à cette date commissaire de la Pennsylvanie.

Othello,[1] qu'il me promit de jouer à son retour à Londres... Il joua, en effet, après notre retour à Londres et j'eus la satisfaction de voir deux fois cet acteur, étonnant par la force et la vérité de son expression et à qui l'on ne pouvait rien comparer que notre grand acteur Le Kain. Il m'avait fait placer à l'orchestre, à son théâtre de Drury Lane, et m'avait défendu de lire pendant qu'il jouerait, prétendant que je l'entendrais sans ce secours, tout étranger qu'était encore l'anglais parlé à mes oreilles françaises, tant il avait de confiance dans la vérité de son jeu. Je contrevenais de temps en temps à la défense, en ouvrant le livre que j'avais porté avec moi presque malgré lui. Il me faisait alors des yeux terribles. Je me déterminai à ne plus regarder que lui, et véritablement, quoiqu'un grand nombre de mots fussent perdus pour moi, si je n'entendais pas tout, il ne s'en fallait guère. Garrick eût pu servir de truchement universel à ce roi d'Asie qui demandait aux Romains un pantomime à l'aide duquel il se ferait entendre de tous les peuples soumis à son vaste empire.

Lorsqu'environ six mois après cette époque, je

[1] Dans les notes qu'il avait recueillies pendant ce voyage sous le titre de *Mélanges sur l'Angleterre*, et qui sont aujourd'hui parmi ses papiers à la Bibliothèque de la Ville de Lyon, Morellet dit, à propos de ces lectures d'*Othello* : " Je lui ai demandé pourquoi Shakespeare a fait son héros noir. Je lui ai représenté que dans nos idées cette figure moresque diminuait de beaucoup notre intérêt pour lui ; que d'ailleurs cela rendait la vertu de Desdemona presque incroyable et impossible. Il m'a répondu que Shakespeare a fait dans d'autres pièces des jaloux blancs ; mais que leur jalousie avait des bornes, n'était pas si terrible ; que dans le rôle d'Othello, il avait voulu peindre cette passion dans toute sa violence, et que pour cela il avait choisi un Africain qui a du feu au lieu de sang circulant dans les veines, dont le caractère vrai ou supposé pouvait excuser toutes les hardiesses de ses expressions et toutes les exagérations de la passion. Si cette apologie n'est pas suffisante, elle est ingénieuse ; mais ce que je puis vous assurer c'est qu'il est de la meilleure foi du monde. "

revins encore à Londres pour retourner à Paris, il me mena passer quelques jours à sa campagne près d'Hampton Court, sur les bords de la Tamise, avec son aimable femme.[1] Elle était allemande et avait été danseuse ; elle avait beaucoup de grâce, de bonté, et le spectacle de leur union était charmant... "[2]

Rentré à Paris, Morellet envoie à Garrick une lettre intéressante où il lui parle d'une traduction des *Voyages* de Hawkesworth, projetée par lui et Suard, " l'homme de notre pays qui entend le mieux l'anglais et qui écrit le mieux notre langue... je vous répète que ce serait pour lui (Hawkesworth) une chose agréable d'être traduit avec ce soin et en *bon Français* dans un temps où notre langue est *encore*, pour une grande partie de l'Europe, le moyen par lequel on y connaît les ouvrages anglais. "

Nous relevons dans la même lettre un passage relatif à Burke, le grand orateur, ami dévoué de Garrick :

" Notre ami, M. Burke,[1] nous a quittés trop tôt. Nous lui aurions peut-être fait adopter des maximes de tolérance un peu plus étendues que celles qu'il établit à la chambre des communes. Dites-lui de ma part que la tolérance doit être nulle ou universelle ; qu'elle doit s'étendre même aux sceptiques et

[1] Pour le recevoir Garrick remit une visite promise à Lord Camden, au grand désappointement de ce célèbre homme de robe. Voir sa lettre, et celle de Fitzmaurice, Boaden I, 482, 480.

[2] Voir *Mémoires de l'abbé Morellet*, 1823 ; pp. 202, 208.

[3] Burke était de passage à Paris en fév. 1773, après avoir conduit son fils à Auxerre pour y apprendre le français. C'est à cette occasion qu'il vit la dauphine (voir sa *Révolution française*), soupa chez Mme du Deffant (voir ses *Lettres*) et fit la connaissance de Morellet et des Encyclopédistes. A la Chambre des Communes (mars 1773), il donna son assentiment à un projet de loi abolissant les *tests* religieux imposés par l'*Acte de Tolérance*, mais se déclara opposé à tout rationalisme : " Les infidèles, dit-il, sont hors la loi, non seulement de notre constitution mais de celle de la race humaine. " C'est à ce discours que Morellet fait allusion dans sa lettre.

même aux athées ; que ceux qui lui donnent toute cette extension ne sont pas pour cela athées eux-mêmes ; que l'athéisme est une doctrine trop métaphysique, trop contraire, d'ailleurs, aux idées que donnent aux hommes nécessairement les phénomènes de la nature et les malheurs de la vie, pour s'établir dans la société. Qu'il n'y a donc rien à en craindre pourvu qu'on ait de bonnes lois, qu'il faut toujours avoir, et sans lesquelles toutes les religions du monde ne peuvent rien pour le bonheur de l'homme sur la terre ; que la voie la plus courte et la plus sûre, et la seule qui puisse conduire à avoir de bonnes lois, c'est la liberté entière et illimitée de dire et d'écrire tout ce qu'on veut, même les folies, les sottises, les immoralités, les impiétés, comme, en matière de gouvernement, un peuple qui ne jouira pas de la liberté d'attaquer la liberté elle-même, n'arrivera jamais à se faire des principes fixes et certains de bon gouvernement et de bonne administration. Je le prie, ainsi que vous, de penser à ce petit nombre de principes, et j'espère qu'il en sera convaincu ; si non, je ne l'en aimerai pas moins, ainsi que vous ; car il faut bien que je mette mes propres leçons en pratique en vous tolérant. Sachez cependant que ce ne serait pas une intolérance de ne pas tolérer les intolérants. Je vois d'ici M. Fits-Morice riant et puis méditant sur les propos de son papa Morellet. Rappelez-moi bien à son souvenir et à son amitié. "

Et le bon abbé fait preuve de sa largeur d'esprit en joignant à cette dissertation philosophique ses amitiés à la danseuse Mlle Heinel et ses compliments à Garrick à propos de son remaniement de *Hamlet*, dont il voudrait avoir le texte pour voir " ce qui cesse d'être en 1773 dans le goût anglais. " [1]

Comme nous l'avons déjà vu, Madame Necker fut

[1] Lettre du 5 avril, 1773. Burke n'est pas le seul homme politique anglais à qui Morellet ait inculqué ses opinions libérales ; Lord Shelburne s'avouait son disciple. Voir *Lettres de l'abbé Morellet à Lord Shelburne ;* et Lemonty, *Histoire de la Régence*, 1832.

parmi ceux qui vinrent à Londres en 1776 pour voir les dernières représentations données par l'acteur. Elle en fut véritablement enthousiasmée. Ses lettres, débordant d'éloges et de compliments, sont assez connues ; surtout celle dont Gibbon l'historien, ému peut-être par le souvenir de la belle Mlle Curchod, dit que c'était " la meilleure lettre qui fût jamais écrite. " [1] En voici une autre, moins éloquente mais toujours dans le même ton ; on la dirait rédigée par Julie d'Etange !

" Je pourrai donc dire à mes amis : je l'ai vu cet homme unique ; cet homme, l'admiration de toute l'Europe et les délices de ses amis ; le voilà tel qu'il était, mais le peintre n'a saisi qu'un moment et j'en ai gravé mille dans ma tête et dans mon cœur. J'ajouterai : c'est à lui que je dois cette sublime estampe ; il m'honorait de ses bontés et de son amitié ; et si j'ai versé des torrents de larmes quand il jouait *Hamlet* et *Lear*, j'en ai versé de plus abondantes encore en me séparant de lui et de sa charmante compagne ; leur douce image se joindra à jamais à tous mes sentiments. Je ne ferai plus de voyage ; j'ai observé les mœurs de tous les hommes dans le jeu de Monsieur Garrick et j'ai plus fait de découvertes sur le cœur humain que si j'avais parcouru l'Europe entière. Je sais bien du moins que je n'y aurais rien trouvé d'aussi digne d'admiration, de respect et d'attachement que Monsieur et Madame Garrick, à qui je présente mes plus tendres hommages. "

La Comtesse de Boufflers, amie de David Hume et ex-admiratrice de Jean-Jacques, offre moins d'effusion mais autant d'éloge :

" Je serais fachée, Monsieur, de quitter cette ville sans vous

[1] Voir la lettre dans Boaden II, 624 ; avec la réponse de Garrick, p. 625. Il y a d'autres lettres de Mme Necker aux pages 617, 626, 634 ; et une autre de Garrick à elle, II, 161. Celle que nous citons ici est prise sur une copie dans la Coll. Forster (XXVI, *add.*) ; l'acteur a écrit sur le dos, " *a most charming billet.* "

avoir exprimé combien j'ai été touchée de votre acquiescement à mes désirs et ma grande admiration de votre génie peu ordinaire. J'ai regretté plus que jamais mon ignorance de la langue anglaise, car mon attention a été souvent dérangée par la nécessité de suivre la pièce sur le livre, non cependant au point de m'empêcher de voir que vos talents ne sont pas inférieurs à votre grande réputation.

Je suis, Monsieur, votre servante très obligée,
Henriette, Comtesse de Boufflers. [1]

Grimm, en Angleterre avec le prince de Hessè, ne manque pas d'amener Son Altesse au spectacle de Londres. Ils avaient étudié ensemble des comédies de Ben Jonson, de Beaumont et Fletcher, et de Hoadley ; et nous avons d'eux une lettre amusante où Grimm assure l'acteur que " s'il fallait absolument encore se préparer à une tragédie, nous passerions, je crois, des nuits pour l'étudier " ; et où le prince ajoute : " The plays are so handsome and spiritfull, that uppon the Theater the Plays cannt are agreable from itself, when but the illustrious Garrik Plays itself, and we poor Strangers when we hear him alors, nous serons dans la plus grande satisfaction d'avoir vu la plus belle chose de l'Angleterre ; osons-nous l'espérer, Monsieur ? " [2]

L'abbé Morellet avait raison ; la langue anglaise n'était pas encore très connue sur le continent d'Europe.

Ainsi tout le monde venait préparé à admirer, et tout le monde s'en allait content ; non, pas tous ; un des visiteurs, au moins, ne trouva pas auprès de Garrick une réception aimable et n'oublia pas de lui en tenir

[1] L'original est en anglais ; voir Coll. Forster, XXVI, *add.*

[2] Lettre du 11 oct. (1771) ; Boaden II, 635. Garrick paraît avoir joué les pièces demandées et avoir fait de son mieux pour être agréable aux visiteurs.

rancune. C'est le célèbre Linguet qui, rayé de la liste des avocats et privé de son privilège pour *L'Année politique et littéraire*, prit en 1776 le chemin de l'exil. Arrivé à Londres il écrivit à l'acteur la lettre pompeuse qui suit :

Cicéron, Monsieur, se glorifiait d'avoir reçu des leçons du premier acteur de son temps : s'il vivait de nos jours, ce n'est pas Roscius qu'il aurait choisi pour maître, c'est à Londres qu'il serait venu prendre un modèle. Je n'ai jusqu'ici rien de commun avec lui qu'un exil ; si votre santé et vos occupations vous le permettaient, je voudrais bien l'imiter dans un point plus agréable, m'instruire auprès de vous de ce que les secrets de votre art ont de relatif avec celui que j'ai exercé quelque temps. Ne pouvant me flatter de ce bonheur, j'espère au moins que vous me permettrez de rendre à vos talents l'hommage que leur doit tout homme sensible. Je vous supplie de m'indiquer un jour et une heure où je puisse m'acquitter de ce devoir. J'en suis vivement pressé par une dame qui me touche de près, et qui, par son mérite personnel n'est pas indigne d'apprécier le vôtre.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur, Linguet. [1]

Garrick, connaissant la mauvaise réputation de l'ex-avocat et sachant qu'il avait eu des démêlés avec ses amis, les philosophes, ne répondit pas à cette lettre et lui refusa sa porte. La colère de Linguet déborda dans *L'Année politique* et poursuivit l'acteur même après sa mort : " Je n'ai jamais vu jouer David Garrick... Cet acteur avait, ce qui va rarement, ou plutôt jamais, avec le génie dans aucun genre, beaucoup de manège et de souplesse, avec une hauteur puérile, un amour propre ridicule, partage des petites âmes, bien différent de

[1] Lettre du 1er nov. 1776. Coll. Forster.

l'estime de soi-même, qui est celui des grandes, et une avarice sordide, une lésinerie qui aurait pu fournir de nouveaux traits au caractère d'Harpagon." Et il raconte que Garrick contrôlait lui-même les recettes chaque soir et allait chercher dans toutes les friperies de Londres des guenilles dont il garnissait la garde-robe de son théâtre ![1]

LES INTIMES

Mais de tous les Français que Garrick connaissait, Madame Riccoboni et Jean Monnet étaient ses amis les plus fidèles et ses correspondants les plus réguliers. Les

[1] Voir *Jugements sur Le Kain*, par Molé ; avec *Linguet sur Garri(c)k*, Paris, 1801.

Linguet n'est pas tout-à-fait le seul Français qui ait trouvé l'accueil de Garrick indigne de ses mérites. La Collection Forster nous conserve la lettre suivante qui en quelques lignes résume une colère vigoureuse :

Orchard Street, Westminster.
Le 3 septembre, 1766.

Pardon, Monsieur, si j'ai été si importun. C'est qu'on m'avait trompé et on m'avait assuré que vous vous faisiez un plaisir particulier d'obliger. Je reconnais mon erreur et n'y retomberai sûrement plus. Voilà ce que c'est de mal connaître ses gens. Vous me donnez des notions plus claires. J'en profiterai, et serai toute ma vie avec les sentiments qui vous sont dûs, Monsieur, Votre très humble et très obéissant serviteur,
Le Colonel de Champigny.

Dans la même Collection se trouve une lettre, déjà citée par Sainte-Beuve (*Nouveaux Lundis*, 2e éd., 1872, VI, 401) dans laquelle un René de Vigny, emprisonné à Londres pour dette, demande un secours à l'acteur : " Je suis ici depuis dix mois pour 300 pièces ; j'ai éprouvé tout ce qui peut affliger un cœur tendre et sensible ; si vous joignez à cela de manquer du nécessaire depuis deux mois, vous jugerez de quel prix serait le service que vous me rendrez. J'ai caché à ma famille et à mes amis en France ma détention, j'ai cru devoir le faire : je n'en reçois point de secours. Un domestique m'a emporté mes plus précieux effets, j'ai été forcé d'engager les autres ; je m'efforce de cacher ici mon état, je souffre en silence, craignant le mépris qui suit le besoin ; mais je ne puis plus le tenir secret,

autres lui écrivaient de temps en temps, pour lui demander un service ou lorsqu'une occasion particulière le rappelait à leur mémoire ; ceux-ci éprouvaient le besoin de se tenir en une relation plus intime avec lui, de suivre ses mouvements, d'avoir des nouvelles de sa santé, de l'assurer de leur affection. Garrick, très pris par les affaires, ne leur répondait pas toujours ; mais ils n'interprétaient pas mal son silence et continuaient avec constance de lui envoyer des lettres qu'ils savaient lui être agréables.

Demeurant tous deux à Paris, Mme Riccoboni et Monnet ne se connaissaient pas, ou se connaissaient peu. Leurs milieux étaient tout différents. L'une,

on commence à s'en apercevoir, et sans respect pour mon malheur, on me tourmente pour quelques avances contractées par l'affreuse nécessité. Je vous prie donc d'adoucir mes douleurs en me prêtant dix ou douze guinées dont j'ai besoin tant pour acquitter les dettes humiliantes, que pour vivre en attendant que je prenne des arrangements. Je vous les rendrai dès que je pourrai, etc..... Je vous envoie, Monsieur, une lettre de recommandation que m'avait donnée un conseiller au Parlement de Bretagne de mes amis pour un gentilhomme des siens..... Je vous prie de la garder comme un titre de vérité jusqu'à ce que j'aie rempli mon devoir envers vous.....

Jean René de Vigny,
Ancien Mousquetaire et officier dans une des compagnies de la garde du roi de France.

(Voir Boaden II, 491).

Deux interrogations se posent ? Est-ce là, comme Sainte-Beuve aurait voulu l'insinuer, un parent d'Alfred de Vigny ? Sur ce point personne n'a jeté de lumière, mais, pour notre part, nous sommes prêt à croire que Jean-René était un imposteur. Les Archives du Ministère de la Guerre ne possèdent aucun document sur ce soi-disant officier. Cela ne prouve pas avec certitude qu'il n'appartenait pas à un corps de la Maison du roi ; car les contrôles de ces corps conservés au Ministère sont très considérables et manquent complètement de tables. Mais nous n'avons découvert aucune trace d'un Jean-René de Vigny parmi les familles nobles de ce nom au XVIIIe siècle et nous sommes portés à croire que sa noblesse était empruntée.

Ensuite, Garrick a-t-il accordé l'assistance demandée ? Aucun document ne nous permet de l'établir nettement ; mais cette lacune n'est pas

femme-auteur à la mode, fréquentait des salons littéraires, tels que celui du baron d'Holbach, ou plus souvent travaillait dans son bureau, à côté de sa fidèle et unique amie Mlle Biancolelli, se confiant à ses livres ; l'autre, flibustier du monde théâtral, hantait assidûment

faite pour étonner. Garrick aimait faire le bien sans apparat. Nous remarquons cependant que les vers envoyés à Favart (p. 172) ont été traduits par un "M. de V... un de mes amis qui n'a jamais rimé de sa vie." La date de cette lettre (5 fév. 1767), très rapprochée de celle de la lettre de M. de Vigny, semble permettre d'identifier *M. de V.* avec *l'Ancien Mousquetaire.*

Tous les ambassadeurs français à la cour de St James ont vu et admiré le jeu de Garrick : le duc de Nivernais en 1763 ; le duc de Guines, 1770-76 (voir une anecdote — apocryphe ? — à propos d'une rencontre entre lui et Garrick chez Lord Edgcumbe ; *Hist. abrégée du Th. Ang.* dans les *Mém. de Garrick* trad. Desprès) ; le marquis de Noailles en 1776. A cette dernière date Garrick avait déjà pris sa retraite ; mais à un dîner chez son amie Mrs Montagu, il a bien voulu donner aux invités français un échantillon de son talent : "Je n'ose pas vous répéter tout ce qu'on a dit," lui écrit Mrs Montagu le même soir, "de peur d'avoir l'air de vouloir flatter ; mais je peux vous dire que Mme de Noailles me remercia plus de cent fois pour cette surprise et ce plaisir ; tout en descendant l'escalier, elle ne cessa pas de me remercier et de s'émerveiller de votre jeu, avec tant d'ardeur que je craignais la voir tomber en bas et se casser les os" (Boaden II, 369).

Terminons ces notes par ces "Vers sur Garrick par un Français" publiés dans le *Public Advertiser* en 1772 :

En vain sous les dehors d'une figure humaine
Voudrais-tu déguiser le fils de Melpomène.
Aux sons harmonieux de ta divine voix
Garrick, le masque tombe et le découvre en toi.
Quel mortel put jamais ainsi sur son visage
Peindre l'effroi, l'amour, la terreur, le courage ?
Ou d'un œil animé pénétrant jusqu'au cœur
Le remplir à son gré de joie et de douleur ?
Non, il n'en fut jamais. Par sa douce éloquence
Un Dieu civilisa le monde en son enfance,
Quand innocent encor il était vertueux :
Orphée, eût-il vécu dans ces temps moins heureux
L'Homme, sourd à sa voix, l'eût forcé de se taire ;
S'il peut être touché, Garrick seul peut le faire.

J. C.

les joyeuses réunions de Pelletier et du comte du Luc, se partageant parmi tout un cercle de connaissances et se dépensant dans le monde. Cette différence se ressent dans leurs lettres. Celles de Madame Riccoboni, malgré leur fol abandon, ont toujours trait aux choses de l'esprit ; celles de Monnet sont d'ordre plus matériel ; et cependant, ces deux êtres et ces deux styles trouvent un lien commun dans leur admiration affectueuse pour l'ami Garrick.

En lisant les épîtres de Madame Riccoboni nous croyons sentir que si sa rencontre avec celui qu'elle appelle *the dearling of her heart*, avait eu lieu vingt ans plus tôt, le résultat en eût pu être plus grave. Madame Garrick n'aurait, peut-être, pas trouvé bon qu'une femme plus jeune aimât tant son cher mari et le *cœur combustible* [1] de l'ex-actrice eût été capable de communiquer le feu à ce ménage uni. C'est dans ses lettres une affection tardive qui déborde de cette âme tant éprouvée par la vie, affection qui fait naître de la sympathie chez Garrick et lui donne envie de connaître l'histoire de sa correspondante. " Vous me demandez mon histoire ; " répond celle-ci, " est-ce que vous m'en croyez une ?... J'ai mis dans un de mes ouvrages l'événement qui a changé les premières dispositions du sort à mon égard ; et sans le savoir, le public s'est vivement intéressé à des malheurs qu'il a regardés comme une fiction. " Et elle raconte les misères d'une enfance assombrie par la mort de son père et la perte de sa fortune ; les malheurs d'une jeunesse tyrannisée par une mère coquette et froide ; les infortunes de sa vie conjugale auprès d'un homme volage, exalté et coléreux ; les déceptions d'une carrière théâtrale occupée, malgré son caractère grave et sensible, à jouer des rôles de comédie ; son expérience comme

[1] Voir sa lettre, Boaden II, 445.

auteur d'ouvrages qui lui auraient procuré l'aisance, n'était la piraterie des librairies. " J'ai acquis de la considération, c'est beaucoup. En cessant d'être jeune, une femme n'est plus rien ; j'existe encore, et quand je ne devrais à ma petite réputation que votre connaissance et votre amitié, je me saurais très bon gré de m'être fait auteur. " [1]

Voilà donc la femme qui envoie à Garrick des pages

[1] Voir lettre du 2 janvier, 1772 ; Boaden II, 593. Marie-Jeanne Laboras de Mezières, Mme Riccoboni, est née à Paris en 1714. Ce qu'elle raconte de sa vie dans sa lettre à Garrick pèche seulement par des réticences. Elle n'y mentionne pas un incident dont elle s'est servie dans ses *Lettres de Fanny Butler à milord Charles Alfred, comte d'Erford :* elle avait été séduite, puis abandonnée, par un M. de Maillebois. Elle débuta aux Italiens en 1734, épousa Riccoboni, mauvais acteur, auteur de plusieurs comédies et de *l'Art du Théâtre.* C'est à l'âge de 43 ans qu'elle publie son premier roman, bâti sur ses propres souvenirs. Son deuxième, *Juliette Catesby,* remporte un grand succés et établit sa réputation. Elle compose une *Suite* de *La Vie de Marianne,* qui est une bonne imitation du style de Marivaux; un roman, *Miss Jenny,* qui reçoit l'honneur d'une traduction par Goldoni; et d'autres, très goûtés au XVIIIe siècle et bien au-dessus des élucubrations de Mme de Puisieux, Mme de St Aubin, Mme Elie de Beaumont et autres femmes-auteurs de l'époque. C'est à la *Nouvelle Héloïse* qu'il faut comparer ses écrits, où se retrouvent les mêmes scènes de passion, les mêmes tendres et respectables amis qui s'inondent mutuellement de torrents de larmes délicieuses, les mêmes fautes du côté des jeunes et la même dureté du côté des parents, les mêmes mouvements du cœur et les mêmes réflexions philosophiques ; et bien qu'ils se ressentent davantage de l'influence étrangère, ils ne le cèdent pas toujours aux pages de Rousseau. Il y a des lettres de *Fanny Butler* qui peuvent se relire aujourd'hui, et où sous un langage trop empesé on sent un cœur qui vibre ; l'idée de *Juliette Catesby* est bien imaginée dans sa simplicité : le début surtout, où milord d'Orsay, amoureux de Juliette et fiancé avec elle, cède à un instant de folie, et séduit Miss Jenny, sœur d'un de ses amis, ne manque ni de force ni de talent. Il serait possible de choisir dans son œuvre trop volumineuse la matière d'un volume encore intéressant, où se trouveraient compris ses contes, *L'Aveugle* et *Ernestine,* et plusieurs de ses lettres à Garrick, à Hume ou à Adam Smith.

Voir sur elle la *Notice,* en tête du 1er volume de ses Œuvres, Paris, 1818; De la Porte, *Hist. litt. des femmes françaises,* Tome V, 1869.

Ajoutons que la Révolution l'a ruinée, en la privant de sa pension royale ; elle est morte, presque dans la misère, 1792.

impétueuses mi-françaises, mi-anglaises, pleines de cris, d'exclamations, de brusques arrêts et de reprises vertigineuses, telles que : " Mon Dieu ! la mauvaise tête ! Je parle de la mienne, et vous le jugez bien. Votre lettre est arrivée à Paris le même jour que notre aimable Baron en partait, chargé de trois pages de mes impertinents reproches. Je vous le dis en secret, je suis étourdie, impatiente, grondeuse, pétulante, insupportable ! — au reste, la meilleure créature du monde : quand j'ai fait cent sottises, je me chagrine, je me désole ; je vois mes torts, je les sens, je m'en repens, je les avoue. Me voilà dans le cas : Your pardon, my dear, dear friend; I write to you upon my knees. Vous méritez mille et mille remerciements ; je vous ai querellé, traité comme un chien ; il faudrait m'assommer ; mais you are so good, j'espère ma grâce ; forgive this fault ; je n'y retournerai plus jamais, jamais, jamais. Et cet honnête libraire, poor man !... je lui écrirai, quand j'aurai reçu son envoi ; ne me trahissez pas ; chut ! paix ! Faites-lui bien des compliments de ma part, bien des civilités ; c'est un digne homme que Monsieur Becket — a galant man, a very good man ; I kiss him. " [1]

Ou encore : " Help, help ! murder, murder ! dear Theresa, make haste, give me some relief—I am in a fit. I am. distracted—Cut off Mr Burke's throat [2]— mercy on us ! forbear—O tyrant ! Mais il n'est pas prudent d'irriter ce méchant diable. Honest Mr Noise, I implore your pity : upon my knees I crave your pardon ! Be good, be merciful, do not cut nothing to the lovely Dick. Faith, his eyes are fine eyes ; his

[1] Boaden II, 450.

[2] Elle fait allusion à Sir Richard Burke, frère de l'orateur ; il était à Paris en 1765-66.

smiles are sweet smiles. Well, and what for this ? Venez ici, répondez à ma question : tenez-vous là, soyez sage. Est-ce que depuis le voyage de M. Burke en France, je vous en aime moins, my little irrational ? est-ce que je mérite toutes ces dures épithètes ? You are too hasty, Sir. En parlant de Mr Burke, je dis *le bel Anglais*, ou mon *aimable écolier ;* en parlant de M. Garrick, je dis *the dearling of my heart ; the charming David ; my dear, my sweet friend.* I call you un ungrateful monster, are you not ? Quel torrent d'injures ! et les terminer par Woman, Woman ! Zounds, Sir, a pretty piece of insolent vanity, indeed ! Mais je m'honore du nom de *femme*, à la barbe de toute l'impertinente tribu de votre espèce ; je ne voudrais pas changer de sexe ; non, depend on it, man, lofty man ! " [1]

Et de quoi parle-t-elle dans ses lettres ? Souvent — on vient d'en avoir la preuve — de bagatelles. Mais aussi on trouve dans ses pages des portraits de gens célèbres, des jugements littéraires, l'histoire de ses propres ouvrages ; tout cela, mêlé aux anecdotes et au scandale de la vie parisienne, forme un document agréable sur la vie du XVIIIe siècle.

Voici le gros David Hume avec qui elle est " au mieux, " et qui lui a fait présent de son *Histoire de l'Angleterre ;* " Paris regrettera M. Hume ; il va en Irlande, you know. " [2] Comme tout le monde, elle a son mot à dire sur la querelle entre Hume et Rousseau : " Les gens de lettres sont pour M. Hume, et les personnes sensées ne le soupçonnent point d'avoir tort. Un naturel doux, sensible ; un cœur honnête, un esprit

[1] Voir Boaden II, 477. Boaden regrette l'indélicatesse avec laquelle Mme Riccoboni trahit ses sentiments. Pauvre femme ! elle avait 52 ans.

[2] 31 août 1765 ; Lord Hertford, nommé vice-roi d'Irlande, avait offert un poste à Hume qui, finalement, ne l'a pas accepté.

juste, voilà les garants de l'historien. Rousseau cherche la célébrité, il la préfère à tout ; il ne restera pas tranquille dans l'asile qu'il a désiré. N'est-il pas bien inconséquent ? Sa conduite et ses principes ne se démentent-ils point ? Quand on méprise les hommes, peut-on désirer les occuper ? On est trop heureux d'être oublié de ceux dont on dédaigne les mœurs, dont on croit le cœur incapable de bonté, de reconnaissance et d'amitié. " [1]

Ensuite, un autre Ecossais célèbre, Adam Smith : " Vous ne l'avez pas encore vu ? c'est la plus distraite créature ! mais c'est une des plus aimables ! Je l'aime beaucoup, et je l'estime encore davantage. " Et lorsque Smith part pour Londres, elle lui donne une lettre de présentation pour Garrick, où nous lisons : " Un Ecossais, homme d'un très grand mérite, aussi distingué par son bon naturel, par la douceur de son caractère, que par son esprit et son savoir, me demande une lettre pour vous. Vous verrez un philosophe moral et pratique ; gai, riant, à cent lieues de la pédanterie des nôtres. Il vous estime beaucoup, et désire vous connaître particulièrement. " [2] Ces phrases résument une admiration que Smith lui rendait bien ; pour la peinture des affections il plaça Mme Riccoboni à côté de Racine et Voltaire, Richardson et Marivaux. [3]

Boaden II, 488.

[2] Lettre du 6 oct. (1766) ; Boaden II, 548.

[3] Dans sa *Théorie des Sentiments moraux*, éd. 1790, tome I, p. 350. Smith a beaucoup fréquenté à Paris, en 1765, les philosophes de l'école économique, et ses conversations avec Turgot, Helvétius, Morellet et d'autres l'ont aidé à débrouiller les idées exprimées plus tard dans son grand livre, *La Richesse des Nations*. Voir John Rae, *Life of Adam Smith*, 1895 ; Morellet, *Mémoires*, p. 244. Tout le monde n'avait pas la même opinion qu'Adam Smith sur le talent de Mme Riccoboni. Palissot dans sa *Dunciade* lui promet la survivance d'un haut emploi dont il avait autrefois gratifié Mme du Bocage. Il y fait semblant de croire qu'elle n'avait pas

Lorsqu'elle ne lui parle pas de connaissances communes, elle l'entretient de livres et d'auteurs, jetant sur les uns et sur les autres des jugements amusants, souvent fins et spirituels. Smollett est un vil gredin, qui ne connaît pas mieux les mœurs de son pays que celles de la France et dont tous les ouvrages sont détestables ; son *Peregrine Pickle* est, en particulier, un livre maudit et son *Count Fathom*, odieux. "*Les Pensées Nocturnes* de Young," écrit-elle à son ami, "ont fait fortune ici. C'est une preuve sans réplique du changement de l'esprit français. J'ai lu la moitié de l'ouvrage, et malgré sa beauté je n'ai pu le poursuivre. On lit sans peine un traité sur la mort ; il attriste sans étonner, sans fixer de sombres images dans l'esprit ; mais il faudrait n'avoir point d'amis, pour lire ce poète sublime et noir... Young est malheureux que les vapeurs fussent connues avant ses vers ; il eût été le créateur de cette maladie de l'âme et sa mémoire serait précieuse à toutes les facultés de l'Europe." [1]

Garrick lui expédie l'*Essai sur Shakespeare* de Mrs Montagu. "Un pamphlet parfaitement bien écrit. Les réflexions sur Voltaire sont justes. Votre auteur le traite d'ignorant ; moi, je l'accuse d'une basse jalousie, impardonnable à un homme de génie." [2]

Plus intéressante encore est son opinion sur le *Vicaire de Wakefield* qui venait de paraître : "Il ne m'apprendra rien. C'est un homme qui va de malheurs en malheurs assez rapidement, et de bonheurs en bonheurs tout aussi vite. Cela ne ressemble guère à la vie du monde. On devrait s'appliquer à peindre les

écrit les romans qui portaient son nom ; mais dans les dernières éditions il retira cette accusation injurieuse.

[1] Lettre du 12 sept. 1769.

[2] Lettre du 16 juin 1769.

situations les plus ordinaires, celles où beaucoup de personnes peuvent se trouver. Alors les leçons de conduite seront utiles. Je ne suis pas un juge compétent du style, mais le plan de l'ouvrage ne m'a pas intéressée; le pathétique annoncé par Mr Burke ne m'a point frappée ; le plaidoyer en faveur des voleurs, des petits larrons, des gens de mauvaises mœurs, est fort éloigné de me plaire. Il faut dire aux hommes : *Soyez toujours honnêtes ; l'honneur perdu ne se recouvre jamais.* C'est les désespérer, dira-t-on ; c'est leur ôter le désir de rentrer dans leur devoir. Mon ami, l'expérience prouve que celui dont la misère, dont le besoin a tourné les idées vers la bassesse, vers le crime, qui a pu envisager la honte et s'exposer à la mériter est un homme dont le cœur est corrompu. Le Vicaire prêche des coquins, les convertit : je ne voudrais pas rencontrer sa congrégation dans un bois, si j'avais mille louis dans ma poche ! " [1]

Parfois elle lui envoie des nouvelles des pièces jouées à Paris : " Hier tomba une pièce aux Français ; l'auteur M. de Beaumarchais ; Préville y joua comme un ange " [2] — annonce laconique de la chute d'*Eugénie*. Elle fait suivre à Garrick le progrès du nouveau genre : " Saurin a fait *Le Joueur* [3] de Mr Moore. Il y a mis du noir, de l'affreux. Il a pris dans le roman de *Cleveland* un endroit où le héros veut tuer ses enfants. Cela n'est pas mal dans Cleveland, dont la bonne conduite lui fait croire le malheur inséparable de la vie ; mais Beverley, qui a ruiné son fils, est un sot de vouloir le tuer... On a dit un mal horrible de la pièce, mais on a couru

Lettre du 11 sept. 1766.

[2] Cf. lettre de Monnet : " *Eugénie*, cette mauvaise pièce dont je vous ai parlé,... qui a tombé à plat le premier jour, et qui s'est relevée au second, vient d'être interrompue par la maladie de Préville. "

[3] Joué sous le nom de *Beverley*, mai 1768. Diderot avait déjà traduit la pièce anglaise ; voir *Œuvres VII*.

pour la voir, et Molé a paru merveilleux dans un rôle où je voudrais bien vous voir. "

Enfin il leur reste un sujet de correspondance intarissable : leurs propres ouvrages. A Madame Riccoboni, tout ce qui sort de l'encrier de Garrick paraît délicieux et magistral. Sa méchante opérette de *Cymon* est à ses yeux " bien faite, bien écrite, tout est vrai, tout est agréable ; " — jugement qui ne doit pas étonner chez cette ex-actrice, car la pièce de Garrick est du Shakespeare agencé au goût du Théâtre Italien. Elle promet de traduire toutes ses pièces ; mais lorsqu'elle publia son *Nouveau Théâtre Anglais* en 1769, il ne s'y trouva aucune d'elles, pour une raison que nous avons déjà donnée. Nous ne suivrons pas à travers ces lettres l'histoire des romans de Madame Riccoboni ; depuis *Madame de Sancerre*, dédié à l'acteur, jusqu'aux *Lettres de Lord Rivers*, tous prirent le chemin de Hampton ; Garrick s'occupait de les faire traduire et publier par son ami Becket.

Voilà donc de quoi caùsaient ces deux amis ; ou plutôt, devrions-nous dire, de quoi causait Madame Riccoboni. Parfois l'acteur laissait passer une année entière sans trouver le temps de lui répondre ; et sans doute, la plupart de ses lettres étaient des badinages griffonnés à la hâte dans le ton de celui-ci [1] :

15 mai, 1766.

Cher, sauvage et aimable Diable,

Je n'ai qu'un instant pour vous dire que, malgré votre cruauté et la façon dont vous me maltraitez, je vous aime

[1] C'est la seule lettre que nous connaissions de Garrick à Mme Riccoboni. Elle forme partie du Recueil de pièces originales sur Garrick fait par Sir Henry Irving et actuellement en la possession de Sir John O.S. Thursby. Pour l'original voir appendice II N° 11.

toujours. J'ai reçu vos lettres par les mains de M. Liston,[1] mais je ne l'ai pas encore vu, lui. Et lorsque je le verrai, que voulez-vous que je lui dise ? Vous dites sur lui tant de jolies choses qu'au lieu de lui rendre les services qui sont en mon pouvoir je devrais mesurer mon épée avec la sienne ; mais bref, s'il fallait que je me battisse avec tous les hommes dont je suis jaloux à cause de vous, je n'aurais pas le temps ni de manger ni de dormir.

Le porteur de ce mot est un monsieur qui a écrit avec beaucoup de succès pour la scène[2] ; il vous donnera toutes mes nouvelles et est à même de vous renseigner au mieux sur les affaires de notre théâtre. Quant à son mérite comme écrivain, vous le connaissez déjà ; car, si je ne me trompe, je vous ai envoyé son *Amour au Village* et sa *Fille du Moulin*. Il a aussi donné à notre théâtre l'hiver dernier une pièce que je vous envoie, avec une autre dont j'ai le droit de m'appeler le demi-père. Si elle vous amuse, vous et votre aimable amie (à qui nous envoyons nos meilleurs compliments), je n'aurai pas honte d'avoir mis la main à la pâte.[3]

Que je suis bon chrétien ! que j'ai un bon naturel ! de vous pardonner ainsi après toutes les injures que j'ai reçues de vous ! Ma femme joint ses affectueux compliments aux miens, mais elle ne peut pas avoir la moitié de mon affection pour vous, et cela pour une bonne raison.

Chère barbare spirituelle, à vous à tout jamais,

D. Garrick.

[1] Jeune Ecossais que Mme Riccoboni avait recommandé à Garrick ; voir sa lettre du 25 mai 1766 ; Boaden II, 480.

[2] George Colman. Mme Riccoboni l'a trouvé charmant, comme elle trouvait tous les Anglais que Garrick lui envoyait : " Je ne vous dis point ce que je pense de lui ; vraiment je n'ai pas envie de vous rendre son ennemi juré " ; lettre du 10 août.

[3] Il s'agit du *Mariage Clandestin*, auquel Colman n'a jamais voulu admettre que Garrick eût collaboré effectivement. Ainsi Favart (24 juillet 1766) demande à Garrick son opinion sur une comédie dont Colman, l'auteur, lui a fait cadeau, et qui s'appelle le *Mariage Clandestin*. En même temps Mme Riccoboni (10 août), envoie à Garrick ses compliments sur l'ouvrage : " le doigt que vous avez mis au pâté l'a sûrement très bien assaisonné. "

P. S. — Je suis toujours au galop. M. Bickerstaff ne peut pas attendre et je n'ai pas le temps de relire cette lettre.

Malgré ce manque d'empressement de la part de son correspondant, Mme Riccoboni ne se rebutait pas. Elle continuait à lui écrire parce qu'elle avait besoin, de temps en temps, de réaliser sur le papier une partie de la longue conversation qu'elle poursuivait toujours avec un agréable souvenir ; elle pensait à lui, elle causait de lui avec tout le monde et elle portait de modestes toasts à la santé de son cher Garrick et à la confusion de ses ennemis. [1]

Jean Monnet [2] a été le vrai représentant de Garrick à Paris, où il a veillé à ses intérêts, exécuté ses commissions et entretenu son souvenir dans le cœur de ses connaissances. En lisant ses lettres, on est étonné de la variété de services que Monnet a rendus à son ami. Madame Garrick a-t-elle besoin de dentelles, de manchettes brodées, de jupes de soie ? C'est Monnet qui se charge de les lui procurer. Garrick désire-t-il

[1] Voir lettre de Mrs Pye à Garrick, 17 nov. 1777 : " Je fus admise à un petit dîner chez notre chère amie Riccoboni ; il n'y avait pas d'autre invité que moi-même. Après dîner Mme Riccoboni, Mlle Bianco (*lelli*) et moi-même, nous avons vidé une rasade étonnante avec ce toast : A la santé et au bonheur de M. et Mme Garrick ; et à la confusion de Linguet et de Mrs Brooke. " (*Coll. Forster*). Mrs Frances Brooke avait traduit plus d'un livre de Mme Riccoboni. Ayant vu quelques-unes de ses pièces refusées par Garrick, elle satirisa dans *L'Excursion*, 1777, la façon dont il recevait les auteurs (Voir Livre V, chap. VII). L'attaque est brillamment écrite ; parmi la foule de satires dirigées contre Garrick elle mérite la plus haute place. Pour Linguet, voir p. 205.

[2] Boaden a publié plus de quarante lettres de Monnet à Garrick dans sa Correspondance, Vol. II. La Coll. Forster en fournit une dizaine d'inédites dont nous citons plusieurs plus loin. Nous avons recherché partout les réponses de Garrick, sans, hélas ! en avoir découvert une seule.

des renseignements sur un nouveau système d'éclairage pour son théâtre ? C'est Monnet qui s'en occupe. Des confrères de Garrick viennent-ils à Paris ? L'ancien concessionnaire de l'Opéra-Comique est tout indiqué pour les recevoir et pour leur servir de cicerone. Le directeur de Drury-Lane manque-t-il de danseuses ? Monnet les cherche, les met à l'épreuve, apprécie leurs qualités, débat le chiffre de leurs appointements, signe les engagements, les expédie à Londres et leur prête de l'argent pour le voyage. Garrick a-t-il négligé de répondre à une lettre ou d'accuser réception d'un livre ? C'est Monnet qui transmet ses excuses et qui rétablit de bonnes relations entre lui et le correspondant blessé. La nièce de Garrick fait-elle à Paris des folies de jeune fille ? C'est Monnet qui prend les intérêts de la famille, rend visite au prétendant, obtient la restitution des lettres.[1] Il expédie à Garrick des livres, des gravures, de nouvelles pièces de théâtre,

[1] C'est en 1774 que Garrick confia ses deux nièces, Arabella et Catherine, filles de son frère George, à une Madame Descombes, qui tenait une pension, rue Verte, faubourg St Honoré. L'aînée, Arabella ("Bell") s'attira les regards d'un officier nommé Molière, qui, pour être mieux en état de lui faire sa cour, loua une chambre dans la même maison. Ils communiquèrent entre eux par lettres ; mais l'affaire étant venue aux oreilles de Mme Descombes, les deux jeunes Anglaises furent renvoyées au plus tôt dans leur foyer. Après leur départ, Molière envoya à Bell la lettre suivante, que Garrick a conservée parmi ses papiers :

Paris, ce 26 juillet 1775.

Mademoiselle, Je n'ai pu jusqu'à ce moment m'informer si votre voyage a été heureux et si vous avez joui d'une bonne santé ainsi que Mlle votre sœur. J'ai été si embarrassé pour savoir votre adresse et je ne sais pas même si celle qu'on m'a donnée est bonne. Mon Colonel m'a dit que l'on avait fait des informations à mon sujet et qu'il m'avait rendu justice. Je désirerais savoir si vous êtes toujours dans les mêmes intentions et vous prie de me marquer si vous jugez à propos que j'écrive à M. votre père, s'il approuvera ma démarche. Il y a du temps que je vous ai demandé cette grâce, et vous êtes présentement à portée de le prévenir combien je désire d'être uni avec vous. En me marquant l'état de votre

l'arbre chronologique de sa famille,[1] un ouvrage sur " les quarante-cinq façons de se coiffer ",[2] (ce dernier pour Mme Garrick) ; il lui garde ses habits, et même les porte ![3] Et puis, les gens qu'il lui recommande ! des artistes, des musiciens, des professeurs de langue

santé, à laquelle je m'intéresse vivement, faites-moi connaître les personnes à qui je dois écrire pour obtenir votre main et donnez-moi leurs adresses et qualités afin que je ne les indispose pas plutôt que de me les rendre favorables.

En attendant l'honneur de votre réponse, j'ai celui d'être avec un profond respect, Mademoiselle,

Votre très humble et très obéissant serviteur,
de Molière, officier de dragons, légion de Corse ; chez M. le marquis d'Arcambal, brigadier des armées du Roy.
Rue Ville l'Evêque, à Paris.

Garrick fut très fâché et écrivit des lettres très sévères à la malheureuse Bell ; il pria Monnet d'intervenir auprès du colonel du régiment de Molière pour mettre fin à cette aventure. Dans une lettre du 24 août 1775, Monnet promet de rendre visite " à M. d'Arcambal pour lui découvrir les sottises de ce Molière et pour retirer les lettres, s'il est possible. Mais, mon ami, mettez tout cela sous vos pieds et dans le plus parfait oubli. " Il faut croire qu'il mena sa mission à bonne fin, car l'union projetée ainsi entre ces deux grands noms du théâtre ne se fit pas. Bell épousa plus tard un militaire anglais et laissa trois enfants. Molière, qui de sous-lieutenant à la légion de Corse devint plus tard lieutenant aux Invalides, laissa, lui aussi, trois enfants à sa mort en 1790. Sa veuve demanda une pension au Comité militaire (Messidor, an II) et se la vit refuser. Les documents de cette affaire sont dans la Coll. Forster.

[1] Voir Boaden II, 437, 441.

[2] Boaden II, 528.

[3] Garrick avait si fermement l'intention de revenir bientôt qu'en partant de Paris en 1765 il avait laissé chez Monnet toute une garde-robe d'effets ; voir la liste dans Boaden II, 438, avec " la boîte de fer blanc où il y a du thé ". " A propos d'habit ", lui dit Monnet, 14 août 1765, " nous avons eu ici pendant quelques jours les plus grandes chaleurs ; pour les supporter et pouvoir courir le matin, j'ai crû que rien ne convenait mieux qu'un habit de toile comme celui que vous m'avez laissé. Mais mon tailleur m'a demandé huit jours pour en faire un : j'ai pris tout naturellement le vôtre, qui me va très bien. Quand vous viendrez à Paris, j'en serai quitte pour vous en faire faire un. Vous voyez, mon ami, que j'en use sans façon ; cela doit vous engager à faire de même avec moi. "

française, [1] des artificiers, des bijoutiers, des cuisiniers ! Garrick n'a pu avoir un besoin que Monnet n'ait pas essayé de satisfaire ; mais Monnet a essayé d'en prévenir que Garrick n'a jamais eus ! Homme de loisir, un peu ennuyé de sa retraite, il s'est donné le métier de pourvoyeur universel de son ami anglais ; il pensait à lui, causait de lui, courait à tous les coins de Paris pour lui, vivait presque pour lui ; il n'y avait rien qu'il n'aurait fait pour lui prouver son affection.

Dans cette longue correspondance, Monnet nous intéresse surtout comme intermédiaire entre les théâtres de Londres et de Paris. Le côté de l'art théâtral qui paraît avoir le plus frappé Garrick pendant son séjour en France était la magnificence des décors, le luxe de la mise en scène, l'éclat des salles. L'Opéra et l'Opéra-Comique lui ont laissé une plus forte impression que la Comédie Française. Il avait toujours eu une faiblesse pour les pièces à spectacles, qui attirent le public plus que la meilleure tragédie ; il avait à plusieurs reprises agrandi et embelli son théâtre, augmentant l'espace de la scène et améliorant l'éclairage. De retour en Angleterre, il se mit à profiter de tout ce qu'il avait vu pendant ses voyages ; il commanda des projets de décors au peintre de l'Opéra, fit venir des réverbères pour la salle et des lampes pour la rampe : " J'ai fait vos deux commissions, " lui écrit Monnet, " et je vous enverrai avec les dessins de M. Boquet un réverbère et deux modèles différents de la lampe que vous voulez pour éclairer la rampe de votre théâtre. Il y a deux sortes de réverbères, ceux que l'on place dans une niche contre la muraille, à une mèche ; et ceux de

[1] Voir sa lettre de recommandation pour un M. Gilbert : " Un bon et honnête garçon, mais une manière de fou et d'imbécile qui n'est propre qu'à enseigner la langue française. " Boaden II, 530.

suspension en forme de lustre, à cinq mèches ; les premières, et les plus convenables (à ce que je crois) pour éclairer votre salle, valent quinze livres, et les autres depuis trente-six livres jusqu'à soixante-et-douze livres, suivant la grandeur et les ornements qu'on y met... Quant aux lampes pour éclairer votre théâtre, il y en a deux sortes : l'une de terre en forme de biscuit, à six ou huit mèches, où l'on met de l'huile, et l'autre de fer blanc, en forme de bougie, avec un ressort, où l'on met des bougies. Les premières sont moins coûteuses et donnent plus de lumière. Mais il faut, pour que cela ne donne point d'odeur, employer la meilleure huile, et la plus grande propreté dans les lampes.

M. Boquet vous aurait déjà envoyé les dessins qu'il vous a fait de *Castor et Pollux*[1] ; mais il veut y joindre la cascade du nouvel opéra qu'on représentera mardi prochain pour la première fois ; il veut en voir l'effet pour terminer ce qui vous regarde. "[2]

Bientôt après son retour, Garrick fait représenter son opérette de *Cymon* avec de grands effets de scène, une tour qui disparaît au milieu des flammes, un cortège éclatant de Chevaliers et de nymphes d'Arcadie, etc.[3] C'est sans doute à cette occasion qu'il demande à

[1] Opéra, paroles de Gentil-Bernard, musique de Rameau ; joué 24 oct. 1737 et souvent repris pendant tout le siècle.

[2] Lettre du 15 juin, 1765 ; Boaden II, 441. Avant 1765, le théâtre de Drury Lane était éclairé principalement par de grands candelabres suspendus au milieu de la salle. Mr Parsons (*Garrick and his circle*, p. 92) fait allusion à l'estampe que nous reproduisons, p. 64, pour prouver que les lumières de la rampe n'ont pas été importées de France en 1765. La rampe existait certainement avant cette date, mais elle était composée de bougies; Garrick y substitua les lampes que Monnet lui envoya.

[3] Une autre pièce à spectacle était *Le roi Arthur*, représenté en déc. 1770. Walpole parle des décors — un pont rustique, une église gothique aux vitres peintes — et dit que Garrick veut rivaliser avec l'Opéra de Paris : *Corr.* 25 déc. 1770.

Monnet des renseignements sur les flambeaux dont on se servait à Paris dans l'opéra de *Castor et Pollux :* " M. Boquet ", répond le factotum, " est dépositaire de toutes ces diableries ; il fait faire ce modèle et je vous l'enverrai par la première occasion. " Une semaine plus tard il ajoute : " J'ai remis à M. Angelo le modèle du flambeau que vous m'avez demandé ; il vous expliquera la façon dont il faut s'en servir. Je n'ai pas eu le temps de le faire peindre en rouge, comme il faut qu'il soit. J'ai joint à ce flambeau un petit paquet de la poudre dont il est déjà rempli, qu'on nomme ici licopodium, que vous trouverez aisément à Londres. Il faut, pour humecter la mèche, le plus fort et le meilleur esprit de vin que vous pourrez trouver. Vous observerez, pour le bien du service de ce flambeau, de ne le remplir qu'à moitié, c'est-à-dire, jusqu'à la croix que j'ai faite sur le fer blanc. " [1]

Flattant le penchant de son ami, Monnet lui présente un décorateur, M. Cauter, " bon peintre dans différents genres, élève du fameux Golli " [2] ; plus tard, il lui recommande Loutherbourg, qui devait se faire une grande réputation en Angleterre et devenir un des premiers membres de l'Académie royale. [3] Garrick l'accueille avec enthousiasme et lui donne des appointements de 12,500 frs. par an, comme décorateur de son théâtre. Loutherbourg imagina des effets qui surpas-

1 Lettre du 17 déc. 1766 ; Boaden II, 500.

2 Lettre du 3 déc. 1767 ; Boaden II, 528.

3 Lettre, inédite, du 13 nov. 1771 : " Mon ami, Mr Loutherbourg, porteur de ma lettre et un de nos plus grands peintres, mon ami et garçon fort aimable, qui passe en Angleterre uniquement pour son plaisir, et qui en aura beaucoup de vous connaître, m'a prié de lui procurer votre connaissance. Vous aimez les arts et les talents ; vous trouverez en lui de quoi vous satisfaire. Rendez-lui tous les services qui dépendront de vous ; je joindrai cela à toutes les obligations que je vous ai déjà " etc. Cf. Diderot, *Salon de* 1765.

sèrent tout ce qu'on avait vu à Londres auparavant : une arlequinade dans un brouillard (scène faite pour toucher le cœur de l'assistance !), des cascades d'eau étincelante, des forêts qui changèrent de couleur, tout le *truc* de ces "*transformation scenes*" qui font, même aujourd'hui, la gloire des féeries de Noël au théâtre de Drury Lane. Il y eut plusieurs pièces, telle que le *Conte de Noël* de Garrick, qui méprisables en elles-mêmes tinrent l'affiche pendant plusieurs semaines grâce à l'habileté de Loutherbourg.[1]

C'est Monnet qui présenta à Garrick, Torré, très connu à Fontainebleau et à Paris pour ses feux d'artifice et qui, grâce à la recommandation de l'acteur, dirigea pendant plusieurs saisons les illuminations du jardin de Ranelagh à Londres.[2] Il lui recommanda aussi le violoniste Barthélémon, qui collabora avec Garrick dans l'opérette d'*Un Coup d'œil dans la Coulisse* en 1768, et qui composa par la suite la musique de plusieurs pièces jouées à Drury Lane.[3]

A Paris, Monnet reçut plus d'une fois la visite

[1] "Garrick vient de faire représenter ce qu'il appelle "Un Conte de Noël," orné des plus belles scènes du monde, après celles de l'Opéra au Paradis (*c. à. d., à Paris*), dessinées par Loutherbourg. Elles ont beaucoup de peine cependant à empêcher qu'on n'envoie la pièce à tous les diables." Walpole, *Correspondance*, 30 déc. 1773. Voir aussi, 11 nov. 1774 ; et Davies, *Life of Garrick*, II, 122. Lorsque Garrick se retira en 1776, ses successeurs voulaient diminuer de moitié les appointements de Loutherbourg. Le peintre refusa cette offre, quitta Drury Lane et construisit le panorama de l'*Eidophusikon*, qui eut un immense succès.

[2] Torré était quelque peu mystique ; la Collection Forster conserve plus d'une lettre de lui où il offre d'initier Garrick au secret de la Cabale ou à lui donner "les instructions nécessaires pour la récolte de la Manne Céleste."

[3] *The Maid of the Oaks* (1774), *The Election* (1774) etc. Barthélémon épousa une Anglaise et devint chef de musique au Vauxhall. Ses opéras sont aujourd'hui oubliés ; s'il est connu, c'est par son hymne "Awake ! my soul, and with the sun etc." et par son amitié avec Haydn.

C. N. Cochin del *Aug. de St Aubin Sculp.* 1765

JEAN MONNET

des subordonnés ou des amis de Roscius : Grimaldi le danseur, père du célèbre clown [1] ; Angelo, l'écuyer et maître d'armes [2] ; King, le comédien ; Mrs Abington, l'actrice bien connue, celle que Garrick a appelée "la plus méchante de toutes les méchantes femmes", mais qui paraissait à Monnet "pleine d'esprit, de connaissances et d'honnêteté." Bref, il a été un vrai centre d'échange entre la France et l'Angleterre ; et l'on peut juger combien il devançait son siècle de ce fait, qu'il tenait Mme Carrick au courant des modes féminines de Paris et faisait faire ses redingotes à Londres !

Garrick lui rendait bien son affection et ses services. Lorsqu'en 1765 Monnet publie son *Anthologie des Chansons françaises*, il en expédie cent exemplaires à Londres, où Garrick les fait recevoir par le libraire Becket. Lorsqu'en 1771, il perd une partie de sa fortune, Garrick s'empresse de lui faire des offres d'assistance. "Vous n'aviez pas besoin," lui répond Monnet, "de

[1] Guiseppe Grimaldi, danseur de l'Opéra-Comique sous la direction de Monnet, qui, sans doute, le recommanda à Garrick. Père du célèbre Joe Grimaldi dont Boz (Dickens) écrivit les *Mémoires* en 1838. "Je vous sais bon gré de m'avoir procuré encore une fois le plaisir de voir le sublime et divin Grimaldi ; il s'est acquitté on ne peut pas mieux de vos commissions auprès de moi : il m'a fait un discours dans trois langues, que je n'ai guère plus compris que lui, mais il y a bien suppléé par le geste, la pantomime, et les grâces qui lui sont acquises." Monnet, 31 mai, 1771 ; Boaden II, 582.

[2] Domenico Angelo Malevolti Tremamondo, fils d'un riche Milanais. Il vint en Angleterre en 1755 en la société de Peg Woffington dont il était un des nombreux admirateurs. Ayant dépensé son argent il devint d'abord écuyer du comte de Pembroke ; ensuite, il construisit à Soho cette salle d'escrime qui devint un centre du monde aristocratique de Londres. Georges II et Georges III étaient au nombre de ses patrons ; Garrick, Gainsborough, Reynolds, Wilkes parmi ses amis. Le Chevalier d'Eon habita longtemps chez lui et l'aida, dit-on, à la composition de son ouvrage célèbre, *L'Ecole d'Armes*, publié 1763. Voir sur lui, et sur toute la deuxième moitié du XVIIIe siècle, les *Reminiscences* et le *Pic-nic*, déjà cités, de son fils.

vous justifier de nouveau sur l'amitié que vous et Madame Garrick avez pour moi. Vous m'en avez donné de trop grandes preuves, l'un et l'autre, pour que je puisse en douter ; la mienne vous est consacrée pour la vie, ne l'épargnez pas, et recevez mes remerciements sur vos offres obligeantes dont je n'abuserai jamais, mais dont j'userai sans façon, par la connaissance que j'ai de votre cœur et de votre bonne volonté pour moi." Monnet essaie de réparer sa perte d'argent par la publication de ses *Mémoires ;* et à cette occasion il demande à Garrick des livres et des renseignements sur le théâtre anglais. L'acteur les lui envoie ; et, en même temps, lui trouve des locataires pour son " logement bleu céleste, composé de neuf pièces sur le même étage, six chambres d'un côté et trois de l'autre ; avec toutes les commodités du ménage, cuisine, linge, argenterie, porcelaine etc," [1] sans compter les services inappréciables du propriétaire comme guide et conseiller. Lorsque Monnet se rend à Londres en 1766, Garrick met à sa disposition sa maison de Southampton Street, le reçoit à Hampton, le mène à Bath, le traite en frère, et le renvoie enchanté.

" Mon ami, je trouve un moment pour vous écrire. J'en profite pour vous réitérer le regret que j'ai de vous quitter, ainsi que Mad. Garrick ; mais l'espoir de vous revoir bientôt, l'un et l'autre, me console. Tâchez que ce soit l'année prochaine ; celle d'après, je reviendrai en Angleterre. Je pars absolument demain pour Paris. Si tôt que j'y serai, je ferai vos commissions ; et peu de temps après je vous donnerai de mes nouvelles. Dans une note que vous m'avez envoyée, il y a : qu'il faut que les manchettes soient de dentelle. J'ai toujours compris que Madame Garrick voulait de la chenille pour l'hiver, et une garniture de dentelle de hazard, quand je la trouverais bon

[1] Lettre du 18 mars 1771 ; Boaden II, 578.

compte. Qu'elle n'ait point d'inquiétude ; elle m'a donné des notes qui me mettront à portée de la servir à son gré.

Dimanche dernier à onze heures du soir, le grand chevalier vint m'inviter pour dîner hier avec le duc d'York. Ce dîner s'est assez bien passé. Je suis encore obligé de dîner aujourd'hui avec le même monde. Vous voyez, mon ami, que je ne fréquente pas de la canaille ! Le grand chevalier nous a fait voir le tombeau de Mahomet et le sceptre magique : C'est un rare corps que ce chevalier.

Mr George Garrick m'a présenté ce matin un capuchon ; c'est une galanterie de Mad. Garrick, dont je la remercie. Vous savez combien je vous aime tous deux et combien je suis votre serviteur,

Monnet.

Bien des compliments, je vous prie, à Mad. votre compagne — ce mardi matin. [1]

Toutes ses lettres — et Garrick en a conservé plus de cinquante — sont pleines de la même amitié enjouée mais sûre. En voici une, écrite presque dix ans plus tard :

24 août, 1775.

Mon ami,

J'ai reçu vos deux lettres, l'une datée du 8 de ce mois et l'autre du 7. La dernière m'a été remise par Mr Jacquet Droz, qui est comblé de l'accueil favorable que vous lui avez fait. Je vous remercie de votre jolie chaîne ; Polichinelle ne l'aura pas. Tout ce qui vient de votre maison m'est cher ; je porte encore une robe de chambre de laine en capuchon dont Mme Garrick, en partant de Londres, me fit présent.

J'ai découvert avec peine ce M. d'Hannetaire de Bruxelles.

[1] Cette lettre inédite est, comme celles qui suivent, dans la Coll. Forster. Les ducs et les chevaliers dont parle Monnet sont, sans doute, des princes du théâtre.

Il n'a point connu le jeune homme dont vous parlez dans votre lettre, encore moins reçu la médaille. A la vérité il était étonné qu'un grand homme comme vous, la gloire du théâtre, n'eût pas répondu à sa lettre et à l'envoi qu'il vous avait fait de son livre. Je n'ai pas besoin de vous dire le Pathétique et l'Eloquence que j'ai employés pour vous justifier. Vous saurez seulement que cet homme était baigné de larmes de la vénération qu'il a pour vous, et de la joie que lui a causée votre souvenir. Il doit me remettre sous quelques jours un exemplaire d'une édition nouvelle qu'il vient de faire faire de son ouvrage, pour vous l'envoyer. Ne l'oubliez pas pour votre médaille. Je vous remercie pour celles que vous m'avez fait remettre par Mr Jacquet Droz, une en argent et l'autre en cuivre. Je préfère la dernière pour la ressemblance et le mérite de l'artiste. L'idée en est ingénieuse. Je devais l'avoir des premiers, pour l'intérêt que je prends dans votre amitié et à votre gloire. Vous méritez ce reproche de ma part ; recevez-en aussi d'un Mr de Villeneuve, directeur de la comédie de Strasbourg. Il était chez moi il y a une heure ; sa fille, bien élevée, âgée de 18 ans, vient de débuter aux Italiens dans les opéras bouffons avec le plus grand succès. Ce sont d'honnêtes gens. Il dit vous avoir fait politesse dans son domaine. Vous lui aviez promis un de vos portraits en estampe, qu'il n'a point reçu. Pour votre justification, je l'ai associé à l'aventure de Mr d'Hannetaire en lui promettant de vous faire part de son grief contre vous... Recevez les assurances de l'amitié de Mad. Monnet et de son vieux mari, et ne nous oubliez pas auprès de Mad. Garrick.

Monnet.

Ils devenaient âgés, ces deux hommes de théâtre ; ils s'écrivaient moins fréquemment ; mais chaque fois que l'un d'eux se rappelait à la mémoire de l'autre, c'était par des paroles aimables et des offres de service. Citons la dernière lettre que Monnet ait écrite à son ami ; elle est du 4 décembre, 1778 :

Mon ami,

Pendant quelque temps j'ai cessé de vous écrire, mais je n'ai pas cessé de vous aimer et de me rappeler souvent avec plaisir les preuves de votre amitié. J'ai eu de vos nouvelles par des Anglais que j'ai vus à Paris, et tout nouvellement de Londres par Mr Thornhill. Je serais fort aisé de savoir par vous-même comment va votre santé, à laquelle je m'intéresse fortement. Pour moi, je n'ai rien à désirer à cet égard ; surtout depuis dix-huit mois que j'ai pris le parti de m'arranger pour passer tous les étés à Paris et le reste de l'année à Soissons, petite ville à 60 milles de la capitale et très agréable par sa situation et la tranquillité dont on y jouit. J'ai fait l'acquisition d'une petite maison, neuve, propre et commode, où il y a un petit appartement meublé à l'anglaise pour recevoir les bons amis qui auront la complaisance de me venir voir. M. Jacquet Droz, que vous connaissez, y est venu ; et si l'envie vous prenait encore une fois de venir en France, je vous presserais vivement de me faire une visite.

Depuis un an des événements fâcheux se succèdent ici. La guerre avec vous, dont je suis fâché pour vos intérêts propres ; la mort de Voltaire, de Rousseau, de Le Kain et de Bellecour. Le premier, poussé par la sotte gloire de se montrer à Paris et de se voir couronné sur le théâtre des comédiens français, y est venu à 84 ans, infirme, pour y traîner sa décrépitude et vomir son sang dans un lit de Mr de Villette... Le vieillard a laissé de la fortune, et quatre mille louis en or qu'on a trouvés dans son coffre-fort à Genève. Rousseau, au contraire, pour avoir trop méprisé les riches, a fait pénitence toute sa vie et est mort en sage et pauvre. Celui-ci avait pour tout revenu pour lui et sa femme 1800 livres, argent de France. Le Kain et Bellecour ont fini à peu près par les mêmes coups, c'est-à-dire, par beaucoup de désordres dans le moral et dans le physique. Le premier ne sera pas de si tôt remplacé ; l'autre, plus utile, je pense, que grand comédien, laisse un grand vide dans l'emploi qu'il tenait à son théâtre.

Nous apprenons par nos papiers publics qu'un de vos com-

patriotes a expédié le vicomte Du Barry à coup de pistolet. Si la race du dernier eût été exterminée il y a dix ans, la France en serait mieux, et Louis XV vivrait encore. Notre reine se porte bien, nous attendons de jour en jour un Dauphin. Le roi vient de créer un édit portant création de 4 millions de rentes viagères à 10 pour cent sur une tête et à huit sur deux. Faisons néanmoins des vœux pour la paix.

Présentez mon respectueux attachement à Mad. Garrick. Recevez des compliments de Mad. Monnet et les assurances du véritable attachement avec lequel je suis, mon ami,

votre très humble serviteur,

Monnet.

A Soissons, rue St Léger, ce 4 déc. 1778.

Cette lettre, à laquelle Monnet ne devait pas recevoir de réponse, parvint à Garrick juste avant qu'il tombât malade de la maladie qui l'emporta. Il mourut le 20 janvier, 1779 ; et dans tout son grand cercle de connaissances, il n'y eut assurément personne qui ressentît de cette perte plus de douleur que Jean Monnet, son premier et son plus fidèle ami français.

Ainsi les relations de Garrick avec ses amis français ne tiennent qu'une petite place dans l'histoire de sa vie, mais elles servent à nous révéler son caractère. Nous y retrouvons l'homme du monde, spirituel et galant, se plaisant à la société des causeurs et des beaux esprits ; l'homme de cœur, serviable et affectueux ; le grand acteur, admiré de tous ; même le poète et le dramaturge, soutenant de son mieux une réputation exagérée. Mais pourquoi revenir sur ses faiblesses ? L'impression générale qu'il laisse, ici comme partout, est que son caractère était digne et sa renommée méritée.

Ses compatriotes crurent découvrir dans son jeu

un accroissement de charme et de distinction après son séjour en France ; et ils attribuèrent cette évolution à l'exemple des comédiens français : " Il fut remarqué par les juges les plus éclairés que notre Roscius avait bien profité de ses visites aux théâtres étrangers ; ils observèrent que son jeu, toujours vigoureux et juste, était devenu aisé et libre ; que son maintien était plus gracieux et sa manière plus élégante; qu'il ne montrait plus cette sollicitude d'être applaudi qui autrefois troublait ses propres moyens et diminuait le plaisir des assistants ; qu'il avait entièrement abandonné cet empressement du regard et de l'attitude à la fin d'un discours, que les comédiens appellent *une invite à la claque.* [1] Enfin, qu'il y ait sûrement eu un changement et une amélioration de sa façon de jouer, cela, les spectateurs en général l'ont remarqué." [2]

De même, pour ce qui est de la mise en scène, il a pris en France le goût d'un décor plus somptueux et d'un encadrement plus pittoresque — y étant amené, il est vrai, plutôt par le désir d'attirer le public que par un souci de réalisme et de vraisemblance. Quant à la réforme du costume dont ses amis, Mme Favart, Mlle Clairon et Le Kain ont été les initiateurs en France, il y est resté étranger. A Londres comme à Paris, les grands paniers et les énormes panaches tendaient à disparaître ; mais Garrick ne fit rien pour encourager ce mouvement en faveur de la vérité historique ; jusqu'à la fin de sa vie, il jouait Macbeth dans un costume de général du XVIIIe siècle, laissant à son ami Macklin, ici comme ailleurs, l'honneur de montrer des voies nouvelles.

Pour suivre la trace de son passage en France et pour

[1] " A clap-trap. "
[2] Davies, *Vie*, II, 99.

évaluer l'influence qu'il a pu y exercer sur le monde du théâtre, les témoignages directs font défaut.[1] Mais c'est justement ici que notre étude, en indiquant les points de contract entre Garrick et la société française de l'époque, et en rassemblant les petits faits épars, trouve son utilité.

Nous avons rencontré parmi les amis de l'acteur des écrivains d'une certaine tendance : l'auteur du *Père de Famille*, celui d'*Eugénie*, celui du *Fabricant de Londres*, celui du *Comte de Comminge*. Nous les avons vu discuter leurs théories avec lui, lui lire leurs pièces, les lui offrir même pour la scène de Londres. Il y avait donc — du moins, ces auteurs le croyaient — une certaine sympathie entre leurs aspirations et les siennes. Diderot trouvait dans le jeu de Garrick un argument en faveur de ses propres idées sur l'art du comédien ; il était heureux de rencontrer un acteur capable de traduire en gestes la moindre intention de l'écrivain. D'autres, comme d'Arnaud, étaient frappés par la force tragique des scènes qu'il jouait dans les salons parisiens.[2] Or, il ne faut pas oublier que les spectateurs de ces séances particulières comprenaient peu l'anglais. Aussi l'acteur a-t-il dû se servir des tableaux les plus impressionnants de son répertoire (par exemple, le morceau, si souvent employé, de *Macbeth)* ; et, en outre, pour en rendre la signification plus claire, a-t-il dû exagérer l'expression mimique et trouver pour chaque mouvement de l'âme un signe extérieur. Il

[1] Ou presque ; Caillot, nous l'avons vu, se disait disciple de Garrick.

[2] D'Arnaud aussi, comme Diderot, avait une foi touchante dans la pantomime, dans le débit saccadé, ponctué par des silences : " Pourquoi ne pas donner à chaque affection de l'âme son point particulier ? Quelle vie une telle ponctuation répandrait sur les écrits ! Les silences, employés à propos, sont l'accent, pour ainsi dire, du sentiment. " *Second discours* du *Comte de Comminge*, 1768 ; cité par Gaiffe, *Le drame etc.*, p. 516.

grossissait les passions afin de les rendre sensibles à son assistance sourde. D'où une influence assez mauvaise sur des auteurs médiocrement artistes, déjà enclins à peindre à gros traits, et à négliger la psychologie en faveur du mouvement. Garrick a aidé ainsi à pousser le drame sur la pente naturelle qui l'entraînait vers les excès du mélodrame.

Son influence sur les acteurs qui jouaient dans les pièces du genre nouveau a été de la même nature. Lorsque Molé prodiguait dans *Beverley* les gestes frénétiques, les poses désespérées, les cris entrecoupés de brusques silences, il suivait, inconsciemment sans doute (en tous cas, il était bien trop vaniteux pour avouer une imitation directe), ce qu'il croyait être le style anglais. Lorsqu'à une pantomime déjà parlante, il ajoutait des vociférations et un style de déclamation tendu et trépidant, le résultat était souvent lamentable. Entre ses mains les caractéristiques de Garrick étaient outrées jusqu'à la caricature ; l'acteur anglais aurait eu de la peine à reconnaître un élève dans celui qui représentait *Hamlet* avec des hurlements de possédé. C'était cependant Molé qui donnait le ton aux interprètes du drame ; et lorsqu'un homme de talent, [1] dans le jeu de qui de bons juges reconnaissent des rapports avec celui de Garrick, se présenta à la Comédie Française, il se vit refusé comme novateur intempestif.

Au fond, il l'était. Les acteurs français n'avaient pas eu le temps d'assimiler la leçon que Garrick leur avait donnée, comme les dramaturges français n'avaient pas eu le temps de digérer les éléments nouveaux qu'ils avaient trouvés dans le théâtre de Shakespeare, de Lillo et de Moore. La puissance d'expression et l'ab-

[1] Aufresne. Voir lettre du baron d'Holbach, p. 177 ; Grimm, *Corr. Litt.*, éd. Tourneux, VI, 318.

sence d'apparat qui marquaient le jeu du comédien anglais, ne se retrouvent pas à la scène française avant Talma ; et, de même que Garrick devait à son sang gaulois beaucoup de la vivacité et de la force mimique qui le caractérisaient, de même Talma devait à des influences anglaises une partie du développement de son talent tragique. " Pendant son séjour en Angleterre ", dit un de ses biographes, " auprès de son père, dentiste de Sa Majesté britannique, il suivait les spectacles de Londres et étudiait le théâtre de Ben Jonson, de Otway et de Shakespeare. Les pièces de ce dernier, représentées dans toute leur *nationalité*, commençaient à communiquer au jeune amateur des idées bien différentes de celles qui, dans son pays, avaient captivé sa première attention. "[1] Toutefois, la ressemblance qu'on a plus d'une fois constatée entre Garrick et Talma ne paraît pas avoir été le résultat d'un travail direct ; mais plutôt d'une égalité d'intelligence et d'une similitude d'éducation.

Mais on peut attribuer à Garrick une action qui dépasse l'enceinte du théâtre. Il était un point de contact pour la France et l'Angleterre ; plus encore, un centre d'admiration pour toute l'Europe et un phénomène contribuant à ce cosmopolitisme que les nations occidentales ignoraient avant le XVIIIe siècle. Il attirait par sa grande renommée ; il retenait par ses grands talents, par son charme personnel, et par le fait qu'il n'avait rien de cette insularité rébarbative qu'on reproche parfois à ses compatriotes.

Parmi ses amis étaient Patu, l'anglomane, l'enthousiaste de Shakespeare ; de La Place qui, à l'étude de l'anglais, avait oublié sa propre langue[2] ; Monnet, qui

[1] Régnault-Varin, *Mémoires sur Talma*, 1827, chap. IV.

[2] Pendant ses années de jeunesse passées au collège anglais de St Omer ; des critiques ont affirmé qu'il ne l'a jamais retrouvée.

amena la première troupe de comédiens français à Londres ; Mme Riccoboni, qui trouvait son inspiration dans les romans anglais et qui remplissait ses pages des personnages et des mœurs d'outre-manche ; Noverre, maître de ballet à toutes les cours du continent ; Grimm, le journaliste cosmopolite ; d'Holbach, propriétaire du *Café de l'Europe ;* Morellet et Mme Necker, Suard et Le Texier ; d'autres encore qui n'étaient pas simplement français, mais dont les sympathies et la réputation s'étendaient aux pays étrangers. Ici donc il a été ce que sa naissance l'avait destiné à être : un lien entre la France et l'Angleterre. Si les guerres napoléoniennes n'avaient pas interrompu cet échange d'opinions qui, malgré des différends politiques, ne cessait pas de se faire pendant tout le XVIIIe siècle, on aurait vu en Garrick un des fondateurs de l'entente entre les deux pays. Même aujourd'hui il faut le considérer comme un de ceux qui contribuèrent le plus à dissiper les vieux préjugés et à produire entre Londres et Paris un parallélisme de vues.

Enfin rappelons que l'influence littéraire de Garrick se confondait avec celle de Shakespeare. Si le grand dramaturge a été connu par la France de Louis XV, c'est, en grande partie, grâce à l'acteur qui rendait réelles pour bien des Français les beautés de son œuvre. Ici encore son action a été plus efficace du fait qu'il n'était pas *trop* anglais et, comme il le dit lui-même, qu'il n'était pas fanatique de la croyance shakespearienne. Un missionnaire plus intransigeant aurait irrité ceux qu'il voulait convertir ; Garrick, à cause même de ces timidités de goût que nous condamnons aujourd'hui, a su concilier les fois dramatiques des deux pays. Il a mis en lumière des qualités de Shakespeare que tout le monde pouvait admirer ;

et il a ainsi aidé à inoculer à la littérature française des éléments qui devaient produire le renouveau romantique.

APPENDICE I

LA FAMILLE DES GARRICK

On a répété dans toutes les biographies que la famille des Garrick était de sang noble : " *De la Garrigue, apparentée aux maisons du Perigord et de la Rochefoucaud,* " dit M. Fitzgerald ; et il ajoute comme renseignement sur la demeure de la famille: " *établie près de Saintonge.* " On n'a jamais apporté la moindre preuve à l'appui de cette prétention. Un correspondant de *Notes and Queries* (4e série, p. 198) demandant des détails sur la lignée des Garrick est renvoyée à la généalogie établie par le *Collège héraldique* de Londres et reproduite par M. Fitzgerald ; mais cette généalogie ne donne aucune ascendance du vieil huguenot, grand-père de l'acteur.

Garrick lui-même avait l'habitude de dire que sa famille venait de la Gascogne ; (dans une lettre inédite de Mrs H. J. Pye à Garrick, Paris, 28 août 1771, on trouve cette phrase : " Gaillac est près de Toulouse, ce qui s'accorde bien avec l'origine gasconne que vous attribuez à votre famille. " Coll. Forster, XVIII, *add.*) ; mais nous ne croyons pas qu'il ait émis des prétentions à la noblesse. Or, étant donnée sa prédilection pour la société des gens titrés, il n'aurait certainement pas manqué l'occasion de se montrer l'égal de ceux qu'il fréquentait, s'il en avait eu des preuves.

Voici la copie de l'acte du mariage de David Garric, le grand-père, extraite des Registres de l'état civil de Bordeaux (voir *Les Familles protestantes de Bordeaux*, Pierre Meller, Bordeaux, 1902) : 1682, 19 avril ; *Mariage de David Garric, bourgeois et marchand, et Jeanne Sarrazin, fille de Jean, marchand, de Pons en Saintonge, et de Marie Cabiran.* Rien ne pourrait être

plus net ; la famille de l'acteur était bourgeoise et marchande des deux côtés.

Le nom de Garrick, sous les diverses formes de Garrigues, Jarrige ou Garric, se rencontre assez souvent dans l'histoire de la ville de Bordeaux. Au Tome II de l'*Inventaire sommaire des registres de la Jurade* (Tome VII des *Archives municipales de Bordeaux)* nous trouvons les références suivantes : 26 fév. 1544 (p. 588), Arrêt de la cour du Parlement contre Heliot Garric, qui prétendait être bourgeois de Bordeaux, pour y avoir résidé l'espace de 50 ans et supporté les charges et s'être marié avec la fille d'un bourgeois, etc. ; 10 juillet, 1604 (p. 430), serment prêté par Antoine Garric, maître " burdegalier " ; 19 déc. 1620 (p. 442), présentation en jurade des lettres de bourgeoisie de feu maître Raphaël Jarrige, procureur au parlement ; 28 juillet, 1646 (p. 473), prestation de serment comme bourgeois de Bordeaux, par Mathieu Garrigues ; 27 Jan. 1723 (p. 521) prestation de serment comme bourgeois par Jean Garrigues.

Dans les Registres paroissiaux de Saint-André, conservés au greffe du Tribunal civil de Bordeaux se trouve mentionné le baptême de deux filles (1630, 1635) d'un Pierre Garric, marchand mangonnier, c'est-à-dire, revendeur.

Il y a donc probabilité à supposer que David Garric était apparenté à ces familles bourgeoises de la ville, plutôt qu'à " la maison noble du Périgord. " On trouvera sur lui d'autres renseignements dans *French Protestant Exiles* par le révérend David Agnew (Londres, à tirage restreint, 1886), Tome II, p. 447, où est reproduit son *Journal* avec l'indication des principaux événements — naissance, décès, etc. — arrivés dans sa famille à Londres. Il s'est fait naturaliser en 1686, ainsi que sa femme, sa sœur et son frère (voir Registres de naturalisation à Somerset House, Londres ; où ils sont tous décrits comme étant originaires de Bordeaux la Bastide.) Il s'établit comme marchand à Londres ; au British Museum il y a une lettre de lui à Lord Hatton (1694), où nous le voyons en correspondance avec des marchands d'Amsterdam, de Rotterdam et de Paris. Il plaça son troisième fils dans le commerce des vins à Lisbonne ; il est probable qu'il était lui-même négociant en vins. (Voir

aussi *Publications of the Huguenot Society of London*, Tomes XVI et XXI ; et *The Proceedings of the Huguenot Society of London*, Tomes II et III. A la page 394 de ce dernier volume il est dit que David Garrick, l'acteur, appartenait à la famille des Garrigues, dont Pierre Bouffard, sieur de la Garrigue, était le chef et dont la maison était à Castres ; mais aucune preuve n'est donnée à l'appui de cette assertion.)

Quant aux De la Garrigue, c'était une famille de Béarn, anoblie en 1653 seulement (voir *d'Hozier ;* et La Chenaye des Bois : *Dict. de la Noblesse*). Sa demeure était à Thèze. Cette famille est restée en Bearn après 1685 et a donné des officiers à l'armée et à la marine jusqu'en 1789.

Il y a aussi une famille noble, Du Garric, seigneurs d'Uzech, etc. ; elle date de 1505 et apparemment est restée catholique, puisque nous avons des papiers de Seigneur Messire Gabriel-Simon de Garric, comte de Montastruc, en 1742 (*Carrès d'Hozier.*)

La seule référence contemporaine à la naissance noble de l'acteur que nous ayons trouvée est contenue dans une feuille de 32 pages imprimées, conservée à la Bib. Nat. (s. d., mais d'après nous de 1781-84; sans nom d'auteur), qui donne, principalement d'après Davies, une notice sur la vie de Garrick, où nous lisons (p. 9) : " Garrick vit à Paris plusieurs gens de lettres, entr'autres M. de la Place, qui lui procura la connaissance de M. le chevalier *de la Garrigue*, Maréchal de camp. Cet illustre officier fut enchanté de voir le plus célèbre acteur que l'Angleterre ait produit jusqu'à ce jour ; il le trouva instruit et aimable, admira ses talents et le reconnut pour son parent. "

C'est là, sans doute, un excellent certificat social, mais pas exactement une preuve de haute extraction ; pas plus d'ailleurs, que le fait, rapporté par M. Fitzgerald, qu'une fille du vieux David épousa un membre de "l'illustre famille de *La* Condé."

APPENDICE II

LETTRES INÉDITES

N° 1. London, July 5th, 1740.

Dear Peter,

I received yrs with a double pleasure, yr safe arrival and my mother's better health being mention'd therein. I shall send the sugar as powder and would have sent ye white wine but I thought the Grocer's packing would be better and have put it off to a better opportunity. I wrote to you by Mr Robins and sent yr wig; I hope before this you will have complyd with ye contents of It (*i. e. the letter*) with regard to Giffard; my Ld Chamberlain has given him a very hopefull answer and I have no doubt of his success. He has had several friends back his interest and I believe if you could anyways get a lettr from Mr Webster, whom you mentioned in yr last and is a very good natur'd man, to one Mr Maddox to use his interest with ye Duke it would forward ye thing very much, if you tell how Giffard has recommended us and that there is no great obligation in such a trifle, being only to corroberate (*sic*) ye interest he has already made, I am sure (and so is Brouncker, who put this into Giffard's head) it would do him service.

I have ye custom of ye Bedford Coffee house, one of ye best in London, by Giffard's means; I would help him all in our power, as I dare answer you would. Pray my best services to Mr Sadal (?) and tell him his Nephew is at present very well, tho he has been troubled with his old disorder. I have got Dapar (?) to take him to Dr Pellet, a very eminent physician, who has prescrib'd for him, and I dont doubt but will relieve

him ; he is a very honest, sober, sensible young fellow, and I dont doubt but will turn out well ; he coundt (*sic*) get into ye Hospital till Michelmas ; he is therefore advis'd till then to attend Dr Nichols Lectures, which will be of infinite Service to him and serve by way of preparation to ye Hospital studies. I will take care of him till then and preach up economy and virtue to him ; I have already given him a first detestation for ye lewd Night walkers and vile polluters of youth ; he always smiles when I begin my lecture and cries *Flee ye*, you talk *welly* as well as Mr Hinton (a favourite clergyman of his at Lichfield). Dapar gives him all the Instruction he can and sends him to visit his patients every day ; he likewise tells me he is an understanding youth and wants nothing but a little polishing of his dialect, which has much of ye Staffordshire twang with it. I would advise Mr Sadal to let him attend Dr Nicols Lectures ; tell him I say so, and that, Damn him, I have a small veneration for his rotund Paunch and no despicable opinion of his Brains, and that likewise I have a much greater for ye Rest of his family.

I shall receive the Kinaston's pension next week and will give you notice accordingly. I am glad my mother is much better and I hope each of y^r^ following letters will still give me more pleasure by the same account. Pray my love and service to Broth^rs^ and Sisters and let — know I will answer her letter when I can have time to write a correct one.

I am etc., D. Garrick.

N° 2. Oct. 10. 1763.

My dear George,

We are now got to a small village in Savoy called *Mount Meillan* and surrounded by mountains, but one of ye most delightful spots I ever beheld. We see a most beautiful vale, water'd with a fine river, full of vineyards, grass grounds, and ye whole bordered with a most noble range of mountains, in ye middle of which you may see ye clouds ascending like the

smoke of (a) chimney. We shall go to dinner between 10 and 11 and indeed we are all well prepar'd for it.

I shall put you to ye expense of this letter, merely to tell you to direct all y^r^ letters now to me at *Rome*, à Monsieur, Monsieur Garrick, chez le marquis Belloni, à Rome. I hope ye last you wrote was to Florence. Pray write to me now and then; my friend Colman and you may take it by turns and then I shall have a succession. I long to hear of y^r^ success and indeed I flatter myself that you will have a good season with few altercations. If you should hear of any persons you can trust coming to Florence or Rome, pray send me Churchill's *Ghost*, or anything will divert me. Remember me kindly to him and tell him that I have had a most warm invitation from Voltaire, whom I shall take in my return; tho' I am rather angry with him for saying in his last thing that tho' Shakespeare is surprizing, there is more *Barbarism* than *Genius* in his works — O, the damned fellow! — but I'll see him. Pray my best wishes and services to Mr Lacy; if he wants any books or prints from Italy I will be sure to bring them; my Comp^ts^ to Mrs Lacy.

You see what pages I have to write on, but 'tis ye best we have here and you must pass it. We are arrived here without ye smallest accident and indeed our tackle seems so good that we expect none. My wife and I are better in health than we have been some time and when we have passed *Mount Cenis*, we shall be quite at our ease. My best love and my wife's to Hubert and his wife and daughters. I hope you have told him of Castlefranc's meanness to me. I shall tell it to everybody. Pray send me all news you can cram into a letter, wth a dash of Politicks; pray take a peep at Hampton and ye gardiner; I hope he is not too fine a gentleman. If Mr Lacy has paid his interest I shall be oblig'd to him; pray let me have that affair quite clear (if you can) to ye time I shall return. I hope when ye catalogue of my books is made that the rest of them will be put in ye closet next to our bedchamber; and that Charles has taken care of Hogarth's pictures; if ye sun comes upon them they will be spoilt. God bless you; love to y^r^ children. My

wife sends hers to you, Colman etc. etc. Mence (?) is well and sends Comp^{s}; y^{rs} most affectionately,

D. Garrick.

N° 3. Naples, Jany ye 2nd, 1763.
(*mistake for* 1764).

My dear George,

I wrote last week to my friend Colman and since that I have received his most friendly and agreeable packet. I rejoice most sincerely with him at ye success of *The Deuce is in him* and am happy that his benefit turn'd out so well without my assistance; had I been in England he should have met with no obstructions in a certain affair and I hope he will have philosophy enough to go through those bad roads patiently for a few months more, which I have labour'd thro' for so many years. My love to him and all that belong to him; *remember that*, for I fear I forgot it in my great hurry and multiplicity of matter. I yesterday received a very entertaining letter from our friend *Mrs Hale*; pray let her know as much and how delightful her correspondance is to us and that Mrs G. will attack her from this place very soon. We have been here a fortnight and are as well and as jolly as a fine climate, fine things and fine doings can make us. We dine and sup with Lord Spenser, Lord Exeter, the Minister, Consul etc. etc. etc., almost every day and night. We have balls more than twice a week and parties innumerable — in short we are made very much of and I have not once yet (tho' we have had crosses upon ye road) wish'd myself in Southampton Street. I rejoice much at the success of *Powell*; I hope his head will not be turned with it and that he will not cease to labour night and day at his profession. I hope too, and believe, that Mr Lacy has rewarded him accordingly; *you* may answer for *me*; pray let it be done handsomely. He has merit and a family and will have occasion for our benevolence. I guess by Colman's letter that y^{r} season to the 6th of Decr has been tolerable; I long to know how it goes on and therefore pray write as soon as you have received this and I

may receive it before I leave Rome, where we expect to be about the latter end of February. I shall write the next post-day (this day se'nnight) to Mr Burney and shall let him know the present state of Music in Italy; pray present our best compliments to him and tell him that his 3 volumes of Cochin have been of more use to me than all my other books put together. I have lost a little Mem^dm^ he gave me about some Musick for him; pray ask him to put it down in y^r^ next letter. I want much to know how you have got on wth my good partner; let me be satisfy'd in y^r^ particular in y^r^ next; and don't forget to desire *Burton* to keep an exact list of ye plays for me with y^r^ forces and all occurrences as they happen in ye course of ye season; not forgetting the — (rarity? *the letter is torn here*) of ye divine *Imogen*.

Colman will tell you how I have been entertained at Rome and with what appetite I shall return to it again. The two *Dances* (Love's brothers) were very kind and obliging to us; they are both very ingenious and agreeable men. The painter is a great genius and will do what he pleases when he goes to London, wch will be ye next spring, I ought to say *this* spring, for it is absolutely more than spring with us — it is as warm now here as it is with you in June; it is too hot, nay, it is sultry. My wife sends her love with mine to you and your babes; pray write as soon as you receive this; send me a bit of everything and remember to *date* y^r^ letter.

Yours ever and ever most affectionately,
D. Garrick.

P. S. Remember me to Love, etc.
What's become of ye new pantomime?

N° 4. Naples, Jany ye 31st, 1764.

My dear George,

We have been *here* six weeks and intend to stay till about the 23^d^ of next month; then we shall return to *Rome* for a month or more. Then we shall set out for *Bologna* in our way

to *Venice* and from thence through Germany in our way to England. This is our intended route which I will dispatch with all convenient speed, but am afraid that I shall not see your fat face or kiss ye brawn of it till ye middle of June. Now I am out of y^r^ clutches, I must make a meal, and a good one, in Italy ; I shall never return to it again and therefore I will make good use of my time. We have been very happy here and have receiv'd every mark of favour from all sorts of people. I eat and drink too much and laugh from morning to night. Our mirth has been lately damp'd by my poor wife's keeping her bed and room for many days, with a most obstinate rheumatism in her hip. She has been blister'd etc. etc. and tho' she is better yet still continues lame and weak. However she hopes to be at a Carnaval Masquerade (which begins next Tuesday) in ye dress of a lame old woman ; I have scolded and phyz'd about it, but if she can wag, she goes. We are continually with Lady Orford, Lady Spencer, Lord Exeter, Lord Palmerston and the Nobility of ye country who have descended from their great pride and magnificence to honour us with their smiles. In short we are in great fashion and I have forgot England and all my trumpery at Drury Lane. I am glad you go on so well. I find by Gastrell's letter and ye newspapers that y^e^ *Rites of Hecuba* go on well. I hope that you will bring *Murphy's* play out, that I may not be troubled with it when I come to England. I don't understand y^r^ affair with him ; pray explain it a little. I have wrote to *you* from this place and to *Colman ;* but as my Neapolitan servant put ye letters into ye post we are afraid that he pocketed ye money and wip'd his arse with my wit and humour. I hope you have seen *Mrs Hale's* letter that y^r^ hard expressions in y^r^ last may be somewhat melted down in y^r^ next. I can say nothing about *Powell's* benefit as I am not able to give my opinion at this distance. I fear for his *head*, and of course for his *heart ;* if he talks of *consequence*, he is undone. What in ye name of wonder is *Hamilton* doing in Ireland ? I hear, but won't believe, ye strange things they say of him ; one word about that, pray. You have said nothing lately of Covent

Garden? do they beat you soundly or is it only a (gentle trimming? *Letter cut here*). Have Lacy and you been content with a hundred quarrels a week? *Colman* has hurt me with an account of his behaviour to him. I fear he dislikes him as my friend — what a beast if it is so! Tell *Colman* I love him more and more, and thank him most cordially for his fairy tale. It puzzled me much, for I saw it in ye papers before I rec'd his letter about it. I have almost seen every curiosity of this place. I was very near wet to the skin yesterday in the Elysian fields at Baiae and therefore did not enjoy Julius Caesar's Palace and Tully's villa so much at my ease as I could wish. I sent Colman an account of his Age and ye house he was born in; pray let me know if he has receiv'd it.

I beg one of you will write ye moment you can after ye receipt of this, directed to Barazzi at Rome as usual with a whole packet full of news, and the other may write a fortnight after, directed to me chez M. Udney, Consul de sa Majesté britannique à Venise. I will let you know here or at Rome where you may write after to me, for ye letters will be most acceptable upon ye road.

Lord Exeter sends me y^e^ *St James's Chronicle* and the *London* (*Intelligencer ?*) twice a week wch entertains me much. I was very much hurt at ye nonsense in y^e^ *St James's* about my dancing with ye Duke of D(evonshire). Pray tell Colman that I think Baldwin us'd me like a scoundrel to print such a heap of stuff; and Colman, I hope, will receive my share of that paper for me, when he receives his own.

I shall write to Mr Burney soon; pray remember me kindly to him; w^t^ is become of his Musical Entertainment? Don't be angry that I urg'd y^r^ receiving ye debts I mention'd. I thought my absence was ye best time for it and that you might do then what I could not do when in England. My love to Clutterbuck, Townley and all friends; we send our blessings to y^r^ children and love to yourself.

Most truly, affectionately and eternally thine,

D. Garrick.

N° 5. June 6th, 1764.

My dear George, Venice.

Here we are still, and indeed very much against my mind ; but that the Physicians here all advise me to return to Padua, in order to try an application of the mud of some mineral spring at Abano near that city, which they say is a specific for the Rheumatism and Sciatica. My wife's lameness has been rather worse here, perhaps owing to the watery situation of this place ; but I am much out of spirits about it, and would give the world I was at home. God knows whether she may not be crippled all her life, and therefore nobody must blame me for trying everything for her cure. We go to Padua in a day or two and shall see what effect the mud will have in three or four days ; if a good one, we imagine a fortnight will do, and then we shall set forward for England as fast as we can, unless I am prevented by a letter from you at Augsburgh, which I hope you have written and I shall receive very soon. I have prepar'd a great deal of music for our use ; I am about engaging some dancers (a man and woman) and will endeavour to send you over a good violin from Rome, an excellent one.

If you should have anything more to say to me, or if any new occurrence has happened, you may write to me at Messrs Selwyn and Foley at Paris, and I will direct them how to send it forward to me. If you write don't be longer than a few days after you have received this. I have drawn upon Clutterbuck this day for one hundred pounds in favour of our consul here, Mr Udney ; pray, my love to Clutterbuck and tell him this, or my friend Stammer in his absence. I have had notice of the Florentine wine ship'd from Leghorn in *The Raven*, Captn Alexr Scott, and some essences for Mrs Garrick ; pray take care when they come to pay freight and duty and lodge them ready for our arrival ; perhaps we may be there as soon as the wine. According to my bills of lading you must pay four shillings for freight. I'll send you the bills by a gentleman next Saturday. Captn Butler is here and has given

me *The Ghost* and the farces. I think to send a few books by him; he sets out from hence next Saturday.

My love to all friends and let me hear from you to M^essrs^ Selwyn and Foley — I shan't go to Paris unless you have sent me other news to Augsburgh; in the mean time our Love to you and yours and believe me,

Most truly and affectionately yours,
D. Garrick.

No news from Cibber? What of Yates?

Last Monday I saw the finest sight my eyes ever beheld; it was the Regate in honour of the King's birthday and appear'd to be a dream or a fairy-tale realiz'd. I am grown fat and sleep half the day in a Gondola.

N° 6. Munich, the capital of Bavaria
Aug^st^ the 23^d^/64.

My dear George,

My wife wrote to you when I was upon my sick bed, but recovering. I now write myself to free you from all fears of *me*, as yours dated the 12th of July has me, of you. I have had a most violent bout of it indeed, but by care I am told my health will be ye better for it. Our disorders are partly of ye same kind, and tho we suffer much in our sickness (I almost gave myself up for gone) we are ye better for it afterwards. I desire no more of this purification. I had two physicians. I have often made myself happy that you could enjoy Hampton tho' I could not. I hope you have had ye family there, sent for the cows, had the old mare, rid about, eat ye fruit and got y^r^self stout as a Lion again to go thro' ye next campaign. Pray go often to Hampton and do as if it was your own.

I think we had a narrow escape from ye fire, tho' your great and brotherly attention to my concerns there did you no good. For God's sake, my dear George, why will you say I love to hurt you? Whenever I receive a letter from you such expressions damp ye great pleasure I have in receiving it and particularly as

I am now. You might have seen by my letter I wanted to come off my not mentioning Coley's girl in my letters and therefore, if I remember right so foolish a thing, I said I wonder'd you had not deliver'd my Compts there and this was all — but for God's sake, my dear George, don't let us be warm upon such nonsense ; we love each other much, confide in each other and have so many other things of consequence to think upon, that I beg you'll never mistake me again and hurt me. By the bye, I don't like ye wench and never thought of her and yet I would not offend Colman, who I fear will be much harrass'd with her — an Idiot. My Friend Colman's Fortune and expectations have made me happy ; what a happy little rogue it will be ! I am sorry the imagery cost duty and surprised about ye few books, for they all came from England and most of them English. I have hired no dancers; I am in treaty for a pair for next year ; if you had written yr wants sooner, I could have got a very active girl at Padua. I shall certainly follow your and my friends' advice about not acting ; yr judgment coincides so much wth my own, that it is resolv'd. The Musick you receive may be kept apart till I come. I am a little at a loss what you will do for a woman tragedian to stare and tremble with (— ?) if *Yates* should bitch you — but she must come. I hope that *Powell* will continue to please. He must have a master to watch his English, wch I suppose Coley will do. How do *Holland* and he (Powell) agree ? Jealous ? *Clive* I suppose more (— ?) than ever, and *Pritchard* often ailing. *Pope* I hope flourishes. Pray let me know if you think of ye *Invasion* next year — or do you keep it till I can oversee it myself ? What has become of Hasdham's girl ? and of *Jack* himself ? I could wish by and bye that you would ask *Leach* if he has paid ye 100 pds to Jack I am security for. I am sure you have looked a little into my affairs at Hampton and that all is sound and sound. I wish I could part with ye manor of Hendon. I am afraid Mrs Wyld is asleep ; if that weight was off my heart it would be lighter, but some lucky time may come. My love to Clutterbuck and all friends from one end to the other. I can scarce hold my

pen in my hand. Direct to me à Monsr., Monsr. G. chez Monsieur Leger Munck à Franckfort — write directly and take care to put it into ye proper post.

My dearest brother, your most truly and affectionately,

D. Garrick.

N° 7. Paris, Nov. 20, 1764.

My dear George,

Having this opportunity by the youngest Dance to send you three lines, I can't withstand the temptation. I am at this moment not so well as I have been; I have had so many invitations from the most respectable people here that I could not gainsay such flattery and have made a little too free wth the good creature. I was last night, after dining with the Controller of the Finances, taken with a shivering fit at the French playhouse and went home, much indisposed. I then grew sick but after puking a little was better; whether it will please to visit me again I can't tell; but if it does we shall give it a little bark and send it to ye devil who, I believe, sent it me.

This brother of Dance is worth your acquaintance. I have heard nothing of y^r^ Dance since I left England. He is politick and wary. The stage has spoilt him and you may tell him so from me. His brothers are ye most worthy, ingenious men I know. He will deliver into y^r^ hands some musick he was so kind to procure me at Rome, with some few books and marble apples.

Your sister hopes that ye Gardiner's leaving us is not owing to some quarrel with Charles; 'tis very odd that he does not stay our return — as I said before you will manage ye best for us without indulging Charles's partiality. I hope you have receiv'd my key and done what is proper with regard to ye two debts of poor *Hubert* and *Churchill;* upon recollection I think and am almost sure that *Churchill* gave me his *bond;* I ask'd him for nothing — he was in distress and I assisted him.

I am so plagu'd here for my prints or rather prints of me

that I must desire you to send me by the first opportunity *six* prints from Reynold's picture ; you may apply to ye engraver, he lives in Leicester Fields and his name is Fisher. He will give you good ones if he knows they are for me. You must likewise send me a *King Lear* by *Wilson*, *Hamlet* d°, *Jaffier* and *Belv.* by Zoffani ; speak to him for 2 or 3 and what else he may have done of me. There is likewise a print of me, as I am, from Liotard's picture, scrap'd by MacArdel. Send me 2 or 3 of them (speak to MacArdel) and any other prints of me, if tolerable, that I can't remember. If you consult with this *Dance*, he will tell you how to pack them for carriage and will choose the prints for me if you are too busy. Pray, dear George, don't neglect this, for I am worried to death about them. I hope you continue well, and make good use of y^r^ Rubbish. Write when you can, and tell Colman not to neglect me. Our love to your babies. Yours ever and most affectionately, D. Garrick.

I find by a Poem of poor Churchill called *Y^e^ Candidate*, that ye town was angry at my leaving them. They must be pleased again.

N° 8. Paris, June the 16th, 1765.

Dear Sir,

I received with a deep sense of gratitude your kind letter along with Hurd's *Commentary*[1] and the two last volumes of *Tristram*. I am extremely glad to hear of your and Mrs Garrick's happy arrival in England, and proud to know that the hurricane of affairs has not made you forget your friends in Paris among whom I hope to be number'd. I can tell you sincerely in the name of all honest men I am acquainted with that we regret you very heartily and had been extremely happy to keep you longer, if not for ever, among us. But we must submit to fate and content ourselves with the hopes of seeing you here again, according to your promise which we are very

[1] Commentary on Horace's *Ars Poetica*, 1749.

desirous to see fulfill'd. In the meanwhile it will be a great comfort for us all and especially for me, to hear of your good state, and to continue by letters that intercourse with you which will be very dear to me.

Our friend, Mr Helvetius, is come back from Berlin, where he was very friendly receiv'd and entertain'd by his Prussian Majesty and at last presented with a very rich snuff-box and picture. You know by this time that the Empress of Russia has purchas'd M. Diderot's library, under condition that he should keep it in his possession till further orders and receive a thousand livres per annum for the trouble of keeping it.

Your good friend, Mlle Clairon, has entirely renounced the stage, tho some people think it is not her last word. However I cannot help approving of her resolution ; the publick deserves punishment for not supporting talent against its oppressors. Dr Gem has promised to send to you a new romance of Mme Riccoboni, which she desir'd me to get convey'd to your hands ; the history of Ernestine is reckon'd here a very charming performance. Mrs Garrick, I daresay, will be very pleased with it.

I am very sorry you could not see upon our stage a new actor, whose plain and noble action, without any affectation has lately rais'd the admiration of the public : however, it is doubtful whether he'll be admitted or not, for I hear that our *Bombasters* are intriguing very much to have him rejected.

Receive the kind wishes and best compliments of Mad^e^ d'Holbach's, for you and for Mrs Garrick ; we both, as all our friends, should desire very sincerely to be serviceable to you.

I am, Dear Sir, you most faithfull humble servant,

D'Holbach.

I send you along with this letter the *queries* of Abbé Morellet.

My best compliments to Sr James Macdonald (tho' he seems to have forgot his French friends) and to Mr Foley. Nobody of my acquaintance knows anything about the Glascow's *Euripides.*

N° 9. Paris, Feb ye 9th, 1766.

I received, my very Dear Sir, with a great deal of pleasure, your agreeable letter of ye 24th of January, but was very sorry to hear that you are inlisted in the numerous troup of *gouty* people. Tho' I have myself the honour of being of that tribe I don't desire my friends should enter into the same corporation. I am particularly griev'd to see you among the invalids for you have, more than any other, occasion for the free use of your limbs. However, don't be cross and peevish for that would be only increasing your distemper ; and I charge you especially of not scolding that admirable lady Mrs Garrick, whose sweetness of temper and care must be a great comfort in your circumstances. I beg leave to present her with my respects and ye compliments of my wife, that has enjoyed but an indifferent state of health, owing to the severity of the winter. M^r^ and Mad^e^ Helvétius desire you both their best wishes, and so do all your friends, for whom I can answer that every one of them keeps a kind remembrance of your valuable persons. Dr Gem thinks you'll do very well to go to Bath, but his opinion is that a thin diet would be more serviceable to you than anything else ; I believe he is in the right. Abbé Morellet pays many thanks for the answers to his queries, but complains of their shortness and laconism ; however, it is not your fault. He is glad to hear you have receiv'd his translation of Beccaria's book, *Des délits et des peines*, and the compliments of our friend, Dr Gatti, to whom I gave your direction before he went to London. Our friend Suard has entered his neck into the matrimonial halter ; we are all of us very sorry for it, for we know that nothing combin'd with love, will at last make nothing at all.

I was not much surpris'd at the particulars you are pleas'd to mention about Rousseau. According to the thorough knowledge I have had of him I look on that man as a mere philosophical quack, full of affectation, of pride, of oddities and even villainies ; the work he is going to publish justifies the last imputation. Is his memory so short as to forget that

Mr Grimm, for those 9 years past, has taken care of the mother to his wench or *gouvernante*, whom he left to starve here after having debauch'd her daughter and having got her 3 or 4 times with child? That great philosopher should remember that Mr Grimm has in his hands letters under his own hand-writing that prove him the most ungrateful dogg in the world. During his last stay in Paris he made some attempts to see Mr Diderot, and being refus'd that favour, he pretended that Diderot endeavoured to see him, but that himself had refused peremptorily to comply with his request. I hope these particulars will suffice to let you know what you are to think of that illustrious man. I send you here a copy of a letter supposed to come from the King of Prussia, but done by Mr Horace Walpole, whereby you'll see that gentleman has found out his true caracter. But enough of that rascal who deserves not to be in Mr Hume's company but rather among the bears, if there are any in the mountains of Wales.

I am surpris'd you have not receiv'd yet the *Encyclopédie*, for a great number of copies have been sent over allready to England; unless you have left your subscription here, where hitherto not one copy has been delivered for prudent reasons.

We have had in the French Comedy a new play called *Le Philosophe sans le savoir*, done and acted in a new stile, quite natural and moving; it has a prodigious success and deserves it extremely well. Marmontel will give us very soon upon the Italian stage his comical opera of *La Bergère des Alpes*. I hope it will prove very agreeable to the Publick, having been very much delighted by the rehearsal of it; the music was done by Mr Cohaut, who teaches my wife to play on the luth. We expect a tragedy of the *Dutch Barnevelt*.

Mr Wilkes is still in this town, where he intends to stay until you give him leave to return to his native country. We have had the pleasure of seeing Mr Changuion, your friend, who seems to be a very discerning gentleman, and to whom, in favour of your friendship, I have shown all the politeness I could. I hear that Sr James Macdonald has been ill at Parma, but is now recovered and in Rome. Abbé Galliani is still at

Naples and stands a fair chance of being employ'd in the ministry there. Adieu, very dear Sir, and remember your

affectionate friend,

D'Holbach.

N° 10. Hampton, July 18th, 1766.

I hope my dear and amiable friend will not imagine that I have willfully neglected to answer his last most agreeable letter, which brought me word of his connection with one of the most charming young ladies I ever convers'd with. I have long been a most profest admirer of Mrs Suard and thought it the greatest impeachment of the French taste (which you so much plume yourselves upon) that so admirable a creature should remain unmarried ; but you are the happy Jason in possession of the inestimable fleece and I wish from the soul that it was a golden one. Mrs Garrick, who has often heard (not with the greatest satisfaction) my extravagant praises of Miss Panckouke, sends with me her most sincere congratulations to Mrs Suard, and hopes to have the pleasure of seeing her next year as happy as she deserves to be and as we wish her.

I have long intended to send you an answer to your last critique upon our theatre, but I have been so often interrupted by business and sickness, and my zeal has carried me into some warmth and length, that (considering my antagonist) my prudence has got the better of my passion and I have wisely retired from the battle ; however I shall have something to say to yr infidelity in general, about Shakespeare and our stage ; and when my three volumes of *Nonsense* appear, you shall know my mind a little in a preface. I hope you will not find me bigotted to our errors, for we have a multitude, but then I hope I may without offence, endeavour to convince our good neighbours (who think that there is no salvation out of their own dramatic pale) that we have merits which their prejudices blind them from seeing, or the ignorance of our language and manners will ever make them incapable of tasting. I will

venture to prove that there is not one French author, from their highest, *Voltaire*, down to their lowest, *Abbé Le Blanc*, who understand accurately any three speeches together of Shakespeare ; and yet these are the gentlemen from whom the nation in general take their ideas of our theatre. The absurd blunders of the Abbé are not worthy of criticism ; but it will be much to the honour of Shakespeare and to our stage in general that the willfull and other mistakes of such a genius as Voltaire should be publish'd ; and I will not rest in my bed till his injustice and want of candour be exposed ; for the consequences

Tradam protervis in mare Creticum, etc.

I suppose it will be no small amusement to you and the rest of my friends to hear that Mon^sr^ Rousseau has behav'd to Mr David Hume as he formerly did to his other friends. Mr Hume has procur'd him a pension from our King's private purse of one hundred guineas a year, for which he has written ye most abusive letter to him, calling him *Noir* et *Coquin :* pray let my dear Baron d'Holbach and Mr Grimm know this. How must they smile when they know that Rousseau's best friend and champion and who took his part very warmly a few months ago, now finds himself in the same predicament with the rest of his much abus'd friends. If Becket has wrote to you about a mistake in sending me one sheet of y^e^ *Dict^re^ Encyclo.* for another, I must desire the friend who sends it to me will take care to send ye right and in such a manner that it may come to me *bien propre.* Once more let me pay my devoirs to y^r^ fair lady, wishing you and her every felicity this world can afford.

D. Garrick.

N° 11. May 15th, 1766.

Thou dear, wild, agreeable Devil !

I have but a moment to tell you that I love you in spite of your cruelty and ill-usage of me. I have received your letters by Mr Liston, but have not yet seen him — and indeed, what shall I say to him when I do ? You say such fine things of him,

that I ought to measure swords wth him, instead of doing him any service in my power ; in short, if I was to fight every man that I am jealous of upon your account, I should have no time for eating and sleeping.

The bearer of this is a Gentleman who has written with great success for the Stage ; he will tell you all about me and can give you the best information about our theatrical affairs. His merit as a writer you are acquainted with ; for, if I mistake not, I sent you his *Love in a Village* and *Maid of ye Mill.* He has likewise given a piece to our theatre this last winter, which I have sent you ; with another in which I have the right of being a half-father. If it amuses you and your amiable friend (to whom we send our best wishes) I shall not be asham'd that I have had a finger in the pye.

What a good sweet-temper'd Christian am I—to forgive you after all ye Injuries I have receiv'd from you.

My wife joins her love with mine, but she can't love you half so well as I do, and for a good Reason.

Sweet, witty Barbarian, y^rs^ Ever and Ever,

D. Garrick.

P. S. I am allways upon the Gallop. Mr Bickerstaff can't stay, nor have I time to read my letter over.

APPENDICE III

GARRICK AND THE PLAYS OF SHAKESPEARE

All's well that ends well. Revived by Giffard at Goodman's Fields, Mar. 7, 1741.

Played by Garrick at Drury Lane, Feb. 24, 1756. (Garrick did not act in it.)

Antony and Cleopatra. A genuine revival by Garrick, with new dresses and scenery, Jan. 3, 1759. (Played only six nights in all.) Prepared for representation by cuts only, fairly judicious, made by Capell and Garrick.

Dryden's masterpiece, *All for Love*, had always taken its place since the Restoration. It was this play that figured subsequently at D. L. in 1766, 1772, 1776 etc. and not Shakespeare's.

As you Like it. Revived by Fleetwood at Drury Lane, Dec. 20, 1740.

Love in a Forest by Charles Johnson (D. L. Jan. 9, 1723) had taken its place.

Garrick produced it at D. L. Nov. 2, 1747; but did not act in it.

Cymbeline. Revived by Theo. Cibber at The Haymarket, Nov. 8, 1744.

Until then, D'Urfey's *Injured Princess* (a terrible mangle of Shakespeare) had taken its place.

Garrick played it at D. L. Nov. 28, 1761; a good alteration and a great success. Posthumus one of Garrick's best parts.

Hamlet. Often acted since the Restoration. First played by Garrick at Dublin, 1742; in London, Nov. 19, 1743.
His mangled version produced, Dec. 18th, 1772.

Henry IV. Pt I. Often acted since the Restoration.
Played by Garrick (Hotspur) at C. G., Dec. 6, 1746.

Henry IV. Pt II. Revived at Drury Lane, Dec. 17, 1720.
Played by Garrick (the King) Mar. 13, 1758.

Henry VIII. Often acted since the Restoration.
Played at Drury Lane, Sept. 30, 1761; spectacular show, with Coronation Pageant; Garrick not in it.

Henry V. A play of Lord Orrery's (L. I. F., Aug. 13, 1664) on same subject, no other connection, took its place.
Adaptation of Shakespeare's play by Aaron Hill, D. L. Dec. 5, 1723; the original reduced to French taste and all humourous passages expurgated.
Revived by Giffard at Goodman's Fields, Nov. 26, 1735.
Played by Garrick (Chorus), Dec. 16, 1747.

King John. Revived at Covent Garden by Rich, Feb. 26, 1737.
This revival was due to adverse criticism of a play of Cibber's — *Papal Tyranny in the reign of King John* — founded on Shakespeare and finally produced at C. G. Feb. 15, 1745.
Played by Garrick (King John; later, Faulconbridge) at Drury Lane, Feb. 20, 1745.

King Lear. Played in Tate's mangled version at Dorset Garden, 1681. This version kept the stage till Feb. 10, 1823; Garrick never acted Shakespeare's play. It is true the version of Tate's he gave in Oct. 1756 was slightly mitigated; see Genest IV, p. 475.

Macbeth. Davenant's alteration held the stage until 1744; when the original version was supposed to be revived by Garrick. But this version still contained lines by Middleton and a "dying speech" added by Garrick himself.

Measure for Measure. Revived at Lincoln's Inn Fields, 1720.
Produced by Garrick at Drury Lane, Feb. 22, 1755. Garrick did not act in it.

Merchant of Venice. George Granville, Baron Lansdowne's version had been acted since 1701.
Macklin revived Shakespeare's play at D. L., Feb. 14, 1741. Though he reformed the Jew's part, Kitty Clive continued to treat Portia in a farcical style.
Garrick produced the play (with Macklin in the title-role) Sept. 15, 1747 ; he never acted in it himself.

Midsummer Night's Dream. Turned into an opera, *The Fairies*, by Garrick, Feb. 3, 1755.
A version of the original play, with many songs added, played during his absence, Nov. 23, 1763.

Much Ado about Nothing. Revived at Lincoln's Inn Fields, Feb. 9, 1721.
Played by Garrick at D. L., Nov. 14, 1748 ; Garrick played Benedick.

Othello. Often acted since the Restoration.
Played by Garrick at D. L., Mar. 7, 1745 ; not a success.

Richard III. Cibber's much mangled version held the stage from 1700; Garrick never gave the original play. Shakespeare's piece was revived at C. G. March 21, 1821.

Romeo and Juliet. Not played from March 1662 (L. I. F.) till Theo. Cibber revived it, with alterations, at The Haymarket 1744 ; Otway's *Caius Marius* had taken its place.
Produced by Garrick (Romeo), Nov. 29, 1748.

Taming of the Shrew. Revived, in a much altered form, as *Catharine and Petruchio*, by Garrick, March 18, 1754 ; he did not act in it.

The Tempest. Dryden and Davenant's much altered version held the stage from 1667-1747.

Lacy revived the original play at D. L., Jan. 31, 1746.

Garrick produced Dryden and Davenant's version, Dec. 26, 1747.

Garrick turned it into an opera, Feb. 11, 1756.

Finally it was played in the original version at D. L., Oct. 20, 1757 ; Garrick did not act in it.

Timon of Athens. Produced by Garrick at D. L., Dec. 4, 1771, in a version by Love, which included many of Shadwell's additions and some of his own.

The real play—or, at any rate, a discrete arrangement by George Lamb, —was played at D. L., Oct. 28, 1816.

Twelfth Night. Revived by Fleetwood at D. L., Jan. 1741.

Produced by Garrick, April 15, 1746 ; he never acted in it.

Two Gentlemen of Verona. Revived by Garrick, in an altered form of Victor's, Dec. 22, 1762.

Shakespeare's play produced at C. G., April 13, 1784.

Winter's Tale. Revived by Giffard at Goodman's Fields, Jan. 15, 1741.

Much mangled by Garrick and produced, as *Florizel and Perdita*, at D. L., Jan. 21, 1756. Garrick played Leontes.

Garrick may be said to have revived *six* plays of Shakespeare's : *Antony*, *Taming of the Shrew*, *Macbeth*, *Midsummer Night's Dream*, *Two Gentlemen*, and *Timon*.

He altered or caused to be altered *eight : Antony* (good), *Cymbeline* (good), *Winter's Tale*, *The Shrew*, *Hamlet*, *Midsummer Night's Dream*, *Romeo and Juliet*, *Tempest*.

He played in or produced corrupt versions of *four : Richard III*, *Lear*, *Tempest*, *Timon*.

He never produced : *Comedy of Errors*, *Coriolanus*, *Henry VI*, *Julius Caesar*, *Merry Wives of Windsor*, *Love's Labour Lost*, *Troilus and Cressida*, *Pericles*.

APPENDICE IV

ROMEO AND JULIET

The scene added to Act V by Garrick is as follows.

Romeo. [" No more—here's to my love ! Eyes, look your last;
(Drinking the poison)
Arms, take your last embrace ; and lips do you
The doors of death seal with a righteous kiss :] (*Shaks.*)
Soft ! she breathes, and stirs ! (*Juliet wakes.*)

Jul. Where am I ? defend me !

Rom. She speaks, she lives ! and we shall still be bless'd !
My kind propitious stars o'erpay me now
For all my sorrows past. Rise, rise, my Juliet,
And from this cave of death, this house of horror,
Quick let me snatch thee to thy Romeo's arms,
There breathe a vital spirit in thy lips,
And call thee back to life and love. (*Takes her hand*).

Jul. Bless me ! how cold it is ! who's there ? [1]

Rom. Thy husband.
'Tis thy Romeo, Juliet ; rais'd from despair
To joys unutt'rable ! quit, quit this place
And let us fly together—
(*Brings her from the tomb.*)

Jul. Why do you force me so ! I'll ne'er consent ;
My strength may fail me, but my will's unmov'd.
I'll *not* wed Paris—Romeo is my husband. [2]

[1] " Bless me, heav'n ! 'tis very cold "—*Otway.*
[2] *Otway.*

Rom. Her senses are unsettl'd—Heaven restore them !
Romeo is thy husband ; I am that Romeo,
Nor all the opposing powers of earth or man
Shall break our bonds, or tear thee from my heart.
Jul. I know that voice. Its magic sweetness wakes
My tranced soul. I now remember well
Each circumstance. Oh my lord, my husband !
(*Going to embrace him.*)
Dost thou avoid me, Romeo ? let me touch
Thy hand, and taste the cordial of thy lips.
You fright me—speak ! Oh, let me hear some voice,
Besides my own in this drear vault of death, [1]
Or I shall faint—support me—
Rom. Oh, I cannot,
I have no strength, but want thy feeble aid :
Cruel poison !
Jul. Poison ! what means my lord ? Thy trembling voice
Pale lips and swimming eyes ! Death's in thy face !
Rom. It is indeed ; I struggle with him now.
The transports that I felt to hear thee speak,
And see thy op'ning eyes, stopt for a moment
His impetuous course, and all my mind
Was happiness and thee ; but now the poison
Rushes thro' my veins—I've not time to tell—
Fate brought me to this place, to take a last,
Last farewell of my love and with thee die.
Jul. Die ! was the Friar false ?
Rom. I know not that.
I thought thee dead ; distracted at the sight
(Fatal speed !) drank poison, kiss'd thy cold lips
And found within thy arms a precious grave ;
But in that moment—oh !—
Jul. And did I wake for this ?
Rom. My powers are blasted ;
'Twixt death and life I'm torn, I am distracted !

[1] *Congreve :* The Mourning Bride.

But death's strongest. And must I leave thee, Juliet?
Oh, cruel, cursed fate! in sight of heav'n...

Jul. Thou rav'st; lean on my breast...

Rom. Fathers have flinty hearts, no tears can melt 'em.
Nature pleads in vain; children must be wretched

Jul. Oh my breaking heart!

Rom. She is my wife; our hearts are twined together.
Capulet forbear; *Paris*, loose your hold.
Pull not our heart-strings thus; they crack; they break.
Oh, Juliet, Juliet...

Jul. Stay, stay for me, Romeo—
A moment stay; fate marries us in death
And we are one—no power shall part us.
(Faints on Romeo's body.)

It is of this feeble stuff that we are told that it is "a clever Pasticcio" and that Garrick "deserves some credit for the manner in which he has fallen into the tone of the situation and caught up the sweet key of Shakespeare's music" (*Fitzgerald*, p. 120). Where is one to recognize a few notes of that sweet key? Is it in the charming expression "Bless me! how cold it is!"? or in the forcible reply of Romeo to Juliet's cry "Death's in thy face": *It is indeed;* I struggle with him now"? or in the miserably disjointed prose: "I thought thee dead; distracted at the sight (fatal speed!) took poison" etc.? or in the constant employment of worn-out phrases such as: "Call thee back to life and love"; "magic sweetness"; "oh, my breaking heart" etc.; or in the absence of any striking thought or image except such as are reminiscences of Shakespeare?

As an example of Garrick's alteration of rhyme into blank-verse we quote the following:

Act. II, sc. III. Friar Lawrence's opening speech is cut down but the rhymes are left, it being evidently considered more as a lyric than a piece of dialogue. But then:

(*Enter Romeo*)

Rom. Good morrow, father !

Fri. *Benedicite.*
What early tongue so sweet saluteth me ?
Young son, it argues a distemper'd head
So soon to bid good morrow to thy *pillow.*
Care keeps his watch on every old man's eye,
And where care lodgeth, sleep will never *bide ;*
But where *with unstuft brain unbruised youth*
Doth couch his limbs, there golden sleep *resides ;*
Therefore thy earliness *assureth me*
Thou art uprous'd by some distemp'rature :
(*Six lines omitted.*)
What is the matter, son ?

Rom. I'll tell thee ere thou ask it me again ;
I have been feasting with my enemy,
Where to the heart's core one hath wounded me,
That's by me wounded ; both our remedies
Within thy help and holy physic *lie.*
(*Two lines omitted.*)

Fri. Be plain, good son, and homely in thy drift
(*One line omitted.*)

Rom. Then plainly know, my heart's dear love is set
On Juliet, *Capulet's* fair daughter ;
As mine on hers, so hers it set on mine :
(*Line and a half omitted*) When and where and how
We met, we woo'd and made exchange of *vows,*
I'll tell thee as we pass ; but this I *beg*
That thou consent to marry us to-day.

Fri. Holy saint Francis ; what a change is this !

(Passage about Rosaline omitted ; in its stead we have the following, where Shakespeare falls, and deeply, into the " sweet key " of Garrick) :

But tell me, son, and call thy reason home,
Is not this love the offspring of thy folly,
Bred from thy wantonness and thoughtless brain ?

Be heedful, and see you stop betimes,
Lest that thy rash ungovernable passions
O'erleaping duty and each due regard
Hurry thee on, thro' short-liv'd, dear-bought pleasures
To cureless woes and lasting penitence. Etc.

Note. — Our italics call attention to the changes and will assist the reader in guessing the original.

BIBLIOGRAPHIE

TRADUCTIONS FRANÇAISES DES OUVRAGES DE GARRICK

Œuvres, traduites par Madame de Vasse, (avec une Vie), Paris, 1784, 2 vols, in-8°, renfermant sept pièces : *Le valet menteur. La fille de quinze ans. Lilliput. Les valets singes de leurs maîtres* (*cette pièce est du Rév. James Townley*). *Le Mariage clandestin. Cymon. Le Bon Ton.*

Le Mariage clandestin, traduit par Mme Riccoboni, Amsterdam, 1768, in-8°.

Le Mariage caché, comédie en prose et en trois actes, mêlés d'ariettes ; par Mme Riccoboni et Mlle Biancolelli ; jouée au Théâtre Italien, 4 juin, 1768. Voir *Corr. Litt.* Tome VIII, p. 106.

Les Dehors d'un mariage, comédie en deux actes tirée du *Clandestine Mariage* ; par A.H. Chateauneuf, Paris, 1827, in-8°.

Dans le Théâtre des Variétés étrangères, Paris, 1807, in-8° :
La Fille de quinze ans, comédie en deux actes.
Les Mœurs de Londres, ou le Bon Ton Anglais, comédie en deux actes.

Dans le Théâtre Européen, Paris, 1835, in-8° :
Le Mariage clandestin, traduit par A. Pichot.

Dans les Chefs-d'œuvre du Théâtre Anglais, Paris, 1822, 4 vol. in-18 :
Le Tuteur, comédie en deux actes.

BIOGRAPHIES FRANÇAISES

Vie de David Garrick, suivie de deux lettres de M. Noverre à Voltaire sur ce célèbre acteur, an IX, in-12 (par T. Et. Fr. Marignié, d'après Quérard) ; composé d'après la *Vie* de Davies.

Mémoires de Garrick, dans la Bibliothèque des Mémoires, éditée par Barrière ; traduits de Murphy ; 1857, in-8°.

Mémoires sur Garrick et sur Macklin, traduits de l'anglais par le traducteur des œuvres de Walter Scott (A. J. B. Defauconpret ?) ; précédés d'une Histoire abrégée du Théâtre anglais par M. Després, Paris, 1822, in-8°.

Garrick, feuille de 32 pages ; anonyme, probablement par de la Place ; 1784 (?)

Voir aussi, *Garrick, ou les Acteurs Anglais*, ouvrage contenant des observations sur l'Art dramatique, sur l'Art de la Représentation, et le jeu des acteurs. Traduit de l'Anglais. (Par Antoine-Fabio Sticotti), Paris, 1769, in-12.

PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS DANS CETTE ÉTUDE

I. FRANÇAIS

Anonymes. *Les Libertés de la France ;* ouvrage dont on est redevable aux sentiments généreux de Mlle Clai(ron) ; in-8°, Amsterdam (*Paris*), 1761.

Nouveau Calendrier des Spectacles de Paris, in-12, Paris, 1755.

Paris, Versailles et la Province, etc. ; par un Ancien Officier aux gardes françaises (le marquis J. L.-M. Dugast de Bois-Saint-Just, d'après Barbier), 2 vols, in-8°, Paris, 1811.

Bachaumont, L. P. de. *Mémoires Secrets*, in-12, Londres, 1780-89.

Breghot du Lut et Péricaud aîné. *Biographie Lyonnaise*, in-8°, Lyon, 1839.

Cailhava d'Estandoux. *L'Art de la Comédie*, 4 vol. in-8°, Paris, 1772.

Collé Ch. *Journal et Mémoires*, 3 vol. in-8°, Paris, 1868.

Dazancourt. *Mémoires*, éd. Ourry, in-8°, Paris, 1823 (dans la *Collection des Mémoires de l'Art dramatique.*)

Diderot. *Œuvres*, éd. Assézat et Tourneux, in-8°, Paris, 1875-77.

Le Paradoxe sur le Comédien, éd. Ernest Dupuy, in-4°, Paris, 1902.

Favart. *Mémoires*, 3 vol. in-8°, Paris, 1805.

Funck-Brentano. *La Bastille des Comédiens*, in-8°, Paris, 1903.

Gaiffe, F. *Le Drame en France au XVIIIe siècle*, in-8°, Paris, 1910.

Garat. *Mémoires historiques sur le XVIIIe siècle et sur M. Suard*; 2 vol. in-8°, 1821.

Mme de Graffigny. *Lettres*, éd. Asse, in-12, Paris, 1879.

Grimm, Meister, Reynal, etc. *Correspondance Littéraire*, éd. Tourneux, in-8°, Paris, 1877-82.

Grosley. *Londres*, 3 vol. in-12, Lausanne (*Paris*), 1770.

Gruyer, F.-A. *Chantilly, les portraits de Carmontelle*, in-4°, Paris, 1902.

Heulhard, A. *Jean Monnet, Vie et Aventures d'un Entrepreneur de spectacles au XVIIIe siècle*, in-8°, Paris, 1884.

Jacob, P.-L. *Catalogue de la Bibliothèque de M. de Soleinne*, 5 vol. in-8°, Paris, 1844.

Jullien, A. *L'Histoire du Costume au Théâtre*, in-4°, Paris, 1880.

Jusserand, J.-J. *Shakespeare en France sous l'ancien régime*, in-8°, Paris, 1898.

de La Place. *Recueil d'Epitaphes*, 3 vol. in-4°, in-8°, in-12, Bruxelles (Paris) 1782.

de La Porte. *Histoire Littéraire des Femmes françaises*, 5 vol., in-8°, Paris, 1769.

Le Blanc, l'abbé. *Lettres d'un Français à Londres*, 3 vol. in-12, La Haye, 1745.

Le Kain. *Mémoires, publiés par son fils*, in-8°, Paris, 1801.

Lemazurier, P. D. *Galerie historique des Acteurs du Théâtre Français*, 2 vol. in-8°, Paris, 1880.

Lemontey. *Histoire de la Régence*, 2 vol. in-8°, Paris, 1832.

Macklin. *Vie de :* par J. J. Kirkman, traduite par le Traducteur des Œuvres de Walter Scott, in-8°, Paris, 1822.

Molé. *Jugement sur Le Kain ; avec Linguet sur Garri(c)k*, in-8°, Paris, 1801.

Monnet, Jean. *Supplément au Roman Comique ou Mémoires pour servir à la vie de Jean Monnet*, 2 vol., in-8°, Londres (Paris), 1772.

Morellet, l'abbé. *Mémoires* ; 2 vol., in-8°, Paris, 1821.

Lettres à Lord Shelburne, éd. Lord Fitzmaurice, in-8°, Paris, 1898.

Nisard, Ch. *Mémoires et Correspondances historiques et littéraires*, in-8°, Paris, 1858.

Noverre, J. G. *Lettres sur la Danse et sur les ballets*, in-8°, Lyon, 1760.

Recueil de Programmes de Ballet, in-8°, Vienne, 1776.

Palissot. *Œuvres*, 7 vol. in-12, Londres, 1779.

Patu, C.-P. *Choix de Petites nièces du Théâtre Anglais*, 2 vol., in-12, Paris, 1756.

Préville. *Mémoires ;* éd. Ourry, in-8°, Paris, 1823 (*Mém. de l'Art dramatique.*)

Régnault-Varin. *Mémoires sur F. J. Talma et sur l'Art théâtral*, in-8°, Paris, 1827.

Riccoboni, Mme. *Œuvres*, nouvelle édition complète, 6 vol. in-8°, Paris, 1818 (Au 5e vol. une notice sur sa vie ; aux 5e et 6e, ses pièces traduites du Théâtre anglais.

Rey. *Le Château de la Chevrette*, etc. in-8°, Paris, 1904.

Sainte-Beuve. *Nouveaux Lundis*, Paris, 1867-72.

Sticotti, A. F. *Garrick, ou les Acteurs anglais*, in-12, 1769.

Voltaire. *Œuvres*, éd. Garnier Frères, 1879.

Lichtenberg, G. *Vermischte Schriften*, 3 vol., in-8°, Göttingen, 1844.

II. ANGLAIS

Anonymous. *A Poetical Epistle from Shakespeare in Elysium to Mr Garrick*, 4°, London, 1752.

Angelo, Henry. *Picnic*, 8°, London, 1834.

Reminiscences, 2 vol., 8°, London, 1828.

Baker, G. P. *Unpublished Correspondance of David Garrick*, 8°, Boston, U. S. A., 1907.

Boaden. *Private Correspondance of David Garrick*, 2 vol., 4°, London, 1831-32.

Brooke, Mrs F. *The Excursion*, 2 vol., 12°, London, 1777.

Burton, J. L. *Life and Correspondance of David Hume*, 2 vol., 8°, Edinburgh, 1846.

Cibber, Theo. *Theo. Cibber to David Garrick, Esq. with Dissertations on Theatrical Subjects*, 8°, London, in three parts, 1756, 1759.

Cumberland, R. *Memoirs*, 4°, London, 1806-7.

Davies, Thos. *Memoirs of the Life of David Garrick, Esq.*, 2 vol., 8°, London, 1780.

Dramatic Miscellanies, 3 vol., 12°, Dublin, 1784.

Fitzgerald, P. *The Life of David Garrick*, 2 vol., 8°, London, 1868. New and revised edition, 8°, 1899.

Fitzpatrick, T. *Inquiry into the merits of a certain Popular Performer*, 8°, London, 1760.

Garrick, David. *Works*; 3 vol., 8°, London, 1768.

Poetical Works, 2 vol., 12°, London, 1785.

Genest, J. *History of the English Stage*, 10 vol., 8°, London, 1832.

Hill, Dr Birkbeck. *Boswell's Life of Johnson*, 6 vol., 8°, London, 1897.

Huchon, R. *Mrs Montagu*, 8°, London, 1906.

Kirkman, J. J. *Life of Macklin*, 2 vol., 8°, London, 1799.

Knight, J. *David Garrick*, 8°, London, 1894.

Murphy, A. *Life of David Garrick*, 2 vol., 8°, London, 1801.

Northcote, J. *Memoirs of Sir Joshua Reynolds*, 4°, London, 1813-15.

Noverre, Ch. Ed. *Life and Works of the Chevalier Noverre*, 4°, London, 1882.

O'Keeffe, J. *Recollections*, 2 vol., 8°, London, 1826.

Parsons, Mrs Clement. *Garrick and his circle*, 8°, London, 1906.

Rae, John. *Life of Adam Smith*, 8°, London, 1895.

Sterne, Laurence. *Letters of the late Revv Mr Laurence Sterne*, 3 vol., 16°, London, 1775.

Walpole, Horace. *Correspondance*, ed. Cuningham, London, 1880.

INDEX ALPHABÉTIQUE

A

Abington, Mrs 225.
d'Alembert, 71, 115.
Algarotti, 106.
Anatomist & News Regulator, 37.
Angelo, le maître d'armes, 225.
Angelo, Henry, cité, 35, 145.
Anthologie des Chansons françaises, 225.
Antoine et Cléopatre, 42.
d'Arnaud, Baculard, 154n, 232.
Arne, le musicien, 101.
Art de la Comédie, L', 159.
Aufresne, 177n.

B

de Bachaumont, 63n, 103.
Baker, G. P., 9.
Baldwin, 109.
Ballet mimé, le, 92.
Ballets de Noverre, 78sqq, 92, 93.
Barbarossa, 74.
Baretti, 110.
Baron, 65.
de la Barre, Le Chev., 167, 168.
du Barry, Vicomte, 229.
Barry, Spranger, 35.
Barthélémon, 224.
Beard, le chanteur, 45, 101.
Beaumarchais, 99n, 199.
Beaumont, Elie de, 183.
Bedford, Le Café, 21.
Beggars' Opera, de Gay, 74n.
Belcour, 229.
Belissens, 140, 142n.
de Belloy, 64, 155-158.
Bénéfice, représentations de, 187.
Bergère des Alpes, La, 179.
de Bernage, 66.
Berryer, 66.
Blanche et Guiscard, 103.
Boaden, 8.
Bonnet, l'abbé, 40, 120, 132, 182.
Bontemps, 91, 131.
Boquet, 79, 80, 221, 222.
Boucher, 61n, 116.
Boufflers, la comtesse de, 203, 204.
Brent, Miss, 101.
Brizard, 129.
Brooke, Mrs Frances, 218n.
Burke, Edmond, 201.
Burke, Sir Richard, 211.
Burney, le musicien, 191, 196.
Bursay, 143.

C

Cailhava d'Estandoux, 159-164.
Caillot, 66n, 148n.
Camp, 104.
Carmontelle, 34, 124.
Castor et Pollux, 222.
Cazotte, 183.
Champigny, Col. de, 206n.
Champion, The, cité, 31.
de Chastellux, J.-F., 180, 197.
Chateaubrun, 70n.
la Chevrette, château de, 181.
Christmas Tale, A, 224.
Cibber, Mrs, 100.
Cibber, Colley, 52.
Cibber, Théo, 73n.
— , cité, 38, 50.
Clairaut, 120.
Clairon, Mlle, 66, 70, 71, 103, 117, 118, 120, 129, 131-135, 176.
Clandestine Marriage, The, 58, 217.
Cleland, John, 72, 72n.
Cleveland, 215.
Collé, Ch., 64, 65, 68, 74n, 121-123.
Colman, George, 101n, 217.
Colson, 19.
Conte d'hiver, Le, 48. 49.
Count Fathom, 214.
Cumberland, R. cité, 28.
Cymon, 216, 222.

D

Dance, le peintre, 109.
Dauberval, 129.
— , sa lettre, 129n.
Davenant, 42, 45.
Davies, T., 7.
— cité, 30, 51, 230.
Décors, 221-224.
Des délits et des peines, 178.
Demarville, 158, 159.
Denis, 64, 65, 155n.
Denoyer, 99.
Desormes, 63.
Deux Gentilshommes de Vérone, Les, 42.
Devisse, 67.
Devonshire, Duke of, 65n, 108, 109, 113.
Diable à quatre, 74n.
Diderot, 99n, 115, 123, 124, 152, 173-175, 179.
Dodsley, R., 74n.
Dryden, 42, 45, 55.
Dubois, 128, 129.
Ducis, 40, 163-166.
Dumesnil, Mlle, 70, 102, 141.

E

Eclairage du théâtre, 221,222.
Ernestine, 177n.
Essay on Shakespeare, 189n, 214.
Eugénie, 215.

F

Fabricant de Londres, Le, 154.
Faesch, 140, 184.
Fanny Hill, 72n, 74n.
Favart, 61n, 63n, 66, 166-173.
Fenouillot de Falbaire, 152-154.
Fêtes Chinoises, Les, 78, 78n, 81-85.

Fielding, le portrait de, 33.
— , cité, 36.
Fitzgerald, P., 9, 10, 45, 64, 102n, 106.
Fitzpatrick, T., 100.
Foley, R., 136.
Fontaine de Jouvence, La, 78.
For l'Evêque, 129.
Fréron, 63n, 71, 72, 72n.
Funck-Brentano, 66, 67n.

G

Galliani, l'abbé, 180.
Garrick, David, Voir *Table des Matières.*
— , Arabella (nièce), 193, 219, 220,
— , famille de, 237, sqq.
— ,George (frère),101n,104, 106, 107, 110, 112, 126.
— , la mère de, 15.
— , Mrs(épouse de),108,110, 111, 112n.
— , l'oncle de, 16.
— , le père de, 15, 237, 238.
— , Peter (frère), 69.
de la Garrigue, Le Chev. 239.
Gaussin, Mlle, 70.
Gay, John, 63n, 74n.
Gibbon, 38n.
Giffard, 21, 22.
Gléon, le marquise de, 194.
Gouvernante, La, 102.
Gray, Thomas, 38n,
Grafton, Duke of, 63.
Gravelot, 116, 184.
Griffith, Mrs, 99n.
Grimm, 115, 183, 204.
— , cité, 25, 34, 40, 58, 126-128.
Grosley, 192, 193.
Guines, duc de, 149, 151, 208n.

H.

Hamlet, de Shakespeare, 30, 36, 50.
— , de Ducis, 163, 164.
d'Hannetaire, 160, 227, 228.
Heinel, Mlle, 202.
Helvétius, 115, 176, 183.
Hennin, P.-M., 77n.
Hesse, le prince de, 183, 204.
Hoadley, 55.
Hogarth, 33.
d'Holbach, 98, 115, 116, 175-181.
Honnête Criminel, L', 152.
Hume, David, 116, 179, 190, 198, 212.

J.

Johnson, Samuel, 7, 15n, 19, 28, 36n, 57.
Joueur, Le, 215.

K.

King, l'acteur, 196, 225.
King & the Miller, The, 74n.
Knight, J., 9.

L.

Lacy, 83, 86.
de Laître, 80.
de La Place, 52, 120, 149, 184-186.
de La Tour, Quantin, 116.
Lauraguais, le comte de, 149n, 150.

Lear, 30, 52.
Le Blanc, abbé, 40, 54n, 189.
Le Kain, 129,133,136-142,229.
Lemoine, 116.
Lethe, 22, 57.
Le Texier, 148-151.
Levié, 66, 68, 68n.
Lewis, Sir George, 66.
Lichtenberg, Georg, cité, 34, 35, 36.
Linguet, 205.
Liotard, 66.
Londres, 192.
Loutherbourg, 223.
du Luc, comte, 209.

M

Macbeth, de Shakespeare, 25, 42.
— , de Ducis, 166.
Macklin, 22, 29, 231.
Marmontel, 115, 118, 119n, 126, 179.
Mégère domptée, La, 43.
Molé, 129, 135, 136, 161, 233.
Molière, M. de, 220, 221.
Monnet, Jean, 60-63, 66, 70, 78, 167, 209, 218-230.
Montagu, Mrs, 189n, 208n, 214.
Morellet, abbé, 39, 40, 115, 178, 199-202.
Murphy, A., 7, 8, 155.

N

Necker, 150, 197.
— , Mme, 197, 202, 203.
Neville, 117.
Newton, Rev. T, 24.
Night Thoughts, 214.
Nivernais, duc de, 208n.
Noailles, M. et Mme de, 208n.
Nollekens, 109.
Noverre, J.-G., 61n, 67n, 68n, 73n, 78-96.
— , (cadet), 85.
— , Mme, 80, 86, 87.

O

Ode to Shakespeare, 55, 56, 190.
O'Keefe, cité, 30.
d'Orléans, duc, 124.
Otway, 46.
Ouvrages sur l'art théâtral, 160n.

P

Palissot, 71.
Paradoxe sur le comédien, Le, 173-175, 196.
Parsons, Mrs., 9.
Partie de chasse de Henri IV, La, 74n.
Patu, C.-P., 63n, 71-77.
Pelletier, fermier-général, 98, 120, 209.
Peep behind the scenes, A, 224.
Peregrine Pickle, 214.
Philosophe sans le savoir, Le, 179.
Pierre le Cruel, 155.
Pope, cité, 27.
Préville, 26, 61n, 103, 142-148, 161, 162.
Pritchard, 57, 73.
Pye, Mrs. J. H., 142n, 218n.

Q

Quin, 27, 28.

R

Rameau, 61n.
Reynolds, 33, 125n.
Riccoboni, Mme, 58, 177, 181, 206-218.
— , sa biographie, 210n.
Rich, 61.
Richard III, 30, 52.
Romeo and Juliet, de Shakespeare, 46, 47, 48, 75, 76, 181.
Roméo et Juliette, de Ducis, 165.
— , de Chastellux, 181.
Rousseau, J. J., 178, 179, 190, 198, 212, 213, 229.
du Rozoi, 158.

S

St. James's Chronicle, 108.
Saint-Lambert, 115, 180.
Saurin, 103, 215.
Sedaine, 74n.
Selwin, 70, 71n, 79, 80, 97.
Shakespeare, 39-55, 75, 114 et note, 235, Appendice III.
Sharp, 114.
Shelburne, Lord, 119, 202n.
Siddons, Mrs, 32.
Siège de Calais, Le, 64, 129, 155n.
Singe Malade, Le, 188.
Smith, Adam, 116, 213.
— , le musicien, 45.
Smollett, 214.
Songe d'une nuit d'été, Le, 43.
Sterne, L. 98, 99.
Sticotti, A.-F., 173n.
Sturtz, 135n.
Suard, 39, 116, 117, 145n, 178, 186-198.

T.

Talma, 233, 234.
Tancred et Sigismunda, 103.
Tate, Nahum, 52.
Tempest, The, 45.
Theatrical Review, cité, 32.
Titon du Tillet, 98.
Torré, 224.
Tronchin, 132.
Troyennes, Les, 70.
Tuteur dupé, Le, 159.

V

Vanloo, 116.
Vernet, H., 116.
Vicar of Wakefield, 214.
de Vigny, René, 226n.
de Villeneuve, 228.
Voltaire, 40, 52n, 54n, 71, 75-77, 96n, 105, 113, 114, 132, 189, 229.

W

Walpole, Horace, 25, 38n, 41, 116, 179.
Watelet, 184.
What'd ye call it, 74n.
Wilkes, John, 116, 180.
Woffington, Peg., 22, 45, 57.

Y

Yates, 22.
Young, Dr., 214.

Z

Zelmire, 155.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

BIOGRAPHIE DE GARRICK APPRÉCIATION DE SES QUALITÉS

David Garrick ; naissance, jeunesse, éducation ; lettres à son père.
Vie à Londres ; négociant en vins, lettre à son frère ; il devient acteur.
L'acteur ; sa plasticité ; son jeu simple et naturel ; puissance de sa pantomime. Portraits contemporains ; comparaisons. Son jeu était-il exagéré ? Les critiques de Theo. Cibber.
L'admirateur de Shakespeare. " Le dieu de mon idolâtrie ". A-t-il ressuscité Shakespeare *tout entier ?* Pièces reprises ; pièces remaniées ; pièces tournées en opéras ; pièces régularisées ; pièces jouées dans une version corrompue.
Le poète. Manque d'originalité. Son *Ode ;* ses vers d'occasion ; ses *Prologues.*
L'écrivain dramatique. Emprunts au théâtre français.
Son vrai mérite : d'avoir été le plus grand acteur qui fût jamais et un très honnête homme.

CHAPITRE II

PREMIÈRES RELATIONS FRANÇAISES PREMIER VOYAGE EN FRANCE

Jean Monnet ; les comédiens français à Londres en 1749. Secours de Garrick ; amitié entre les deux hommes de théâtre.
Garrick en France en 1751 ; rencontre avec Collé. Soupçonné de vouloir débaucher des danseurs de l'Opéra.
Claude-Pierre Patu ; son séjour à Londres en 1754. Correspondance

avec Garrick ; travaux littéraires. Il lit *Roméo* à Voltaire. Sa mort.

Jean-Georges Noverre. Garrick l'invite à faire représenter ses *Fêtes Chinoises* à Londres ; pourparlers. Réception de ce ballet à Drury Lane, nov. 1755. Relations ultérieures avec Garrick ; disputes ; lettre de l'acteur à Mme Noverre. Influence de Garrick sur le développement du ballet. Opinion de Noverre sur lui.

CHAPITRE III

VOYAGE SUR LE CONTINENT 1763-1765

Sterne à Paris. Préparatifs de Garrick ; raisons de son départ. Arrivée à Paris, Sept. 1763. Préville et Clairon.

A Lyon ; lettre à Voltaire. En Italie ; lettres à son frère Georges. Maladie à Munich. Réponse à Voltaire.

Retour à Paris, automne 1764. Les salons philosophiques ; Suard comme introducteur. Garrick joue des scènes de Shakespeare. Déception de Collé.

Raisons de sa grande popularité.

Préparatifs pour le départ. Affaire du *Siège de Calais ;* Garrick fait des offres d'assistance pécuniaire aux acteurs. Il quitte Paris, avril 1765.

CHAPITRE IV

LA CORRESPONDANCE FRANÇAISE DE GARRICK

Les acteurs : Clairon, Molé, Le Kain, Dumesnil, Préville, Caillot, Le Texier.

Les écrivains dramatiques : Fenouillot de Falbaire, de Belloy, du Rozoi, Baculard d'Arnaud, Cailhava d'Estandoux, Ducis, Favart, Diderot.

Influence de Garrick sur les idées de Diderot ; *le Paradoxe du Comédien.*

D'autres hommes de lettres : Le baron d'Holbach, de Chastellux, Grimm, Helvétius, Elie de Beaumont, Cazotte.
Les artistes : Faesch, Gravelot, Watelet.
Les journalistes : de la Place, Suard.
Les voyageurs français en Angleterre : Suard, Rousseau, Beaumarchais, Morellet, Mme Necker, la comtesse de Boufflers, Grimm, le prince de Hesse, Linguet. Un "de Vigny." Les ambassadeurs.
Les intimes : Mme Riccoboni, Jean Monnet.
Conclusion. Influence de son séjour en France sur Garrick.
L'influence de Garrick sur les dramaturges et sur les acteurs.
Influence sociale et littéraire de Garrick.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE TRENTE
FÉVRIER MIL NEUF CENT ONZE
PAR EDOUARD VERBEKE & Co,
CANAL, PORTE STE CATHERINE
BRUGES, BELGIQUE

00100441

Digitized with financial assistance from
Shri Brihad Bhartiya Samaj
on 20 February, 2020